









# ABRÉGÉ

DE

# L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

TOME XXVII.


NAPOLI



# ABRÉGÉ
## DE
# L'HISTOIRE GÉNÉRALE
# DES VOYAGES,

*CONTENANT*

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les Mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures, enrichie de Cartes géographiques & de Figures.

---

*Quatrième volume du Supplément, & faisant suite aux Voyages d'Afrique.*

---

TOME VINGT-SEPTIÈME.



A PARIS,
Chez MOUTARDIER, Imprimeur-Libraire,
Quai des Augustins, N°. 28.

AN VIII^e. DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

# ABRÉGÉ
## DES VOYAGES
## FAITS PAR LES PLUS CÉLÈBRES
## VOYAGEURS,

*Tels que Pockoke, Niébuhr, Chardin, &c. dans la Syrie, la Palestine, l'Arabie, la Perse, l'Empire ottoman, & autres lieux de l'Orient.*

---

## SUITE DU LIVRE SECOND.
## VOYAGES D'ASIE.

---

### CHAPITRE XII.

*Du mariage chez les Arabes. --- De leur vie domestique.*

Les Européens se trompent, en croyant que l'état du mariage chez les musulmans est très-différent de celui qui est établi parmi les nations chrétiennes. Je n'ai pas remarqué cette grande différence en Arabie, & les fem- Arabie.

Arabie. mes de ce pays m'ont paru aussi libres & aussi heureuses, que le peuvent être celles d'Europe.

La polygamie est permise, il est vrai, aux mahométans; mais les Arabes se prévalent rarement du droit d'avoir quatre femmes légitimes, & d'entretenir encore des esclaves: ce ne sont que des riches voluptueux qui épousent plusieurs femmes; conduite toujours blâmée par les honnêtes gens. Les hommes sensés trouvent d'ailleurs ce droit plutôt onéreux que désirable. Un mari est obligé, suivant la loi, de traiter ses femmes selon leur état, & avec une parfaite égalité; devoirs trop pénibles pour la plupart des musulmans, & luxe dispendieux pour les Arabes ordinairement peu aisés.

Le divorce, dont l'idée est encore si odieuse au sexe en Europe, n'est pas si usité en Orient qu'on se l'imagine. Sans les raisons les plus fortes les Arabes n'usent jamais du droit de répudier, parce que cette démarche est regardée comme honteuse par les gens qui ont soin de leur réputation. Les femmes ont d'ailleurs aussi le droit de demander le divorce, si elles se croyent maltraitées par leurs maris.

Rarement un arabe d'une condition médiocre épouse plus d'une femme, & les plus distingués même de la nation se contentent

le plus souvent d'une seule pour la vie. Des gens riches, en état d'entretenir autant de femmes qu'il leur plairait, m'ont avoué qu'ils n'avaient été heureux qu'avec une seule, après avoir commencé à vivre avec plusieurs. Arabie.

Ces femmes arabes jouissent d'une grande liberté, & souvent d'un grand pouvoir dans leurs maisons : elles restent maîtresses de leur dot, la reprennent en cas de divorce, & disposent du revenu de leur bien pendant le mariage. Il arrive de cette coutume qu'un mari peu aisé, qui a épousé une fille riche, dépend entièrement de sa femme sans oser la répudier.

Il est faux de dire, comme l'ont assuré quelques voyageurs, que les femmes mahométanes sont esclaves, & tellement la propriété du mari, qu'elles passent à ses héritiers. On a confondu les esclaves achetées, avec les épouses de condition libre, qui peuvent disposer d'elles-mêmes en Orient, comme les femmes en Europe.

On fait beaucoup de contes ridicules sur les marques d'innocence, que les Arabes exigent de leurs jeunes épouses; mais la plupart de ces récits sont exagérés. Les bedouins & les habitans des montagnes de l'Yemen, peuples incultes & demi-sauvages, attachent,

Arabie.

il eſt vrai, une eſpèce de déshonneur au défaut de ces ſignes, & ſe croyent obligés de renvoyer la femme à laquelle ces ſignes ont manqué. Mais, les habitans des villes, plus civiliſés, ne s'effarouchent pas d'une telle bagatelle : tout ce qui réſulte d'un tel accident, c'eſt qu'un gendre intéreſſé fait augmenter quelquefois la dot, en menaçant le beau-père de lui renvoyer ſa fille, ce qui n'arrive cependant jamais.

Il règne beaucoup de ſuperſtition en Arabie, à l'égard de l'économie du mariage ; on y croit encore aux enchantemens, & à l'art de nouer & de dénouer l'aiguillette. La triſte victime de cet art diabolique s'adreſſe aux médecins & aux vieilles femmes, toujours ſavantes en ſorcellerie. Les chrétiens de l'Orient ont un remède encore plus infaillible, ils font dire des meſſes pour le malade. Lorſqu'enfin l'imagination du pauvre patient, qui a eu le tems de ſe remettre pendant ces ſimagrées, eſt enfin appaiſée, on fait honneur de ſa guériſon à ces puiſſans ſecours.

Nous nous imaginons en Europe, que les pays orientaux fourmillent d'eunuques pour garder les harems. Ils ne ſont cependant guère communs, & l'on n'en voit point du tout en Arabie. Le ſultan de Conſtantinople ſeul en

a plus qu'il n'y en a dans tous ses états pris ensemble. C'est donc à tort qu'on regarde l'Arabie comme la patrie des eunuques; ils viennent en partie de la haute Égypte; mais la plupart sont originaires des provinces intérieures, & peu connues de l'Afrique. Les Arabes détestent l'opération cruelle, qui doit rendre un homme propre à être le gardien des femmes.

Arabie.

Ces eunuques nés sous un ciel ardent ne sont pas entièrement détachés du sexe. J'ai rencontré sur mer, entre Suès & Dsjidda, un eunuque qui menait avec lui son sérail, & j'ai appris à *Basra*, qu'un autre riche eunuque de cette ville entretenait des filles esclaves, destinées à ses plaisirs.

On a disserté beaucoup en Europe sur les causes de la polygamie; & on s'est imaginé que dans les pays chauds le nombre des filles surpassoit beaucoup celui des garçons. Mais j'ai déja remarqué que plusieurs nations ne profitent pas de la permission d'avoir plusieurs femmes. Il ne faut pas juger des mœurs d'un peuple entier par le luxe & le faste des grands. C'est la vanite qui peuple les sérails, composés d'esclaves qui sont en grande partie, des espèces de servantes d'un très-petit nombre de femmes favorites. Le nombre des domestiques

Arabie. femelles, en Europe, condamnées aussi au célibat, égale ou surpasse celui des esclaves des harems. Il n'y a pas lieu de présumer qu'il naisse en Orient plus de filles que de garçons. On a les plus fortes raisons de croire que la proportion des naissances, entre les deux sexes, est par-tout à-peu-près la même.

Il y a sans doute beaucoup de mahométans qui épousent plus d'une femme, & qui ont des filles esclaves; mais, pour fournir à ce surplus, il n'est pas nécessaire que le nombre des naissances des deux sexes soit hors de la proportion ordinaire. Plusieurs accidens enlèvent un certain nombre d'hommes, accidens auxquels les femmes ne sont pas exposées : elles sont plus empressées pour le mariage en Orient qu'en Europe. Selon les mœurs des Orientaux, rien n'est plus honteux pour une femme, que de rester un arbre stérile : leur conscience les oblige encore de chercher à devenir mères; elles aiment donc mieux épouser un homme pauvre, ou devenir la seconde femme d'un autre, que de garder le célibat.

Il est permis aux scythes de vivre, pour un tems & par un contrat, avec une femme mahométane libre, sans l'épouser en forme. Les Persans usent fréquemment de cette permission; mais les sunnites plus rigides ne souf-

frent pas ces commerces qu'ils regardent comme illégitimes : en Turquie, un homme vivant avec une femme libre hors du mariage, ſerait puni ſuivant les lois. Arabie

Ce n'eſt pas en Arabie qu'il faut chercher des logemens élégans ou magnifiques. Les maiſons bâties de pierre, ont toujours le toit en terraſſe ; celles du peuple ſont des cabanes minces, avec un toit arrondi & couvert d'une certaine herbe. Les cabanes des Arabes ſur les bords de l'Euphrate, ſont conſtruites de branches de dattier, avec un toit rond de nattes de jonc. Les tentes des bedouins ont l'air d'une hutte délâbrée : elles conſiſtent en pièces d'une étoffe groſſière, fabriquée par les femmes.

Les palais & les maiſons des Arabes de diſtinction, n'annoncent au dehors aucune magnificence; on n'y voit point d'embéliſſement dans les appartemens des hommes, qui ne connoiſſent que le luxe en armes, en chevaux & en domeſtiques. Par-tout cependant, on couvre le plancher, les pauvres, de nattes de paille, & les riches, de beaux tapis ; on n'entre jamais dans une chambre ſans avoir ôté auparavant ſes ſouliers. Un français s'eſt glorifié d'avoir ſoutenu la dignité de ſa nation, en s'opiniâtrant de paroître tout chauſſé

Arabie. dans la salle d'audience du gouverneur de la Mecque ; c'est comme si un envoyé arabe se vantait d'avoir osé marcher sur les chaises d'un seigneur européen.

Les hommes logent toujours sur le devant de la maison ; & les femmes occupent la partie écartée. Si les appartemens des hommes sont simples, ceux des femmes au contraire sont ornés d'une manière recherchée. J'ai vu un échantillon de ces embélissemens dans un harem qu'on était sur le point d'achever pour un grand : j'y vis une chambre toute revêtue de miroirs, non-seulement le plafond, mais encore les murailles, les portes & les pilastres formaient autant de glaces ; le plancher devait être garni de sophas & de superbes tapis.

Les Arabes d'une condition médiocre, qui ne peuvent être logés au large, ne mènent jamais un étranger chez eux, sans entrer auparavant dans la maison pour en avertir les femmes en leur criant : *tarik*, retirez-vous ; ce mot prononcé par le maître fait disparaître dans un clin-d'œil toutes les femmes, dont on n'apperçoit pas une trace chez son meilleur ami. On doit s'interdire cette vue, puisque c'est commettre la plus grande impolitesse que de saluer une femme, ou même de la regarder.

fixement. Pour éviter la néceffité de recevoir des étrangers, les marchands en détail & les artifans ne s'occupent pas à leur métier dans leur maifon; ils tiennent boutique & travaillent dans les rues fréquentées. Arabie.

Cette vie retirée des femmes, fait qu'elles portent aux hommes un refpect extraordinaire. J'ai rencontré une dame bedouine, qui quitta le chemin, & qui me tourna le dos par pur refpect, & j'ai vu qu'elle en agiffoit de même à l'égard des autres hommes. J'ai été plufieurs fois témoin que des femmes baifaient les mains à quelque homme de diftinction, ou voulaient fe jeter à fes pieds pour les baifer.

Dans les fallons des grands on place fouvent des baffins avec des jets d'eau; il y en avait un dans la falle d'audience de l'iman de *Sana;* les bords de ce baffin étaient revêtus de marbre, & le refte du plancher couvert de riches tapis.

Comme les Orientaux tâchent de tenir les planchers fort propres, ils s'accoutument à cracher peu, quoiqu'ils fument beaucoup. Il ne faut pas croire cependant qu'ils regardent l'action de cracher comme une impoliteffe; j'ai vu des gens diftingués fe fervir d'un crachoir, & d'autres cracher au pied du mur, derrière les couffins fur lefquels ils étaient affis.

Arabie. Ces planchers étant couverts de tapis & garnis près du mur de couffins, on peut s'asseoir par terre sans avoir besoin de chaises, dont l'usage est inconnu dans l'Orient. Les Arabes ont différentes manières de s'asseoir : quand ils veulent être commodément, ils croisent les jambes sous le corps. Quand les Arabes se trouvent en présence des gens auxquels ils doivent du respect, ils s'asseyent en sorte que les deux genoux se touchent, & qu'ils ne s'appuyent que sur les talons; comme c'est la position qui prend le moins de place, ils s'y mettent à l'ordinaire en mangeant autour de la table. J'ai souvent essayé cette position, sans pouvoir m'y accoutumer. On a bien dans quelques endroits de l'Arabie des espèces de chaises longues & basses, faites de nattes de paille; mais on s'y met les jambes croisées, comme sur les tapis.

La vie des Arabes dans leurs maisons est si uniforme & si désœuvrée, qu'ils cherchent des amusemens au dehors : ils fréquentent les cafés publics & les foires; ils aiment à s'assembler entre eux. C'est sans doute pour charmer l'ennui que les Arabes sont si attachés à l'habitude de fumer du tabac. Une coutume particulière à l'Arabie, c'est que les gens distingués portent toujours sur eux une boîte

remplie de bois odoriférans. Ils mettent alors dans la pipe de celui à qui ils veulent témoigner des égards, un morceau de ce bois; ce qui donne au tabac un goût & une odeur très-agréables.

Je n'ai point remarqué que les Arabes prennent de l'opium comme les Turcs & les Persans; ils se dédomagent de cette privation par un autre amusement, par celui de mâcher continuellement du *kaad:* ce sont les bourgeons d'un certain arbre, qu'on apporte en petites bottes des montagnes de l'Yemen. Les gens qui ont de bonnes dents, mâchent ces bourgeons comme ils viennent de l'arbre; pour les vieillards on les broye dans un mortier. C'est apparemment une mode que de mâcher cette drogue, car le goût en est désagréable.

Les gens du peuple aiment aussi à avoir *keif*, c'est-à-dire, à se mettre dans un état de joie. Comme ils n'ont point de liqueurs fortes, ils fument du *haschisch*, drogue composée uniquement de feuilles d'un espèce de chanvre. Cette fumée donne du courage & des idées riantes; un de nos domestiques arabes ayant fumé du *haschisch*, rencontra quatre soldats qu'il attaqua; un de ces soldats le rossa bien & le ramena chez nous: malgré ce revers il ne voulut pas se tranquilliser, & crut toujours

Arabie. pendant cette ivresse que quatre hommes ne pourraient pas lui résister.

Comme les Orientaux sont assis par terre, leur manière de prendre les repas est conforme à cette manière de s'asseoir. On étend une grande nappe au milieu de la chambre : on place sur cette nappe une petit table haute d'un pied, & sur la table une grande plaque ronde de cuivre étamé; c'est sur cette plaque qu'on pose les plats de cuivre étamé proprement en dedans & en dehors. Au lieu de serviettes on donne, chez les Arabes de distinction, un long linge que les convives mettent sur leurs genoux; si ce linge manque, chacun se sert d'un petit mouchoir destiné uniquement pour s'essuyer. Ils n'employent ni couteau ni fourchette. Les Turcs ont quelquefois des cuillers de bois ou de corne; mais les Arabes savent si bien plier leurs doigts en forme de cuillier, qu'ils mangent même avec la main le potage au lait, le seul que j'aie vu usité chez eux.

A en juger selon nos mœurs, les Orientaux se conduisent avec beaucoup d'indécence quand ils mangent à la table d'un européen. Je fus frappé par conséquent des manières de l'inspecteur de la douane des Dardanelles, le premier turc que j'aie vu à table, avec lequel je

ſoupais chez le conſul de France ; ce turc déchirait les viandes avec les doigts & ſe mouchait dans ſa ſerviette. Je revins cependant de ma ſurpriſe, quand je connus mieux les mœurs de ces peuples : ils ignorent l'uſage des ſerviettes & peuvent les prendre pour des mouchoirs avec leſquels ils s'eſſuyent ordinairement. Ils ſont très-embarraſſés quand ils doivent couper un morceau de viande, parce qu'ils croyent indécent de ſe ſervir, en mangeant, de la main gauche avec laquelle ils font leurs ablutions; ils ſont plus à leur aiſe en gardant la coutume de manger avec les doigts les viandes toutes découpées en petits morceaux, comme on les met ordinairement ſur leur table. Arabie.

Les ſcheiks les plus diſtingués du déſert font leur repas uniquement avec du riz bouilli; on en ſert un très-grand plat de bois; une troupe de convives s'aſſied tour-à-tour à table, juſqu'à ce que le plat ſoit vuide, ou que tous ſoient raſſaſiés. Dans les maiſons des gens de diſtinction habitans les villes, on ſert pluſieurs petits plats l'un ſur l'autre en forme de pyramide. Quand les maîtres ſe ſont levés, les domeſtiques ſe mettent à la même table & mangent ce qui eſt reſté.

On ſervit tout autrement à *Merdin*, où je

Arabie.

dinai avec feize officiers du *Waivode ;* un domeftique fe tint debout au milieu des convives, & ne fit autre chofe que d'ôter & de remplacer les plats apportés par d'autres domeftiques. A peine un plat arrivait fur la table, qu'on vit feize mains y tomber à-la-fois, qui le faifaient difparaître avec la plus grande promptitude, fur-tout fi c'était de la pâtifferie que les Orientaux, comme buveurs d'eau, aiment paffioné-ment. On mange fort vîte en Orient : dans le repas à Merdin nous vuidâmes plus de quatorze plats en moins de vingt minutes. Tous les mufulmans en général, & les Arabes en particulier, ne manquent jamais de faire une courte prière avant & après les repas. Avant de fe mettre à table, ils difent : *Au nom du dieu puiffant & miféricordieux.* Quand un des convives ne veut plus manger, il fe lève fans attendre les autres, & dit : *Dieu foit loué.* Ils boivent peu pendant les repas ; mais après s'être lavés en fortant de table, ils boivent de l'eau fraîche & une taffe de café.

Les Arabes orientaux aiment le café : toute la différence entre leur manière de le préparer & la nôtre, eft qu'ils pilent les féves grillées dans un mortier de bois ou de pierre, au lieu de les moudre. Nous avions apporté un moulin avec nous en Arabie ; mais nous trou-

vâmes bientôt le goût du café pilé si supérieur à celui du moulu, que nous laissâmes notre moulin inutile : en pilant les féves, on exprime apparemment mieux leurs parties huileuses qui donnent le goût à cette boisson ; les Orientaux la prennent toujours sans lait & sans sucre.

Il est assez singulier que dans l'Yemen, la véritable patrie du cafier, on boive rarement du café, parce qu'on croit qu'il échauffe le sang. La boisson favorite des Arabes de cette province se fait avec des coques de féves de café, légèrement grillées & pilées; elle a le goût du thé & passe pour rafraîchissante : les gens de distinction la boivent dans des tasses de porcelaine, & le peuple dans des tasses de poterie grossière.

Quoique toute boisson énivrante soit défendue aux musulmans, il y en a beaucoup qui aiment avec passion les liqueurs fortes, qu'ils boivent le soir dans leurs maisons pour n'être pas découverts. Notre médecin vit, chez un riche marchand à *Loheya*, tous les instrumens nécessaires à la distillation de l'eau-de-vie : sur les frontières de l'Arabie, où il y a des chrétiens, on pourrait trouver encore du vin & des liqueurs ; mais en Arabie même, on ne pourrait en avoir que chez les juifs de Sana,

Arabie. qui en font beaucoup & d'une bonne qualité; ils en fourniſſent leurs compatriotes; mais, comme ils manquent de tonneaux, ils tranſportent le vin & l'eau-de-vie dans des vaſes de cuivre; ce qui rend leur uſage dangereux à la ſanté : les Anglais apportent auſſi quelquefois de l'*arak* des Indes pour le vendre à Moka.

Les Arabes ſont en général une nation ſobre & frugale; c'eſt la cauſe apparemment de leur maigreur & de leur taille ſèche; leurs alimens ordinaires ſont le riz, des légumes, le lait, le beurre & la crême caillée; ils mangent rarement de viande, parce que la nourriture animale eſt regardée dans les pays chauds comme très-mal-ſaine; la viande la plus commune eſt celle de brebis, qui fait la principale nourriture des Arabes du déſert.

Les gens du commun en Arabie, ſe nourriſſent preſque entièrement de mauvais pain de *Durra*, eſpèce de gros millet, pétri au lait de chameau, à l'huile, au beurre & à la graiſſe; ce peuple y eſt tellement accoutumé, qu'il l'aime mieux que le pain de froment qui lui paraît trop léger.

Les manières de cuire ce pain ſont différentes dans pluſieurs maiſons de l'Arabie; ſur le vaiſſeau qui nous tranſporta de *Dsjidda* à *Loheya*,

*Loheya*, un matelot étoit chargé de préparer, chaque après-dîner, la quantité néceſſaire de *darra*, pour la proviſion de pain d'un jour; ce qu'il faiſait en écraſant & en broyant le grain entre deux pierres, dont l'une était convexe & l'autre concave. Avec la farine parvenue de ſon opération, il formait une pâte, & la diviſait en petits gâteaux : en attendant, on chauffait le four, qui n'était qu'un pot renverſé & enduit de terre glaiſe, au fond duquel on avait allumé du charbon; quand le four était aſſez chaud, on appliquait les gâteaux contre les parois du pot ſans ôter la braiſe, & quelques momens après, on retirait ce pain à demi cuit, & on le mangeait chaud : les Arabes du déſert chauffent une plaque de fer pour cuire leur pain en gâteaux; quand ils n'ont point de plaque, ils font de la pâte une boule qu'ils mettent ſur de la braiſe ou ſur du fumier de chameau allumé, & la couvrent bien, pour que le feu pénètre la pâte; ils ôtent alors les cendres & mangent cette pâte, à peine ſèche, quand elle eſt encore toute chaude.

Arabie.

Il y a une grande diverſité dans l'habillement national des Arabes, & il y règne des modes qu'on ne doit pas paſſer ſous ſilence; rien de plus incommode & de plus diſpendieux

Arabie. que la coëffure des Arabes au-dessus du commun ; ils mettent jusqu'à quinze bonnets l'un sur l'autre, dont quelques-uns sont à la vérité de toile, mais le reste d'un gros drap de coton piqué ; celui qui les couvre tous est souvent richement brodé en or ; il contient au moins toujours quelque sentence du coran en broderie ; ils enveloppent cette multitude de bonnets encore d'une grande pièce de mousseline nommée *sasch*, ornée aux deux bouts de franges de soie ou d'or dont ils laissent flotter les bouts entre les deux épaules. Comme il est fort pénible dans un pays chaud d'avoir toujours la tête si chargée, ils ôtent chez eux ou chez leurs amis ce poids inutile, à un ou deux bonnets près, pour le reprendre en sortant : ils n'oseraient pas se présenter sans turban devant des gens auxquels ils doivent des égards : ceux qui veulent passer pour savans annoncent leurs prétentions par l'énorme grosseur de leur turban.

Dans l'habillement des Arabes des classes supérieures, on voit une pièce qui ne se trouve pas chez les autres orientaux, c'est un linge fin qu'ils mettent sur l'épaule, & qui, destiné originairement à les garantir du soleil & de la pluie, ne sert plus que d'ornement.

Les Arabes du commun ne mettent que de

ces bonnets avec un ſaſch négligemment trouſſé : quelques-uns portent des caleçons, & une chemiſe : mais la plupart n'ont qu'un linge autour des reins qui pend juſqu'aux genoux, un large ceinturon avec le *jambea*, & un grand morceau de toile ſur l'épaule : du reſte, ils vont nuds ſans bas & ſans ſouliers. Dans les montagnes où il fait plus froid, le peuple ſe couvre de peaux de moutons : ce peu de vêtemens compoſe auſſi le lit d'un Arabe; en déployant ſon large ceinturon, il a un matelas, & ſon linge lui ſert de couverture ; les montagnards dorment dans des ſacs pour ſe garantir des inſectes. Arabie.

Les perſonnes de moyen état portent, au lieu de ſouliers, des ſandales compoſées d'une ſemelle, & quelquefois d'une planche même de bois, qu'on attache au pied avec une courroie. Les gens plus aiſés ſe ſervent de babouches ou de pantoufles ſemblables à celles des autres orientaux, chauſſure uſitée auſſi chez les femmes.

Dans pluſieurs endroits de l'Arabie, les hommes ne portent point de caleçons ; qui, avec une large chemiſe, font tout l'habillement des femmes du peuple ; dans le *Tehama*, ces femmes s'enveloppent les reins d'un linge en guiſe de caleçon ; celles de l'*Hedsjas* ſe

Arabie. couvrent le visage comme celles de l'Égypte, avec un linge étroit qui laisse les yeux libres : en *Yemen*, elles mettent un grand voile qu'elles baissent sur le visage, de manière qu'à peine on distingue un œil : à *Sana* et à *Moka*, elles se couvrent le visage avec une gase souvent brodée en or ; toutes sont chargées de bagues aux doigts, aux bras, aux nez & aux oreilles, elles teignent les ongles en rouge, & les pieds & les mains en jaûne brun, avec l'herbe *elhenne* ; elles peignent les tours des yeux jusqu'aux paupières en noir avec la main de plomb préparée : des hommes les imitent quelquefois ; mais les gens sensés se moquent de cette parure efféminée.

Les femmes de l'Yemen se font aussi un usage des piquures noires pour rehausser leur beauté ; leur teint est d'un jaûne foncé ; mais, dans les montagnes, on trouve des teints blancs & de jolis visages, même parmi les paysannes ; dans les villes, les femmes qui se croyent belles, saisissent les occasions d'écarter le voile pour se faire voir, quand elles l'osent sans être observées.

La mode règne sur-tout en Arabie dans la manière de porter les cheveux & la barbe ; dans les états de l'iman de Sana, les hommes de toute condition se font raser la tête ; dans

d'autres parties de l'Yemen, tous les hommes, même les ſcheiks, laiſſent croître les cheveux, Arabie. les enveloppent d'un mouchoir & les nouent par derrière; les bonnets & les turbans n'y ſont point en uſage; quelques montagnards gardent leurs cheveux longs & épars, & entourent la tête de cordelettes pour toute coëffure.

Tout le monde, ſans exception, garde la barbe dans ſa longueur ordinaire; mais les Arabes tiennent la mouſtache fort courte : dans les montagnes de l'Yemen, où l'on voit rarement des étrangers, il eſt honteux de paraître ſans barbe; notre domeſtique n'avoit que la mouſtache, & ces bons montagnards s'imaginèrent alors que nous l'avions fait raſer pour le punir d'un crime.

Tous les Arabes ont la barbe noire : quand elle blanchit, quelques vieillards la teignent en rouge, coutume généralement déſapprouvée: les juifs établis en Arabie, gardent la barbe dès leur jeuneſſe; elle differe de celle des muſulmans, en ce qu'ils ne raſent aucune partie vers les tempes & les oreilles; ils n'oſent pas porter le turban, & ſont obligés de ſe contenter d'un petit bonnet; on ne leur permet pas non plus de s'habiller d'une autre couleur que de bleu, en ſorte que tout ce

Arabie.

qui sert à leur vêtement est uniquement de toile bleue ; il leur est défendu aussi de mettre un *jambea* dans la ceinture.

Dans l'Yemen, dans l'Oman & en Perse, un européen est traité avec autant de politesse qu'un mahométan le serait en Europe. Si quelques voyageurs se plaignent des manières impolies des orientaux, il y a lieu de penser qu'ils se sont attirés de mauvais procédés en marquant les premiers du mépris ou de l'aversion aux musulmans. Une preuve du désir que le gouvernement montre de gagner l'amitié des Européens, c'est qu'on ne demande des droits de douane qu'aux autres nations.

La principale partie de la politesse des Arabes, c'est l'hospitalité : vertu que cette nation a héritée de ses ancêtres, et qu'elle exerce encore dans sa simplicité primitive. Un homme envoyé en ambassade chez quelque prince ou *scheik*, est défrayé, & reçoit des présens selon la coutume des orientaux. Un simple voyageur de quelque distinction, qui iroit voir un grand scheik du désert, recevroit de lui le même traitement. Ce qui paraît distinguer les Arabes des autres peuples de l'Orient, c'est qu'ils exercent l'hospitalité, sans regarder ni au rang ni à la religion.

Quand les Arabes ſont à table, ils invitent tous les ſurvenans à manger avec eux, ſans conſidérer s'ils ſont petits ou grands, mahométans ou chrétiens : j'ai vu ſouvent avec plaiſir dans les caravanes, un ſimple muletier preſſer les paſſans de partager ſon repas avec lui, & donner d'un air content une partie de ſa petite portion de pain & de dattes, à ceux qui voulurent l'accepter ; j'ai été choqué, au contraire, de la conduite des Turcs, riches même, qui, pour manger, ſe retiroient dans un coin, afin de n'être pas obligés d'inviter ceux qui pourraient les trouver à table. Arabie.

Lorſqu'un ſcheik des bedouins mange du pain avec des étrangers, ils peuvent compter ſur ſa fidélité & ſa protection. Un voyageur fait donc très-bien de s'aſſurer de bonne heure par un repas, de l'amitié de ſon conducteur.

Quand les Arabes ſe ſaluent, le premier, en mettant la main droite ſur le cœur, dit : *ſalam aleikum*, la paix ſoit avec vous : l'autre lui répond, *aleikum eſſalam*, avec vous ſoit la paix ; les gens âgés y ajoutent ordinairement : *& la miſéricorde & la bénédiction de Dieu*. Les mahométans en Égypte & en Syrie, ne ſaluent jamais les chrétiens, par ces paroles ; ils ſe contentent de leur dire : *ſebach el chair*, bon jour, ou *ſabheh ſalamat*, ami,

Arabie. comment te portes-tu ? En Yemen, on ne fait pas cette distinction : le peuple, dans les montagnes de cette province, se salue avec des termes dont je n'ai jamais pu découvrir la signification.

Pendant long-tems, je m'étais imaginé que cette différence dans la manière de saluer les chrétiens, provenait du faux zèle des mahométans ; mais j'ai vu, avec le tems, que cette différence était due plutôt à l'aversion superstitieuse des chrétiens orientaux pour cette salutation musulmane : ils ne pouvaient pas souffrir que je me servisse de ces paroles, & ne répondaient pas aux Turcs qui les prenaient pour des gens de leur nation : ce qui arrivait souvent, puisque les chrétiens osent porter en voyage le turban blanc, afin de faire accroire aux voleurs qu'ils sont turcs.

Quand les Arabes du désert se rencontrent, ils se donnent la main plus de dix fois : chacun baise sa propre main, & répète toujours la question, comment te portes-tu ? En Yemen, les gens qui se piquent de savoir vivre, s'abordent avec beaucoup de complimens. Chacun fait semblant de vouloir baiser la main de l'autre, & chacun la retire pour décliner cette marque d'honneur. A la fin, & pour terminer la dispute, le plus âgé ou le plus

diſtingué permet que l'autre lui baiſe les doigts: les gens de conſidération embraſſent leurs égaux: tous ſe traitent avec une politeſſe qui ſurprend un étranger. Arabie.

Dans leurs viſites, ils obſervent à-peu-près les mêmes coutumes que les autres orientaux; on préſente toujours, quand c'eſt une viſite ordinaire, des pipes du *kircher* & du *kaud*: ſi c'eſt une viſite de cérémonie, on y ajoute de l'eau roſe & du parfum: quand il eſt tems de ſe retirer, un domeſtique vient avec un flacon d'eau roſe & en aſperge les viſitans; un autre leur parfume la barbe & les larges manches de l'habit. La première fois que nous vîmes cette cérémonie à *Raſchid*, nous ne fûmes pas peu ſurpris, quand un domeſtique ſe plaça devant nous, & nous jeta de l'eau au viſage.

Dans les pays chauds, la propreté eſt d'une néceſſité indiſpenſable pour conſerver la ſanté. Le peuple, qui ne raiſonne point, aurait pu oublier ou negliger les ſoins d'éviter toute impureté du corps, ſi contraire à ſa conſervation. Pluſieurs fondateurs de ſecte paraiſſent avoir fait, par cette raiſon, des purifications & des ablutions un devoir religieux.

Les Arabes, par les lois de leur climat & de leur religion, ſont obligés à une grande

Arabie. propreté, & ils observent ces préceptes avec la plus grande exactitude ; non-seulement ils se lavent, se baignent, & se rognent les ongles fort souvent ; ils font encore couper tous les poils & dépiler les parties où le rasoir ne peut pas être employé, afin qu'il ne reste aucune impureté attachée à leur corps. Ils marquent du mépris pour ceux qui exercent une profession mal-propre, comme celle de valet des bains, de barbier, de boucher, de tanneur, &c. &c. : ce mépris tombe cependant sur le métier, sans exclure l'ouvrier de la société.

On a disserté beaucoup sur la coutume, au premier aspect si absurde, de circoncire les enfans. Quelques-uns en ont cherché le motif dans le penchant des hommes, d'offrir à Dieu une partie de ce qu'ils ont de plus cher & de plus précieux : ce raisonnement paraît être une mauvaise plaisanterie ; il n'est pas juste d'ailleurs, sans quoi la circoncision serait usitée chez les peuples de tous les climats, & serait regardée comme une cérémonie religieuse ; pendant que nous ne la voyons établie que dans les pays chauds, comme une ancienne coutume, & non comme une partie du culte. Les mahométans ne regardent pas la circoncision comme un devoir de religion,

mais comme une coutume louable de leurs ancêtres & qu'ils doivent conserver. Ils n'y a que les juifs superstitieux, qui paraissent avoir attaché l'idée d'un caractère sacré à une pratique purement civile. Arabie.

C'est dans le physique du climat qu'il faut chercher la cause de la coutume de circoncire les enfans. Il y a des infirmités & des défauts corporels, plus communs dans un pays que dans un autre, auxquels cette opération peut remédier. Rien de plus efficace pour prévenir les maladies qui attaquent dans les pays chauds, certaines parties, que de tenir ces parties fort propres en les lavant très-souvent. La circoncision facilite ces ablutions nécessaires, & avertit ceux qui pourraient oublier ce soin, de ne pas le négliger. Des législateurs ont cru, par conséquent, devoir faire souvenir le peuple des précautions à prendre pour conserver la santé, en donnant à une coutume utile la sanction des lois religieuses ou civiles.

On trouvera cette conjecture d'autant plus probable, lorsqu'on observera combien est générale dans les mêmes pays, la pratique de circoncire les filles : elle est usitée en Oman, aux bords du golfe persique, chez les chrétiens du *Habbesch*, & en Égypte chez les Arabes & chez les Coptes. A *Basra* & à *Bag-*

Arabie. *dad*, toutes les femmes de ſang arabe font auſſi circoncire les filles comme les garçons. Au Caire, les femmes qui font cette opérations, font auſſi connues que les ſages-femmes.

Nous témoignâmes, en Égypte, notre curioſité ſur la manière de circoncire le ſexe, à un ſeigneur égyptien, qui nous avait invités à ſa maiſon de campagne : il fit venir ſur-le-champ une fille arabe circonciſe, âgée de dix-huit ans, & nous permit d'examiner, devant ſes domeſtiques, les changemens que cette opération avait produits en elle : cet examen me convainquit que c'eſt aussi par eſprit de propreté & pour faciliter les ablutions, que la circonciſion des filles a été introduite.

La corruption des corps morts a de plus malignes influences ſur la ſanté dans les pays chauds, que dans les climats plus tempérés. Il était donc néceſſaire de préſerver les peuples des contrées méridionales des effets de cette corruption, en augmentant encore l'averſion naturelle de l'homme pour les cadavres, par des motifs tirés de la religion. Mahomet & quelques autres fondateurs de ſectes ont attaché, par cette raiſon, une idée d'impureté ſpirituelle à l'attachement d'un

corps mort. Quelques musulmans exigent de grandes purifications pour laver un homme qui a contracté cette tache, & le séparent pour quelque tems de la société. Les Arabes ne sont pas si rigides ; quand un homme de cette nation a eu le malheur de toucher un cadavre, il se lave bien, & vacque à ses affaires comme de coutume, sans que personne l'évite.

Arabie.

Les Arabes, à cause de leur ignorance, sont remplis de préjugés superstitieux ; presque tous mettent des amulettes au-dessus du coude ; ils ne portent que des bagues communes, dont ils chargent leurs doigts. On dit que leur religion les oblige d'ôter les bagues d'or ou garnies de pierres précieuses, quand ils font leurs prières, qui, sans cette précaution, seraient insuffisantes ; ils paraissent croire que, pour être exaucés, ils ne peuvent se présenter devant la divinité d'une manière trop humble & trop éloignée de toute apparence de faste.

## CHAPITRE XIII.

*De la langue & de l'écriture des Arabes. — De l'instruction des Arabes & de leurs écoles.*

Arabie. LA langue arabe, une des plus anciennes & des plus répandues, a eu le sort de toutes les langues vivantes, parlées depuis tant de siècles, & par des habitans de tant de contrées si éloignées l'une de l'autre. Elle s'est altérée peu-à-peu à tel point, que celle dont s'est servi Mahomet, peut être regardée aujourd'hui comme une langue morte.

Par un préjugé religieux, peut-être, les musulmans croyent, & les Arabes l'assurent, que le langage du coran, & par conséquent le dialecte usité à la Mecque du tems de Mahomet, est ce qu'il y a de plus pur & de plus parfait. Ce dialecte cependant diffère si fort du moderne, qu'on enseigne aujourd'hui la langue du coran dans les colléges de la Mecque, comme on enseigne le latin à Rome. On dit que le dialecte des provinces montueuses de l'Yemen approche le plus de celui

du coran, parce que ces montagnards ont peu de communication avec les étrangers. Arabie.

Il n'y a, peut-être, aucune autre langue où l'on trouve autant de dialectes comme dans l'arabe. La nation ayant étendu ses conquêtes & répandu ses colonies dans une grande partie de l'Asie, & presque sur toutes les côtes d'Afrique, tant de peuples divers furent obligés de parler la langue de leurs nouveaux maîtres ou voisins. Ces peuples conservèrent cependant toujours des termes & des tours de leur ancien langage ; ce qui a dû nécessairement altérer la pureté de l'arabe, & former des dialectes très-différens entre eux. Cette diversité est déja bien grande dans la petite étendue des états de l'iman de *Sana*. Les gens de distinction se servent encore de mots & de tours inconnus au reste du peuple. Ces dialectes de l'Yemen ont encore moins de ressemblance avec ceux des bedouins du désert.

La prononciation ne diffère pas moins d'une province à l'autre. J'ai trouvé la manière de prononcer des Arabes du sud & de l'est plus douce & plus adaptée à l'organe d'un européen, que celle des habitans de l'Égypte & de la Syrie.

Quoique les conquérans arabes aient introduit & rendu dominante leur langue dans les

Arabie. pays conquis, leurs sujets n'ont pas toujours abandonné leur langue maternelle. En Syrie & en Palestine, on n'entend parler qu'arabe, il est vrai; mais le syriaque n'est pas cependant une langue morte, & on le parle encore dans plusieurs villages du gouvernement de Damas. Dans beaucoup d'endroits aux environs de *Merdin* & de *Mozul*, les chrétiens parlent le chaldéen, & les habitans des villages, qui ne frequentent pas les villes, n'entendent que cette langue qui leur est maternelle. Les chrétiens nés dans ces deux villes, parlent l'arabe, qu'ils écrivent avec des lettres chaldaïques, comme les maronites écrivent aussi l'arabe avec des lettres syriaques, & les Grecs le turc avec des lettres grecques.

Plusieurs peuples, vivant sous la domination des Turcs ou des Arabes, ont perdu l'usage de leur langue maternelle. Les Grecs & les Arméniens établis en Égypte & en Syrie parlent arabe, & leur service divin se fait à-la-fois en deux langues : les officiers turcs étendent quelquefois le despotisme jusques sur le langage de leurs sujets. Un pacha de *Kaisar*, choqué d'entendre parler grec, défendit, sous peine de perdre la vie, de se servir d'une autre langue que de la turque : on m'a dit que les sabéens, appelés communément chrétiens

chrétiens de Sain-Jean, parlent & écrivent encore leur ancienne langue. Parmi le petit nombre de ceux qui sont établis à *Basra*, le plus savant était un maréchal-ferrant; je l'engageai à me tracer les caractères de sa langue; mais il s'en acquitta si mal, que je ne pus pas me former une idée de leur alphabet. Arabie.

L'écriture des Arabes la plus anciennement connue & usitée, & dont l'usage s'est perdu entièrement, c'est le *kufique;* elle paraît avoir été celle des Arabes de la Mecque, puisque le coran doit avoir été écrit avec ces caractères. J'ai trouvé en Yemen quelques inscriptions en lettres kufiques, écrites dans le douzième siècle: aujourd'hui encore, on se sert de ce caractère, qui est un peu carré, dans les inscriptions.

Je m'étais flatté de pouvoir tirer quelques lumières des médailles, touchant l'écriture ancienne de cette nation; mais ces médailles sont extrêmement rares en Arabie: un homme qui en trouve ne sait les employer que pour les vendre à un orfèvre qui les fond tout de suite. Dans le *Kurdistan*, où l'on déterre un grand nombre de médailles grecques, romaines & persanes, on en fait un meilleur usage: dans les endroits éloignés des grandes villes,

Arabie.

elles servent de monnaie courante. Les Arabes, les Persans, les Turcs, en écrivant l'arabe, se servent d'une écriture dont les traits diffèrent aussi en plusieurs points ; ils ont encore, selon la nature des affaires qu'ils traitent par écrit, des écritures diversifiées dont chacune a un nom distinctif.

Celle dont les Arabes se servent dans la vie commune n'est pas plus lisible. Les Orientaux se piquent néanmoins de bien écrire, & ils ont poussé fort loin l'art de tracer de beaux caractères ; mais les Arabes cherchent une certaine élégance dans un entrelacement singulier de leurs lettres, &, par cette même raison, les livres de leur langue imprimés en Europe, ne leur plaisent point.

Ils signent leurs lettres par une espèce de chiffre, afin d'éviter la contrefaçon de leur signature : c'est au moins la méthode des grands & des savans. Il ne faut pas en chercher de véritables en Arabie, la jeunesse n'y est cependant pas entièrement négligée. Dans les villes beaucoup de personnes des dernières classes du peuple savent lire & écrire. Les gens distingués ont dans leurs maisons des précepteurs pour l'instruction de leurs enfans & de leurs jeunes esclaves, qui sont élevés comme les

enfans de la famille, quand ils montrent de l'efprit. Arabie.

On trouve prefque à chaque mofquée une école, où les maîtres & les écoliers, enfans des pauvres, font entretenus du revenu des fondations. Dans les grandes villes il y a encore d'autres écoles, où les gens des claffes mitoyennes envoyent leurs enfans pour les faire inftruire dans la religion, & pour apprendre à lire, à écrire & à chiffrer. J'ai vu fouvent de ces écoles fur la place du marché : elles font comme les boutiques ouvertes du côté de la rue. Le bruit & le fpectacle des paffans ne paraît pas diftraire ces écoliers, qui, affis devant un petit pupitre, prononcent leur leçon à haute voix, & fe balancent continuellement fur leurs fiéges, tant le mouvement paraît néceffaire pour réveiller, ou pour foutenir l'attention des pays chauds. On ne voit point de filles dans ces écoles ; des femmes les inftruifent en particulier.

Outre ces petites écoles, il y en a de plus confidérables dans quelques grandes villes de l'Arabie : ce font des colléges où l'on enfeigne les fciences, comme l'aftronomie, l'aftrologie, la philofophie & la médecine, fciences dans lefquelles les Arabes ne font pas de grands progrès. Dans les états de l'iman fubfiftent,

Arabie. depuis long-tems, deux célèbres académies, l'une à *Zébie*, pour les sunnites, & l'autre à Damar, pour les zéidites. L'interprétation du coran & la connaissance de l'ancienne histoire des mahométans, sont la principale occupation des gens de lettres parmi les Arabes. Ces études sont longues, puisqu'il ne s'agit pas seulement d'apprendre l'ancien arabe ; mais encore de se rendre familiers tous les commentateurs du coran, dont le nombre est très-considérable.

On m'assura que tous les gens de lettres étaient obligés de subir un examen public, avant d'obtenir un emploi tant civil qu'ecclésiastique. Il faut cependant que la faveur préside aussi à ces examens, puisqu'on voit en Arabie tant de gens médiocres obtenir de bons emplois, pendant que les gens de mérite sont réduits à faire le métier d'écrivain, ou de maître d'école.

Les Arabes ont passé dans tous les tems pour grands amateurs de la poésie ; ils la cultivent toujours, quoiqu'ils n'ayent plus parmi eux de grands poètes. Ils chantent souvent les exploits de leurs scheiks; un maronite m'assura que les poètes de Syrie envoyaient leurs poésies à l'académie de *Dsjamea-el-Ashar*, au Caire, & ne les faisaient chanter publiquement

que quand elles revenaient munies du sceau de l'approbation de cette académie. Arabie.

Dans un pays comme l'Arabie, où les occasions de parler en public sont rares, l'éloquence est un talent inutile, & qui ne sera pas cultivé. Les Arabes disent néanmoins qu'ils entendent dans leurs mosquées de grands orateurs. Comme il est impossible à un européen d'assister à cette espèce de sermon, je n'ai pu vérifier la prétention des Arabes à l'égard de leur éloquence sacrée.

Le seul théâtre sur lequel un orateur profane puisse exercer son talent, ce sont les cafés publics établis dans toutes les villes de l'Arabie, de l'Égypte, de la Syrie; ces cafés consistent dans une grande salle couverte de nattes de paille, & illuminée le soir par une multitude de lampes. On y sert des pipes & une tasse de café; comme les Arabes n'y jouent point, & qu'ils se tiennent à la même place sans se promener, & sans faire la conversation avec leurs voisins, ils s'ennuyeraient si des lecteurs & des orateurs ne venaient pas les amuser, & leur faire passer ces longues soirées, par un peu de diversité. Ce sont à l'ordinaire des *mollaks*, ou des pauvres savans, qui se rendent aux cafés pour rendre ce bon office à leurs compatriotes.

Arabie. Les lecteurs qui se bornent au mérite de la déclamation, lisent, devant cette assemblée, des morceaux choisis de quelques auteurs goûtés ; tels sont chez les Arabes l'histoire d'*Autur*, héros arabe qui vivait avant Mahomet; les avantures de *Rustan-Sal*, héros persan; la vie de *Babluldan*, bouffon de la cour du calife *Haroun-el-Raschid*; ce dernier livre contient de bonnes moralités.

Ceux de ces *mollaks* qui se sentent assez de talent pour aspirer à l'invention, font des contes & des fables qu'ils récitent en se promenant, ou s'érigeant en orateurs, ils prononcent des discours sur des sujets à leur choix. Quand l'orateur a fini, il va quêter une contribution volontaire de ses auditeurs. Quoique ce gain soit bien modique, il encourage cependant ces pauvres mollaks à apprendre à réciter avec grace, ou à composer, avec quelque succès, des contes & des discours.

Le jour des Arabes a 24 heures, & dure depuis un coucher du soleil à l'autre. Rien n'est donc fixé dans ces heures, qui varient continuellement selon la différence de la longueur naturelle du jour ou du tems quand le soleil se couche. Comme ils ignorent l'usage des montres, personne n'a une idée précise de la durée d'une de ces heures, & ils désignent

les différentes parties du jour par des termes vagues & par approximation, comme font les payfans en Europe. Arabie.

Leur année eft compofée de douze mois lunaires; ils commencent le mois avec la nouvelle lune, & quand le ciel couvert les empêche de voir les phafes de cet aftre, ils ne fe font aucune peine de commencer le mois un ou deux jours plus tard. De cette manière leurs mois tombent fucceffivement dans toutes les faifons, de forte que cette divifion de l'année n'indique aucun tems pour les travaux de la terre, ni pour les autres occupations de la vie civile. Pour obvier à cet inconvénient, les favans comptent par d'autres mois conformes à l'année folaire, & femblables aux nôtres par le nombre de jours.

En Arabie on célèbre, comme dans les autres pays mahométans, deux grandes fêtes, celle des offrandes, appelée *arafa*, ou korban, & celle du *beiram*, immédiatement après le *ramadan*. L'ufage des mois lunaires fait que ces fêtes tombent dans toutes les faifons. Si le jeûne du *ramadan* eft donc en été, il devient extrêmement pénible, puifque le peuple, au milieu des travaux les plus rudes, n'ofe prendre aucune nourriture pendant les jours les plus longs de l'année.

Arabie. A Constantinople, l'astronome du sultan fait toutes les années un almanach portatif, dont on peut avoir au moins quelques copies ; mais, en Égypte & en Arabie, on ne pense pas à ce moyen d'avertir le peuple des fêtes, & de lui indiquer les saisons ; aussi est-il d'une si grande ignorance sur cet article, qu'on célèbre souvent la même fête deux jours plutôt ou plus tard dans des endroits peu éloignés. Pour produire ces irrégularités, il ne faut qu'un nuage qui dérobe la vue de la nouvelle lune dans une ville, pendant qu'on peut la découvrir dans une autre.

Si les Arabes sont si peu avancés dans les connaissances astronomiques, ce n'est pas faute d'envie d'apprendre cette science ; mais ils manquent de livres dans leur langue et de bons instrumens : j'ai vu des grands, curieux de voir & d'assister à des observations, & des savans qui passaient avec moi des nuits entières à examiner le ciel ; ils ont l'ouvrage *d'Abdarachman* pour la connaissance des constellations, & les tables d'*Ulugh Brigh*, suivant lesquelles quelques astronomes dans les grandes villes sont en état de calculer les éclipses ; leurs instrumens consistent dans un globe céleste de cuivre avec les étoiles marquées en or, dont ils savent bien se servir, dans un as-

trolabe de laiton, & dans un quart de cercle de bios, pour prendre les hauteurs & pour déterminer l'heure des prières. Arabie.

Les barbares font comme les enfans qui détruifent tout, regrètent bientôt ce qu'ils ont détruit, & pleurent ce qu'ils ont perdu; les Arabes, après avoir brûlé la bibliothèque, difperfé les favans d'Alexandrie, lorfqu'un fiècle fut à peine écoulé, commencèrent à défirer la lumière des fciences & des lettres; ils vinrent puifer ces fciences à Alexandrie, à la fource même où ils avaient cherché à les éteindre; ils remuèrent les cendres qu'ils avaient accumulées, & ils recueillirent les reftes échappés au feu & à leur barbarie.

Les Arabes font très-anciens; ils figurent avec éclat dans l'hiftoire de l'aftronomie ancienne. Mr. Hyde a remarqué que, dans aucune langue du monde, les noms des étoiles ne font auffi nombreux; il n'y a prefque point d'étoiles qui n'aient un nom particulier. L'antiquité de ces noms eft prouvée par la fource d'où on les a tirés; ce font les troupeaux, la vie paftorale & le premier état des hommes, dont les Arabes ont confervé les inftitutions plus long-tems que les autres peuples.

On compte trois efpèces d'Arabes, les Arabes purs ou primitifs, les Moftarabes, & les

Arabie.

Arabes modernes; les Arabes purs sont les premiers habitans du pays, quand Ismaël, fils d'Abraham, vint s'y établir; ses descendans se croisèrent avec les naturels, & de-là vinrent les Arabes mêlés où Mostarabes; les Arabes modernes sont le même peuple, mais considéré depuis l'établissement du mahométisme, depuis les conquêtes & l'énorme puissance dont il étonna l'univers : les Arabes, en général, rendaient un culte aux étoiles : de-là on peut inférer que ce culte & la connoissance des astres qu'il suppose, appartient aux Arabes primitifs qui ont précédé Ismaël & Abraham.

Parmi les astres que les Arabes adorent, Abulfarage cite le soleil, la lune, Jupiter, Mercure, & les étoiles Aldebaran, Canope, Syrius. S'il n'a point cité Mars, & sur-tout Vénus, qui a tant d'éclat, c'est sans doute par ignorance; car, sans considérer Vénus comme la mère du dieu qui anime la nature, la plus brillante des planètes devait avoir part à leurs hommages. Le même historien prétend que ces anciens Arabes n'étaient point un peuple grossier; ils cultivaient la poésie et les lettres : quant à l'astronomie, ils s'occupaient du lever & du coucher des étoiles; ils faisaient attention à celles qui sont opposées, les

unes se lèvent, tandis que les autres se couchent; ce qui prouve qu'on avait quelque connaissance de leurs positions respectives; ils connaissaient encore, dit Abulfarage, l'influence des étoiles sur l'atmosphère & sur les intempéries des saisons : c'était le fruit d'une longue expérience; le mouvement de la lune réglait leur calendrier; leurs mois étaient alternativement de 29 & de 30 jours, & leur année de 354, selon la manière de compter vulgaire & en nombres ronds; ils intercalaient un jour à mesure que les fractions de jour s'accumulaient; on trouve chez eux un mois intercalaire, appelé *Nessa*, qui tous les trois ans les rapprochoit du cours du soleil; ils commençaient le jour civil par la nuit, comme tous les peuples qui se sont réglés sur la lune, & dont les mois se renouvelaient à son apparition : une chose remarquable, c'est que le premier & le dernier de leurs mois étaient consacrés à la paix; le premier même, le mois de *Maharran*, tirait son nom de la défense de combattre : on ne pouvait venger aucune espèce d'affront; quiconque avait un ennemi était en sûreté pendant ces deux mois; un pareil usage fait honneur au peuple qui l'a établi, & sur-tout au peuple qui sait l'observer. Chez nos peuples policés, mais toujours ar-

Arabie.

Arabie.

més, l'image de la guerre trouble le repos de la paix : il n'exiſte point de loi, il n'eſt point de tems qui force les hommes de ſe ſouvenir qu'ils ſont frères.

Quand Mahomet parut chez ce peuple, encore peu civiliſé, la guerre civile qui s'alluma, developpa le génie, le fanatiſme y joignit ſon enthouſiaſme : auſſi les eſprits reçurent tout le mouvement néceſſaire au génie ; mais ce génie ne s'annonce d'abord que par la guerre & par les conquêtes ; il ne fallut pas moins que la Syrie, la Perſe, l'Égypte, les côtes d'Afrique & d'Eſpagne, pour aſſouvir l'ambition des Arabes : ces conquêtes furent rapides, la paix amena le loiſir : les Arabes, libres de ſe conſidérer eux-mêmes, s'apperçurent de leur ignorance, & ils ſentirent qu'il peut manquer quelque choſe aux maîtres de la terre.

Ils étaient heureuſement placés pour s'éclairer : ils avaient au nord le pays des Chaldéens, & non-ſeulement les traditions qui y pouvaient ſubſiſter encore, mais des bibliothèques nombreuſes, qui n'ont péri que depuis, & qui renfermaient ſans doute des collections précieuſes : au levant, étaient les Indiens, ſi anciens dans l'Aſie, & qui peut-être poſſèdent les reſtes de l'ancienne aſtronomie ;

au couchant, ils avaient l'Égypte, Alexandrie, & toutes les connaissances dont Hipparque & Ptolémée ont enrichi la science: ce furent le goût & la protection des califes qui appelèrent ces connaissances en Arabie; le goût des princes est toujours créateur; on a remarqué que tous les peuples ont commencé à s'éclairer par leurs chefs; la lumière descend chez les peuples grossiers; au contraire, elle remonte chez une nation éclairée; c'est que la place élève toujours l'homme, elle déploie tout ce que la nature a donné; mais, lorsque les connaissances se sont accumulées, le sentiment du pouvoir & de la grandeur ne supplée ni à l'instruction ni au génie. Arabie.

Les Arabes ne sont recommandables que pour avoir été l'entrepôt des sciences, pour avoir conservé le feu sacré qui se serait éteint sans eux; mais s'ils nous ont transmis les sciences, ils nous les ont fait passer à-peu-près telles qu'ils les avaient reçues; à peine une découverte mémorable marque-t-elle leur existence; c'est le sort des peuples qui renouent le fil des connaissances: lorsque la destinée ne leur accorde pas une longue existence sur la terre, ils ne peuvent pas ressaisir ce qu'on avait perdu, & n'ont pas le tems d'aller plus loin.

L'impulsion donnée aux Arabes par leurs ca-

Arabie. lifes ne fubfifta, même en s'affaibliffant, qu'environ deux fiècles ; dans le neuvième, un prince de cette race avait raffemblé de toutes parts les favans à Bagdad. Un trait remarquable, & qui fait d'autant plus d'honneur à ce calife, qu'il eft unique dans l'hiftoire, c'eft qu'au fortir d'une guerre heureufe, en accordant la paix à Michel III, empereur de Conftantinople, il y mit pour condition la liberté de recueillir tous les livres de philofophie qui fe trouveraient dans la Grèce, pour les faire traduire en arabe ; on haïrait moins les conquérans, s'ils reffembloient à ce calife ; on aime à voir un fouverain tirer ce fruit du fléau de la guerre, & lever un tribut de lumières fur les vaincus. Il confia le travail des traductions aux favans qu'il avait raffemblés ; il y préfidait, les éclairait lui-même, & prenait part à leurs difputes. L'almagefte, dont fans doute on avait tiré le texte d'Alexandrie, fut le premier livre traduit.

Ce que les Arabes adoptèrent avec plus d'ardeur, ce fut l'aftrologie judiciaire ; cette erreur eft naturalifée dans l'Afie méridionale, où un climat brûlant allume l'imagination, où les défirs excités demandent des efpérances, & où l'homme, plus faible qu'ailleurs, croit plus aifément ce qu'il fouhaite.

Il eſt connu de tous les aſtrologues & de tous les gens ſenſés en Arabie, que la cauſe des éclipſes vient de l'interpoſition d'un corps céleſte qui prive un autre de la lumière; mais le peuple conſerve encore l'opinion ſuperſtitieuſe, qu'un grand poiſſon pourſuit l'aſtre qui s'éclipſe; pour chaſſer ce poiſſon, les femmes & les enfans montent ſur les toits des maiſons, & font, durant l'éclipſe, un bruit étrange en frappant ſur des chaudrons & des baſſins de cuivre. On attribue l'origine de cette coutume à un aſtronome arabe, qui perſuada cette fable au peuple, pour l'encourager à faire un bruit capable de parvenir aux oreilles du calife ou du ſultan de Perſe, qui avait douté de la juſteſſe de la prédiction de l'éclipſe, faite par cet aſtronome. Arabie.

Tous les Arabes qui s'appliquent un peu à l'aſtronomie, paraiſſent le faire uniquement pour réuſſir mieux dans l'aſtrologie, ſi eſtimée & ſi lucrative chez les Orientaux. Lorſque je dis au premier aſtronome du Caire, combien nous mépriſions l'aſtrologie en Europe, il me répondit, que c'était une ſcience preſque divine dont tous les hommes ne pouvaient pas ſonder les profondeurs.

Le koran défend expreſſément de tâcher de ſavoir l'avenir par le ſort, & les plus fameux

Arabie.

commentateurs regardent, par cette raiſon, l'aſtrologie comme une ſcience criminelle; cepeddant, malgré la déciſion des docteurs, les muſulmans ſont attachés à cette prétendue ſcience, & les Scythes, plus encore que les Sunnites; les premiers pouſſent même la ſuperſtition juſqu'à n'oſer conclure un marché ſans tâter le ſort, au moins en comptant les boutons de leurs habits ou les grains de leur roſaire.

Une vie frugale & régulière préſerve des maladies; les Arabes tombent en effet rarement malades, & ſe paſſent preſque de médecins & de médecines. Si la violence du mal les engage à appeler un médecin, ils le récompenſent mal, & lui paient à peine la valeur de ſes remèdes; lorſque le malade meurt, le médecin n'a point d'honoraire à eſpérer.

Ce n'eſt donc pas en Arabie qu'il faut s'attendre à trouver de grands médecins; ceux qui pratiquent cet art, ſavent rarement plus que les termes de l'art, tels qu'ils ſe trouvent dans les ouvrages d'Avicenne, & n'ont que la connaiſſance de la vertu de quelques plantes; tous les médecins que j'ai connus en Yemen étaient en même tems chimiſtes, apothicaires, chirurgiens & médecins de chevaux. L'exercice

cice de tous ces talens à-la-fois leur faifait ga- Arabie.
gner à peine de quoi vivre petitement.

Les Arabes ont un grand nombre de remèdes domeftiques dont ils fe fervent avec beaucoup de fuccès. Les Bedouins guériffent les bleffures faites avec des armes blanches, en mettant deffus de la chair crue d'un chameau fraîchement tué : fur le vaiffeau arabe qui nous tranfporta de *Dsjidda* à Loheya, un mouffe fe plaignit de la colique, fon maître mit tout de fuite un fer au feu, & brûla fi bien le malade, que les tranchées cefferent.

En Yemen, on croit que les onctions fortifient le corps & le garantiffent de l'ardeur du foleil, à laquelle les habitans de cette province, prefque nuds, font fort expofés : l'huile, en bouchant les pores de la peau, peut arrêter la tranfpiration trop abondante qui affaiblit le corps : peut-être que les Arabes cherchent une efpèce d'ornement dans une peau luifante ; ils oignent leurs corps de mauvaife huile, à l'approche des grandes chaleurs ; à *Sana*, tous les juifs & plufieurs mahométans fe font oindre le corps auffi-tôt qu'ils font malades.

On croyait autrefois que les Arabes préféraient la mort à un lavement ; notre médecin en fit prendre cependant à plufieurs perfonnes de diftinction au Caire ; mais la propofition

Arabie. choqua, quand il voulut ordonner ce remède à une femme : la saignée est rarement usitée en Arabie ; à *Basra*, les gens du peuple, & principalement les porte-faix, se scarifient les gras des jambes, dans l'espérance de gagner des forces par cette opération.

Les maux de dents sont moins communs en Arabie qu'en Europe, parce que les Orientaux se rincent plus régulièrement la bouche après avoir mangé.

Comme les serpens venimeux sont fort communs dans les pays chauds & arides, il arrive fréquemment qu'ils mordent les gens qui vivent à la campagne. Ces Arabes ne voulurent, à aucun prix, nous apprendre le secret qu'ils ont de guérir ces morsures, & de prévenir les effets du poison. Mais un scheik à *Basra*, célèbre par son savoir dans les sciences occultes, m'avoua qu'il scarifiait la plaie, & qu'alors, après avoir mâché de l'ail & le gardant dans la bouche, il suçait le poison de la morsure, sans danger pour lui, & avec un heureux succès pour le malade. Dans tout l'orient on croit aux cures sympathiques, & l'on me cita plusieurs exemples de gens qui avaient guéri de loin des personnes mordues des serpens sans les voir & sans leur appliquer des remèdes.

Au reste, tous les serpens de l'Asie ne sont pas dangereux ; il y en a d'innocens & de familiers, qui se réfugient dans les murs des maisons, & dont les habitans se croient heureux en les possédant. Des matelots rapportèrent à bord un tel serpent, qu'on avait débarqué, par mégarde, parmi des futailles, de crainte que l'absence de cet hôte ne portât quelque malheur à leur vaisseau. Arabie.

Il paraît que de tout tems, la lèpre a été une maladie endemique en Arabie. Les Turcs, par le dogme mal entendu d'une destinée inévitable, ne prennent aucune précaution contre la peste ; mais les Arabes, quoique bons musulmans, en prennent contre la lèpre. A *Basra*, on renferme les lépreux dans une maison séparée, & à Bagdad, on voit un quartier entouré d'un mur & rempli de baraques, où l'on fait entrer par force les lépreux, s'ils ne s'y retirent pas volontairement. Le gouvernement ne paraît pas cependant prendre beaucoup de soin pour l'entretien de ces malades ; ils viennent tous les vendredis demander l'aumône sur la place du marché.

L'inoculation de la petite vérole est usitée chez les Bedouins depuis un tems immémorial ; les mères font cette opération à leurs

Arabie.

enfans, en leur ouvrant un peu la peau du bras avec une épine.

Les sciences occultes sont en grande vénération chez les Arabes. Personne n'ose les mettre en pratique, sans être autorisé par un maître de l'art reconnu, & sans avoir passé par une espèce d'apprentissage ; ou, comme disent les Arabes, sans avoir étendu pendant quelque tems, le tapis des prières sous les pieds d'un maître fameux.

Cette science d'*ism allah*, ou du nom de Dieu, est la plus sublime de toutes, puisque Dieu en est la serrure, comme Mahomet en est la clef, & que par conséquent les seuls musulmans peuvent l'apprendre ; elle enseigne à découvrir ce qui se passe dans les pays les plus éloignés, à se familiariser avec les génies, & les engager à suivre les volontés des initiés, à disposer à son gré des vents & des saisons ; enfin à guérir la morsure des serpens & plusieurs autres maladies. Des gens bien avancés dans cette science, sont parvenus, dit-on, à faire tous les jours leurs prières dans le *kaba* à la Mecque, sans sortir le reste du jour de leurs maisons à Bagdad ou à Aden. Un marchand de la Mecque qui avait appris cette science du fameux *Dsjanads-Jani*, m'assura que lui-même, étant en

danger de périr ſur mer, avait attaché au mât un billet écrit ſuivant toutes les règles de l'art, & avait fait ceſſer, par ce moyen, la tempête. Arabie.

L'art de ſe procurer de ſuperbes viſions n'eſt pas même inconnu aux Arabes. Ils s'enferment pendant long-tems ſans manger dans un lieu obſcur, & répètent, à haute voix, des prières, juſqu'à ce qu'ils tombent en défaillance : ſortis de cet antre & revenus de leur faibleſſe, ils racontent ce qu'ils ont vu dans leur extaſe; ils prétendent, à l'ordinaire, avoir vu Dieu dans ſa gloire, des anges, des eſprits de toute eſpèce, le ciel & l'enfer.

La ſeconde de ces ſciences ne s'élève pas ſi haut & a quelque choſe de plus humain; elle ſe contente d'enſeigner à jouer des gobelets ou à faire des tours de paſſe-paſſe. Quelques ordres de derviches s'y appliquent & l'exercent pour prouver, à ce qu'ils diſent, la vérité de leur religion & la ſainteté du fondateur de leur ordre. Aucune part, ces prétendus miracles ne ſe font plus fréquemment qu'à *Baſra*, où j'ai vu une troupe de ces derviches ſe promener tous les jours par les rues, ſautant, chantant, battant du tambour & geſticulant avec de fers pointus, qu'ils paraiſſaient s'enfoncer dans les yeux.

Arabie.

Dans la même ville, j'ai assisté à la fête que les derviches célèbrent toutes les années à l'honneur de la naissance de Mahomet ; le lieu de la scène était en plein air dans la cour de la mosquée, illuminée seulement de trois bougies ; plusieurs mollahs & derviches commencèrent par chanter quelques passages du coran ; ensuite ils continuèrent le chant accompagné de tambours, & durant cette musique, d'autres derviches se levèrent, prirent des fers pointus, & firent semblant de se percer le corps & de les pousser même à coups de maillet : alors parut le principal acteur, qui, prenant l'air d'un inspiré, fit continuer & animer la musique pour augmenter son inspiration, ou plutôt pour étourdir les spectateurs : au milieu de son extase, il jeta son turban, fit flotter ses cheveux que cet ordre laisse croître, & se perça le corps avec cinq lances : montant après sur le toît d'un bâtiment bas, où l'on avait élevé une perche longue de seize pieds & garnie d'un fer pointu, il s'empala lui-même avec cette perche, & se fit porter, dans cet état, autour de la place.

C'était un spectacle frappant qu'un homme maigre, avec une longue barbe & des cheveux épais, percé de lances, & porté embroché à une longue perche. Je dis, en me re

tirant, à un mollah de mes amis qui m'avait accompagné à cette fête, que ce derviche faisait ses tours, par le moyen d'un ceinturon rembourré qu'il portait dans son ample & longue culotte. Il me répondit qu'il avait toujours soupçonné quelque supercherie, mais qu'il se gardait bien de faire paraître ses soupçons pour ne pas s'attirer l'inimitié des derviches, puisqu'un de ses confrères avait essuyé de grandes persécutions, parce qu'il avait marqué quelque doute sur la réalité de ces miracles. Arabie.

Ayant appris que ce derviche embroché allait aussi représenter pour de l'argent dans des maisons particulières, je lui fis offrir deux ducats, s'il voulait venir me montrer chez moi son savoir faire. Il y vint & commença par un long bavardage, sur la sainteté de son ordre & de son fondateur, qui avait transmis à ses disciples le don de faire des miracles. Après quoi il pria, & fit semblant de s'enfoncer les fers dans le corps & dans la tête. J'examinai l'endroit où le fer était entré, & je trouvai un petit déchirement de la peau sans effusion de sang. Il me parut cependant qu'il avait assez souffert pour ses deux ducats, & je le congédiai.

Par la science *karra*, on apprend à com-

Arabie. poser des billets propres à préserver des enchantemens, & qui servent encore contre les accidens de toute espèce. On porte ces billets cousus dans des sachets de peau, sur la tête, au bras, ou sur la poitrine : on les attache aux colliers des chevaux & des ânes, qui alors prennent de l'appétit & ne s'échauffent pas. Dans la citadelle de *Diarbekr*, un tel billet fit cesser le croassement des grenouilles. Un homme distingué à Alep distribue gratis, toutes les années, des billets pour chasser les mouches; l'efficatité de ces billets dépend du jour, de l'heure & de l'état du messager qui les cherche. Les vieilles femmes en prennent toujours, parce qu'elles sont assez honnêtes pour s'imaginer d'avoir manqué aux conditions qui rendent les billets efficaces. Ces billets ne sont pas moins bons quand ils sont écrits par un juif ou par un chrétien : on m'en demanda souvent parce qu'on me croyait astrologue. Au reste les billets pour faire pondre abondamment les poules, vendus publiquement par un jésuite au milieu du XVIII[e] siècle & des nations éclairées, valent bien ceux des Arabes.

La science *ramle*, est proprement l'art de dire la bonne avanture. Les juifs s'en mêlent comme les musulmans; si un homme tombe malade, on va, pour s'informer s'il guérira,

consulter un mollah qui donne la réponse après avoir feuilleté son livre, & qui reçoit pour sa peine un coq ou une brebis. Arabie.

Une science vraiment occulte, & que tout honnête arabe doit avoir en horreur, est celle qu'ils nomment *sihhr*, ou la pure ou franche sorcellerie. Cette science est destinée à faire du mal à autrui plutôt que du bien à soi-même: on s'en sert cependant quelquefois pour engager une femme à s'arracher des bras de son mari & pour se jeter entre ceux d'un étranger. A cet effet on n'a qu'à attacher un certain billet à sa porte. Les habitans de l'*Oman* excellent dans cette science abominable.

Je ne m'étais pas attendu de trouver en Arabie tant de sectateurs d'une science occulte d'une autre espèce, de celle de la pierre philosophale. Les Arabes sont si infatués de cette science, l'objet continuel de leurs souhaits & de leurs recherches, qu'elle les ruine souvent, comme elle ruine les alchimistes de l'Europe. Ils croyent que le secret de faire de l'or est connu en Europe, & que les Vénitiens sur tout le possèdent; ils ont des livres arabes qui traitent de cet art, & qui leur inspirent ces folles espérances. Suivant les apparences, la manie de la pierre philosophale vient de l'Orient, d'où

elle nous eſt parvenue comme tant d'autres
Arabie. fables nuiſibles.

Nous avons connu à *Beit-el-Fakih* deux de ces alchimiſtes, dont chacun travaillait ſuivant les préceptes de ſon propre livre. L'un, homme aimable & ſenſé d'ailleurs, croyait être ſûr de ſon fait, s'il pouvait trouver une certaine herbe qui, ſelon ſon opinion, devait croître dans les montagnes de l'Yemen. Comme il ſoupçonnait que nous étions auſſi des alchimiſtes, venus tout exprès pour chercher cette herbe merveilleuſe, il tâcha de faire connaiſſance avec M. Forskal, auquel il fut d'un grand ſecours dans ſes excurſions botaniques. Mais le pauvre homme qui avait déja ſoufflé tout ſon bien, & qui travaillait alors aux frais d'un riche ſeigneur, n'eut pas le bonheur de trouver l'herbe déſirée. On dit que ſur le mont Liban il croît une herbe qui teint en jaûne, couleur d'or, les dents des chèvres qui en mangent; cette obſervation à donné l'origine, peut-être, à ce préjugé, de l'efficatité d'une herbe pour avancer le grand œuvre.

L'autre de ces ſouffleurs arabes était une eſpèce de médecin, ſi pauvre qu'il n'avait pas de quoi acheter un alambic de verre Ce dernier était perſuadé qu'il réuſſirait, s'il pouvait

découvrir la ſignification d'un terme de ſon livre. Sachant que M. de *Hawen* s'appliquait à l'étude des langues, il s'adreſſa à lui pour avoir l'explication du mot barbare, que perſonne ne pouvait entendre. Arabie.

---

## CHAPITRE XIV.

*De l'Agriculture des Arabes. --- De la Fertilité du terroir. --- Du Labourage. --- De la manière de ſemer. --- De la Moiſſon. --- De l'Hiſtoire naturelle de l'Arabie.*

Arabie.

UN voyageur, qui eſt obligé d'employer la plus grande partie de ſon tems dans les villes, & qui ne peut voir la campagne qu'en paſſant, n'eſt guère en état d'acquérir une idée juſte de la fertilité des terres & de la manière de les cultiver. Je n'ai pas négligé de prendre, touchant l'agriculture de l'Orient, toutes les informations que j'ai pu me procurer, en conſultant les gens qui m'ont paru bien inſtruits. Je rapporterai ce que j'ai appris de la fertilité de l'Arabie, & des contrées où les Arabes ont des établiſſemens.

Le terroir le plus fertile, dont j'ai entendu parler eſt, en Égypte & aux environs d'Alexandrie : il rapporte, ſuivant le récit des négocians européens qui demeurent dans cette ville, du froment au centuple; les payſans

dirent cependant à M. de *Forskal* que leurs bonnes récoltes en froment allaient de trente à soixante-dix pour un, & dans quelques endroits, à quinze ou vingt pour un. Granger rapporte que les terres arrosées par le Nil, ne donnent ordinairement que dix pour un dans toute l'Égypte. Arabie.

En Mésopotamie près de *Helle*, de *Bagdad* & de *Basra*, où les terres sont arrosées par les eaux de l'Euphrate & du Tygre, on regarde comme une grande fertilité, lorsque le froment donne vingt pour un.

Dans les plaines de l'Assyrie, les terres ne rendent que dix ou quinze pour un; mais le bled, venu dans ces terres fertilisées uniquement par les pluies, est meilleur & donne plus de farine que celui qui croît dans les terres arrosées artificiellement.

En Syrie, la récolte exède rarement vingt pour un; en Arabie, aux environs de Maskat, le froment rend dix pour un. Dans la province de l'Yemen, l'agriculture paraît avoir été poussée plus loin que dans les autres parties de l'Orient : on m'assura que, dans les districts les mieux cultivés, le froment rendait cinquante; le durra, dans les montagnes, cent quarante, &, dans le Tehama, deux cents & même jusqu'à quatre cents: ce dernier pro-

duit paraîtrait incroyable, ſi, par la manière de ſemer & d'arroſer ce grain, les habitans ne parvenaient à obtenir de la même ſemence trois récoltes ſucceſſives la même année : en général le *durra* eſt le grain qui rend le plus.

Arabie.

Ce détail peut faire juger, juſqu'à un certain point, du produit des terres dans l'Orient; la manière d'apprécier la fertilité d'une terre, en diſant, elle rapporte tant pour un de ſemence, eſt vague & incertaine. Une bonne méthode de labourer & de ſemer épargne la ſemence. Si donc, dans une terre mal ſemée, il ſe perd la moitié de la ſemence néceſſaire, & qu'elle rapporte dix pour un, une autre, où la moitié de la ſemence a été épargnée, rapporte vingt pour un, & paraîtra une fois plus fertile, quoique d'une bonté égale à l'autre : ni les anciens, ni les modernes ne ſont entrés dans ce détail de la culture, en parlant de la fertilité des contrées éloignées ; ils n'expliquent pas non plus de quelle eſpèce de grain il eſt queſtion, quand ils calculent le produit d'une terre à leur manière.

Les terres n'étant pas également bonnes, & le climat variant beaucoup dans les contrées de l'Orient, la culture y eſt auſſi fort différente ; en Égypte, en Aſſyrie, en Méſo-

potamie & en Syrie, on néglige extrêmement l'agriculture ; ces provinces ſont d'ailleurs ſi dépeuplées, que beaucoup d'excellentes terres doivent reſter en friche.

Arabie.

En Arabie, pays ſoumis à un gouvernement moins oppreſſeur, la culture ſe trouve en meilleur état. Les inſtrumens du labourage y ſont cependant groſſiers & mal faits: on ſe ſert de la charrue la plus ſimple, tirée par des bœufs, avec laquelle on remue un peu la terre en tout ſens. Pour cultiver leurs jardins, ou pour bêcher les champs eſcarpés, les Arabes employent une eſpèce de pioche; &, pour faire des rigoles, une bêche fort large, maniée par deux hommes, dont l'un l'enfonce en terre, & l'autre l'attire à ſoi avec des cordes.

Dans beaucoup d'endroits en Yemen, la terre eſt cultivée comme un jardin; la culture y coute cependant beaucoup de peines & de travail, parce qu'il faut arroſer les champs avec beaucoup d'exactitude. Dans la partie montueuſe de cette province, les champs ſont ſouvent en terraſſes, ſur leſquels on conduit l'eau par des canaux du haut des montagnes; dans la ſaiſon pluvieuſe, les habitans de la plaine ſont obligés d'entourer leurs champs

Arabie.

de digues, pour retenir l'eau pendant quelque tems ſur la ſurface de la terre.

J'ai vu comment on ſème dans les montagnes de l'Yemen : un payſan portait un ſac plein de lentilles, qu'il répandait fort rares dans les ſillons ; &, en avançant, il pouſſait avec le pied la terre des deux côtés pour couvrir la ſemence ; en d'autres endroits, le ſemeur marchait derrière le laboureur, & jetait dans le ſillon la ſemence que l'autre, en retournant, couvrait bientôt de terre avec ſa charrue.

Dans quelques diſtricts de l'Yemen, on plante à la main le *maïs* & le *durra ;* près de la montagne de *Nharras*, je vis un payſan qui labourait la terre avec une petite charrue, entre des bleds hauts de neuf à dix pouces, plantés ou ſemés en lignes droites : ſes bœufs étaient dreſſés à paſſer entre les rangées, ſans fouler les plantes. L'utilité du travail conſiſte en ce qu'il détruit les mauvaiſes herbes ; qu'il couvre mieux de terre les racines des plantes, & qu'il prépare le ſol à recevoir la pluie & les arroſemens. On arrache avec les mains la mauvaiſe herbe qui reſte, & l'on en nourrit les beſtiaux ; ainſi la méthode des *Tull* & des *Duhamel*, crue nouvelle en Europe, eſt très-ancienne en Arabie.

Pour

Pour conserver les récoltes, on est obligé d'en écarter les oiseaux & les animaux malfaisans : les paysans veillent à cet effet tour-à-tour sur leurs champs ; dans les montagnes, ils se placent sur un arbre, & dans le *Tehama*, sur une espèce d'échafaud couvert d'un toit. Arabie.

Le tems où les bleds mûrissent, varie beaucoup en Arabie, non-seulement à l'égard de la position des lieux vers le nord & vers le sud, mais principalement encore à l'égard de leur élévation & de la saison dans laquelle on peut arroser les terres : à *Maskat*, on sème le froment & l'orge en décembre, & on le coupe vers la fin de mars ; mais on sème le *durra* en août pour le moissonner à la fin de novembre : en Egypte, on sème les terres qui bordent les canaux en octobre, & le bled est mûr vers la fin de février : celles qui ne peuvent pas être arrosées par les eaux du Nil, sont ensemencées en novembre, & le froment mûrit en février, & l'orge en mars.

Quand les bleds sont mûrs, les Arabes les arrachent avec la racine ; ils coupent avec une faucille, le bled verd, l'herbe & tout ce qu'ils destinent pour fourrage aux chevaux : ils ont une méthode fort simple pour aiguiser leurs faucilles ; ils mettent cet instrument dans le sable

Arabie.

qu'ils arrosent avec un peu d'eau, & frottent alors avec le pied ce sable humecté contre la lame, jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment aiguisée.

Pour battre le bled, les Arabes rangent les gerbes épis contre épis, & font traîner alors sur ces épis une grosse pierre attelée de deux bœufs.

On trouve en Arabie tous les animaux domestiques ordinaires dans les pays chauds : on y élève des chevaux, des mulets, des ânes, des chameaux, des dromadaires, des vaches, des bufles, des brebis & des chèvres. Dans les provinces fertiles, la volaille est si commune, qu'on la vend à bas prix.

Entre ces animaux domestiques, les Arabes, comme on fait, font le plus grand cas, & prennent le plus de soin de leurs chevaux; ils les partagent en deux grandes espèces; celle de *kadischi*, ou chevaux de race inconnue, & celle de *koclani*, ou de chevaux dont on a écrit la généalogie depuis deux mille ans : les *kadischi* ne sont pas plus estimés que nos chevaux européens, & on les emploie à porter des fardeaux & à des travaux ordinaires.

On se sert de *koclani*, uniquement pour la monture, sans les assujétir à aucun autre travail : ils sont très-estimés, &, par conséquent très-chers : on prétend qu'ils tirent leur ori-

gine des haras du roi Salomon : quoiqu'il en foit de cette belle filiation, ils font propres à soutenir les plus grandes fatigues, & à passer des jours entiers sans nourriture : on leur attribue aussi un courage singulier avec lequel ils se jètent sur l'ennemi : on assure même qu'un cheval de cette race, quand ils se sent blessé & hors d'état de porter plus long-tems son cavalier, sort de la mêlée pour le mettre en sûreté. Si le cavalier est par terre, ces chevaux restent près de lui, & ne cessent de hennir jusqu'à ce qu'il soit secouru : ils ne sont ni grands ni beaux, mais fort légers à la course : aussi les Arabes ne les estiment que pour leur race & pour leurs bonnes qualités, & nullement pour leur figure. Arabie.

Ces *koclani* sont élevés, principalement par les Bedouins, établis entre *Basra Merdin*, & la Syrie, pays où les seigneurs ne veulent pas monter d'autres chevaux. Toute cette race est partagée encore en plusieurs familles, dont chacune à son nom propre ; celle de *Dsjulfa* paraît la plus répandue ; quelques-unes de ces familles ont plus de réputation que les autres à cause de l'ancienneté & de la pureté de leur noblesse. Quoique l'on sache par expérience que les *koclani* sont souvent inférieurs aux *kadischi*, on préfère toujours les premiers, au moins

les jumens, dans l'efpérance d'en avoir une belle race.

Arabie.

Les Arabes manquent, il eft vrai, de tables généalogiques pour prouver la defcendance de leurs *koclani;* mais ils font néanmoins fûrs de la régularité des filiations, parce que jamais une jument de cette race n'eft couverte qu'en préfence de témoins arabes. Quoiquoi ce peuple ne s'effarouche pas toujours d'un parjure, ils font plus confciencieux dans un cas auffi grave : on n'a point d'exemple d'un faux témoignage rendu pour la naiffance d'un cheval ; parce qu'un arabe eft perfuadé que lui & toute fa famille ferait détruite, fi, dans une affaire de telle importance, il ne dépofoit pas felon la vérité.

Quand un chrétien a une jument *koclani*, qu'il veut faire couvrir par un étalon de la même race, il eft obligé de faire appeler un témoin arabe, qui refte vingt jours auprès de cette jument, pour être fûr qu'aucun cheval commun ne l'a déshonorée. Pendant ce tems, elle ne doit pas voir de loin même ni cheval ni âne : quand la jument met bas, le même arabe doit être préfent, & l'on expédie alors, dans les premiers fept jours, l'acte juridique de la naiffance légitime du poulain : fi par hafard les deux races fe mêlent, un poulain,

dont le père ou la mère étaient *koclani*, est toujours réputé *kadischi*. Arabie.

Les Arabes vendent sans scrupule les étalons koclani comme d'autres chevaux ; mais ils n'aiment pas à se défaire des jumens pour de l'argent : quand ils sont hors d'état de les entretenir, ils les remettent à un autre, sous condition d'avoir leur part aux poulains, ou de pouvoir les retirer après un terme fixe.

On trouve deux espèces d'ânes en Arabie : la petite où paresseuse, aussi peu estimée qu'en Europe, & une grande & courageuse dont on fait grand cas : les ânes de cette dernière espèce se paient fort cher ; ils m'ont paru plus commodes que des chevaux quand il s'agit de faire un voyage.

J'ai lieu de croire qu'il y a en Arabie plusieurs espèces de chameaux : ceux qu'on voit dans les états de l'iman sont d'une taille médiocre & d'un brun clair ; ceux qui viennent du *Nedsjeran* sont grands, lourds & d'un brun foncé ; les dromadaires de l'Égypte & de l'Arabie n'ont qu'une bosse, & ne peuvent être distingués des chameaux par ceux qui ne sont pas accoutumés à voir beaucoup de ces animaux, que par un certain air de légèreté, qui les fait paraître tout de suite plus propres à la course.

Arabie. On trouve des bufles dans toutes les contrées marécageuses de l'Arabie, & sur les bords des grandes rivières; ils y sont même en plus grande quantité que les bêtes à corne ordinaires: la femelle du bufle donne plus de lait que la vache commune, & le mâle est aussi propre au labourage que le bœuf: sa chair inférieure à celle du bœuf est dure & d'un goût rebutant; les Arabes se servent d'un moyen pour forcer la femelle du bufle à donner plus de lait, que les anciens Scythes employaient avec leurs jumens: pendant qu'un homme trait la vache, un autre la chatouille; pour nourrir ces animaux domestiques, les Arabes n'ont pas le secours des prairies, qui ne peuvent exister dans un pays aussi aride: la nourriture des chevaux, des bœufs & des ânes consiste en paille, en orge & en féves. Le seul fourrage que les Arabes sèment, c'est une espèce de féve: les Égyptiens sèment dans un pays mieux arrosé le trèfle pour le même usage: le chameau mange les plantes les plus arides: en Arabie, cependant, il fait sa principale nourriture de celle du genre des courges, qui abondent dans les terreins les plus secs.

Le climat & le terroir de plusieurs pays que nous avons parcourus, ne sont pas aussi favorables, qu'on le pense ordinairement, à

la multiplication des végétaux & des animaux; un sol aride & sabloneux, comme est en grande partie celui de l'Arabie, ne se couvre guère de plantes, & les animaux manquant de nourriture ne peuvent y subsister. Le naturaliste trouve donc un petit nombre d'objets à observer, & l'histoire naturelle d'une telle contrée ne peut pas être étendue. En Arabie l'activité du soleil est si grande, que les fleurs passent & se fanent en peu de tems, de sorte que le botaniste occupé de tant de plantes différentes, manque le moment favorable où une inconnue est en fleurs; elle est perdue pour lui jusqu'à la saison suivante. Arabie.

Il serait possible de remédier à ce dernier inconvénient, en observant les plantes dans les jardins. Mais il n'y a peut-être aucun pays au monde où le jardinage soit aussi négligé qu'il l'est en Arabie; on trouve à peine quelque petit jardin dans les environs des grandes villes. Ce qui dégoûte apparemment les Arabes de la culture des jardins, ce sont les longues sécheresses, qui, durant quelquefois plus d'une année, détruisent tous les végétaux, & le dégât causé par les sauterelles qui achevent de dépouiller la campagne de sa verdure.

A ces obstacles physiques, qui s'opposent

aux progrès de l'hiſtoire naturelle de l'Orient,
Arabie. ſe joint encore un autre provenant du moral des peuples qui habitent ces régions. Les Arabes, nation ignorante, avide & ombrageuſe, ne peuvent pas s'imaginer que la ſeule curioſité puiſſe engager un européen à s'expoſer à tant de courſes fatiguantes; ils lui ſuppoſent un motif intéreſſé; l'eſpoir de trouver des tréſors cachés, & l'habileté de réuſſir dans ces recherches. Ce préjugé, généralement répandu ſur le compte de tous les voyageurs, expoſe un curieux à des dangers continuels de la part des Arabes brigands & vagabonds. M. *Forskal*, après avoir été dépouillé par ces voleurs, ſe vit obligé de ſuſpendre ſes promenades ſavantes aux environs du Caire. Il fut plus heureux dans l'Yemen, où les lois & les mœurs des habitans promettent à un étranger plus de ſûreté. Bien-loin de le troubler dans ſes recherches, les Arabes de cette contrée ſe faiſaient un plaiſir d'y concourir, en lui apportant, en lui montrant, & en lui nommant les plantes de leur patrie. Un peuple paſteur & cultivateur tel que les Arabes, qui paſſe à-peu-près tout ſon tems en pleine campagne, prend naturellement du goût pour la botanique; mais, pour jouir de ce ſecours & pour gagner l'amitié de ces bonnes gens, il faut ſe conformer à

leurs mœurs & se contenter de faire avec eux la plus mauvaise chère. Arabie.

Un pays qui comme l'Arabie s'étend depuis le 30$^{e}$ degré jusqu'au 13$^{e}$ degré de latitude nord, & situé par conséquent en partie entre les tropiques, présente l'idée d'un climat extrêmement chaud. Dans quelques provinces de l'Arabie, la chaleur est en effet excessive; mais il arrive dans cette contrée, comme dans beaucoup d'autres, que l'élévation du terrein, la situation des lieux & la nature du sol, mettent une grande variété dans son climat.

Pour comprendre cette diversité, il faut se former une idée juste du physique de l'Arabie. Ce pays peut être envisagé comme un amas de montagnes, entouré de tout côté par une bande de terres arides & sabloneuses. Les déserts de l'Arabie pétrée & de la Syrie, composent cette bande vers le nord & vers le continent. Les plaines appelées *Tehama* par les Arabes, bordent l'Arabie par-tout où elle est baignée par les eaux de la mer Rouge, de l'océan oriental & du golfe persique.

Dans ces déserts, parsemés de rochers nuds, & dans ces plaines basses, rien n'arrête l'action du soleil qui brûle tous les végétaux, & réduit les terres en sables. La sécheresse y est si grande qu'il n'y pleut pas pendant des années

Arabie.

entières, & que les rivières, qui descendent des montagnes, se perdent dans les sables sans pouvoir parvenir jusqu'à la mer. Sans le secours de ces rivières, grossies dans la saison pluvieuse, & qu'on détourne sur les terres, le cultivateur serait privé même du mince produit de ses moissons.

L'intérieur des terres offre une température toute différente; de grandes chaînes de montagnes très-élevées attirent les vapeurs, qui, se résolvant en pluies abondantes, rafraîchissent l'air & animent la végétation. Le froid produit par l'élévation du terrein y fait tomber des neiges, qui ne subsistent cependant jamais long-tems. Pendant que les habitans des plaines souffrent de la chaleur, les montagnards sont obligés de s'habiller de pelisses. On nous assura qu'on avait de la glace sur quelques montagnes, & qu'il gelait quelquefois à *Sana.*

La position de ces montagnes, au milieu d'une presqu'île, est encore la cause d'un phénomène qu'on observe aussi dans la péninsule du Gange, entre-coupée de montagnes. C'est la différence des saisons des pluies, qui sont régulières dans les pays situés entre les tropiques; cette régularité des pluies rend fertiles & délicieuses les vallées qui séparent les chaî-

nes des montagnes. Auſſi les montagnards, vivant dans un air fixe & pur, ſont beaux, ſains & courageux. Un autre avantage que les Arabes tirent de leur patrie, c'eſt qu'ils jouiſſent à-la-fois des productions des différens climats. Dans les plaines, viennent très-bien pluſieurs végétaux tranſplantés des Indes. Les montagnes produiſent les plantes des pays tempérés. Enfin l'Arabie peut être regardée comme un aſſemblage de climats différens, dont les avantages divers ſe trouvent réunis dans l'eſpace renfermé par la mer Rouge & le golfe perſique.

Arabie

La nature des vents eſt très-différente en Arabie, ſuivant le point d'où ils partent & les eſpaces qu'ils parcourent. Sur les côtes du golfe perſique, le ſud-eſt amène une humidité, qui, dans les grandes chaleurs, cauſe des ſueurs accablantes. Le nord-oueſt paſſant par-deſſus le grand déſert eſt plus brûlant, mais moins incommode : ce dernier vent chauffe cependant les métaux à l'ombre, comme s'ils étaient expoſés au ſoleil ; malgré ſa qualité brûlante, ce nord-oueſt ſert aux Arabes pour rafraîchir leurs boiſſons au milieu de l'été : à cet effet, ils mettent l'eau dans des pots non vernissés, qu'ils ſuſpendent dans un lieu expoſé au courant de ce vent chaud ; l'eau des

Arabie.

vient, par ce moyen, de la plus grande fraîcheur : phénomène connu dans presque tous les pays chauds.

Un autre vent d'une espèce plus dangereuse encore, est le fameux *sam*, rare en Arabie, mais trop commun sur ses frontières. Les endroits les plus exposés à ce vent funeste, sont les bords de l'Euphrate & quelquefois les environs de la Mecque : on assure qu'on s'en apperçoit en Espagne dans quelques endroits voisins des vastes landes sablonneuses qui déparent ce beau royaume. L'effet du *sam*, est d'étouffer, comme un coup de foudre, toute créature vivante, qui se trouve dans la sphère de son activité, & de corrompre en peu de tems les cadavres des morts. Les Arabes reconnaissent l'arrivée du *sam*, à une rougeur extraordinaire dans l'air ; l'unique moyen de se préserver des funestes effets de ce vent singulier, c'est de se jeter sur le visage par terre, & de laisser passer ce tourbillon d'exhalaisons mortelles, qui se tient toujours à une certaine hauteur de l'atmosphère. L'instinct apprend même aux animaux à se pencher vers la terre en cette occasion.

Le reste des météores de l'Arabie lui sont communs avec tous les pays chauds. Un

ciel ferein, rarement chargé de nuages, fait que les orages font affez rares dans les plaines; dans les parties les plus arides, mais voifines de la mer, les rofées font d'une abondance extraordinaire; malgré cette humidité, l'air eft fi pur, qu'on couche à découvert. Arabie.

L'Arabie jouit à peu près du fpectacle d'une verdure continuelle : ce n'eft pas que la plupart des arbres n'y perdent toutes les années leurs feuilles, & que les plantes annuelles ne fe reproduifent après avoir péri; mais l'intervalle entre la chute des feuilles de l'année paffée, & la renaiffance des feuilles nouvelles, eft fi petit, qu'on ne s'apperçoit prefque point de ce changement.

On jugera d'avance, par la fingularité de la pofition de l'Arabie, de l'inégalité de la nature de fon terroir, qui en effet, eft extrême : d'un côté, on y voit des déferts affreux, & de l'autre, des vallés fertiles & délicieufes; la bande fabloneufe qui entoure cette péninfule, eft à-peu-près entièrement ftérile, & ne préfente que l'image de la défolation.

L'Arabie peut être regardée comme un pays intéreffant, à beaucoup d'égards; mais, en général, elle n'eft ni riche ni fertile. La vie dure & la mauvaife nourriture des habitans, font une preuve de cette vérité. Si elle a

Arabie. été appelée heureuse par les anciens ; elle n'a pu mériter ce nom que par la valeur & la nouveauté, & non par l'abondance de ses productions.

Quelques-uns des animaux qui peuplent l'Arabie paraissent indigènes, parce qu'ils y conservent mieux leur instinct primitif, & qu'ils y parviennent à un degré de beauté & de vigueur, rares dans d'autres pays de l'orien. Tels sont le cheval, l'âne, le chameau. Le chameau est l'animal du désert, par son aptitude, à supporter la disette d'eau, par son sabot fait pour franchir les sables brûlans, & par sa bouche cartilagineuse qui lui permet de se nourrir des plantes dures & épineuses des plaines arides.

L'âne paraît, sur-tout, avoir l'Arabie pour patrie originelle : il y en a une espèce si belle, si vive, si courageuse, que ces ânes peuvent être comparés aux chevaux. Dans les hautes montagnes de l'Arabie pétrée, on trouve des bouquetins ; les plaines sont remplies de gazelles ; c'est de ce joli animal que les poètes arabes tirent tant d'allusions & de similitudes. Le lièvre est très-rare, & ne se voit que dans quelques parties montueuses ; les endroits sabloneux nourrissent une multitude

de *farbons* ou rats de Pharaon, dont les Arabes mangent la chair sans répugnance. Arabie.

Les forêts de l'Arabie méridionale fourmillent de singes sans queue, qui ont le derrière pelé & rouge ; ces animaux sont dociles & apprennent facilement des tours d'adresse. En Égypte, les charlatans les donnent en spectacle au peuple.

Entre les animaux carnassiers, le plus hideux & le plus dangereux est l'*hyène*, qui attaque les bêtes & les hommes également. Cet animal féroce & solitaire habite les cavernes des montagnes désertes de l'Arabie pétrée ; il est aussi commun dans les environs du golfe persique. L'*hyène* ne marche que de nuit : dans la saison où les habitans dorment en plein air, elle enlève souvent les enfans à côté de leurs parens.

On trouve en Arabie des ours, des loups, des renards ; mais l'animal carnivore le plus répandu, est cette espèce de chien sauvage, qui approche plus que le renard du chien domestique, & que les Turcs appèlent *tschakal ;* cet animal est commun à tous les pays de l'orient.

Les Arabes dédaignent ordinairement le gibier, & ne se soucient ni du plaisir, ni du travail de la chasse : un peuple naturellement

Arabie. ſobre & frugal, habitant ſous un climat où l'uſage des viandes eſt peu convenable à la ſanté, ne peut pas aimer beaucoup le gibier. Les préceptes minutieux de la religion muſulmane doivent encore dégoûter un arabe de la pourſuite des animaux ſauvages, & ſur-tout des oiſeaux. Pour lui faire perdre ſa peine & pour rendre ſa proie impure, il ſuffit que le chaſſeur ait oublié de prononcer une petite prière en tuant l'animal; il ſuffit que cet animal n'ait pas perdu la quantité de ſang requiſe par la loi, & que l'oiſeau ait encore eu quelque reſtant de vie en ſe débattant, ou qu'il ſoit tombé ſur un lieu habité ou ſouillié.

Dans les contrées fertiles de l'Arabie, la volaille domeſtique eſt fort commune, & on y élève toutes les eſpèces de poules en abondance. La pintade n'y eſt pas domeſtique; elle habite les bois en ſi grande quantité, que les enfans abattent ces oiſeaux à coup de pierre, & les ramaſſent à peine pour les vendre dans les villes. Le faiſan eſt auſſi indigène en Arabie. Il eſt fort commun dans les montagnes de l'Yemen, de même que les tourterelles, & pluſieurs eſpèces de pigeons. Un pays ſec, comme l'Arabie, ne peut pas nourrir beaucoup d'oiſeaux aquatiques. Ces oiſeaux qui fréquentent

fréquentent les rivages de la mer & qui vivent de poiſſon, ſont d'autant plus communs aux environs de la mer Rouge, que ce golfe eſt peu profond & en même tems très-poiſſonneux. Arabie.

Les déſerts de l'Arabie ne manquent pas d'autruches, que les habitans appèlent l'*oiſeau-chameau ;* une belle huppe nommée *hudhud* par les Arabes, eſt auſſi très-commune ſur les bords du golfe perſique. Sur une tradition fabuleuſe, quelques Arabes ſe ſont imaginé qu'on peut entendre le langage de cet oiſeau.

Des aigles, des faucons, des éperviers & le vautour d'Égypte, ſont les oiſeaux de proie qui ſe rencontrent en Arabie. Le dernier de ces oiſeaux rend de grands ſervices; il purge la terre de tous les cadavres dont la corruption eſt ſi prompte & ſi dangereuſe dans les pays chauds; il détruit les ſouris des champs, qui ſe multiplient à tel point dans quelques provinces, que, ſans ce ſecours, le payſan ſerait obligé d'abandonner la culture. Ces ſervices eſſentiels firent regarder ces oiſeaux comme ſacrés par les anciens Égyptiens; encore aujourd'hui il n'eſt pas permis de les tuer dans tous les pays qu'ils fréquentent.

Dans pluſieurs contrées de l'Orient, de

même qu'en Arabie, ſe trouve un autre oiſeau non moins utile aux habitans. Il vient en Arabie, aux mois de juillet & d'août, à la ſuite des eſſaims de ſauterelles, dont il détruit une quantité incroyable. On l'appèle *ſamarmar;* les ſervices que cet oiſeau rend aux pays expoſés aux ravages de ces inſectes, occaſionnent en Syrie pluſieurs pratiques ridicules & ſuperſtitieuſes. On le croit attiré par l'eau du *Koraſan* qu'on va chercher fort loin en grande cérémonie, & qu'on garde dans un réſervoir de pierre au haut de la tour d'une moſquée. Si cette eau manque, les habitans de Moſul ſont au déſeſpoir.

Arabie.

Les Arabes nommèrent à M. Forskal encore pluſieurs oiſeaux qu'il ne put jamais voir; tel eſt l'*achjal*, fameux par deux belles plumes dont les montagnards ornent leurs bonnets, & que l'oiſeau paraît ménager en laiſſant une ouverture à ſon nid. Un autre, *thar-el-hind*, rare & remarquable par ſon plumage doré, ſe vend fort cher en Arabie.

La tortue de terre eſt très-commune en Arabie; les payſans en amènent des charretées entières aux marchés de pluſieurs villes de l'Orient; les chrétiens Orientaux les mangent en tems de carême, & en boivent le ſang avec plaiſir. Nous avons remarqué plu-

sieurs espèces de lézards. Celui que les Égyptiens appèlent *gecko* est le seul dangereux; on prétend que sa salive, si elle tombe sur un mets, cause la lèpre aux hommes qui en mangent. Il y a plusieurs espèces de serpens en Arabie, dont la blessure est mortelle. Il y en a cependant autant d'innocens que de dangereux. La morsure de quelques-uns ne cause qu'une démangeaison incommode, que les Arabes guérissent, en appliquant sur la plaie les feuilles du caprier: en Arabie, le seul serpent vraiment redoutable, est celui appelé *bœtan*, assez petit & mince, tacheté de noir & de blanc. Sa morsure tue dans l'instant, & fait enfler le cadavre du mordu, d'une manière extraordinaire. Arabie.

La mer Rouge est en général très-riche en poissons: M. Forskal me dit que dans le petit trajet de Suès à Dsjidda, il avait observé plus de cent espèces nouvelles, dont il ne pouvait pas placer une partie dans les genres connus jusqu'ici. Dans notre trajet sur la mer Rouge, nous vîmes des troupes de poissons volans, qui s'élevaient de tems en tems audessus de la surface de l'eau; mais nous ne découvrîmes dans notre voyage aucun serpent volant, quoique les Arabes donnent ce nom à un serpent, qu'on devrait nommer plutôt

Arabie.

le voltigeur. Ce ſerpent s'attache par ſa queue à une branche baſſe d'un arbre, ſe donne alors une ſecouſſe par le moyen de ſa queue élaſtique; il s'élance ſucceſſivement de branche en branche juſqu'au ſommet.

Les Arabes, habitans des côtes, ſe nourriſſent preſque de poiſſons, & en nourriſſent même leur bétail: malgré cette abondance, il eſt rare de voir chez eux un poiſſon vivant. La crainte de manquer à quelque précepte de la loi muſulmâne, engage les pêcheurs à tuer tout leur poiſſon avant de le porter à terre.

Tous les Arabes, tant ceux qui habitent leur patrie, que ceux qui ſe ſont répandus en Perſe, en Syrie & en Afrique, ont la coutume de manger des ſauterelles. Les Turcs marquent de l'averſion pour cette nourriture: ſi les Européens témoignent la même averſion, les Arabes leur reprochent leur goût pour les huîtres, les crabes & les écreviſſes. Un allemand qui a réſidé long-tems en Barbarie, nous aſſura que le goût de la chair de cet inſecte reſſemblait à celui d'une petite ſardine de la mer Baltique, qu'on sèche dans quelques villes du Holſtein.

Nous vîmes prendre des ſauterelles, les mettre dans des ſacs, ou les enfiler pour les

ſécher ; dans pluſieurs endroits de l'Arabie ; [redacted]
en Barbarie, on les fait bouillir, & on les ſè- Arabie.
che ſur les toits, pour en faire proviſion. Les Bedouins d'Égypte ſe contentent de les griller vivantes, & les dévorent alors avec le plus grand appétit : nous n'avons eu aucune indice que cette nourriture ſoit mal-ſaine. Les juifs, en Arabie, ſont au reſte convaincus que la volaille, dont les Iſraélites doivent avoir mangé ſi abondamment dans leurs promenades du déſert, ne pouvoit être qu'un de ces nuages de ſauterelles ; & ils ſe moquent des traducteurs, qui ont cru trouver des cailles dans un endroit où il n'en a jamais exiſté.

Les eſſaims de cet inſecte obſcurciſſent l'air, & paraiſſent de loin comme une épaiſſe fumée. Le bruit qu'ils font en volant eſt effrayant, & étourdit comme celui de la chute d'une grande rivière : quand un eſſaim tombe ſur une campagne, elle eſt dévaſtée & dépouillée de ſa verdure.

La mer Rouge eſt remplie d'inſectes marins. M. Forskal s'eſt convaincu de plus en plus que ces inſectes contribuent, par leur immenſe quantité, à produire la lumière qu'on remarque dans l'eau marine pendant la nuit : ces inſectes paraiſſent être des phoſphores vivans. La maſſe des ouvrages faits par ces inſectes

marins, eſt étonnante; je veux parler de ces
Arabie. bancs immenſes de corail, qui bordent & qui rempliſſent preſque le golfe arabique. Une grande partie des maiſons du *Theama* ſont conſtruites de ces rocs de corail; de ſorte que M. *Forskal* regardait chaque maiſon arabe comme un cabinet d'hiſtoire naturelle, auſſi riche en coraux qu'aucun autre en Europe. Ces rocs de corail, qui s'élèvent ſouvent à dix toiſes au-deſſus de la ſurface de la mer, ſont d'une pierre molle ſous les eaux, de manière que les habitans pouvant les ſcier ſans beaucoup de peine, les préfèrent à d'autres pierres pour la conſtruction de leurs bâtimens.

Par ſa poſition, l'Arabie paraît participer aux climats des pays orientaux, & à celui des pays chauds : auſſi trouve-t-on, dans les parties élevées de cette contrée, des plantes qui lui ſont communes avec l'Europe & l'Aſie ſeptentrionale; les plaines, au contraire, produiſent des végétaux qui ſe rencontrent aux Indes & en Afrique. Il eſt probable que pluſieurs de ces plantes ont été tranſportées par les *Banians* de leur ancienne patrie en Arabie.

Les plaines ſabloneuſes de l'Arabie ſont preſque dépourvues d'arbres; on ne voit des forêts que dans les provinces montueuſes, dont les montagnes conſervent de la terre, &

ne font pas entièrement pelées, comme dans d'autres parties de cette contrée. Ces forêts contiennent des arbres, ou entièrement inconnus, ou différens au moins de ceux de nos bois en Europe. Arabie.

Les Arabes cultivent plusieurs de nos arbres fruitiers : ils ont des grenadiers, des amandiers, des abricotiers, des poires & des pommes. Quoique les mahométans ne boivent point de vin, les Arabes plantent néanmoins la vigne, dont ils tirent une grande variété de raisins. On trouve en Arabie plusieurs espèces de citrons & d'oranges : avec les oranges communes, coupées par le milieu pendant qu'elles font jeunes, séchées à l'air, & trempées dans l'huile pendant quarante jours, on prépare une essence fameuse parmi les femmes âgées, qui noircit de nouveau les cheveux gris.

Le *tamarin*, qui croît en Arabie comme aux Indes, joint l'utile à l'agréable. Il fournit une pulpe d'un goût vineux, dont on fait une boisson saine & rafraîchissante. Par son ombre, il garantit les maisons de l'ardeur du soleil, & il orne, par sa belle figure, les vues du paysage.

Un arbre de l'Arabie, fameux depuis la plus haute antiquité, & néanmoins peu connu, c'est

Arabie. celui dont on tire le baume de la Mecque. Nous rencontrâmes un de ces arbres en pleine campagne, & nous nous reposâmes sous son ombre: cet arbre a mauvaise mine; &, ce qui est étonnant, ses qualités sont inconnues aux habitans de l'Yemen, où nous l'avons trouvé, & ils n'en tirent d'autre utilité, que de brûler son bois en guise de parfum. Les Arabes de l'intérieur de la province de Hedsjas doivent être mieux instruits, puisqu'ils recueillent le baume & l'apportent à la Mecque, d'où il se distribue dans l'empire des Turcs, qui en font un cas particulier : il est difficile déja à la Mecque d'en trouver qui ne soit pas falsifié.

Nous n'avons pu rien découvrir concernant l'arbre d'où découle l'encens: je sais qu'on en trouve dans une partie du pays d'*Hadramaut :* on le nomme *oliban ;* mais les Arabes ne font aucun cas de cet encens, & n'employent que celui qui vient des Indes. Il est probable que l'encens d'Arabie portait ce nom chez les anciens, parce que les Arabes en faisaient le commerce, & le portaient des Indes dans les ports de Syrie & d'Égypte.

Le *sené* est un arbuste, qui paraît habiter préférablement la Haute-Égypte, & la partie de l'Arabie, qui est opposée à ce pays de l'au-

tre côté du golfe arabique. Celui que nous appelons ſené d'Alexandrie, croît en grande abondance dans le territoire d'*Ahu-Arisch;* les Arabes le vendent à la Mecque & à *Dsjidda*, d'où il paſſe par Suès & le Caire à Alexandrie. On fait un grand uſage du ſené en Arabie: mêlé avec un peu de rhubarbe, il eſt le meilleur remède des médecins arabes pour guérir les diarrhées, ſi dangereuſes dans les pays chauds. Arabie.

L'Arabie produit, comme l'Égypte, la célèbre *Alhenna*, dont les feuilles pulvériſées & réduites en pâte donnent un coſmétique fort recherché dans tout l'Orient: les femmes de ces contrées ſe teignent les mains & les pieds, au moins les ongles, avec cette drogue, d'un rouge jaûnâtre ou plus foncé, ſuivant la manière de l'appliquer: elles croient rehauſſer leurs charmes par cette couleur, qui, en effet, peut, par le contraſte, rendre moins ſenſible le mélange du noir & du jaûne, dont la couleur de leur teint eſt compoſé.

On connaît la ſenſitive. En Arabie, on trouve pluſieurs eſpèces de ce genre, toutes ou arbres, ou arbuſtes qui contribuent à l'agrément & à l'utilité des habitans: un de ces arbres baiſſe ſes branches quand un homme l'approche, & paraît ſaluer celui qui recherche

Arabie. son ombrage : cette propriété hospitalière rend cet arbre si respectable aux Arabes, qu'il est défendu de l'endommager ou de le couper : un autre produit des fleurs superbes, du plus beau rouge dont les paysans se servent pour se couronner les jours de fête : les feuilles d'un autre conservent la douceur du lait de chameau, & l'empêchent de s'aigrir pendant plusieurs jours.

Quoique l'Arabie paraisse produire peu de végétaux vénéneux, on y trouve cependant un arbuste très-dangereux, nommé *Adonia*. Les bourgeons de cet arbuste, séchés & donnés en poudre dans quelque boisson, sont un poison des plus violens, dont l'effet est d'enfler subitement le corps d'une manière extraordinaire : une espèce de caprier est le remède le plus sûr pour sauver les empoisonnés : ce dernier arbuste est si commun en Arabie, que l'antidote se rencontre toujours à côté du poison.

Le cèdre ne vient point en Arabie, & paraît un arbre particulier au Mont-Liban : les Arabes ont peu de bois pour bâtir : leurs arbres sont pour l'ordinaire d'une contexture légère & peu solide.

L'Arabie contient quelques pierres précieuses; l'*onix* est commun dans l'Yemen : dans une

montagne près de la ville de *Damar*, on trouve la pierre *ayéh jemani*, si estimée des Arabes : elle est d'un rouge foncé, ou plutôt d'un brun clair, & paraît être une espèce de cornaline : les Arabes la font enchâsser en bague ou en bracelet, & lui attribuent la vertu d'arrêter le sang, quand on l'applique tout de suite sur la plaie. Arabie.

L'Arabie ne paraît pas riche en métaux ; il y a cependant quelques mines de fer actuellement exploitées : ce fer est d'un médiocre usage, parce qu'il est aigre & cassant : on rencontre familièrement dans la province de *Hosma*, des pierres d'aimant ; la rareté du bois fait d'ailleurs que ce fer est plus cher que celui qui est apporté des pays étrangers dans l'*Oman*. Il y a beaucoup de mines de plomb & fort riches : comme ce métal est plus facile à fondre, les habitans de cette province l'exportent en grande quantité ; ce commerce se fait dans le port de Maskat.

L'Arabie n'a aucune mine d'or : les ruisseaux n'en charient point, & le sable n'en montre aucun vestige : un savant de *Loheya* voulut bien nous persuader que lui seul connaissait quelques mines ; mais c'était un hableur qui ne méritait pas la moindre croyance : tout l'or qui existe actuellement en Arabie vient de

l'Abyssinie ou de l'Europe, pour payer le café, vu les marchandises des Indes qui passent par *Moka* ou par *Dsjidda :* l'or qui passe d'Europe en Arabie, consiste presque uniquement en sequins de Venise. Plusieurs Arabes nous demandèrent, par cette raison, si les Vénitiens étaient les seuls Européens qui eussent des mines d'or; d'autres s'imaginent que ces républicains possédaient le secret de la pierre philosophale.

Arabie.

# LIVRE III.

## VOYAGES D'ASIE.

Voyage de M. le chevalier Chardin en Perse, & autres lieux de l'Orient.

## CHAPITRE PREMIER.

*Départ de Chardin pour Constantinople. — Il s'embarque sur la mer Noire. — Arrivée en Mingrelie, autrefois la Colchide. — État actuel de ce pays.*

Je partis de Paris, dit Chardin, le 17 août 1671; je me rendis à Livourne à la fin d'octobre, où je m'embarquai le 10 novembre: j'arrivai à Smyrne le 7 février 1672, après trois mois de navigation: après avoir demeuré douze jours à Smyrne, je me remis en mer pour passer à Constantinople, où j'arrivai le 9 mars: j'y débarquai sans risque, sans peine Mingrelie.

Mingrelie. & ſans frais, beaucoup de choſes précieuſes & en ſi grande quantité, que deux chevaux ne les pouvaient porter. M. de Nointel, ambaſſadeur de France, me dit que je fiſſe mettre ſon nom & ſes armes ſur mes caiſſes, & qu'il les enverrait chercher, comme lui appartenant : cela ſe fit avec la plus grande facilité : les ambaſſadeurs, les réſidens, & les envoyés qui ſont à la Porte, ont le privilége de faire entrer & ſortir ce qu'ils veulent, ſans que la douane en prenne connaiſſance.

A la fin du mois de juin, l'ambaſſadeur fit demander un paſſe-port pour moi, une permiſſion de faire venir du vin, & une autre d'entrer à Sainte-Sophie. Le caïmacan fit réponſe qu'il ne pouvait accorder rien du tout à l'ambaſſadeur, juſqu'à ce qu'il connût les intentions du viſir; qu'il ſentait beaucoup de répugnance à lui refuſer ces bagatelles; mais qu'au terme où étaient les choſes, entre le grand-viſir & l'ambaſſadeur, il ſe rendrait criminel, s'il donnait le paſſe-port & les permiſſions demandés.

Ce refus me donna beaucoup d'inquiétude, parce qu'il ſemblait confirmer des bruits qui couraient, que le grand-viſir voulait faire arrêter l'ambaſſadeur & tous les Français. Au milieu de ces embarras, il ſe préſenta une

occafion de me tirer d'affaire : la Porte envoie tous les ans un nouveau commandant, avec des gens & de l'argent à une forterefſe que le grand-feigneur poffède à 20 milles du *Tanaïs*, vis-à-vis de l'endroit où ce grand fleuve entre dans les marais Méotides : cette forterefſe s'appèle *Azac* ; la *faique*, où s'embarque le commandant, n'eft point expofée à la vifite des douaniers : il n'y a que le commandant turc qui ait droit de prendre connaiffance de tout ce qui eft dans le bâtiment : cette faique touche à *Caffa*, ville & port célèbre dans la Tartarie *Crimée*, d'où il part tous les ans au mois de feptembre & d'octobre des vaiffeaux qui vont en *Mingrelie ou Colchide*, qui n'eft éloignée des frontières de la Perfe que de fept ou huit jours de marche. Cet expédient de m'embarquer fur la faique d'*Azac* me paraiffait comme un moyen infaillible, pour fortir de Conftantinople fans beaucoup de peine. Mingrelie.

Un de mes amis, à qui je communiquai ma réfolution, me fit faire connaiffance avec un marchand grec qui allait en Colchide, & qui devait s'embarquer fur la faique, préparée pour *Azac* : c'était un très-honnête homme ; le marchand grec s'engagea à me rendre tous les fervices qui dépendraient de lui. Son premier foin fut de louer des chambres pour moi

Mingrelie. dans la saique, sans dire pour qui c'était; il se chargea d'embarquer peu-à-peu ce que j'avais; il me donna les conseils nécessaires pour être considéré sur le vaisseau, & pour être bien traité à *Caffa;* il me recommanda surtout de prendre un passe-port du grand-seigneur; mais on sait qu'il m'avait déja été refusé.

Je fis part de ma peine à Mr. de Nointel, & le suppliai de trouver bon que je me servisse des lettres de recommandation que j'avais de l'ambassadeur d'Angleterre, qui était à Paris, lorsque j'en partis, pour celui de la même nation à Constantinople, & que j'obtinsse par son moyen, un passe-port en qualité d'Anglais. M. de Nointel fit d'abord quelque difficulté, il y consentit à la fin : l'ambassadeur d'Angleterre s'employa pour moi de la meilleure grace du monde, mais sans succès; car le caimacan étant sur le point de signer le passe-port, il eut un avis secret de prendre garde à ce qu'il faisait, parce que le passe-port qu'on lui demandait, était pour des Français qu'on faisait passer pour des Anglais : cet avis gâta tout; il mit mal l'ambassadeur d'Angleterre avec le caimacan, qui se plaignit de la surprise, & avec M. Nointel, qu'il accusait de l'avis donné au caimacan.

Le 10 juillet, le marchand grec qui devait me

me conduire en Mingrelie, me vint dire que notre saique avait été remorquée à l'embouchure de la mer Noire, & qu'elle n'attendait que le vent pour partir: je voulais m'embarquer à l'heure même; mais mes amis ne trouvèrent pas bon que je le fisse avant que le vaisseau eut mis à la voile, à cause que je pourrais, disaient-ils, être reconnu pour français: je ne m'embarquai que le 17. Notre vaisseau étant déja à la voile, plus de 80 bâtimens se mirent en mer en même tems: il y avait deux cents hommes sur le nôtre; le commandant d'*Alac* & sa suite au nombre de vingt personnes, cent janissaires, trente matelots, & cinquante passagers; ce qu'il y a de bien incommode sur les bâtimens turcs, c'est qu'il faut faire provision de toutes les choses nécessaires à la vie. Chacun a la liberté de faire sa cuisine deux ou trois fois le jour; j'ai vu souvent seize & dix-huit marmites ensemble sur le foyer; on ne se sert, sur ces bâtimens, ni de pompes pour vuider l'eau, ni de moulinets pour tirer les ancres. La navigation des Turcs n'a ni art ni sûreté: leurs plus habiles pilotes n'ont que l'expérience toute simple; ils ne se servent point de carte; ils entendent fort mal l'usage de la boussole: lorsqu'ils veulent mettre à la voile, ils attendent un bon vent & un

Mingrelie.

Mingrelie. beau tems; quand il eſt venu, ils ne ſe mettent pas auſſitôt en mer; ils attendent huit ou dix heures pour s'aſſurer du tems & du vent; ils ſe tiennent preſque toujours à la vue des terres; ſi le vent eſt contraire, ils ne s'efforcent pas d'y réſiſter; ils virent de bord & retournent plutôt au lieu d'où ils ſont partis: ce qui les perd, c'eſt quand le vent les pouſſe à la côte; car, lorſqu'ils ſont ainſi battus, ils vont échouer bien vîte, ne ſachant ce que c'eſt que de louvoyer & de ſe tenir à la cape. J'ai oui dire à de vieux capitaines turcs, qu'il y a 1500 bâtimens ſur la mer Noire, & que tous les ans il en périt cent: le lieu où les naufrages ſont plus à craindre ſur cette mer, eſt l'entrée du Boſphore.

Le 3 août, au matin, nous arrivâmes à Caffa après huit jours de navigation, durant leſquels nous eûmes toujours fort beau tems & peu de vent. Nous reconnûmes, le cinquième jour, la pointe de la Cherſonèſe Taurique. Les Grecs appelaient Cherſonèſe, ce que les latins ont nommé péninſule, & que nous appelons preſqu'île; & ils ont nommé cette preſqu'île-ci *Taurique*, parce qu'elle fut premièrement habitée par des Scythes du mont *Taurus*. Elle a environ deux cent cinquante lieues de circuit; l'iſthme qui la joint au continent n'eſt

large que d'une lieue : les côtes de cette presqu'île sont des rivages hauts & des montagnes élevées couvertes de bois & de villages. Suivant le compte des pilotes, il y a, par la mer Noire, sept cent cinquante milles de Constantinople à Caffa. Notre vaisseau en jetant l'ancre tira deux coups de canon ; le commandant qui était destiné pour Azac fit faire une décharge de mousqueterie. Il alla ensuite à terre avec les officiers qui étaient venus le recevoir de la part du pacha. La ville & le port sont fort libres : on y entre & on en sort sans demander permission.

Mingrelie.

Caffa est une grande ville bâtie au bas d'une colline sur le rivage de la mer : elle est entourée de fortes murailles ; il y a deux châteaux aux deux bouts ; le château du côté du midi est sur une éminence qui commande les environs ; il est fort grand & le pacha y demeure ; l'autre est petit, mais il est garni d'artillerie. On compte quatre mille maisons dans Caffa, 3200 appartiennent aux Turcs, & 800 aux Grecs & aux Arméniens : ces maisons sont petites & toutes de terre ; les bazars, les mosquées, les bains en sont aussi. On ne voit dans la ville aucun édifice de pierre, si l'on en excepte huit anciennes églises un peu ruinées, bâties par les Génois. Cette ville de

Mingrelie. Caffa eſt très-ancienne; Strabon dit qu'elle a été renommée de toute antiquité. Il en eſt parlé dans les guerres des Romains contre Mithridate, roi de Pont, de qui elle embraſſa les intérêts. Les Génois s'en emparèrent du tems des croiſades; ils en jouirent pendant plus de deux ſiècles; mais ils en furent chaſſés, ſous le règne de Mahomet II, en 1474.

Le terroir de Caffa eſt ſec & ſabloneux; les eaux n'y ſont pas bonnes; mais l'air y eſt très-ſain. On y voit peu de jardins; mais les vivres y ſont très-abondans & à bas prix: preſque tous les Turcs & les Tartares qui l'habitent portent des petits bonnets de drap doublés de peau de mouton. Les chrétiens de Caffa en portent auſſi; mais ils ſont obligés d'attacher à leur bonnet une pièce de drap, pour qu'on puiſſe les diſtinguer des mahométans. Il s'y fait un grand commerce; j'y ai vu arriver, dans l'eſpace de quarante jours, plus de quatre cents voiles, ſans compter les petits bâtimens qui vont & viennent le long de la côte. Le commerce le plus conſidérable eſt celui du poiſſon ſalé. La pêche qu'on fait dans le Palus-Méotide, eſt incroyable; la raiſon que les gens du pays en donnent, c'eſt que l'eau de ce Palus étant limoneuſe, graſſe & peu ſalée, à cauſe du Tanaïs qui s'y jète, elle attire le

poiſſon de la mer Noire & de l'Archipel, & l'engraiſſe en peu de tems. Mingrelie.

Le 30, mon conducteur grec fit tranſporter mes hardes, mon bagage, & tout ce qui m'appartenait, dans un vaiſſeau qui chargeait pour la Colchide. Il alla dire au douanier de Caffa, qu'il y avait deux *papas francs* ſur le vaiſſeau d'*Azac*, qui voulaient s'embarquer pour aller en Mingrelie; que ces papas avaient des bagatelles avec eux, comme des livres, & autres choſes de nulle valeur pour l'uſage d'un couvent, & qu'il était le maître d'envoyer un homme pour les viſiter. Notre grec voulait faire croire que nous allions trouver les miſſionnaires italiens qui ſont en Colchide, & que nous étions leurs confrères. Le douanier vint à l'heure même; j'ouvris deux coffres en ſa préſence : il mit la main dans celui où il n'y avait que des livres, des papiers & des inſtrumens de mathématiques; & n'ayant ſenti au fond que des choſes pareilles à celles qu'il voyait au-deſſus, il ſe mit à rire, & demanda à mon conducteur, ſi cela valait bien la peine d'être porté d'Europe en Mingrelie. Je n'en donnerais pas cinq ſols, répondit finement le grec; j'ai dit au douanier que ces papas n'avaient que des bagatelles, vous voyez que c'eſt a vérité. Il ſe tourna en même tems

Mingrelie. de mon côté, & me dit : *padri*, donnez un *assani* à cet honnête homme pour sa peine d'être venu ici visiter vos hardes, & préparez-vous à aller sur le vaisseau de Mingrelie. Je tirai avec un peu de façon cette pièce qui vaut quarante sols, en homme qui n'en a pas beaucoup, & qui en serre cinq ou six comme un trésor. Je la donnai au garde qui s'en alla à l'instant même. Mon conducteur l'accompagna & entendit le rapport qu'il fit au maître de la douane, que nous n'avions que des livres, des papiers, & de certaines choses de cuivre & de bois qui ne valaient pas le port.

Au bout de deux heures, mon fidèle grec revint ; il nous dit que, pour nous mettre tout-à-fait à couvert des douaniers, il fallait donner à l'écrivain du vaisseau, autant que j'avais donné au garde de la douane, parce que l'écrivain tient une note exacte de ce qu'on débarque. Il appela en même tems l'écrivain & lui dit : tu vois que le garde de la douane n'a rien trouvé dans les coffres des papas francs ; ils en ont encore un plein de livres, & cinq ou six caisses de tableaux pour leur église : ils ne les ont pas ouverts, parce que l'air gâte la peinture, & que les tableaux sont bien empaquetés ; je te supplie de prendre cette pièce qu'ils te donnent, & de ne mettre sur ton mémoire que

les deux coffres qui ont été viſités, ſans parler du reſte. L'écrivain promit de faire ce qu'on lui demandait, & n'y manqua pas. Il nous laiſſa emporter tout ce que nous avions, & nous dit de nous en aller au nom de dieu. Les gens de la douane & ceux du vaiſſeau où nous étions venus, crurent de bonne-foi que nous étions *papas*, & que tout ce que nous avions était de fort petite valeur. Il y a certaines adreſſes qu'on ne ſaurait marquer, qui ſont abſolument néceſſaires pour traverſer la Turquie.

Mingrelie.

Le 30, notre vaiſſeau ſe mit en mer. Nous arrivâmes le 31 près d'une plage couverte de ſalines; à 50 milles de Caffa, un vent contraire très-fort nous obligea d'y retourner le 2 ſeptembre. Le 7, à minuit, nous mîmes à la voile avec un beau tems. Le 8, au matin, nous découvrîmes les côtes qui bordent le canal du marais Méotide. Ce ſont de hautes terres; on compte cent vingt milles de Caffa au canal du Palus-Méotide. Ce pays eſt ſoumis aux Turcs & habité par les Tartares. Preſque toute cette côte eſt déſerte: du canal du Palus-Méotide en Mingrelie, il y a ſix cents milles de côtes, hériſſées de belles montagnes couvertes de bois, habitées par les Circaſſiens. Les vaiſſeaux de Conſtantinople & de Caffa,

Mingrelie. qui vont en Mingrelie, jètent l'ancre en passant dans plusieurs lieux de ces côtes. Dès qu'ils arrivent, on voit le rivage couvert de ces barbares demi-nuds & avides, avec un air de brigands. On négocie avec eux les armes à la main. Lorsqu'ils veulent entrer dans le vaisseau, on leur donne des otages, & ils en donnent de même. Il faut toujours être sur ses gardes avec eux; car il leur est impossible de trouver l'occasion de faire un larcin sans en profiter.

Ces peuples sont tout-à fait sauvages, ils n'ont aucune religion; car je compte pour rien quelques usages superstitieux qu'ils semblent avoir empruntés des chrétiens & des mahométans leurs voisins. Ils habitent des cabanes de bois, & vont presque nuds; ils se font la guerre & se prennent esclaves les uns les autres pour les vendre aux Turcs. Ceux qui ont trafiqué le long de ces côtes, racontent mille actions barbares de ces peuples.

Le 10 septembre, nous arrivâmes à *Isgnour;* c'est une rade de Mingrelie, assez bonne pendant l'été; les vaisseaux qui viennent négocier en Colchide y abordent: Isgnour est un lieu désert & sans habitations. On y fait des huttes de ramée à mesure qu'il y arrive des marchands.

Le Phase a sa source dans le Caucase, chaîne de montagnes la plus élevée & la plus escarpée de toutes celles de l'Asie. Il est d'abord si rapide, qu'on a construit plus de cent vingt ponts pour en rompre l'impétuosité. Il ne devient paisible & navigable qu'à *Sarapana*, à cinq journées du Cyrus, qui vient des mêmes montagnes, mais qui suit une direction contraire, & qui va se perdre dans la mer Caspienne. La proximité de ces deux rivières a donné lieu à une route pour les marchandises précieuses de l'Inde, qu'on suivait autrefois, ou du moins dont les anciens nous ont laissé le plan. Les cargaisons descendaient l'Oxus, traversaient la mer Caspienne, remontaient le Cyrus, & le courant du Phase les portait dans le Pont-Euxin & la Méditerranée. Comme le Phase reçoit successivement les eaux de la plaine de Colchos, sa vîtesse diminue. Il a soixante brases de profondeur à son embouchure, & sa largeur est d'une demie-lieue; il divisse la Colchide ou la Mingrelie, que les montagnes d'Ibérie & d'Arménie fortifient de trois côtés. Une humidité excessive y relâche le sol & l'atmosphère; vingt-huit rivières, outre le Phase & les ruisseaux qu'il reçoit, se perdent dans la mer; & le bruit sourd qui se fait entendre, lorsqu'on

Mingrelie.

Mingrélie.

frappe la terre, ſemble indiquer des canaux ſouterrains entre le Pont-Euxin & la mer Caſpienne.

Dans les lieux où l'on ſème du blé ou de l'orge, le ſol eſt trop mou pour ſoutenir l'action de la charrue ; mais la *goſſe*, menu grain qui reſſemble au millet & à la graine de coriandre, eſt la nourriture ordinaire du peuple ; & il n'y a que le prince & les nobles qui mangent du pain. Les vignobles y ſont en plus grand nombre que les champs cultivés ; & la groſſeur des ceps & la qualité du vin y annoncent une heureuſe terre, qui n'a pas beſoin du ſecours du cultivateur. Cette vigueur de la végétation a couvert le pays d'épaiſſes forêts : le bois des collines & le lin des plaines donnent en abondance des munitions navales ; les quadrupèdes ſauvages & domeſtiques, le cheval, le bœuf & le cochon y ſont très-prolifiques, & le nom du faiſan annonce qu'il eſt venu des bords du Phaſe. Les eaux ſont remplies de particules d'or, & on a ſoin de les paſſer dans des cribles de peaux de mouton ; mais cet expédient qui a peut-être produit une fable merveilleuſe, préſente une faible idée de la richeſſe que donnait une terre vierge à la puiſſance & à l'induſtrie des anciens rois.

On dit que le bruit de leur opulence excita la cupidité audacieuse des Argonautes. Mingrelie.

Mais ce n'est qu'au milieu de l'obscurité des conjectures ou des traditions qu'on voit briller les richesses de la Colchide; & son histoire authentique offre toujours le tableau de la grossièreté & de la misère. Aujourd'hui un village de la Mingrelie, n'est qu'un assemblage de huttes environnées d'une haie de bois. Les forteresses se trouvent au sein des montagnes. La ville principale, qu'on nomme Coratis, est composée de deux cents maisons; & le seul édifice en pierre qu'on y voit, passe pour une des magnificences du roi. On n'y apperçoit rien qui annonce l'industrie, les lumières & la navigation des anciens habitans de la Colchide. Peu de Grecs désiraient ou osaient suivre les pas des Argonautes.

La circoncision n'est en usage que chez les mahométans des côtes de la mer Noire; & les cheveux bouclés & la peau bâsanée des Africains ne défigurent plus la race la plus parfaite de la terre. C'est dans la Géorgie, la Mingrelie & la Circassie, que la nature a placé le modèle de la beauté dans les contours, la couleur de la peau, l'accord des traits & l'expression du visage. Selon la destination des sexes, les hommes y paraissent formés pour

le travail, & les femmes pour l'amour : le ſang des nations méridionales s'eſt épuré, & leur race s'eſt perfectionnée par cette multitude d'eſclaves que les environs du Caucaſe lui fourniſſent depuis ſi long-tems. La Mingrelie proprement dite, qui n'eſt qu'une partie de l'ancienne Colchide, a exporté long-tems douze mille femmes par année. Le nombre des priſonniers ne pouvait y ſuffire ; mais la fraude & la violence y ſuppléaient, & les marchés ſe trouvaient toujours remplis, par un abus de l'autorité civile & de l'autorité paternelle. Un pareil trafic, qui fait de l'homme une bête, peut encourager le mariage & la population, puiſqu'une nombreuſe progéniture y enrichit de barbares parens : mais cette ſource impure a dû empoiſonner les mœurs nationales, a effacé le ſentiment de l'honneur & de la vertu, & a preſque anéanti l'inſtinct de la nature. Auſſi les naturels du pays ſont-ils les plus diſſolus des hommes, & leurs enfans en bas âge qu'achètent les étrangers, ſont-ils déja habitués aux vols de leurs pères & à la proſtitution de leurs mères : toutefois au milieu de la plus groſſière ignorance, ils montrent de la ſagacité & une grande adreſſe de corps : quoique le défaut d'union & de diſcipline les expoſe à l'invaſion de leurs voiſins les plus

Mingrelie.

puiſſans, les habitans de la Colchide ont toujours montré de l'audace & de l'intrépidité. Ils ſervaient à pied dans l'armée de Xercès; mais leurs troupes ſont maintenant preſque toutes compoſées de cavalerie. Le dernier des payſans dédaigne de marcher à pied; les nobles ont communément deux cents chevaux, & le prince de Mingrelie en poſſède plus de cinq mille. La Colchide a toujours été un royaume héréditaire, & l'autorité du ſouverain n'eſt contenue que par la turbulence de ſes ſujets. Lorſqu'ils ſont tous ſoumis, il peut mettre en campagne une armée très-nombreuſe. Mingrelie.

La Colchide eſt ſituée au bord de la mer Noire. Du côté de l'orient, elle eſt enfermée par un petit royaume que les gens du pays appèlent *Imirette*. Sa longueur eſt de cent dix milles, ſa largeur de ſoixante. Elle était autrefois défendue du côté du ſeptentrion par un mur de ſoixante milles de long; mais il y a long-tems qu'il eſt détruit. Les paſſages du Caucaſe ſont aujourd'hui gardés ſeulement par quelques ſoldats de la Mingrelie, qu'on relève tous les mois. Les habitans de ces contrées compoſent cette nation belliqueuſe, ſi renommée ſous le nom de Huns. Les Turcs les appèlent Circaſſiens noirs, quoique ce ſoit

Mingrelie. le plus beau peuple du monde; mais c'eſt à cauſe que des brouillards épais & des nuages couvrent ſans ceſſe leur pays: ils vivent de brigandages, ils vont preſque nuds. Ils ſont de plus grande taille que les autres peuples, ayant l'air & la voix ſi féroces, que leur préſence inſpire néceſſairement la crainte.

Les viandes ordinaires du pays ſont du bœuf & du cochon; la volaille y eſt fort bonne, mais fort rare; le poiſſon qu'on y mange eſt toujours ſalé; le ſanglier, le cerf, le daim, le lièvre y ſont communs; les pigeons ſauvages y abondent & ſont gros comme les plus gros poulets de grain: on en prend beaucoup dans l'automne; l'hiver ils ſe retirent ſur le mont Caucaſe. Il n'y a point de pays au monde ſi abondant que la Mingrelie en oiſeaux de proie. Les chaſſeurs prennent l'oiſeau de rivière & le faiſan avec l'épervier; ils ont un petit tambour à l'arçon de la ſelle; ils battent deſſus pour épouvanter le gibier, & pour le faire ſortir de l'eau; alors on lâche l'épervier. Quand on prend des hérons, on leur ôte les plumes qu'ils ont ſur la tête pour en faire des aigrettes, & on les laiſſe envoler. Les gens du pays aſſurent qu'il leur en vient d'autres auſſi belles que les premières. Les Mingreliens ne manquent pas de chiens

pour chasser ; mais ils aiment mieux prendre les bêtes fauves à la course ; l'épaule droite est la droite du seigneur, la gauche celui de la dame, le reste se mange avec les chasseurs. Mingrelie.

Le mont Caucase est rempli d'aigles & de pélicans & d'une infinité de bêtes féroces : tels que les tigres, les léopards, les lions, les loups, les *chacals ;* ce dernier animal est une espèce de renard ; il dévore les animaux & les charognes ; il fait aussi la guerre aux vivans, se jetant sur tout ce qui n'est pas capable de lui résister, comme les enfans : cet animal a un cri qui effraie, & qu'il traîne comme un chat qui miaule : ces animaux vont ordinairement en troupes ; ils hurlent aussi toujours ensemble ; s'entre-répondant dans une manière d'accord, l'un faisant la haute & l'autre la basse. Il y a beaucoup de chevaux en Mingrelie, & ils sont estimés.

La Mingrelie n'a ni villes ni bourgs ; toutes les maisons sont éparses çà & là : il y a neuf ou dix châteaux : le principal est celui où le prince se retire ; ce château a un mur de pierre, mais si mal fait & si mince, que les moindres pièces de campagne le perceraient : il renferme quelques canons.

Les maisons sont toutes de charpente ; les maisons des pauvres gens n'ont point d'étage,

Mingrelie. celles des nobles en ont un ſeulement. Les gens de qualité ſont aſſis ſur des tapis, les autres ſur des bancs; les maiſons n'ont ni cheminées ni fenêtres; on fait le feu au milieu, le jour y entre par la porte. Les maiſons du prince & des ſeigneurs ont de grandes cours au devant pour donner des audiences & juger les différens.

Les hommes ſont bien faits, les femmes ſont très-belles; j'en ai vu qui avaient une taille admirable & l'air le plus majeſtueux; elles ont, outre cela, un regard engageant, qui careſſe tous ceux qui les regardent, & ſemble leur demander de l'amour : les moins belles & les plus âgées ſe fardent groſſièrement & ſe peignent tout le viſage; les autres ſe contentent de peindre leurs ſourcils; elles ſe parent avec beaucoup d'élégance & de goût; elles portent un voile qui ne couvre que le deſſus & le derrière de la tête; elles montrent de l'eſprit; elles ont de la politeſſe, & ſont prodigues de complimens & de cérémonies; mais, du reſte, elles ſont les plus méchantes femmes de la terre, fières, ſuperbes, perfides, fourbes, cruelles, impudiques; il n'y a point de méchanceté qu'elles ne mettent en œuvre pour ſe faire des amans, pour les conſerver & pour les perdre.

Les

Les hommes ont toutes ces mauvaises qualités : ils sont tous élevés au larcin, ils l'étudient, ils en font leur emploi ; ils comptent avec une satisfaction extrême les vols qu'ils ont faits, ils en sont loués, ils en tirent leur plus grande gloire. L'assassinat, le meurtre, le mensonge y passent pour de belles actions. Le concubinage, l'adultère, la bigamie, l'inceste y sont très-communs. Les maris y montrent peu de jalousie ; quand un homme prend sa femme sur le fait avec son amant, il a droit de le contraindre à lui payer un cochon, & ordinairement, il ne prend pas d'autre vengeance ; ils s'assemblent tous les trois pour manger le cochon : ils disent que c'est bien fait d'avoir plusieurs femmes ou plusieurs concubines, parce qu'on engendre des enfans qu'on vend argent comptant ou qu'on échange pour des hardes & pour des vivres ; ils soutiennent que c'est un acte de charité de tuer les enfans nouveau-nés, quand on ne peut pas les nourrir, & les malades, quand on ne peut pas les guérir. Les nobles du pays exercent le pouvoir le plus absolu sur la vie & les biens de leurs vassaux ; ils en disposent à leur gré ; ils comptent leurs richesses par le nombre des paysans qui habitent leur domaine. Chaque paysan est obligé de fournir à son sei-

Mingrelie.

Mingrelie. gneur, ſelon ſon pouvoir, tant de grain, de bétail, de vin & d'autres denrées, outre l'obligation de le défrayer un, deux & même trois jours de l'année ; il va de l'un chez l'autre, tant qu'elle dure, & eſt imité en cela par le prince, avec cette différence, que le gentilhomme ne peut manger que les payſans, & que le prince mange les payſans & la nobleſſe ; les viſites qu'il fait ne peuvent être que ruineuſes pour ceux à qui il les rend; il mène avec lui toute ſa maiſon, ſes femmes, ſes enfans, ſes domeſtiques, & juſqu'aux ambaſſadeurs qui peuvent ſe trouver à ſa cour; il a peu de chevaux à ſa ſuite, parce que ſon bagage eſt porté à pied par des hommes & par des femmes : c'eſt l'uſage, & cet uſage paraît plus noble aux Mingreliens, que celui d'employer des chevaux.

C'eſt dans cette tournée annuelle que le prince lève le tribut & juge les différens qui s'élèvent entre ſes ſujets. Il reçoit les requêtes, chemin faiſant, & les donne à ſon viſir qui les lit à haute voix; auſſi-tôt que la lecture eſt finie, le demandeur, le défendeur & ſes adhérens jètent de grands cris, frappent la terre de leurs bâtons & gémiſſent, pour émouvoir le prince, lui prodiguant les noms les plus flatteurs & les plus ſacrés ; chaque

partie produit ses témoins. Le prince donne sa décision qui est toujours définitive, & tout cela se fait souvent sans qu'il se soit arrêté une minute ; le plus long délai ne s'étend que jusqu'au lieu où il doit passer la nuit, & l'affaire est jugée avant qu'il se couche. Cette méthode expéditive ne vaut-elle pas bien nos éternelles formalités, & ces tas d'inutilités aussi barbares dans leurs dénominations, que pernicieuses dans leurs effets.

Mingrelie.

Au surplus, cette manière de juger n'a lieu qu'à l'égard des paysans : les seigneurs décident eux-mêmes leurs différens par la force : celui qui se croit lézé, fond d'abord à main armée sur les terres de son ennemi, pille & brûle ses maisons, arrache ses vignes, enlève ses bestiaux, maltraite ses sujets, & il arrive souvent que l'autre adversaire s'opposant à ces violences, l'un des deux reste sur la place : quelquefois aussi le plus foible a recours au prince qui accommode plutôt qu'il ne juge le différent ; il n'y prendrait même aucune part, si les parties négligeaient de l'en instruire, & si, au moins, l'un des deux n'avait recours à sa médiation.

Les querelles sont si fréquentes parmi les nobles Mingreliens, qu'ils vont toujours armés & accompagnés d'autant de gens qu'ils en peuvent

Mingrelie. entretenir; eux & leur ſuite ne montent jamais à cheval, ſans être armés de toutes pièces; jamais ils ne ſe couchent que l'épée au côté, quand ils s'endorment, ils ſe couchent ſur le ventre en mettant leur épée deſſous.

Les armes du pays ſont la lance, l'arc, la flèche, le ſabre droit, la maſſe d'armes & le bouclier, ils manient la lance, & tirent de l'arc avec une adreſſe ſingulière : ils tuent au vol, avec la flèche, les oiſeaux les plus légers; ils uſent moins fréquemment & moins habilement des armes à feu : à cela près, ils ont la réputation d'être auſſi braves guerriers, qu'inſignes voleurs.

Leurs guerres avec leurs voiſins ne ſont que des courſes & des pillages : s'ils ſont vainqueurs, ils pourſuivent l'ennemi ſans relâche, pillent & dévaſtent ſon pays, emmènent autant de priſonniers qu'il leur eſt poſſible, & ſe retirent avec la même impétuoſité qu'ils ont commencé l'irruption. Il n'eſt point queſtion parmi eux d'échanger des priſonniers: chaque parti vend ceux qu'il peut faire, & réclament rarement ceux qu'il a perdus; tout chef & même tout ſoldat qui a fait un priſonnier, a ſur lui pouvoir de vie & de mort; leur uſage eſt de les vendre plutôt que de les tuer; c'eſt même ce genre de capture qu'ils enviſagent

le plus dans leurs courses guerrières; aussi portent-ils toujours à leur ceinture une corde destinée à lier les vaincus; & lorsqu'ils n'ont pas d'ennemis à faire captifs, cette corde leur sert souvent à garotter leurs voisins & leurs compatriotes qu'ils vendent comme esclaves & comme ennemis. Mingrelie.

Les forces militaires de la Colchide sont peu considérables : elles ne passent pas quatre mille hommes : ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il n'y a guère que trois cents piétons dans cette armée, tout le reste est cavalerie; il n'y faut chercher ni ordre ni discipline; chaque seigneur, chaque gentilhomme se fait suivre au combat par les vassaux; ceux-ci se règlent sur tous ses mouvemens, avancent ou reculent, poursuivent ou fuient avec lui. leur valeur dépend absolument de la sienne. Pour dire encore un mot du prince de Mingrelie, sa cour est assez nombreuse le jour des fêtes solemnelles; il a plus de trois cents officiers & domestiques & beaucoup de gentilshommes : les jours ordinaires, la maison de la princesse n'est que de cent personnes : elle est plus nombreuse, certains jours de l'année; on y voit alors un pareil nombre de femmes de distinction, bien faites & bien vêtues, accroître & embélir sa cour : le prince ne fait point

Mingrelie. battre monnaie, & l'argent a peu de cours dans ses états; tout le commerce s'y fait par échange, & l'échange le plus ordinaire qui s'y pratique, est de troquer des créatures humaines contre certaines denrées. Tel Mingrelien qui a besoin de quelque ustensile de ménage, donne, pour l'obtenir, ou son fils, ou sa fille, ou sa femme, & quelquefois celle de son voisin.

L'habillement des Mingreliens est simple: ils ont peu de barbe; ils se rasent le sommet de la tête en couronne, & laissent croître jusques sur leurs yeux le reste de leurs cheveux; ils se couvrent la tête d'une petite calotte taillée sur les bords en plusieurs croissans; l'hiver, ils portent un bonnet fourré, ils portent de petites chemises qui tombent sur les genoux, & qu'ils enferment dans un pantalon étroit. Les seigneurs ont des ceintures de cuir larges de quatre doigts, couvertes de plaques d'argent, à laquelle ils attachent un couteau & la pierre à aiguiser; un fusil à faire du feu, trois bourses de cuir pleines, l'une de sel, l'autre de poivre, la troisième d'alênes, de fil & d'aiguilles.

Presque tous les Mingreliens, hommes & femmes, n'ont jamais qu'une chemise & un caleçon à-la-fois: ils ne les lavent pas trois fois l'an; c'est ce qui fait que les dames de Mingrelie

rebutent, par une mauvaise odeur : j'approchais toujours d'elles, fort épris de leur beauté, mais, dès que j'avais été un moment à leurs côtés, l'odeur désagréable qu'elles répandaient, étouffait l'amour qu'elles m'avaient donné. Mingrelie.

Les grands mangent assez sur des tapis à la façon des Orientaux : toute la vaisselle est de bois : tout le monde, sans distinction, soit de l'un, soit de l'autre sexe, mange ensemble. Le roi & toute sa suite, jusqu'à ses palefreniers, la reine, ses femmes, ses filles, & tout ce qui est à son service : lorsqu'on est assis pour manger, quatre hommes, dans les grandes maisons, apportent sur les épaules une grande chaudière de gom ; ordinairement un serviteur, à demi nud, en sert avec une pelle de bois, à chacun un morceau qui pèse bien trois livres; les jours de fête, ou lorsqu'on traite quelqu'un, ou tue un cochon ; quand on a commencé à manger, il y a deux hommes qui donnent à boire à la ronde : c'est une incivilité parmi eux de demander du vin : il faut attendre qu'on en présente, & le prendre quand il est présenté : on ne boit que trois coups dans les repas ordinaires.

Un peuple aussi sauvage & aussi vicieux, conserve néanmoins certaines pratiques de re-

Mingrelie.

ligion. Ces Colchéens reçurent, dit-on, le christianisme par l'organe de cette même esclave qui convertit les Géorgiens. Cette révolution arriva sous le règne de Constantin. Cet empereur, qui était charmé que d'autres souverains l'imitassent dans sa conversion, combla de bienfaits & de présens le prince qui s'était fait chrétien. Les rits grecs furent longtems en vigueur parmi ces peuples; mais les révolutions politiques, les guerres, le laps de tems, & sur-tout l'ignorance & le libertinage des prêtres ont laissé éteindre ces lumières primitives. La religion des Colchéens est devenue aussi défectueuse que leur gouvernement, aussi grossière, aussi absurde que leurs autres usages : leur patriarche, qu'ils appèlent *catholicos*, a pour suffragans tous les évêques de Mingrelie; son église métropolitaine est à *Picciota*, vers le pays des *Abcas*, autre nation encore plus féroce que les Mingreliens: cette église porte le nom de Saint-André; &, si on en croit la tradition de ces peuples, ce fut là que cet apôtre subit le martyre; on voit même encore, vis-à-vis le portail, une colonne de marbre de laquelle on assure qu'il jaillit un torrent d'eau bouillante, au moment du supplice qu'on fit éprouver à ce saint. Chaque patriarche ne va cependant qu'une fois

en sa vie dans cette église : il est alors accompagné de tous les évêques ; il y fait les saintes huiles, qui servent pour les baptêmes & pour quelques autres cérémonies religieuses. Mingrelie.

L'occupation la plus ordinaire du *catholicos*, est de visiter son diocèse : il semble que ces visites devraient avoir pour objet d'édifier & de secourir les ames qui lui sont confiées ; de veiller sur le maintien de la discipline, de même que sur la conduite des évêques & des *papas* (c'est le nom qu'on donne en Colchide aux simples prêtres) : qu'on se détrompe ; il n'a d'autre but que de vivre aux dépens de ses ouailles, & d'y faire vivre toute sa suite, composée au moins de deux cents personnes ; de sorte qu'au bout de l'année, il se trouve n'avoir pas mangé deux fois chez lui, & avoir ruiné tous ceux qu'il a honorés de ses visites.

Son casuel est très-considérable : ce patriarche ne confesse que pour une somme assez forte ; ne dit point la messe à moins de cent écus, & en exige cinq cents pour sacrer un évêque. Il est vrai que son assiduité à la prière est très-grande ; qu'il y consacre une partie de la nuit ; qu'il fait abstinence en tout tems, ne boit point de vin pendant le carême, & jeûne très austèrement pendant la semaine sainte : aussi passe-t-il pour être saint lui-même ; à cela

Mingrelie.

près, son ignorance ne le cède qu'à celle de ses évêques & de ses prêtres subalternes; il sait à peine lire dans son bréviaire & dans son missel; &, à coup sûr, il n'entend ni l'un ni l'autre.

A l'exemple du *catholicos*, les évêques ne disent la messe qu'après s'être bien fait payer. Ils en apprennent ordinairement une par cœur, faute de savoir lire. Leur habit est très-somptueux; celui des prêtres, on ne peut pas plus misérable. Les prélats vont souvent à la guerre, & commandent leurs vassaux; ils vont encore plus souvent à la chasse, montés sur d'excellens chevaux, qui, pour l'ordinaire, ne leur ont couté qu'une absolution.

A l'égard des prêtres mingreliens, ils sont en très-grand nombre & très-pauvres; le peuple n'a pas pour eux une grande considération; il ne les respecte que quand ils disent la messe, ou dans un cas de maladie; alors on envoie chercher le *papa*, pour savoir si on guérira, ou non : celui-ci fait semblant de feuilleter un livre, & enfin déclare au malade que telle ou telle image est irritée contre lui; que, pour se la rendre propice, il faut lui faire un présent, faute de quoi il pourra bien mourir.

C'est quelque chose d'étonnant que la vénération & la crainte que ces sortes de figu-

res inspirent aux Colchéens: ils adorent les unes, parce qu'elles passent pour bienfaisantes; les autres, parce qu'elles passent pour cruelles: c'est même à celles-ci qu'ils font le plus de présens; ils n'en approchent qu'en tremblant, & après un grand nombre de prosternations & de signes de croix, & après s'être violemment frappé la poitrine. La prière la plus ordinaire qu'un Mingrelien fait à l'image, est de veiller sur ses jours, & de tuer ses ennemis. Mingrelie.

Les Mingreliens ont aussi un très-grand nom-de reliques, & plusieurs même qui passent pour très-précieuses, entr'autres, une chemise qu'on dit avoir appartenue à la Sainte-Vierge, quelques poils de la barbe du Sauveur, &c. J'ai vu cette chemise: elle est d'une toile tirant sur le jaûne, & parsemée de fleurs brodées à l'aiguille. De pareils ornemens à une chemise, qu'on dit avoir été celle d'une vierge, marquent bien le peu de jugement de ces peuples. Quoiqu'il en soit, les Mingreliens préfèrent les images à toutes ces reliques; ils n'estiment que l'enveloppe de quelques-unes, c'est-à-dire, la châsse qui les contient, parce que ces châsses, pour l'ordinaire, sont ornées d'or ou d'argent. Outre les évêques, il y a les papas, qui sont les curés de

Mingrelie. toute la Mingrelie, qui disent la messe, quand on les paye bien, & bornent là toutes leurs fonctions & leurs devoirs. Le même pays fournit encore différentes sortes de religieuses, qui toutes sont vêtues de noir, portent le voile de même couleur, ne font jamais gras, mais ont la liberté d'aller par-tout où elles veulent, & de quitter, quand il leur plaît la vie monastique.

Les prêtres de ce pays jouissent eux-mêmes de certains priviléges, dont ils usent très-amplement; je parle du mariage : les rits grecs leur permettent de se marier une fois en leur vie, sous condition qu'ils épouseront un fille vierge; mais ces bons papas épousent indifféremment fille ou femme, & se remarient autant de fois qu'ils deviennent veufs, & en sont quittes pour obtenir de l'évêque des dispenses, qu'il leur fait payer le double, à mesure qu'elles se renouvèlent. Rien de plus attaché que ces peuples à leurs pratiques de dévotion. Ils sont persuadés que les devoirs essentiels du christianisme, se réduisent à jeûner certains jours de l'année; à commencer toutes les grandes fêtes par manger une poule, & à s'enivrer; à faire de fréquens signes de croix, de fréquentes prières aux images, & sur-tout à boire du vin

& à manger du cochon, devoirs qu'ils obſervent très-ſcrupuleuſement. Mingrelie.

Voici quelques-unes des cérémonies qui s'obſervent dans les mariages des nobles mingreliens : lorſqu'un d'entr'eux eſt tombé d'accord, avec ſon futur beau-père, du prix que celui-ci met à ſa fille, le premier vend quelques-uns de ſes vaſſaux pour compléter la ſomme; en attendant, il lui eſt libre d'aller de tems en tems voir ſon accordée; & preſque toujours la conſommation du mariage en devance la cérémonie; elle eſt également devancée par des feſtins qui durent pluſieurs jours & même pluſieurs nuits; elle ſe fait à la porte de l'égliſe. L'uſage de ce pays interdit l'entrée de l'égliſe aux femmes, excepté à la princeſſe de Mingrelie; les autres perſonnes de ſa ſuite doivent reſter ſous le porche. Outre le prêtre qui préſide au mariage, il y a encore un parrain qui, tandis que le prêtre lit certaines prières, eſt chargé de coudre les époux enſemble par leurs habits; enſuite, il prend deux couronnes, faites de fleurs naturelles ou de ſoie, & les place alternativement ſur la tête des deux époux, les changeant de l'un à l'autre à meſure que le prêtre dit certaines oraiſons : lorſqu'elles ſont finies, le parrain prend du pain, le coupe en pluſieurs morceaux,

met le premier dans la bouche de l'époux, le second dans celle de l'épouse, retourne jusqu'à trois fois de celui-ci à celle-là, & mange le septième morceau; après quoi, il leur donne à chacun, l'un après l'autre, trois fois du vin à boire dans une même coupe, & boit lui-même ce qui reste: ainsi se termine la cérémonie.

Mingrelie.

Lorsqu'une femme perd son mari, elle déchire ses habits; elle se dépouille nue jusqu'à la ceinture; elle s'arrache les cheveux; elle s'enlève avec les ongles la peau du corps & du visage; elle se bat le sein; elle crie, hurle, grince des dents, écume, fait la furieuse, la possédée, avec des mouvemens épouvantables. Le deuil dure quarante jours; pendant les dix premiers, les parens du mari, un grand nombre d'hommes & de femmes viennent le pleurer; se rangent autour du cadavre, se battent la poitrine des deux mains, criant *vaib! vaib!* Les cris & les coups sont mesurés, & forment un son effroyable; il arrive tout d'un coup qu'on n'entend rien; après un moment de silence, le cri général recommence, & se répète avec ses premiers emportemens.

La Colchide n'a jamais joué qu'un rôle très-subordonné dans les annales de l'Asie. Ses rois, si elle en a eu primitivement, ont été sans

caractère, & son peuple sans physionomie ; elle serait peut-être parfaitement inconnue, si elle n'avait pas été la patrie de Médée, & si les poètes n'avaient placé, dans un de ses temples, cette célèbre toison d'or, dont l'enlèvement fut le motif de l'expédition des Argonautes.

Mingrelie.

---

## CHAPITRE II.

*Route d'Isgaour à Anarghie. — Ravages des Abcas en Mingrelie. -- Séjour dans la maison des Théatins. --- Visite de la princesse de Mingrelie. --- Arrivée à Tifflis.*

Mingrelie. AUSSITÔT que notre vaisseau eut abordé la rade d'*Isgaour*, j'allai à terre avec le marchand grec qui me conduisait ; mais à peine fus-je descendu, que j'appris avec le plus grand étonnement, que chacun prenait les armes & commençait la guerre en pillant les maisons de ses voisins ; j'avais fait un grand fonds sur les missionnaires théatins établis en Mingrelie : j'envoyai aussitôt au préfet de la mission un exprès, avec une lettre, où je lui mandais que j'étais venu en Mingrelie, & que j'allais en Perse pour des affaires d'importance; que j'étais chargé pour lui de lettres de recommandation de l'ambassadeur de France, du résident de Gênes, du custode des capucins de Grèce, & du facteur des théatins à Constantinople, & que je le suppliais instamment de m'envoyer quelqu'un

quelqu'un qui me donnât les conseils nécessaires pour faire mon voyage. Mingrelie.

Le bruit de guerre dont j'ai parlé n'empêcha point les marchands de notre vaisseau de débarquer leurs marchandises, & de les transporter chacun dans une cabane : le 18, à midi, mon conducteur vint m'apporter la réponse du préfet des théatins : elle était courte : il me mandait que dans deux ou trois jours, il viendrait lui-même pour me rendre tous les services qui dépendaient de lui.

Le 20, tous les gens de notre vaisseau se rembarquèrent ; ils aimèrent mieux abandonner des laines & quelques marchandises, que d'être pris pas les *Abcas* : ils partirent en effet à dix heures du soir ; le marché fut bientôt en feu.

Le 27, voyant que le préfet des théatins n'était point venu, je lui envoyai un second exprès, qui l'amena avec lui le 4 octobre au matin ; je courus le saluer & l'embrasser : voici la première chose qu'il me dit : « Dieu pardonne, monsieur, aux gens qui vous ont » conseillé de venir ici, le mal qu'ils ont at- » tiré sur vous ; vous êtes arrivé dans le plus » méchant & le plus barbare pays du monde, » & le meilleur parti que vous puissiez pren- » dre est de vous en retourner à Constantino-

« ple «. Après l'avoir remercié de la peine qu'il
Mingrelie. avait pris de venir de si loin, je lui dis que le discours qu'il me tenait me désespérait, & que je le suppliais de me dire s'il ne pourrait pas nous conduire dans sa maison : il me répondit qu'il ferait tout ce que nous désirerions ; mais qu'il était bien aise de nous faire connaître la nature du pays où nous devions passer ; qu'il n'y avait point de pain, qu'en ce moment on n'y trouvait aucuns vivres ; que l'air y était si mal-sain, & le peuple si méchant, que cela n'était pas concevable : si, après tous ces avertissemens, vous voulez me suivre, je ne négligerai aucun soin pour vous mettre à l'abri de tout danger, & pour vous faire passer sûrement en Perse.

Le père Lampy, c'était le nom du préfet, ne rejeta aucune de mes raisons : notre passage ne pouvait que lui faire du bien ainsi qu'à sa mission : il ne parla bientôt plus que de nous amener & de nous tirer de notre vaisseau ; la barque dans laquelle il était arrivé, était longue comme une felouque, mais plus large & plus profonde, on l'avait frétée pour aller & venir ; nous nous y embarquâmes avec tout notre bagage, & fîmes voile à l'heure même ; j'étais sur-tout enchanté de me voir hors du vaisseau dont je ne pouvais plus sup-

porter la puanteur ; ce n'était qu'un cloaque & une prison d'esclaves : tous les soirs on enchaînait les hommes deux à deux : le matin on ôtait leurs chaînes : le bruit qu'elles faisaient ne me laissaient aucun repos, & la vue de ces infortunés me plongeait de plus en plus dans la tristesse. Tous les matins, nous appercevions du feu sur la terre ; c'était le signal des marchands qui venaient vendre des esclaves ou autres denrées.

Mingrelie.

Notre vaisseau avait quarante esclaves, lorsque j'en sortis ; les capitaines & les marchands turcs & chrétiens les avaient troqués contre des armes & des hardes ; un grec, qui avait une chambre près de la mienne, acheta une femme & son enfant à la mamelle douze écus : cette femme pouvait avoir 25 ans ; elle avait les traits du visage charmans, un teint de lys & de rose : je n'ai jamais vu de plus beau sein ; cette belle femme inspirait en même tems les desirs & la compassion ; je disois en moi-même, en la regardant tristement, malheureuse beauté, vous ne me feriez ni pitié ni envie, si j'étais dans une autre position, & si je ne me trouvais moi-même à la veille de tomber dans les plus grandes misères : je n'en connais point de plus insupportable que celle d'être esclave ; ce qui me

Mingrelie. ſurprenait, c'eſt que ces malheureuſes créatures ne paraiſſaient pas abattues, ni ſentir la dureté de leur condition ; auſſitôt qu'on les avait achetées, on leur ôtait les lambeaux dont elles étaient couvertes : on leur donnait du linge & des habits neufs, & on les faiſait travailler : on employait les hommes & les garçons au ſervice du vaiſſeau, les femmes & les filles à coudre : on les voyait tous ſatiſfaits de l'habillement & de la nourriture qu'on leur donnait : le travail était leur ſeule peine ; on ne pouvait les y contraindre que le bâton à la main ; les femmes n'avaient pas le plus grand plaiſir que d'être aſſiſes le jour entier, la tête penchée ſur les genoux.

Nous eûmes aſſez bon vent ; notre petite barque allait à voile & à rames : ſur le minuit, nous arrivâmes à l'entrée du fleuve *Aſtolphe* : c'eſt un des grands fleuves de la Mingrelie : nous jetâmes l'ancre, & envoyâmes à *Anarghie* deux de nos mariniers, prendre des informations de l'état du pays. *Anarghie* eſt un village à deux lieues de la mer ; c'eſt l'endroit le plus conſidérable de la Mingrelie ; il contient cent maiſons ; mais elles ſont ſi éloignées les unes des autres, qu'il y a deux milles de la première à la dernière : il y a toujours dans ce village des Turcs qui achè-

tent des esclaves,& des barques pour les emmener. On dit qu'il est bâti à l'endroit où était autrefois une grande ville nommée *Héraclée*. Mingrelie.

Les deux mariniers nous rapportèrent que les *Abcas* ne s'étaient pas approchés d'Anarghie, & que tout y était tranquille. Le père Lampy fit promptement ramer, afin d'arriver de bonne heure au village, sans être apperçus de personne : tout cela réussit à souhait : nous allâmes loger chez un paysan fort aisé ; nous avions beaucoup de coffres ; le plus grand était plein de livres : le préfet me conseilla de l'ouvrir dès que nous serions au logis, de le vuider même, faisant semblant de chercher quelque chose, afin que les gens chez qui nous allions, publiassent que nous étions religieux, & que nous n'avions que des livres.

Les *Abcas* ou les *Abazes* sont des peuples qui habitent entre la Géorgie & la Circassie ; ils sont divisés comme les Circassiens, en plusieurs tribus, gouvernées par leurs beys particuliers : ils font sans cesse entre eux la petite guerre ; ils ont une religion mêlée de christianisme & de paganisme ; ils se prétendent cependant très-bons chrétiens : la Porte nomme un bey, qu'on appèle le bey des Abazes ; il y jouit d'un vain titre sans aucune autorité, & fait sa résidence à *Sohoum :* le pa-

Mingrelie. cha de cette place a aussi une sorte d'inspection sur cette province ; mais les habitans n'obeissent ni à l'un ni à l'autre, & la force seule peut les réduire. Le seraskier, ou gouverneur du *Couban*, fait quelquefois des incursions sur eux, & leur enlève des bestiaux, des chevaux & des esclaves : il y a dans cette contrée deux principales échelles, qui sont *Sohoum* & Kodoche.

*Sohoum* est une petite ville située sur le bord de la mer Noire, dans une rade où les bâtimens de toute portée abordent, mais ne peuvent pas hiverner : il y a deux mosquées, un bain & environ cinquante boutiques ; on y compte environ trois mille habitans : la garnison est composée de janissaires ; c'est un pacha à deux queues qui y commande.

Kodoche est une rade découverte & mal sûre, où les bâtimens ne peuvent pas trouver d'abri : il n'y a ni villes, ni villages, mais seulement un très-grand nombre de maisons isolées, & parsemées dans le territoire à trois ou quatre lieues à la ronde : c'est là où est ce fameux arbre appelé *kodoche*, auquel les Arabes rendent un culte semblable à celui dont les Circassiens honorent l'arbre *panjassan*.

Les bâtimens ne peuvent aller chez les Abazes qu'avec un commandement de la Porte,

très-facile à obtenir. Pour éviter les dangers où l'on est souvent exposé, il faut prendre beaucoup de précaution : quand on aborde à une échelle, on doit se mettre sous la protection du bey qui y commande, moyennant un petit présent qu'il ne manque pas d'accepter. Quand on a terminé ses affaires, & chargé le bâtiment, il faut avoir grand soin d'attendre, pour mettre à la voile, un vent frais avec lequel on soit assuré de pouvoir se tirer au moins dix à douze milles au large, parce que les beys du voisinage sont aux aguets, & arment des bateaux pour donner l'abordage & piller le bâtiment. Quand on a le malheur d'être pris, on est dépouillé & fait esclave : les Abazes passent une outre à la tête de chacun des prisonniers, & les mènent dans les montagnes, afin qu'ils ne puissent pas trouver le chemin par lequel ils sont venus ; ils leur font garder les cochons, qui sont très-nombreux dans ce pays-là ; mais il est très-facile de se tirer de cet esclavage : les Abazes cherchent eux-mêmes à se procurer la rançon de leurs captifs, & viennent les offrir aux marchands qui abordent à leurs échelles : on peut se racheter facilement, moyennant la valeur d'une centaine de piastres en marchandises.

Mingrelie.

L'article le plus considérable du commerce

de fortie des Abazes, eſt la cire que l'on obtient à très-bas prix; le commerce des eſclaves eſt auſſi très-avantageux; on les y vend à très-bon compte : ce ſont des ſujets que les beys prennent les uns ſur les autres dans les guerres qu'ils ſe font entre eux; le ſang n'y eſt pas ſi beau qu'en Circaſſie, & les eſclaves Abazes ne valent ordinairement que la moitié du prix des Circaſſiens.

Mingrelie.

Le 9, un théatin vint nous voir; c'était le médecin & le chirurgien de toute la Mingrelie; l'accès que ſon art lui donnait chez le prince & chez tous les grands lui inſpirait un fol orgueil: il n'avait aucune conſidération pour le préfet; ſes actions & ſes diſcours ne reſpiraient que vanité; je le reçus & le traitai avec beaucoup de reſpect : il me donna mille aſſurances de ſa protection, & me promit de nous apporter des nouvelles du départ des Abcas, dès qu'il en ferait bien aſſuré : il n'y manqua point; il vint, le 13, nous apporter cette bonne nouvelle; il dit enſuite au père Lampy, que nous pouvions tous aller en leur maiſon à *Sipias*, & que le prince & le *catholicos* lui avaient ordonné de me dire, & à mon camarade, que nous étions les bien-venus, & qu'ils donneraient des hommes & des chevaux, pour nous mener en Géorgie.

Il y avait à *Anarghie* une dame de qualité qui s'y était retirée : elle était veuve ; son mari avait été visir du prince : le père Lampy me mena chez elle ; je lui fis quelques petits présens. Pour me marquer sa reconnaissance, elle m'envoyait tous les jours un pain de demi-livre & quelques denrées ; mais ses dons étaient toujours accompagnés de quelque demande. Mingrelie.

Le 14, deux heures avant le jour, nous partîmes d'*Anarghie*. Après avoir remonté le fleuve *Astolphe*, pendant deux lieues, nous débarquâmes & plaçâmes tout notre bagage sur six petites charettes : les provisions que le père Lampy avait achetées en remplissaient deux autres ; en moins de deux jours, tout le pays fut informé qu'il était arrivé des Européens qui avaient huit charettes pleines de bagage. Après avoir fait quatre lieues & demie par terre, nous arrivâmes à *Sipias* au coucher du soleil.

*Sipias* est le nom de deux petites églises, dont l'une sert de paroisse, & l'autre appartient aux théatins ; chaque religieux a un logement tout auprès, de manière qu'ils sont tous séparés. Les plus petits logis sont remplis de leurs esclaves ; il y avait quatre théatins à *Sipias*, lorsque j'y arrivai, trois prê-

tres & un laïc ; les prêtres exerçaient la mé-
Mingrelie. decine, le laïc, la médecine & la chirurgie. Les théatins avouaient qu'ils n'ont aucun succès auprès des Mingreliens qui, bien loin d'embraffer le rit romain, croyent que les Européens ne font pas chrétiens, parce qu'ils ne les voyent pas obferver autant de jours de jeûnes qu'eux, & qu'ils ne craignent pas les images.

Le 16, la princeffe de Mingrelie vint chez les théatins. Le préfet l'alla promptement recevoir; elle était à cheval; elle avait environ huit femmes & dix hommes avec elle, avec des gens à pied autour de fon cheval. Cette fuite était fort mal vêtue & fort mal montée. Elle dit au préfet qu'elle avait appris que la provifion qu'on leur envoye tous les ans de Conftantinople était arrivée, & qu'il y avait des Européens dans fa maifon, qui avaient apporté un grand bagage; qu'elle s'en réjouiffait & qu'elle défirait les voir pour leur dire qu'ils étaient les bien-venus. On m'appela auffitôt. Le père Lampy me dit qu'il fallait lui faire un préfent; qu'il était d'ufage de donner cette marque de reconnaiffance dans les occafions où le prince & la princeffe honoraient quelqu'un de leurs vifites. Je fuppliai la princeffe de vouloir bien attendre que

Mingrelie.

je lui en portasse un dans son palais. Elle accepta le délai : on lui avait dit que j'étais capucin, & que je parlais & que j'agissais toujours en religieux : il ne me parut pas qu'elle le crût ; car la plupart des questions qu'elle me faisait, roulaient sur l'amour : elle me demandait si je n'en sentais point, si je n'en avais jamais senti ? comment il pouvait se faire qu'on n'eût point d'amour, & qu'on se passât de femme : elle montrait dans cet entretien beaucoup de plaisir, ainsi que toute sa suite. J'étais sur les épines. Je craignais à tout moment qu'elle ne fît piller la maison ; car elle me demanda à trois reprises de voir ce que j'avais apporté, ainsi que la provision des théatins, qu'on leur envoie annuellement de Constantinople. Ils sont obligés d'en faire part au prince, à la princesse, au visir & aux principaux gentilshommes du pays. Le père Lampy lui promit de lui porter le lendemain le présent accoutumé, & que je porterais le mien. Elle se retira après cette assurance.

Le 19 au matin, elle envoya m'inviter à dîner ; j'y fus avec le père Lampy & un autre théatin. Elle habitait une maison à deux milles de la nôtre. Je la trouvai plus parée qu'elle n'était le jour précédent ; elle était fardée ; ses habits étaient de brocard d'or ;

Mingrelie. des pierreries ornaient sa coëffure, & son voile placé d'une manière très-galante. Elle était assise sur des tapis, ayant à ses côtés neuf ou dix femmes. La salle était remplie d'hommes à demi-nuds qui composaient sa cour. On me demanda le present que j'avais apporté pour la princesse, avant de me faire entrer. Il consistait en pâtes de Gênes, en rubans, en papier, en aiguilles, en étuis de couteaux & de ciseaux. La princesse en fut fort contente. Elle me fit entrer après l'avoir vu. Il y avait un banc auprès d'elle, sur lequel un esclave qui parlait turc me dit de m'asseoir: elle me dit d'abord qu'elle voulait me marier à une de ses amies, & qu'elle ne voulait point que je sortisse de son pays; qu'elle me donnerait des maisons, des terres, des esclaves & des sujets. Pendant qu'elle me tenait ce discours, on vint l'avertir que le dîner était prêt. Elle s'assit sur une estrade de bois d'environ dix pouces de hauteur, qui était au devant de sa maison. Cette estrade était couverte d'un petit dôme; on étendit des tapis dessus. Ses femmes se placèrent à quatre pas d'elle, sur d'autres tapis. Les hommes qui composaient sa cour s'assirent en rond sur l'herbe. Il y avait deux bancs proche de l'estrade, l'un nous servit de siége,

l'autre fervit de table aux deux théatins & à moi. Quand la princeffe fut affife, fon garde-nape étendit devant elle une longue toile peinte, & mit fur un bout le bufet qui confiftait en deux grands flacons & deux petits, quatre plats & huit taffes de diverfes grandeurs, un baffin & une cuillère à pot & une écumoire, le tout était d'argent. Quand tout cela fut fait, on apporta deux chauderons, un très-grand, porté par quatre hommes, & qui était plein de *gom* commun, un autre plus petit porté à deux, plein de *gom* blanc. Deux hommes apportèrent fur une civière un cochon bouilli tout entier, & quatre autres hommes, chacun une grande cruche de vin: on fervait de tout cela à la princeffe, à fes femmes, à nous & à fa fuite: on lui fervit de plus un baffin de bois ou il y avait du pain & des herbes fines propres à exciter l'appétit. La princeffe m'envoya du pain & des herbes, & me fit dire que je reftaffe à fouper, & qu'elle ferait tuer un bœuf. C'était un pur compliment. Un peu après, elle m'envoya deux morceaux de volaille, & me fit demander pourquoi il ne venait pas en Mingrelie de ces ouvriers européens, qui travaillaient fi bien les métaux, la foie & la laine; pourquoi il n'y venait que des moines dont on

Mingrelie.

n'avait que faire, & que l'on ne désirait point.
Mingrelie. Je laisse à penser la confusion dont cette demande couvrit les pauvres théatins qui étaient présens. Je répondis que les artisans de l'Europe ne travaillaient que pour le gain, & qu'ils en trouvaient assez à faire dans leur pays, sans en chercher ailleurs; mais que les religieux avaient en vue la gloire de Dieu & le salut des ames, & qu'il n'y avait que ces grands intérêts qui pussent porter les Européens à quitter leur pays pour venir si loin.

Le repas dura deux heures; quand il fut à la moitié, la princesse m'envoya une tasse de vin, & me fit dire que c'était le vin de sa bouche, & la tasse où elle buvait. Elle me fit trois fois ce même honneur. Elle était fort surprise de voir que je mettais de l'eau dans le vin; elle & ses femmes le buvaient pur & en quantité. A la fin du repas, elle m'envoya demander si je n'avais point apporté d'épiceries & de porcelaines; elle me fit six ou sept semblables questions. Je vis bien que cette princesse ne me caressait que par intérêt; toutes mes réponses furent des refus. Elle se fâcha à la fin, & dit qu'elle voulait envoyer visiter mon bagage; je répondis que ce serait quand il lui plairait: je fis cette réponse ayant peur que le refus & la résistance n'allumassent

encore plus son avidité, & pour cacher la crainte que me causait sa menace. Elle me fit réponse qu'elle disait cela en riant. Je fis semblant de le croire; cependant, dès qu'on fut hors de table, je suppliai un des théatins qui m'accompagnait, d'aller en diligence avertir mon camarade de ce que m'avait dit la princesse, afin qu'il se préparât à tout événement. Après dîner, elle me parla encore de mariage, & me dit qu'elle me ferait voir sous peu de jours la femme qu'elle voulait me donner: je lui répondis, comme auparavant, que les religieux ne se mariaient point. Je fus ensuite congédié. La princesse apperçut par malheur, en lui faisant la révérence, que je portais sous ma méchante robe du linge plus blanc & plus fin que celui qu'on a en Mingrelie. Elle s'approcha de moi, me prit la main, me retroussa la manche jusqu'au coude & me tint quelque tems par le bras, s'entretenant tout bas avec une de ses femmes. J'étais en vérité embarassé au dernier point; l'action de cette dame ne me donnait point de joie. Elle avait beau me sourire, la peur ne me quittait point: ce qui me faisait le plus de peine, c'était de ne point entendre ce qu'elle disait, & de voir néanmoins à son geste qu'elle parlait de moi avec application. Cependant

Mingrelie.

Mingrelie. je n'étais encore que déconcerté ; mais voici ce qui me consterna, la princesse s'approcha du père Lampy, & lui dit : *Vous me trompez tous deux ; je veux que vous reveniez ensemble dimanche matin, & que ce nouveau venu me dise la messe.* Le père voulut répondre ; mais la princesse tourna le dos, & on nous dit de nous en aller.

Je revins au logis fort pensif & fort triste ; le discours que m'avait tenu la princesse, me faisait appréhender que son avidité ne la portât à quelque extrémité. Le père Lampy s'y attendait ; &, dès la nuit suivante, nous enterrâmes ce que nous avions de plus précieux. Le dimanche suivant, quand nous eûmes dîné, on vint dire au préfet qu'il y avait deux gentilshommes à la porte, qui le demandaient ; ils étaient à cheval & armés. Ces deux gentilshommes dirent au préfet qu'ils s'étaient arrêtés pour converser avec lui & avec les européens nouvellement arrivés. Le préfet m'appela. Nous allâmes les trouver, mon camarade & moi ; ils nous firent aussitôt saisir par leurs gens, & dirent au préfet & aux autres théatins de se retirer, & que s'ils remuaient, on les tuerait.

Ces assassins nous déclarèrent qu'ils voulaient voir ce que nous avions. Je répondis qu'ils en

en étaient les maîtres ; que nous étions de pauvres capucins dont tout le bien consistait en livres, en papiers, & en méchantes hardes; qu'ils ne nous fissent point de violence & qu'on les leur montrerait. Je n'avais point d'autre parti à prendre que celui-là, étant saisi & lié. On me délia, & on me dit d'ouvrir la porte de la chambre où je logeais. Je pris courage, sachant qu'il n'y avait rien dedans qui fût considérable. Je fis dire à ces deux gentilshommes de prendre garde à ce qu'ils faisaient; que j'étais envoyé du roi de Perse, & que le prince de Géorgie tirerait une vengeance sanglante de la violence qu'ils exerçaient envers moi. Je leur montrai en même tems le passe-port du roi de Perse. Un des gentilshommes le prit & voulut le déchirer, disant qu'il ne craignait, ni ne respectait aucun homme au monde. L'autre l'arrêta & le retint; l'écriture d'or & le sceau doré lui imprimèrent du respect. Il me fit dire d'ouvrir mes coffres & qu'on ne me ferait aucun mal; mais, que si je résistais, on m'ôterait la tête de dessus les épaules. Je voulus répliquer au lieu d'obéir, il pensa m'en couter cher; un des soldats tira l'épée & la leva pour me frapper sur la tête; le frère lui arrêta son bras. J'ouvris les coffres; tous ces messieurs se mirent à les piller.

Mingrelie.

Mingrelie.

J'étais appuyé contre une fenêtre pendant ce pillage ; j'en détournais les yeux pour ne pas accroître ma douleur. Comme je les tenais ſur le jardin, j'apperçus deux ſoldats qui remuaient les brouſſailles, aux endroits où il me ſemblait que j'avais caché mes deux paquets de bijoux ; je courus plein de rage à cet endroit. Un père théatin me ſuivit, & les deux ſoldats ſe retirèrent, je ne ſais pourquoi, quand ils nous virent entrer. Le trouble où j'étais m'empêcha de bien reconnaître l'endroit où j'avais mis les deux paquets ; je ne les trouvai point, & je crus certainement qu'on les avait découverts & emportés. Le déſeſpoir me ſaiſit, je ſortis du jardin & courus à la chambre. Comme j'y allais, deux ſoldats me ſaiſirent, volèrent ce que j'avais dans mes poches, & voulurent me lier les mains ; je criai, je réſiſtai, je fis ſigne qu'ils me menaſſent à leurs maîtres ; ils répondirent qu'ils voulaient nous mener au prince, puiſque nous étions ambaſſadeurs : je répliquai que nous irions ſans être liés, & que nous eſpérions qu'il nous rendrait juſtice. Il était tard, la nuit approchait, le château du prince était à quinze milles. On nous relâcha. Je retournai au jardin ; un de mes valets me ſuivit & ſe jeta à mon col, le viſage tout couvert de

larmes. J'étais si transporté que je le pris d'abord pour un mingrelien qui voulait m'égorger. Quand je l'eus reconnu, je fus touché de sa tendresse; je lui commandai de ne pas pleurer: mais, monsieur, me dit-il, avez-vous bien cherché? j'ai tant cherché, lui répondis-je, que je suis tout-à-fait assuré de mon malheur. Il ne se contenta pas de cela, & se mit lui-même à chercher; & je fus étonné quand un moment après, ce pauvre garçon me sauta au cou une seconde fois en me montrant les deux paquets que je croyais perdus. J'allai à ma chambre, & je fis part à mon camarade de notre heureuse découverte. Je le trouvai occupé à mettre en ordre ce qu'on ne nous avait pas volé. Mingrelie.

Le 24 au matin, le préfet des théatins & le frère lai me menèrent au catholicos & au prince pour lui demander justice; il voulut que je portasse à chacun un présent. J'eus beau dire qu'il n'était pas naturel qu'un homme pillé, dépouillé, assassiné, fît des présens; la coutume l'emporta. Mais ni le catholicos, ni le prince, ne me donnèrent aucune satisfaction; ils nommèrent cependant chacun un gentilhomme pour aller de leur part demander ce qu'on m'avait pris. Le fruit de ma plainte fut de découvrir que le *dadian*, ou prince, avait

part dans l'action du jour précédent, & qu'il
Mingrelie. avait touché le tiers du vol. Les deux gentilshommes, nommés pour nous servir, vinrent coucher chez nous. Il fallut leur faire un présent. Ils firent semblant de courir; leurs courses ne produisirent rien, & ils revinrent nous dire qu'ils ne pouvaient plus continuer leurs recherches, parce qu'on était informé que les Turcs étaient entrés en Mingrelie.

Nous nous préparâmes tous à la fuite. Je ne touchai à rien de ce qui était enterré. Nous n'avions qu'une charette qui portait tout le bagage; deux théatins & moi suivions à pied la charette ; le frère lai & mon camarade montaient chacun un cheval. Les chemins n'étaient remplis que de gens qui fuyaient. Le lieu où nous nous retirâmes était une forteresse située dans les bois. Le seigneur du lieu s'appelait *Sabatar ;* nous arrivâmes chez lui après avoir fait cinq lieues dans les boues. Il nous reçut fort bien ; les pères théatins lui dirent que j'étais une personne qu'on ne recevait pas sans avantage. La forteresse était pleine de monde presque tous femmes ou enfans; il nous logea dans une petite cabane où nous n'étions guère plus à couvert que dans la cour; car il y pleuvait de tous côtés.

On nous annonçait tous les jours quelque

nouveau désastre. Voyant que les troubles & les saccagemens allaient toujours croissant, je pris la résolution de passer en Géorgie à quelque prix que ce fût; je courais tant de dangers en Mingrelie, qu'à la fin je devais y succomber. Cette considération me porta à tout hasarder; je fis chercher par-tout des guides; je promis, je conjurai, je donnai; rien ne me servit, personne ne voulait me conduire. Les Mingreliens ont tant de peur de mourir ou de se perdre, qu'il n'y a point de récompense qui puisse les porter à s'exposer à un danger connu, quelque petit qu'il soit. Enfin, je fus réduit à prendre la voie de la mer & de la Turquie; je vins à *Anarghie*, j'y trouvai une felouque, je la frétai pour *Gonié*; je retournai à la maison des théatins & au château de *Sabatar*, pour me préparer au voyage. Mingrelie.

Le 10 novembre, je partis de ce château, après être convenu, avec mon camarade, des moyens que je prendrais pour le tirer de Mingrelie. J'emportai avec moi cent mille livres en pierreries & huit cent pistoles en or, & quelques hardes qui m'étaient restées. Le père Lampy m'accompagna par-tout. Le frère lai voulut me conduire à Anarghie; je ne saurais décrire les fatigues que j'essuyai, il pleuvait à verse; j'étais épuisé, il ne me restait plus

Mingrelie. que le courage & la résolution de tout faire & de tout souffrir, pour sauver le bien qu'on m'avait confié. Le soir, nous arrivâmes à *Anarghie.*

J'en partis le 27; ma felouque était grande; il y avait vingt personnes, la moitié esclaves, & le reste turcs. Je demeurai tout le jour sur le bord de la mer; le patron de la chaloupe m'en pria; il attendait encore deux esclaves qui arrivèrent le soir.

Le 18, nous mîmes à la voile de grand matin, le tems était clair & serein. Nous découvrîmes les hautes terres de Trébisonde d'un côté, & celles des *Abcas* de l'autre; l'eau de la mer Noire m'a paru moins claire, moins verte & moins salée que l'eau de l'Océan; ce qui vient, à ce que je crois, des grands fleuves qui s'y déchargent & de ce qu'elle est resserrée en elle-même comme dans un cul-de-sac. Elle n'a point d'îles & est fort orageuse; elle est sous la domination du grand-seigneur.

Le vent nous ayant contrariés tout le jour, nous ne fîmes que 18 milles. Le 29, deux heures avant le jour, nous partîmes à la clarté de la lune; nous arrivâmes à midi au fleuve Phase que nous remontâmes environ un mille, jusques à des maisons où le patron de la felouque voulait débarquer des mar-

chandises. Le *Phase*, qu'on dit être le *Phison*, a sa source dans le mont Caucase; son lit, à l'endroit où il se décharge dans la mer, a un mille & demi de largeur, & plus de soixante brasses de hauteur; il court d'orient en occident. Ce fleuve a à son embouchure plusieurs petites îles qui paraissent agréables, étant toutes couvertes de bois. Sur la plus grande de ces îles, on voit les ruines d'une forteresse que les Turcs ont bâtie. J'ai fait le tour de l'île de Phase pour tâcher de découvrir ces restes du temple de *Rhea*, qu'Arrien dit qu'on y voyait de son tems. Je n'en ai trouvé aucun vestige; je cherchai aussi les restes de cette grande ville nommée *Sebaste*, que les géographes ont placée à l'embouchure du Phase; mais je n'apperçus aucunes ruines: tout ce que je remarquai, c'est qu'il y a beaucoup de faisans à cet endroit de la mer Noire; qu'ils sont plus gros, plus beaux, plus exquis, que par-tout ailleurs. Le Phase sépare la Mingrelie de la principauté de *Guriel*, & du petit royaume d'Imirette.

**Mingrelie.**

Le soir, nous nous mîmes en mer, & le 30 après-midi, nous arrivâmes à *Gonié*; sa distance du fleuve est de 40 milles. *Gonié* est un grand château carré, bâti en pierre & d'une masse extraordinaire; il est situé au bord de la

Mingrelie.

mer sur un fond sablonneux; il n'a ni fossés, ni fortifications ; ce ne sont que quatre murailles avec deux portes : elles renferment une trentaine de maisons, petites, basses & faites avec des planches ; presque tous les habitans sont mariniers. Il y a à Gonié une douane qui a la réputation d'être très-rude : on n'y a aucune considération ni pour la qualité des personnes, ni pour les passe-ports du grand-seigneur, ni pour les appuis qu'on peut avoir à la Porte.

Dès que notre félouque eut pris terre, mon valet s'y précipita avec un emportement de joie tout-à-fait extravagante ; il levait les yeux au ciel ; il baisait la terre ; il faisait mille imprécations contre la Mingrelie, & mille vœux pour le pays des Turcs. Un moment après il entra dans le château. J'eus lieu de croire qu'il alla dire ce qu'il croyait que j'étais ; car, lorsque le douanier & le lieutenant du gouverneur vinrent pour visiter mon bagage, ils me firent d'abord connaître qu'ils savaient que j'étais européen, & le dessein que j'avais de passer à *Acalzike*. Le douanier me fit plusieurs questions ; il ordonna qu'on visitât mes hardes ; on n'y trouva rien. Il y avait entr'autres une selle de cheval avec une niche sous le pomeau : elle était pleine & pesait beaucoup ; ce poids la

rendait suspecte, d'autant plus que les selles à la turque sont fort légères : les gardes la manièrent & la tâtèrent de tous côtés sans rien appercevoir. Mingrelie.

Les gardes de la douane trouvèrent une besace ; ils demandèrent à qui elle était ; je dis qu'elle était à moi : le douanier me dit de l'ouvrir ; je répondis que je le ferais volontiers dans la maison, mais non pas sur le bord de la mer devant tant de monde. Le douanier me mena chez lui ; le lieutenant du gouverneur y vint aussi ; il prit un pour cent, & le douanier cinq de l'argent renfermé dans la besace. Ils prirent encore 22 pistoles en or, plusieurs ustensiles, entr'autres une paire de pistolets qui étaient les seules armes que j'avais. Le douanier me dit ensuite de loger chez lui, il m'en pressa même beaucoup ; mais je le refusai ; je craignais que ce ne fût pour visiter plus exactement mes hardes & sur-tout ma selle dans laquelle j'avais un gros sac d'or, & des perles cachées en trois endroits.

Il était presque nuit quand je sortis de chez le douanier pour me rendre dans une méchante chaumière percée de tous côtés, où les gens venus avec moi étaient déja logés.

Pendant que je mangeais un morceau de biscuit, un janissaire vint dire à mon valet

Mingrelie.

que le lieutenant du commandant le demandait. Mon valet y alla, & une heure après, le même janiſſaire vint me chercher de la même part. Je trouvai le lieutenant à table avec mon valet, tous deux ivres; il me fit boire & manger par force; enſuite il me dit que tous les chrétiens, gens d'égliſe, qui paſſaient par *Gonié*, étaient obligés de donner à ſon maître deux cents ducats. Je lui dis que j'étais marchand; que j'avais payé la douane, & qu'il n'avait plus rien à me demander : je voulus ſur-le-champ me lever & ſortir; deux janiſſaires m'arrêtèrent. Le lieutenant m'obligea de m'aſſeoir, me fit boire à toute force, & me dit pendant deux heures mille impertinences, entr'autres que le bien des chrétiens appartenait de droit aux Turcs; que les Malthais avaient pris deux de ſes frères, & que vingt piſtoles devaient ſuffire à un homme de ma ſorte. Je me mis à ſuplier, à menacer ouvertement, à remontrer que perſonne ne viendrait plus à *Gonié*, ſi l'on apprenait que l'on y traitât les paſſans avec tant de violence & tant d'injuſtice. Le lieutenant me dit en riant, que Gonié n'était pas ſon bien; qu'il n'avait plus qu'un an à y demeurer; qu'il ſe ſouciait peu qu'après ſon départ il n'y vînt pas un homme. Enfin, la choſe alla ſi loin que le lieutenant, ne pouvant

m'obliger à lui donner ce qu'il demandait, envoya chercher mon bagage, & fit venir des chaînes & un carcan; cela m'ébranla un peu. Mon valet prononça en même tems que j'eusse à payer cent ducats. Je les donnai : le lieu où j'étais, le bien que j'avais sur moi, & plusieurs autres considérations, me déterminèrent à ce sacrifice. Le lieutenant me contraignit, en payant les cent ducats, de jurer sur l'évangile que je les lui donnais de bon cœur, & que je n'en parlerais à personne. Je ne voulus point jurer; ce voleur cependant s'obstinait à ne vouloir les cent ducats qu'à cette condition ; il fallut que je fisse le serment, & que je le priasse même d'accepter l'argent. Je conjurai le douanier de me faire accompagner jusqu'à *Acalziké* ; il le fit & me donna des hommes avec un passe-port. Mingrelie.

Le douanier me dit, en mettant ce passeport entre les mains du turc qui devait me conduire, qu'il me faisait passer pour changeur du pacha, & que je misse un turban blanc ainsi que mon valet, afin d'être respectés. Je le fis & partis sur les huit heures du matin. Je commençai alors à respirer & à reprendre quelque tranquillité d'esprit; après avoir fait quatre lieues au milieu des rochers, je tra-

Mingrelie. versai en bateau le fleuve qui sépare le pays de Guriel & le pays turc.

Le 3, je fis cinq lieues à pied. Nous rencontrions souvent des précipices si affreux que j'en étais épouvanté. Le 4, je séjournai dans un village habité par des Turcs & des chrétiens; la pluie, la neige & le vent ne m'ayant pas permis d'en sortir. Le 5 & le 6, je fis onze lieues. Le 7 & le 8, j'en fis seize, par un chemin uni, mais qui serpentait toujours; nous étions arrivés sur le mont Caucase. Nous fîmes les quatre dernières lieues en descendant continuellement.

Le Caucase est une montagne la plus haute & la plus difficile à passer, que j'aie vue; elle est pleine de rochers & de précipices affreux; on a travaillé en beaucoup d'endroits pour y ouvrir des sentiers; elle était couverte de neige, lorsque je la traversai; il fallait que mes conducteurs traçassent le chemin avec des pelles; ils avaient à leurs pieds une espèce de sandales faites en forme de raquettes sans manche; cette chaussure les empêche d'enfoncer dans la neige, où ils ne laissent que de légères traces en courant fort vîte. Lorsque nous arrivâmes au haut du mont, les gens qui me conduisaient firent de longues oraisons à leurs images, afin qu'elles leur fissent la grace d'em-

pêcher le vent de souffler : en effet, s'il avait été un peu fort, nous aurions sans doute été ensevelis dans la neige ; j'allai presque toujours à pied ; je ne fis pas huit lieues à cheval, en traversant ce mont affreux, qui a trente-six lieues de largeur ; je croyais, les deux derniers jours, être dans les nues, & je ne voyais pas à vingt pas de moi : il est vrai, que les arbres dont tout le haut du mont est couvert, empêchent la vue de s'étendre : ces arbres sont des sapins. Mingrelie.

Le mont Caucase est, jusque à son sommet, fertile & abondant en miel, en bled & en *gom ;* il l'est aussi en vin, en fruits & en bétail ; les eaux y sont très-bonnes. On y trouve plusieurs villages ; les paysans habitent dans des cabanes de bois ; chaque famille en a quatre ou cinq ; ils font un grand feu au milieu de la plus vaste & se mettent tous autour ; les femmes moulent le grain à mesure qu'on a besoin de pain ; ils le font cuire sur des pierres rondes d'un pied de diamètre & un peu creuses. Je logeai dans la maison d'un paysan, qui me louait des chevaux ou des porteurs ; le turc, qui m'accompagnait, me faisait servir promptement ; on nous donnait des poules, des œufs & des légumes : chaque maison voisine apportait une grande cruche

de vin, un panier de fruit & une corbeille de pain : on ne me demanda point à compter, & mon conducteur m'empêchait même de rien donner gratuitement.

Mingrelie.

Les habitans des montagnes ſont la plupart chrétiens du rit géorgien ; ils ont le teint très-beau, & j'ai vu parmi eux de très-belles femmes ; le 5, je fis cinq lieues dans la plaine ; le ſoir, j'arrivai à *Acalziké*.

Acalziké eſt une fortereſſe bâtie dans le mont Caucaſe ; elle a un double mur & des tours ; tout près eſt un bourg compoſé d'environ quatre cents maiſons : ce bourg eſt peuplé de Turcs, d'Arméniens, de Géorgiens, de Grecs & de juifs ; les chrétiens y ont des égliſes, & les juifs une ſynagogue ; le fleuve Kur, qui a ſa ſource dans le mont Caucaſe, n'en eſt pas éloigné. Le pacha d'Acalziké loge dans la fortereſſe ; les principaux officiers & la milice habitent les villages voiſins.

Le 13, à deux heures après-minuit, je partis d'Acalziké ; après avoir fait dix lieues & marché juſqu'à la nuit, nous nous arrêtâmes à un petit village. Le 14, nous ne fîmes que quatre lieues ; le chemin était fort rude à travers des rochers. Nous nous arrêtâmes dans la plaine de *Surham* ; cette plaine eſt très-belle, couverte de petits bois, de villages, de colli-

nes, de maisons de plaisance & de petits châteaux des seigneurs géorgiens. Mingrelie.

Le 15, je fis dix lieues. Je ne vis de tous côtés que de beaux villages, des terres bien cultivées ; on laisse à main droite, avant de monter la montagne, une grande ville presque toute ruinée ; la nuit me surprit en descendant la montagne ; &, avant que d'arriver à *Gory*, j'allai droit au couvent des capucins, italiens, missionnaires de la congrégation de la propagande : je me fis d'abord connaître à eux ; je leur dis que le roi de Perse m'avait envoyé en France pour son service ; que j'avais ses ordres, & un commandement adressé à tous les gouverneurs de son empire, par lequel sa majesté leur ordonnait d'avoir pour moi des égards, & de me rendre tous les bons offices dont j'aurais besoin ; je leur racontai qu'ayant choisi la route de la mer Noire & de la Mingrelie pour retourner en Perse, j'y avais été surpris par la guerre, & que j'avais essuyé mille malheurs ; de sorte que ne voyant aucun moyen de transporter sûrement les choses que j'avais apportées pour le roi, je les avais laissées à la garde de mon compagnon de voyage, & que j'étais venu en Géorgie implorer du secours. Ces bons pères furent touchés de mes tristes aventures ; ils me conseil-

lèrent de me rendre à *Tifflis*, la capitale de la
Mingrelie. Géorgie, où était la cour du prince, ainſi que leur préfet, ſans la participation duquel ils ne pouvaient pas agir ; je réſolus d'y aller ſur-le-champ. On loua des chevaux, & le ſupérieur ordonna à un frère lai de m'accompagner.

Ce frère lai était très-bon & très-honnête homme, habile médecin & fort eſtimé dans le pays : je ne pouvais avoir un meilleur camarade de voyage. Nous partîmes de Gory le 16 ; nous fîmes ſept lieues preſque toujours en côtoyant le fleuve de *Kur*. Le 17, je fis un peu plus de ſix lieues, nous paſſâmes à côté de l'égliſe patriarchale de Géorgie ; le chemin traverſait des plaines fertiles : on dit qu'elle renferme une partie de la couronne d'épines, une pièce de la tunique, & une pièce de la robe du prophète Élie : des capucins m'ont aſſuré qu'ils avaient vu ces reliques. J'arrivai à Tifflis ſur le ſoir ; le frère lai qui m'accompagnait, me mena au couvent des capucins ; je n'avais point de tems à perdre : ainſi, dès mon arrivée, je contai au préfet quel en était le ſujet ; mes lettres de recommandation me faiſaient connaître ; je n'avais beſoin que de lui bien faire entendre de quelle importance il était d'aller chercher ce

ce que j'avais laiſſé en Mingrelie. Il me demanda du tems pour me dire ſon avis, & il me pria de faire part de tout ce que je lui avais expoſé aux religieux de la maiſon, parce que la plupart ayant été en Mingrelie, pourraient me donner de bons conſeils ſur cette affaire. Le 18, après-midi, il me mena dans ſa chambre avec tous les religieux, &, après une mûre délibération, nous convînmes que je partirais ſecrètement avec le frère Ange, qui m'avait accompagné. Dès que cela eût été arrêté, je me préparai au voyage; je tirai de ma ſelle & de mon oreiller les bijoux que j'y avais cachés; je les enfermai dans une caſſette & les mis ſous la garde du préfet. Mingrelie.

Le 20, je partis avec le frère Ange & un homme de confiance qui avait été en Colchide. Nous diſions par-tout que nous allions chercher les théatins en Mingrelie. Je fus de retour à Gory le 21 : *Gory* eſt une petite ville ſur la frontière des *Oſces*, nation idolâtre, qui habite vers les montagnes au midi de la Circaſſie & des *Toſces;* peuples qui ſe prétendent deſcendans des Toſcans & des Génois, & ont conſervé la douceur des mœurs européennes, un grand nombre d'uſages, la manière de s'aſſeoir, de manger, de ſe cou-

Mingrelie cher & de traiter dans le commerce de la vie civile.

Le 23, nous arrivâmes à une petite ville nommée *Aly ;* elle est à neuf lieues de Gory, située entre les montagnes : deux lieues par de-là, nous passâmes un défilé si étroit, qu'on le ferme avec une grande porte de charpente.

Le 24, nous fîmes sept lieues dans les montagnes ; elles font partie du mont Caucase & sont couvertes de bois de haute-futaie. Le 25 & le 26, nous ne fîmes que neuf lieues ; nous logeâmes dans un petit village qui est sur le bord d'un grand fleuve ; nous le passâmes en bateau le 27, &, après avoir fait trois lieues, nous descendîmes de la montagne dans une belle vallée très-fertile & arrosée des plus belles eaux : c'est le plus beau pays de l'Imirette ; les montagnes, dont elle est ceinte, sont couvertes de bois & de villages ; l'air y était doux comme au printems. Le 28, nous fîmes cinq lieues, & nous laissâmes sur la droite la forteresse de *Scander*, qu'on dit qu'Alexandre-le-Grand a bâtie : on sait que les Orientaux appèlent ce conquérant *Scander.*

Nous fûmes obligés de nous arrêter le 29 & le 30, parce que nos voituriers ne voulaient point marcher : les nouvelles de la guerre, dont chaque passant les entretenait, leur fai-

faient perdre courage; ils difaient qu'on les voulait mener à la mort ou à l'efclavage. Nous dîmes à ces voituriers, qu'ils n'avaient rien à craindre; que nous étions bien informés; que nous avions, comme eux, une vie à conferver. Un d'eux, parlant pour les trois, me dit de leur donner un écrit, par lequel je m'engagerais de les racheter, fi on les réduifait en efclavage, ou de donner cent vingt écus à leurs femmes, s'ils mouraient: je leur accordai volontiers ce qu'ils me demandaient. Ces promeffes les difposèrent à continuer leur route. Mingrelie.

Le 31, nous nous mîmes en chemin, & le foir nous arrivâmes à *Cotatis;* il n'y a que deux cents maifons dans ce bourg; celle des grands & le palais du roi d'Imirette font autour. Les nouvelles de la guerre que nous y apprîmes, nous firent tenir confeil fur ce qu'il fallait faire. Nous réfolûmes que le frère Ange partirait le lendemain matin pour continuer le voyage en Mingrelie, & que j'attendrais fon retour.

Nous étions logés dans la maifon de l'évêque Janatelle, qui était alors à huit lieues de Cotatis dans une maifon de campagne où était la reine. Le 5, cet évêque & la reine nous envoyèrent dire de venir les voir. Nous y al-

Mingrelie. lâmes & dinâmes avec eux ce jour là:ce n'eſt pas un grand honneur, puiſqu'il s'étend juſqu'aux moindres ſujets. La reine était une très-belle perſonne ; mais ſon air d'effronterie & ſes diſcours gâtaient tout ; la débauche n'eſt ni un vice ni un ſujet de ſcandale en ſon pays, parce que la diſſolution y eſt un mal commun.

Le 12, je fus voir le roi d'Imirette ; il était revenu de l'armée à cauſe d'une indiſpoſition ; il nous fit beaucoup d'honneur & de careſſes ; nous fit aſſeoir auprès de lui & nous entretint avec un grande familiarité : il dit au père Juſtin, qu'il fallait qu'il ſe mariât dans ſon pays. Le père lui répondit, qu'il ne le pouvait, & qu'il avait fait les mêmes vœux que les évêques & les moines d'Imirette. Nos évêques & nos moines, interrompit ce prince, avec un grand éclat de rire, en ont chacun neuf, outre celles de leurs voiſins.

Le 16, à la pointe du jour, étant encore au lit, je fus agréablement réveillé par mon camarade ; il me conta que le frère Ange était arrivé le 9 à *Sippias ;* qu'il avait ſur-le-champ pris la moitié des choſes précieuſes que nous avions cachées pour venir me joindre à *Cotatis.*

Je ne parlerai point ici de la joie que ce

retour me donna ; mon camarade prit alors le parti de retourner en Mingrelie, prendre ce qui y était resté, & moi, je me préparai pour aller à *Tifflis* avec tout ce qu'il avait apporté. J'y arrivai le 26 au matin avec un père capucin, que le supérieur de *Gori* m'avait donné, ne voulant pas me laisser voyager seul. Mingrelie.

Le 6 février au soir, mon camarade arriva à *Tifflis*, avec les valets que j'avais laissés dans la Colchide, un père théatin & le frère Ange. Dès que je les eus embrassés, nos entretiens roulèrent sur l'heureuse issue de nos travaux & de tous nos malheurs ; les jours suivans nous fîmes le compte de ce que nous avions perdu dans nos funestes aventures ; il se trouva que notre perte ne se monta qu'à environ un pour cent, & sans qu'il y eût rien de rompu ni de gâté.

---

## CHAPITRE III.

*Description ancienne & nouvelle de la Géorgie. — Son gouvernement. — Agréable situation de Tifflis. — Facilité d'établir un comptoir dans cette ville, & d'y faire un commerce étendu. — Départ pour Irivan.*

Géorgie.

LA Géorgie fut autrefois plus vaste qu'elle ne l'est de nos jours; elle s'étendait depuis *Tauris* & *Erzerom* jusqu'au Tanaïs, & s'appelait Albanie. Elle est partagée entre la domination du grand-seigneur & celle du roi de Perse. La Géorgie turque est bornée au nord par les Abazes, les Alains, et le mont Caucase; à l'est, par la Géorgie persane; au sud, par l'Arménie turque & la province de Trébisonde; & à l'ouest, par la mer Noire. Le sultan a dans la Géorgie plusieurs forteresses, où il tient garnison. Celles qui se trouvent sur le bord de la mer Noire sont: *Anakria*, *Rouch*, *Souhinzir*, *Fache*, *Baroum*, *Gheunié*; dans les terres sont: *Akalziké*, *Bagdadjk*, *Cotatis*, *Souskhet*, *Choraban*. Les Turcs ont dé-

truit toutes les places de la domination des Géorgiens; ils n'ont plus ni villes, ni bourgs; toutes les maisons sont isolées & séparées les unes des autres, comme des fermes. Géorgie.

*Gheunie* est la plus forte place de toute la Géorgie; elle est située à l'embouchure de la rivière *Dzrok* : le territoire en est marécageux, & l'air si mal-sain, qu'on n'y voit que des malades. Il y a en hiver sept à huit mille habitans; mais, en été, la fièvre oblige tout le monde de sortir de la ville, & de se réfugier à la campagne. Le territoire de *Gheunie* produit une grande quantité de riz, qui se consomme dans la Géorgie, & ne passe point dans l'étranger.

Entre *Gheunie* & *Bizé*, il y a un lieu appelé *Kopa*, où l'on voit un rocher fort élevé, & taillé en précipice, où les gens du pays prétendent que les poissons viennent en pélerinage. Vers le mois d'avril, il se ramasse dans cet endroit-là une quantité si prodigieuse de poissons de toute espèce & de toutes grandeurs, que la mer en paraît couverte à perte de vue: ils ne se font aucun mal entr'eux, & passent tous devant le rocher en s'y frottant. Tous les habitans des places voisines viennent jouir de ce spectacle; &, pendant tout le mois d'avril, on voit toujours cette roche couverte d'un

Géorgie.

nombre infini de perſonnes qui s'y raſſemblent de tous côtés. On ne prend point ces poiſſons ; & les gens du pays ſe feraient un très-grand ſcrupule d'y toucher.

Les principaux articles du commerce de ſortie de la Géorgie turque ſont : la ſoie, qui y eſt en aſſez grande quantité, mais inférieure à celle de Perſe. La quantité de miel y eſt immenſe, mais inférieur à celui de Crimée & de Valaquie. Les pelleteries du pays ſont aſſez eſtimées ; les deux principales ſont le *Vachak* & les *Zerdavas*. Les gens du pays vendent ces peaux non préparées, & telles qu'ils les ont tirées de l'animal. Le commerce des eſclaves, mâles & femelles, eſt très-conſidérable. Ils ſont moins eſtimés que les Circaſſiens, qui ſont reconnus pour le plus beau ſang de tout l'orient. Le prix des eſclaves eſt indéterminé, & dépend des qualités qui les font valoir, & de la fantaiſie de l'acheteur.

La Géorgie perſane eſt gouvernée depuis un tems immémorial par des princes chrétiens qui dépendaient autrefois des rois de Perſe, & qui ſont devenus indépendans depuis que le trône des Sophis a été renverſé. Elle eſt bornée au nord par une partie de la Circaſſie ; au levant, par le Dagueſtan, les Komouks, & le Schirvan ; au midi, par l'Arménie perſane ; &

au couchant, par le royaume d'Imirette. Il n'y a proprement dans la Géorgie perſane que deux villes, qui ſont Tifflis & Gori. Géorgie.

Tifflis eſt la capitale, la métropole, la principale, & même la ſeule place de commerce de tout le pays; le prince y fait ſa réſidence: elle eſt ſituée au bas d'une montagne & ſur le bord du fleuve *Kur*, qui traverſe toute la Géorgie. Elle n'a guère que trois milles de circuit, & ne contient que quarante mille habitans, géorgiens, arméniens, catholiques, latins & mahométans. Les Géorgiens y ont trois égliſes, les Arméniens ſix, & les Latins une ſeule, qui eſt deſſervie par les capucins italiens, avec toute la liberté d'exercice dont on peut jouir dans la chrétienté. Les mahométans n'y ont point de moſquées publiques, & y ſont en très-petit nombre. Cette ville renferme de très-beaux édifices publics & particuliers; je dirai même plufieurs palais. Le plus conſidérable de tous eſt, ſans contredit, celui du prince. La façade du palais donne ſur une place carrée, où il peut tenir environ mille chevaux: elle eſt entourée de boutiques, & tient à un bazar placé vis-à-vis la porte du palais. Une autre ſorte d'édifice également bien bâti, ce ſont les caravanſerails; ils ſervent, comme en Turquie, de demeure aux étran-

Géorgie.

gers, & font entretenus aux dépens du fouverain. Il y a auffi quelques bains dans la ville, mais en petit nombre. On leur préfère les bains d'eau chaude qui font dans la forteresse, fituée au milieu de la ville, & la plus forte qu'il y ait dans toute la Géorgie.

On trouve à fe pourvoir à Tifflis de toutes fortes de marchandifes de Perfe. Le commerce de la Géorgie perfane ferait très-avantageux par lui-même, & facile à faire, en établiffant à Baroum, fur la mer Noire, un comptoir, & faifant prendre aux marchandifes la route d'Akaziké, qui eft la plus belle, la plus courte, & la plus fûre pour aller à Tifflis.

Les Français, établis à Conftantinople, à Smyrne & à Alep, font indirectement le commerce de Perfe par le moyen des caravanes, qui apportent dans ces diverfes échelles les marchandifes de Perfe, & enlèvent celles d'Europe. Nos négocians, ne faifant ce trafic que de la feconde main, ne sauraient jamais profiter des premiers prix pour l'achat des marchandifes du pays, ni pour la vente des leurs. On a cherché inutilement jufqu'aujourd'hui tous les expédiens imaginables, & toutes les routes poffibles pour parvenir à commercer directement avec les Perfans; & l'on n'a peut-

être jamais pensé à celle qui serait la plus praticable. En examinant l'état de la Géorgie persane, le caractère de ses peuples, & la situation de la ville de Tifflis, nous trouverons que c'est le lieu le plus propre à établir un comptoir pour faire le commerce de la Perse par la mer Noire. Géorgie.

La Géorgie est un pays chrétien, gouverné par un prince chrétien, & habité par un peuple le plus doux, le plus poli, & le plus ami des étrangers qu'il y ait dans toute la Perse. Les Européens y sont vus de très-bon œil, & y jouissent d'une pleine & entière liberté. Dans le cours des guerres intestines qui ont ravagé la Perse depuis tant d'années, la Géorgie s'est toujours soutenue à-peu-près dans le même état, & s'est moins ressentie qu'aucune autre province de cet empire, de la calamité des tems : elle est en effet moins exposée que toute autre aux incursions des ennemis.

Tifflis est une ville bien policée où l'air est excellent, qualité qui en rend le séjour préférable à beaucoup d'autres : on peut y transporter de la mer Noire, par la route d'*Akalzike*, les marchandises d'Europe, & les répandre de-là dans toute la Perse avec une extrême facilité. L'on est également à même de s'y pourvoir des marchandises de Perse, des

Géorgie. Indes, & de leur donner cours par la mer Noire, en suivant la même route. Sa position la met à portée de toutes les villes de Perse, où le commerce s'est encore soutenu, malgré le malheur des tems

*Guendjé* n'est éloigné que de six journées. Le territoire de cette ville produit une très-grande quantité de soie; &, en tems de paix, le débouché des marchandises d'Europe y est assez considérable.

*Chalmaké* n'est qu'à huit journées: la soie de cette ville y est de meilleure qualité & en plus grande abondance que celle de *Guendjé*, & l'on trouve à y débiter une plus grande quantité de marchandises d'entrée.

Érivan, qui se trouve à la même distance, offre en tems de paix des ressources immenses pour le commerce. En dix-huit journées, on se rend à Tauris, une des plus importantes villes de la Perse, où l'on trouve à acheter abondamment toutes sortes de marchandises de Perse & des Indes, & à débiter une quantité prodigieuse de celles d'Europe, de toute espèce.

La route d'Erzerom enfin n'est que de douze journées: chacun sait que cette place est l'entrepôt de toutes les marchandises que les caravanes portent de Perse à Constantinople, à

Smyrne & à Alep & de celles qu'elles en rapportent. On jugera aisément par ce que je viens de dire, que Tifflis est en effet le lieu le plus propre que l'on puisse choisir pour établir le commerce de la Perse. Les Géorgiens, aujourd'hui très-dépourvus d'argent, verraient avec un plaisir extrême l'établissement d'un commerce, qui en ferait circuler dans le pays une très-grande quantité. Le prince de Géorgie est aidé dans le gouvernement par quinze à seize sénateurs, choisis entre les plus nobles, les plus riches, & les plus savans personnages du pays, & dont on pourrait aisément captiver les bonnes graces. Géorgie.

Je ne dois pas oublier de dire que, pour bien débuter dans ce pays-là, & commencer d'accréditer notre nation, il faudrait que les négocians, que l'on mettrait à la tête de ce commerce, fussent des gens d'une probité reconnue, aisés & coulans dans les affaires, de bonnes mœurs, & remplissant tout au moins, avec la plus scrupuleuse exactitude, les devoirs extérieurs de la religion. Ce dernier article sur-tout est indispensable pour réussir chez un peuple religieux, extrêmement attaché à la religion chrétienne, méprisant souverainement tous ceux qui paraissent en négliger tant soit peu les observances.

Géorgie.

Rien de plus charmant que les femmes de Géorgie : je n'ai pu les voir sans admiration, & je tiens pour impossible de les regarder sans les aimer ; il est aussi rare d'y appercevoir une laide femme, que d'en trouver une parfaitement belle ailleurs. On ne saurait imaginer des traits plus réguliers, une taille plus élégante, plus de graces dans le maintien, que n'en offrent la plupart des Géorgiennes ; on dit même que la merveilleuse beauté des femmes de ce pays empêcha Mahomet d'y pénétrer. N'est-ce pas faire trop d'honneur à la retenue de ce prophète ? on sait du moins que, sur cet article, il a mis ses sectateurs à leur aise.

L'habit des Géorgiennes est le même que celui des Persannes ; mais elles semblent avoir emprunté de nous la mauvaise habitude de se farder à l'excès, méthode qui, comme parmi nous aussi, gâtent les plus belles. On assure que leur caractère ne répond pas toujours à la beauté de leurs traits ; cela se voit également ailleurs ; mais je doute que, dans aucun pays, les femmes aient un penchant plus décidé pour les hommes : il semble que ces belles Géorgiennes ne se croyent faites que pour donner de l'amour & pour en prendre.

La noblesse exerce sur ses vassaux un pouvoir plus que tyrannique : les biens, la liberté, la

vie même de ces malheureux appartiennent aux seigneurs; ils ont droit de les faire travailler tant qu'ils veulent, sans leur donner ni paie, ni nourriture. Ils prennent leurs enfans, les vendent, ou les gardent esclaves; mais sur-tout ils ont soin de vendre les femmes; l'extrême beauté du sexe rend pour eux ce commerce aussi facile que lucratif.

Géorgie.

Il règne en Géorgie une grande liberté de religion; chacun est le maître d'adopter & de pratiquer celle qui lui paraît la meilleure ou la plus commode: aussi les habitans de cette contrée sont-ils un mélange de quantité d'autres peuples: on y voit des Arméniens, des Juifs, des Turcs, des Persans, des Indiens, des Tartares, des Moscovites, & même des Européens; mais les Arméniens y forment le plus grand nombre. Il règne, entr'eux & les Géorgiens, une haine que nourrit la différence de leurs mœurs & de leur caractère. Les premiers sont plus intrigans, plus souples; ils remplissent tous les bas emplois, & n'en trouvent aucun de vil, dès qu'il est lucratif. Les Géorgiens, au contraire, ont beaucoup d'orgueil, de faste & de hauteur; ils regardent les Arméniens comme nous regardons les juifs, & ne s'allient pas plus avec eux.

Les Géorgiens ont un patriarche, qu'ils

Géorgie. nomment *catholicos*. Ils ont auſſi un archevêque & pluſieurs évêques, tous ſubordonnés au patriarche. Leurs égliſes ſont aſſez propres dans les villes, & fort ſales à la campagne. La plupart de ces demeures ſont bâties ſur le haut des montagnes ; on peut les appercevoir de trois ou quatre lieues ; on les ſalue de cette diſtance, on en approche rarement, & on n'y pénètre preſque jamais.

Les prêtres de ce pays ſont mariés : le rit grec qu'ils ſuivent, ne les oblige point au célibat ; en revanche le ſacerdoce ne les affranchit pas de l'eſclavage ; les nobles ſont en poſſeſſion de les tyranniſer comme les autres vaſſaux.

Preſque tous ces nobles ſont mahométans, depuis que le vice-roi de Géorgie eſt contraint de profeſſer cette religion ; ce qui n'empêche pas ce prince de nommer à toutes les prélatures, & d'y placer ſes parens. Il arrive ſouvent même que ce patriarche eſt ſon frère. Il pourrait arriver auſſi qu'en cas de mort du premier, ce patriarche ſe fît mahométan pour devenir vice-roi.

La nobleſſe qui traite ſes vaſſaux en eſclaves, le devient elle-même du prince, pour en obtenir des penſions & des emplois. L'uſage de vider les procès par la voie des armes eſt

eſt très-commun parmi les nobles ; on appèle cela aller au *tribunal de Dieu.* Lorſque les juges n'ont pu éclairer ni même ajuſter une querelle entre deux gentilshommes, on leur permet de ſe battre en champ-clos. Les deux champions ſe confeſſent, communient ; après quoi, ils en viennent aux mains, & le vaincu eſt réputé avoir tort. On lit quelque choſe de ſemblable dans notre hiſtoire : effectivement cette manière d'éclaircir une difficulté, avait lieu chez nos ayeux, parce que nos ayeux étaient barbares, comme le ſont encore aujourd'hui les Géorgiens; peut-être même pourrait-on trouver quelque point de reſſemblance entre ceux-ci & les Français de nos jours.

Géorgie.

De Tefflis, nous fîmes quelques excurſions à *Suram*, à *Gory* & à *Aly*, qui, après la capitale, ſont les ſeules villes de la Géorgie; & j'avoue que nous fûmes aſſez mal dédommagés de nos courſes. *Suram* n'eſt, à proprement parler, qu'un bourg; ce qui la fait connaître & valoir, c'eſt la fortereſſe qui en eſt proche : elle eſt grande, bien conſtruite, & n'a toutefois que cent hommes de garniſon.

A peu de diſtance de Suram, eſt une très-belle plaine, très-bien cultivée & couverte de boſquets, de villages, de collines, de maiſons

Géorgie. de plaisance & de petits châteaux des seigneurs géorgiens. On nomme cette contrée *Semache*, nom géorgien, qui signifie trois châteaux. Les Géorgiens prétendent que Noé, au sortir de l'arche, vint habiter ce canton, & que ses fils y bâtirent chacun un château. N'est-ce pas un peu abuser du terme ? Quoiqu'il en soit, on assure que telle est l'étymologie de cette plaine. On apperçoit encore dans cette contrée des restes d'un état plus florissant. Si, dans la Géorgie, quelques misérables villages ont conservé le nom de ville, c'est qu'ils en eurent autrefois l'étendue & la forme.

Le royaume de Caket est voisin de la Géorgie ; il s'étend fort loin dans le mont Caucase ; il n'a plus qu'une seule ville, qui est sa capitale ; elle donne son nom à tout le royaume, où les ruines anciennes ne sont pas moins fréquentes, ou moins remarquables qu'en Imirette & en Géorgie.

Le 10, le préfet des capucins fit part de mon arrivée au vice-roi. J'étais bien aise de le voir & de lui présenter les passe-ports du roi de Perse. Il ordonna au préfet de me dire de sa part que j'étais le bien-venu, & que je lui ferais plaisir de l'aller voir le plutôt que je pourrais. Le 12 au matin, il m'envoya dire par un gentilhomme, qu'entrant dans une

ſemaine de réjouiſſances, pendant laquelle il y avait tous les jours feſtin à la cour, il déſirait que je m'y rendiſſe. Géorgie.

Il était près de midi, quand nous allâmes au palais. Le père Raphaël & le préfet nous accompagnèrent. Le prince était dans une ſalle de cent dix pieds de long, ſur quarante de large, bâtie au bord du fleuve, & ouverte de ce côté-là; le plat-fond travaillé à la moſaïque, était poſé ſur quantité de piliers peints & dorés, de trente-cinq à quarante pieds de hauteur; toute la ſalle était couverte de beaux tapis. Ce vice-roi ſe fait ſaluer, la première fois qu'on l'approche, comme fait le roi de Perſe. On ſe met à genoux, à deux ou trois pas de ſa perſonne, & on baiſſe la tête juſqu'à terre trois fois de ſuite. Les Européens ont toujours fait difficulté de ſaluer de cette manière les princes orientaux; on les diſpenſe quelquefois de ce ſalut, en diſant qu'ils ſont d'un autre monde, & qu'ils ignorent les uſages du pays. Je ſaluai le prince, en m'inclinant trois fois, mais ſans me mettre à genoux; deux gentilshommes ſervans me conduiſirent enſuite à ma place.

Pendant que je faiſais la révérence, un gentilhomme qui avait pris à la porte de la ſalle les lettres-patentes du roi de Perſe, que je te-

Géorgie.

nais à la main, & le préſent que j'avais apporté, & les avait arrangés dans un grand baſſin d'argent, mit ce baſſin aux pieds du prince, qui prit la patente, l'ouvrit, la porta à la bouche & au front, en ſe levant de ſon ſiége; il la donna enſuite à ſon premier miniſtre, qui lui en fit la lecture. J'ai ſu depuis que le prince & ſes fils avaient dit qu'ils n'en avaient pas vu de plus expreſſe ni de plus honorable; tous les grands en admirèrent le caractère doré & les moreſques dont les marges, qui étaient fort grandes, étaient embélies.

Je ne dis rien au vice-roi en le ſaluant; il ne me dit mot non plus, & ne fit pas le moindre ſigne. Un moment après qu'on eut ſervi, il m'envoya, ſur une aſſiète d'or, la moitié d'un grand pain qui était devant lui, & me fit dire par l'écuyer tranchant qui me l'apporta, que *j'étais le bien-venu*; un peu après, il m'envoya demander en quel état était la guerre des Turcs avec les Polonais. Au ſecond ſervice, il nous fit verſer du vin de ſa bouche, dans la taſſe où il buvait; au troiſième ſervice, le prince nous fit encore plus de careſſes; il nous envoya une partie du rôti qu'on avait ſervi devant ſa perſonne, ſavoir, un faiſan, deux perdrix & un quartier de biche; il nous fit dire que *le vin faiſait trou-*

*ver le gibier bon ; toutefois il avait recommandé qu'on ne nous pressât pas de boire.* Je recevais tous ces honneurs avec de profondes inclinations, & sans rien répondre. Nous nous levâmes de table, après y avoir demeuré trois heures ; nous fîmes une grande révérence au prince, en nous retirant ; il m'envoya dire encore une seconde fois, que j'étais le bien-venu.

Géorgie.

Le 16, le prince me fit inviter à la noce de sa nièce. J'allai au palais avec le préfet & le père Raphaël. La cérémonie du mariage était presqu'achevée quand nous arrivâmes : j'avais grande envie de la voir ; mais la salle était si remplie de dames, qu'on n'y laissa entrer que le prince, ses proches parens, le *catholicos* & les évêques.

Le festin de la noce se fit sur une terrasse du palais, entourée d'estrades élevées de deux pieds ; la terrasse était couverte d'un grand pavillon : le prince se plaça au fond, sur une estrade plus élevée que les autres, & couverte d'un dais fait en dôme ; son fils & ses frères étaient à sa droite, les évêques à sa gauche ; le mari était au milieu d'eux. Le prince me fit asseoir avec les capucins, immédiatement après les évêques : les joueurs d'instrumens étaient au bas de la salle. Un peu après

Géorgie.

que nous fûmes placés, le mari entra, conduit par le *catholicos :* aussitôt qu'il eût pris sa place, les parens du prince vinrent lui faire un compliment & un présent, chacun selon son rang.

On servit bientôt le souper : ce que j'y trouvai de plus admirable, était le buffet : il était composé d'environ cent vingt vases à boire, tasses, coupes & cornes, soixante flacons & douze brocs ; les brocs étaient presque tous d'argent ; les flacons étaient d'or lisse ou émaillé ; les tasses & les coupes étaient, les unes d'or lisse, d'autres d'or émaillé, d'autres couvertes de pierreries, & plusieurs étaient d'argent ; les cornes étaient garnies comme les plus riches tasses : ces cornes sont de diverses grandeurs ; les plus ordinaires sont hautes d'environ huit pouces, fort noires & fort polies ; il y en a même qui sont de rhinoceros & de bêtes fauves ; les communes ne sont que de bœufs & de moutons : l'usage de s'en servir pour boire, & de les enrichir, est ancien chez les Orientaux.

Le repas dura long-tems. On ne but pas d'abord ; ce ne fut qu'au troisième service qu'on s'échauffa, & on le fit d'une manière étonnante : on buvait les santés, ainsi que je vais le raconter ; on donnait aux huit personnes

les plus proches du prince, quatre à droite & quatre à gauche, huit tasses de la même grandeur, pleines de vin. Ils se levaient & se tenaient de bout, jusqu'à ce qu'ils eussent bu; ils prenaient leurs places, & l'on portait les mêmes huit tasses aux plus proches, & ainsi de suite jusqu'à ce qu'on eût fait le tour: on le recommençait avec huit tasses plus grandes. La coutume est de boire la santé des grands après celles des autres, avec de plus grandes coupes; on but de cette façon pendant les deux dernières heures que dura le festin. Les capucins & moi, nous étions exempts de boire: je serais mort sur la place, si j'eusse autant bu que mes voisins; mais le prince eut l'attention d'ordonner qu'on ne nous portât point de santés.

Céorgie.

Lorsqu'on commença à porter les santés, les corps commencèrent à sonner; ils étaient entremêlés de voix; le concert enchantait l'assemblée; quant à moi, je n'y trouvais rien d'agréable. Le prince, qui s'en divertissait fort, & en qui la gaîté opérait, fit dire au préfet de faire apporter son épinette. La fantaisie du prince causa une grande peine au père capucin: ma présence était la principale cause de son déplaisir; il craignait que je ne racontasse par-tout comment un préfet des missions s'é-

Géorgie.

tait prostitué jusqu'à faire le métier d'un joueur de violon devant un prince mahométan, dans une assemblée d'infidèles & d'hérétiques, qu'on pouvait appeler, dans l'état où le vin les avait mis une troupe d'ivrognes. Quand l'épinette eut été apportée, on la plaça sur un carreau, au milieu de la salle. Le préfet fut obligé d'en jouer; & le prince lui ayant fait dire de chanter & de jouer tout ensemble, il se mit à chanter le *Magnificat*, le *Te Deum*, le *Tantum ergo*, ensuite des chansons, des airs de cour en italien & en espagnol, parce que l'air des hymnes ne réjouissait pas beaucoup le prince. L'épinette était mal accordée; le préfet en jouait par dépit: on peut juger que son concert était un fort mauvais divertissement; il fit pourtant celui du prince pendant deux heures. Pendant ce tems, un évêque géorgien se mit à discourir avec le père Raphaël, & lui témoigna combien il était scandalisé de voir le préfet divertir l'assemblée dans un festin, de la même sorte dont il prétendait louer Dieu à l'église.

Nous nous retirâmes à minuit, après avoir pris congé du prince avec une grande révérence. Il me demanda, avant de me laisser aller, comment se portait le roi d'Espagne, son parent, & but à sa santé, dans une tasse

garnie de pierreries ; il voulut que les capucins & moi, buſſions la même ſanté dans cette riche coupe. Géorgie.

Le 20, je ſuppliai le préfet & le père Raphaël de rendre grace au prince, des honneurs qu'il m'avait faits, & de le prier de me donner un officier pour me conduire juſqu'à *Irivan*, ville capitale de l'Arménie majeure : le prince agréa le remercîment & la demande. Le 25, le prince m'envoya un préſent de vin, & me fit dire qu'il avait nommé un perſan de ſa maiſon pour me conduire. Le ſoir le ſecrétaire du chancelier du prince m'amena cet officier ; il lui remit, en ma préſence, la lettre d'ordre pour cette commiſſion : en voici la traduction.

DIEU.

« On charge, ſous de rigoureuſes peines, » le noble ſeigneur, ÉMIR AGA, de faire » exécuter exactement la teneur de la patente » que le feu roi (lequel a été ici-bas maître » de la fortune, & qui eſt préſentement » au ciel), a donné à meſſieurs Chardin & » Raiſin, Européens, Français ; en vertu de » laquelle les juges des places, les prévôts » des grands chemins, les receveurs des péa-

Géorgie.

» ges & toutes sortes d'officiers de l'empire, » sont obligés de leur faire honneur, & se » doivent bien garder d'exiger d'eux nul droit » que ce soit.

» Ledit ÉMIR AGA s'appliquera à les con- » duire à la bénite ville d'Erivan, sans qu'ils » reçoivent en chemin aucun dommage ou » déplaisir, afin que rien ne les empêche » d'aller contens au palais de l'APPUI DU » GENRE HUMAIN. Les gens à qui l'on mon- » trera ce commandement, prendront garde » de n'y contrevenir aucunement. Fait au » mois de Zalcadé le sacré, l'an de l'Hegiré, » 1083 ».

Je donnai une pistole au secrétaire du chancelier, pour le droit qu'il a sur les expéditions de cette nature, & je partis de Tifflis, le 28, sur les onze heures du matin. Je fis ce jour-là deux lieues, & je couchai dans un gros village bâti sur le fleuve *Kur*. Le 1$^{er}$. mars, je fis huit lieues dans une belle plaine ; j'arrivai, sur les trois heures, à un village de cent cinquante maisons, nommé le village du Pont, parce qu'il y en a un fort beau sur un fleuve qu'on nomme *Tabadi :* ce pont est situé entre deux montagnes, qui ne sont séparées que par le fleuve ; il est soutenu par quatre arches, inégales en hauteur & en largeur ; on

les a faites d'une forme irrégulière, à cause de deux grandes masses de roche, qui se sont trouvées dans le fleuve, sur lesquelles on a fondé autant d'arches : celles des deux bouts sont creuses, ouvertes d'un & d'autre côté, & servent à loger les passans ; on y a pratiqué des petites chambres & des portiques, qui ont chacun une cheminée. L'arche qui est au milieu du fleuve, est percée de part en part, & a deux chambres aux bouts avec deux grands balcons ouverts, où l'on prend le frais avec plaisir dans l'été ; on y descend par deux degrés, qu'on a ménagés dans l'épaisseur de l'arche. Tout près de ce beau pont, on trouve un caravanserail, qui commençait à tomber & à se ruiner ; la structure en est magnifique : il y a plusieurs chambres sur l'eau, dont chacune a un balcon. Je n'ai point vu de plus beau pont, ni de plus beau caravanserail, dans toute la Géorgie.

Géorgie.

Les caravanserails sont de grands bâtimens pour mettre à couvert les voyageurs : on n'en trouve guère sur les grands chemins dans la Turquie, parce qu'on n'y voyage qu'en grandes troupes, où chacun porte sa tente, comme à l'armée ; mais il y en a par-tout dans l'empire de Perse : il n'y en a point dans le Mogol ; c'est que l'air y étant chaud en tout

Géorgie.

tems, on aime mieux se loger à l'air, soit à l'ombre des arbres, soit sous des portiques, que dans des chambres. En Perse, les caravanserails des villes & ceux de la campagne sont faits presque de même sorte : ce sont de grands édifices de vingt pieds de haut, avec des chambres tout du long sur une ligne, comme les dortoirs des moines, n'ayant guère que huit pieds en carré, toutes sans fenêtres, de façon que le jour n'y entre que par la porte. Chaque chambre a un vestibule de même largeur, ouvert sur le devant, avec une petite cheminée à côté, dont la couverture est en dôme : un corridor règne tout le long des chambres, derrière les chambres, sont les écuries, bâties autour de l'édifice comme des allées; on y trouve, des deux côtés, des portiques élevés & profonds avec de petites cheminées au fond, pratiquées dans la muraille; c'est où logent les valets, dans le mauvais tems, & où ils font la cuisine. Au milieu de la cour il y a ordinairement un grand bassin d'eau vive. Ces caravanserails sont couverts en terrasse; les entrées sont des portiques avec des boutiques des deux côtés où l'on vend les alimens les plus communs.

On ne trouve rien en entrant dans ces sortes d'hôtelleries que les quatre murailles. Chacun

ſe met dans la première chambre qu'il trouve vuide. Il y demeure tant qu'il lui plaît, & il s'en va ſans qu'on lui demande rien ; les gens riches donnent au valet du concierge quelque choſe en ſortant. Le concierge vend communément ce qu'il faut pour les chevaux, & les choſes les plus néceſſaires de la vie. Géorgie.

Les caravanſerails des villes ſont de deux ſortes ; les uns, pour les voyageurs & les pélerins ; les autres, pour les marchands. Ceux-ci appartiennent, les uns au domaine, les autres à des particuliers. Il faut obſerver que dans toutes les villes, chaque caravanſerail eſt particulièrement deſtiné, ou aux gens de certains pays, ou aux marchands de certaines marchandiſes. Ainſi, lorſqu'on veut ſavoir des nouvelles de quelqu'un qui eſt de *Médie* ou de *Caldée*, on n'a qu'à s'adreſſer aux caravanſerails où les caravanes de ces lieux viennent loger.

Les Perſans diſent que les palais & les hôtelleries s'appèlent du même nom, pour faire ſouvenir les hommes qu'ils ſont voyageurs ſur la terre. Suivant un auteur perſan, un *derviche* qui voyageait en Tartarie, étant arrivé dans la ville de *Balk*, s'en alla loger dans le palais royal, le prenant pour un caravanſerail. Il y

Géorgie. entre, & ayant regardé de tous côtés, il va se placer sous une belle galerie, met à terre son petit sac & son petit tapis qu'il étend, & s'assit dessus. Les gardes l'ayant apperçu lui crièrent de se lever, en lui demandant en colère : *qu'est-ce qu'il prétendait faire.* Il répondit *qu'il prétendait passer la nuit dans ce caravanserail.* Les gardes se mirent à crier plus fort, *qu'il s'en allât, & que ce n'était pas ici un caravanserail, mais le palais du roi.* Le roi, qui se nommait Ibrahim, étant venu à passer, se mit fort à rire de la bévue du derviche ; & l'ayant fait appeler, il lui demanda, *comment il avait si peu de discernement que de ne pas distinguer un palais d'avec un caravanserail. Sire,* se met à dire le derviche, *que votre majesté daigne souffrir que je lui fasse une question : qui a logé premièrement dans cet édifice, après qu'il a été fini ? Ce sont mes ancêtres,* répondit le roi. *Après eux, Sire, qui est-ce qui y a logé,* reprend le bon homme ? *C'est mon père,* répondit le roi. *Et après lui, qui en a été le maître ? Moi,* répliqua le roi. *Et de grace, Sire, qui en sera le maître après vous ? Ce sera mon fils,* répondit le prince. *Ah Sire,* reprit le bon derviche, *un édifice qui change si souvent d'habitant est une hôtellerie & non pas un palais.*

Le 2 & le 3, nous fîmes dix-sept lieues.

dans des montagnes fort rudes & difficiles à traverser. Le 4, notre trajet fut de trois lieues seulement. On ne trouve sur toutes ces montagnes, qui font partie du mont Taurus, ni caravanserail, ni lieux publics. On loge chez les paysans, où je ne manquais de rien, car mon conducteur prenait les devans à la moitié du chemin, & quand j'arrivais au village, j'y trouvais mon logis préparé, grand feu allumé, & le souper prêt. La nuit, ma chambre était gardée par des gens du village qui faisaient sentinelle, tant pour exécuter ce qu'on leur commandait, que pour veiller à ma sûreté, quoiqu'il n'y eût rien à craindre. Géorgie.

Le 5, nous fîmes cinq lieues pour traverser une affreuse montagne; je pensai mourir de fatigue cette journée; deux hommes me soutenaient, un troisième menait mon cheval. Toute la montagne était couverte de neige; on n'y appercevait ni arbres, ni plante; elle sépare la Géorgie de l'Arménie. Nous nous arrêtâmes à un gros bourg situé au bas de la montagne que nous venions de passer, & sur le bord du fleuve *Zangui;* ce fleuve arrose une partie de l'Arménie majeure. Le 6, je continuai le voyage à demi-mort de froid; & nous logeâmes dans un beau monastère d'Arméniens. Les moines me reçurent avec beau-

Géorgie.

coup de cordialité; mais il n'y eut jamais moyen d'obtenir d'eux une volaille pour me faire du bouillon, parce qu'on était en carême. Mon conducteur eut besoin de toute son autorité & fut même obligé de lever le bâton pour me faire donner des œufs. Le 7, je partis à la pointe du jour; je fis neuf lieues dans des plaines couvertes de neige; les rayons du soleil qui les éclairent causent aux yeux & au visage une douleur cuisante qui affaiblit la vue : les gens du pays mettent un mouchoir clair de soie verte ou noire devant les yeux; ce qui ne fait que diminuer le mal. A l'entrée de la nuit nous arrivâmes à *Irivan*.

---

CHAPITRE IV.

Arménie.

## CHAPITRE IV.

*Description de l'Arménie majeure. — Sa célébrité. — Situation de la ville d'Irivan sa capitale. — Détail sur le clergé arménien. — Religion des Arméniens. — Le fleuve Araxe, montagne d'Ararat. — Ville de Tauris & de Casbin. — Arrivée de Chardin à Ispahan.*

Si l'on en croyait les modernes Arméniens, leur pays aurait formé le premier empire du globe. La raison qu'ils en donnent est que le mont Ararat est en Arménie, & que c'est sur le mont Ararat que se reposa l'arche de Noé. Certains auteurs prétendent que le paradis terrestre y était situé. On a tant de fois placé & déplacé ce jardin merveilleux, qu'on ne peut rien statuer de solide à cet égard. Mais il faut d'autres titres qu'une antique population, pour mériter une place distinguée dans l'histoire; il est évident, par la lecture réfléchie des écrivains de l'antiquité, que l'Arménien n'a presque jamais été à lui-même : trop

Arménie.

timide pour ſe créer une patrie, trop peu éclairé pour ſe choiſir des protecteurs parmi les grandes puiſſances qui ſe partageaient le ſceptre de l'Aſie; il fut toujours l'eſclave paiſible du premier conquérant qui voulut le ſoumettre.

L'Arménie fait aujourd'hui partie de l'empire des Perſans & des Turcs. Ces deux puiſſances combattirent long-tems pour la poſſeſſion entière de ce pays, & finirent par le partager entr'elles. Il réſulte de ce partage que la Haute-Arménie, ou l'Arménie majeure, eſt une province de Perſe, & l'Arménie mineure une province de Turquie.

J'allai deſcendre à Irivan à la maiſon d'un arménien de mes amis, nommé *Azarie ;* je le trouvai indiſpoſé & au lit; il ſe leva néanmoins pour aller donner des nouvelles de mon arrivée : il alla au palais, mais il ne put voir le gouverneur qui était retiré dans l'appartement de la princeſſe ſa femme: un eunuque fit le meſſage.

Irivan eſt une ville grande, mais ſale, & moins peuplée que ſon étendue ne l'annonce. Ses jardins occupent la plus grande partie de ſon enceinte ; ſes principaux bâtimens ſont l'évêché & l'égliſe; la moſquée de *Deuf-Sultan*, nom de ſon fondateur; quelques caravanſerails; encore tous ces édifices ſont-ils d'un

goût aſſez médiocre. La ville eſt ſituée entre deux fleuves, l'un nommé le Zengui, l'autre d'un nom arménien qui ſignifie *quarante fontaines ;* on dit qu'il a un pareil nombre de ſources, mais ſon cours eſt peu étendu. La principale place d'Irivan eſt de forme carrée, très-vaſte & entourée d'arbres : elle ſert aux exercices & aux divertiſſemens uſités parmi cette nation, tels que les carouſels, les courſes, la lutte, le manége. La fortereſſe eſt ſéparée de la ville, & en forme, pour ainſi dire, une autre ; on y compte juſqu'à huit cents maiſons toutes habitées par des perſans naturels ; les Arméniens n'y ont que des boutiques, encore n'y peuvent-ils pas reſter la nuit. Cette fortereſſe eſt défendue, d'un côté, par trois murailles de briques & garnies de créneaux ; un épouvantable précipice, au fond duquel paſſe le fleuve Zengui, la défend du côté opposé. C'eſt dans cette citadelle & ſur le bord de ce précipice, que ſe trouve le palais du gouverneur ; ſituation qui ſemble rappeler à cet officier les périls, qui dans cet empire & ſur-tout dans ceux de l'Aſie, avoiſinent toujours les grandes places. Arménie.

Le fleuve Zengui, dont je viens de parler, traverſe une partie de l'Arménie, & tire ſa ſource d'un lac à trois petites journées d'Irivan :

Arménie. ce lac eſt très-profond & a vingt-cinq lieues de circonférence; au centre de ce lac eſt une petite île, & au milieu de cette île un monaſtère; le prieur a le titre d'archevêque, & prend celui de patriarche, dignité que celui d'Arménie lui conteſte.

Nous ne vîmes dans cette ville aucune marque réelle d'antiquité; je la crois moins ancienne qu'une partie des couvens épars dans ce canton de l'Arménie; ils ſont au nombre de vingt-huit, parmi leſquels on en compte cinq de femmes; il n'y en a que deux de conſidérables; le nom du premier dérive de ce que ſon égliſe eſt bâtie ſur un puits, où ſaint Grégoire fut, dit-on, jeté, comme autrefois Daniel dans la foſſe aux lions, & nourri miraculeuſement comme ce prophète. Le ſecond monaſtère, également habité par des hommes, eſt extrêmement révéré des Arméniens, parce que, diſent-ils, Jéſus-Chriſt y apparut, de la manière la plus diſtinguée, à ſaint Grégoire, qui fut le premier fondateur de cette égliſe & le premier patriarche de l'Arménie. Ils ajoutent que le fils de Dieu traça lui-même, avec un rayon de lumière, le deſſin de cette égliſe, qui n'offre cependant rien de merveilleux, ni dans ſon plan, ni dans ſa ſtructure: c'eſt un bâtiment des plus

maſſifs & des moins éclairés; l'intérieur de l'édifice ne renferme aucun ornement; ce qu'on nomme le tréſor de l'égliſe, pourrait ſervir de pendant au tréſor de ſaint Denis en France. Arménie.

On y voit des croix & des calices d'or, & des chandeliers d'argent d'une grandeur prodigieuſe, des châſſes de même métal; on y révère ſur-tout un grand nombre extraordinaire de reliques, entre autres une côte de ſaint Jacques, un doigt de ſaint Pierre, deux doigts de ſaint Jean Baptiſte & un bras de ſaint Grégoire, le même qui a fait bâtir cette égliſe, le même qui paſſe pour avoir converti toute l'Arménie, & que, par cette raiſon, les Arméniens ont appelé l'*illuminateur*. A l'égard du monaſtère en queſtion, c'eſt la demeure ordinaire du patriarche d'Arménie; il ne lui eſt permis de s'en abſenter, que pour des cauſes entièrement relatives à ſon miniſtère; mais il n'obſerve pas toujours cette loi à la rigueur. Plus d'un exemple prouve que la réſidence n'eſt pas plus agréable à ces prélats d'Aſie, qu'à certains prélats d'Europe.

La vénération ſuperſtitieuſe que les Arméniens montrent pour le monaſtère d'*Elmiazin*, eſt nourrie par des légendes remplies de miracles. Les plus dévots ſe font un point de religion de faire une fois en leur vie le pé-

lerinage d'*Elmiazin*, comme les Grecs font
Arménie. celui de Jérusalem & les Turcs celui de la Mecque, & ils vont recevoir là des bénédictions, en échange des offrandes qui fournissent aux dépenses de l'autel & à l'entretien de ses ministres.

La discipline monastique de ce couvent est extrêmement sévère; les moines ne boivent point de vin; ils sont souvent en prières, sans interruption, depuis minuit jusqu'à trois heures de l'après-midi, lisant pendant tout cet espace de tems le pseautier tout entier, sans compter d'autres prières & autres exercices spirituels; mais l'abstinence & la mortification de ces religieux, sont surpassées par celles des *giekniahorés*, ou hermites qui consacrent leur vie entière à la contemplation, & qui habitent les cimes des rochers. Au commencement de ce siècle, les prédications des missionnaires jésuites furent si efficaces & convertirent à l'église romaine tant d'Arméniens, dont quelques-uns étaient des personnages importans, que les évêques s'adressèrent à la Porte pour demander le renvoi des convertisseurs, ou au moins pour arrêter les effets de leur zèle. On conte que, comme un de ces prélats, appelé *Ephaim*, se plaignait au grand-visir de ces progrès des catholiques, le visir lui répondit:

« Eh ! qu'importe, les catholiques ſont des » infidèles; mais que le cochon ſoit blanc, » rouge ou noir, il eſt toujours un cochon, » & nous ne voulons pas nous mêler de leurs » querelles ». Arménie.

Une des principales fonctions du clergé arménien eſt de réciter des prières ſur les tombes, & ces prières ſont quelquefois continuées, & par conſéquent payées pour des années entières. On voit beaucoup de ces pauvres prêtres ainſi occupés à Conſtantinople, particulièrement dans le cimetière des Arméniens, au lieu appelé le *champ des morts*.

Ils ont quelques cérémonies funèbres fort ſingulières; une veuve va une fois par an, tant qu'elle reſte veuve, viſiter le tombeau de ſon mari, accompagnée par pluſieurs de ſes parens : après quelques plaintes, quelques demandes, quelques révérences faites au mort, ſa douleur devient extravagante, ſes lamentations ſe font entendre au loin, juſqu'à ce que ſes amis compatiſſans lui adreſſent des paroles de conſolation, & la cérémonie eſt terminée par un bon repas où l'on boit d'excellent vin.

Depuis long-tems les Arméniens n'exiſtent plus en corps de nation, après avoir été célèbres par la richeſſe & le faſte de leurs mo-

Arménie.

narques. Cependant alternativement conquis par les Turcs & par les Perfans, ils ont confervé leur langue quoiqu'elle ne foit pas en ufage à Conftantinople, ainfi que le fouvenir de leur ancien royaume. Difperfés dans toute l'Afie, ils exercent leur génie naturel pour le commerce, principalement dans les fpéculations qu'ils font en matière de change & de banque; & ceux d'entr'eux qui font de grandes fortunes, aiment mieux vivre à Conftantinople que de retourner dans leur pays.

*Sha-Abbas*, roi de Perfe, après avoir forcé une colonie d'Arméniens de fe tranfporter à Ifpahan pour y mettre leur induftrie à profit, leur accorda des priviléges qui leur firent oublier *Julfa*, leur première demeure. Ils font naturellement propres au commerce, adroits & fins avec ceux qu'ils connaiffent, réfervés avec les étrangers, tempérans par économie & par avarice, humbles & accommodans pour leurs intérêts, caractère d'après lequel ils doivent faire rarement banqueroute.

Leurs mœurs domeftiques font févères, & leur efprit, prefque fans exception, lent & fournois. Les femmes, quand elles font jeunes, ne le cèdent guère en beauté aux Circaffiennes & aux Grecques; elles n'ont prefque point de communication avec les hommes, &

cette févérité qui ne leur permet pas de goûter les plaifirs dont jouiffent les femmes des autres nations, les préferve du libertinage.

Arménie.

L'Arménie ne conferve rien aujourd'hui de fon ancienne fplendeur, & fes habitans miférables chez eux, ou exilés de leur pays, n'offrent pas même l'ombre de leur ancienne richeffe. Comme les Juifs, ils gémiffent fous une domination étrangère, & font obligés de fuir leurs demeures & la terre où font les tombeaux de leurs pères, pour fe dérober à la tyrannie qui les opprime depuis plus de trois fiècles.

Le patriarche d'Arménie a pour fuffragans une vingtaine d'évêques, pour la plupart tirés d'entre les moines. Ces évêques paffent pour être les grands docteurs des Arméniens, ce qui ne veut pas dire beaucoup. Au furplus toutes les dignités eccléfiaftiques font mifes à l'encan chez les Arméniens. Les évêques achètent leur office du patriarche, que lui-même achète le fien des Mahométans.

Les prêtres féculiers de ce pays font tous mariés, ou du moins peuvent fe marier comme les laïcs ; il leur eft feulement défendu de dire la meffe durant les fept premiers jours de leur mariage, & de voir leurs femmes plutôt que fept jours après l'avoir dite ; mais cette

Arménie. contrainte n'a lieu que pour une fois. Il eſt libre enſuite à ces prêtres d'en uſer comme bon leur ſemble. Pour ce qui eſt des moines, ils gardent le célibat; auſſi-tôt qu'un de ces religieux a pris l'habit monacal, on le ſéqueſtre pour quarante jours, dans un lieu où il ne parle à perſonne, où même la clarté du ſoleil lui eſt interdite; une abſtinence de deux ans ſuccède à cette quarantaine, après quoi il peut manger de la viande & vivre en tout comme ſes confrères.

Au ſurplus, la religion de ces peuples ne conſiſte guère qu'en pratiques habituelles & de routine; on leur apprend, dès leur enfance, à faire le ſigne de la croix, à dire *Chriſtous*, à jeûner, c'eſt-là tout, & ils ſe figurent que c'eſt aſſez; leurs jeûnes ſont très-longs & très-fréquens; ils ſont d'ailleurs ſi rudes, qu'on n'imagine pas comment ces peuples peuvent y ſuffire. Il eſt rare de voir un arménien abjurer ſa religion : eſclave des Mahométans, vexé par ces maîtres impérieux, cette nation n'a jamais varié dans ſon culte : il eſt encore le même qu'il fut il y a douze cents ans.

Les revenus du clergé arménien ſont très-conſidérables; & ce qui contribue à les rendre tels, le croirait-on ? c'eſt la vente des ſaintes huiles; on ne peut compter toutes les vertus

ſpirituelles que leur attribuent les chrétiens de ce canton : aucune maladie de l'ame, ſelon eux, n'y peut réſiſter : d'après cette idée, que le clergé a ſoin d'entretenir, le débit de cette marchandiſe ſecrète eſt immenſe ; le patriarche la vend aux évêques & aux prêtres, & ces derniers au peuple. Il eſt également libre à tous les chrétiens de ce pays d'exercer publiquement leur religion : les Muſulmans, occupés de leurs fréquentes ablutions, & de leurs nombreuſes prières, laiſſent paiſiblement les Arméniens ſe conſumer par leurs macérations & leurs jeûnes continuels.

Arménie,

Un des principaux pélerinages de cette nation, eſt un couvent qu'elle nomme dans ſa langue le *monaſtère des apôtres*, il eſt ſitué au pied de la montagne, où l'on prétend que l'arche de Noé s'arrêta : les Arméniens croient que ce patriarche fit, au lieu même où eſt ſitué ce couvent, ſa première demeure & ſes premiers ſacrifices : après le déluge, la dévotion de ces peuples pour ce ſéjour eſt extrême, c'eſt leur terre ſainte ; la ſource de cette vénération eſt la croyance où ſont les Arméniens, que cet antique & célèbre vaiſſeau qui portait le ſecond père du genre humain, & toute ſa famille, eſt encore ſur la pointe de cette montagne : ils ajoutent que

Arménie. Dieu en a interdit l'entrée aux hommes; &, en effet, il ferait difficile qu'aucun homme parvînt jufques-là. Il fuffirait des feuls obftacles naturels, pour l'en empêcher, & vraifemblablement il n'en exifte pas d'autres: ce mont eft perpétuellement couvert de neiges, qui ne fondent point, & dont une partie eft peut-être auffi ancienne que l'année qui fuivit celle du déluge même. L'écriture dit fimplement, que l'arche s'arrêta fur la montagne d'*Ararat*, & il paraît qu'on s'accorde affez généralement à dire qu'*Ararat* n'eft autre chofe que l'Arménie.

Si on en croit quelques auteurs, entr'autres, l'hiftorien Jofeph, on montrait de leur tems les reftes de l'arche, & on prenait comme préfervatif falutaire la poudre dont elle était enduite; ce fait contredit l'opinion des Arméniens: ils difent qu'un moine d'*Onmaoin*, nommé Jacques, & qui fut depuis évêque de *Niosibe*, réfolut de parvenir jufqu'au fommet de la montagne dont il s'agit, ou de périr dans ce hardi deffein: il arriva, non fans peine, jufqu'au milieu du mont: il crut même pouvoir paffer outre; mais, chaque matin, il fe retrouvait au même endroit, d'où il était parti la veille: enfin, Dieu touché de fa perfévérance, lui envoya, par un ange, une pièce

de l'arche, en lui ordonnant de renoncer à une entreprise qui était contraire à sa volonté, &, par conséquent, au-dessus des forces humaines : pour moi, je suis persuadé qu'un ange est fort peu nécessaire pour empêcher les hommes trop curieux d'arriver au sommet de cette affreuse montagne, & que, pour qu'ils y arrivassent, il faudrait que lui-même les y transportât. Arménie.

Le 8, au matin, le gouverneur m'envoya complimenter, & me fit dire que j'étais le bien-venu : le 10, il me fit prier avec tant d'empressement, d'aller le voir, & de lui porter une partie de mes bijoux, que je ne pus différer : je le trouvai dans un grand cabinet fort propre & très-éclairé ; il me fit beaucoup de caresses : il passa une heure à me demander des nouvelles d'Europe ; me fit beaucoup de questions sur les dernières guerres & sur les dispositions actuelles des états chrétiens : il me parla aussi des sciences & des nouvelles découvertes ; il passa une autre heure à considérer les pierreries que je lui fis voir : il en raisonnait en homme qui s'y connaissait bien : il met à part tout ce qui lui convint, & me retint à dîner : le dîner fini, je pris congé de lui : il commanda en ma présence à un officier, d'aller au caravanserail, dire au concierge

Arménie. qu'on eût grand ſoin de moi : il eut encore la bonté de dire à cet officier, qu'il le faiſait mon *méhemander :* on dit qu'un *méhemander* eſt comme un gentilhomme ſervant, & qu'on en donne à tous les étrangers de condition pour veiller ſur leurs beſoins.

Ce gouverneur eſt *Beiler-beg*, c'eſt-à-dire, ſeigneur des ſeigneurs : on appèle ainſi les gouverneurs des grands gouvernemens : le 11, ce ſeigneur m'envoya inviter à la noce du frère de ſon intendant, où il était ; je le trouvai fort gai & fort content ; je demeurai trois heures dans la ſalle du feſtin, où il n'y avait que neuf perſonnes, outre le marié & ſon parrain, magnifiquement vêtus, & portant un turban garni de pierreries : au-devant de la ſalle du feſtin était une cour couverte de tentes, où je trouvai, en entrant, des luteurs & des gladiateurs qui divertiſſaient la compagnie : les luteurs ſont nuds, à un petit caleçon près, fait de cuir & très-ſerré : ils ont le caleçon & tout le corps oint d'une huile mêlée de poudre de *Hanna*, ce qui les fait paraître peints en orange.

Le divertiſſement de la lutte ayant duré une heure, on fit retirer les acteurs. La cour fut ſur-le-champ couverte de très-beaux tapis ; on introduiſit la grande bande des muſiciens &

celle des danseuses : on ne fait point de fête en Perse & dans les Indes sans les y appeler : les pièces qu'elles représententroulent toujours sur des sujets amoureux. Arménie.

Les plus nouvelles actrices ouvrent la scène qui commence par la peinture de l'amour dont elles décrivent les charmes : elles y entremêlent des épisodes, où l'on trace des portraits des plus beaux hommes & des plus belles femmes, & c'est là le premier acte. On voit, au second, la troupe séparée en deux chœurs, représenter, l'un les poursuites d'un amant passionné, l'autre les dédains d'une fière maîtresse ; le troisième dépeint l'union & l'accord des amans, & c'est dans ce moment que les actrices déploient tout leur talent, & qu'elles épuisent toutes les ressources de leur art ; les chanteurs & les joueurs d'instrumens se tiennent debout, s'approchent des actrices, & cherchent, par leurs sons, à les animer & à les transporter comme hors d'elles-mêmes ; ceux en qui il reste quelque pudeur, sont obligés de se détourner, parce qu'ils ne peuvent soutenir ni l'effronterie ni la licence de ces derniers actes. Comme parmi ces actrices & ces musiciens, il y en a qui connaissent tout le monde ; elles assaisonnent leurs pièces d'anecdotes ou de descriptions au goût de ceux

Arménie. qui les font venir, ou qui doivent les payer: une chose commune entre elles, c'est de s'appeler d'un nom qui marque le prix qu'elles ont mis à leurs faveurs : la *dit tomans*, la *cinq tomans*, la *deux tomans;* un toman vaut quinze écus de notre monnaie : il n'y en a pas une qui se donne à moins d'un *toman*, & quand elles ne le valent plus, on les fait sortir de la troupe, & on en met une autre à leur place.

Les femmes publiques en Perse sont très-reconnaissables; leur voile est plus court & moins clos que celui des autres; leur contenance & leur port les font connaître au premier regard; leur nombre n'est pas fort grand dans les provinces; mais à *Ispahan*, la ville capitale, il est excessif; elles payent tribut & font un corps qui a son chef & ses magistrats, on les enregistre : c'est la coutume d'envoyer l'argent à ces sortes de femmes, en les envoyant chercher; lorsque c'est seulement pour les faire danser, on s'adresse à la supérieure, à qui on remet deux pistoles pour chacune : on leur fait un présent, quand elles ont bien dansé : quand c'est par débauche, qu'on en fait venir quelqu'une, il faut lui envoyer son prix réglé : elle vient à cheval avec une ou deux servantes & un laquais : il lui est aussi

auſſi permis d'emporter tout ce qu'elle peut du lieu où elle entre. Arménie.

Le gouverneur me pria encore à dîner, le 14 & le 15; il me faiſait beaucoup de careſſes, dans le deſſein d'avoir bon marché de moi : il n'eſt pas concevable combien de baſſeſſes font ces grands ſeigneurs, quand ils ont quelque intérêt à démêler avec des gens ſur leſquels ils n'ont point d'autorité.

Le 21 du mois, qui était celui de mars, l'artillerie & la garniſon de la forterefſe firent trois décharges, pour annoncer & pour célébrer la fête du nouvel an : on l'annonce toujours au moment que le ſoleil entre dans le ſigne du bélier, ſoit de jour, ſoit de nuit : le 22, après-midi, je fus au palais ſouhaiter la bonne année au gouverneur : je lui fis préſent d'un poignard à manche & à gaîne d'ivoire : c'eſt en Perſe une coutume, & preſque une loi de n'approcher aucun grand, ce jour-là, ſans lui faire un préſent : il fit enſuite apporter tout ce qu'il avait mis à part parmi mes bijoux : je lui vendis quarante montres & lui en fis bon marché; mon intention était de me le rendre favorable. Il m'envoya auſſitôt chez ſon tréſorier, recevoir l'argent : pendant qu'on le comptait, il vint, tenant à la main un grand miroir de cryſtal de

Arménie.

roche monté en or, qu'il avait choisi parmi ceux que je lui avais fait voir. Il me dit que l'heure était bonne, & qu'il fallait encore faire marché de cette pièce : je la lui laissai pour cinq cents écus, qu'il me fit compter sur-le-champ. Les Persans sont fort infatués de l'astrologie judiciaire, & ils rapportent à l'influence des astres tous les bons & tous les mauvais succès, quand deux astres, appelés benins, sont en conjonction : c'est ce qu'ils appèlent la bonne heure : tous les jours de l'année sont, à leur dire, heureux ou malheureux : où, pour parler comme eux, *noirs* ou *blancs* ; ils ont la même opinion sur les heures : c'est ce préjugé qui leur inspire tant de crainte de l'enchantement & du charme, tant de croyance aux talismans, & tant de confiance aux amulettes ; ils les composent avec des passages de l'alcoran, des prières mêlées de termes cabalistiques ; le tout écrit sur un papier de choix, ainsi que le tems & le lieu : ils les portent au cou, à la ceinture, mais plus communément au bras entre le coude & l'épaule ; il y en a qui portent ces sortes de papiers dans des petits étuis d'or ou d'argent pour les mieux conserver, & afin de n'être jamais obligés de les ôter ni jour ni nuit, pas même en se mettant dans le bain : j'ai vu des gens por-

ter ainsi tout l'alcoran ; enfin, il y a des gens qui les attachent au cou des bêtes & aux cages des oiseaux, même aux boutiques, dans la pensée, que cette précaution attirera les chalans. A. même.

Le 3, j'allai voir le gouverneur, & le suppliai de me donner la permission de partir, étant pressé de me rendre à la cour : je lui demandai en même tems de vouloir bien permettre au sieur Alaric de m'accompagner jusqu'à Tauris : je le veux bien, répondit ce seigneur ; je lui recommanderai d'être votre *mehemander*, ou conducteur. Le 5, le gouverneur alla au camp qu'il avait fait dresser à une lieue de la ville dans une vaste & belle prairie toujours couverte de fleurs pendant la belle saison. Les deux fleuves qui baignent les environs d'*Irivan* y serpentent agréablement, & y forment plusieurs petites îles : les tentes du gouverneur étaient magnifiques : le quartier de la princesse sa femme, ceux des plus considérables personnes qui les accompagnaient étaient séparés, & chacun dans une île ; ils communiquaient les uns aux autres par des ponts volans : les grands du royaume sont dans l'usage d'aller ainsi passer le printems à la campagne : l'après-midi je fus au camp prendre congé du gouverneur ; il me fit mille honnêtetés, & me

Arménie. donna, en me quittant, deux lettres de recommandation pour ses deux fils, qui étaient alors les uniques favoris du roi.

Le 8, une heure avant le jour, je partis d'Irivan; je fis quatre lieues à travers des côteaux & des vallées. Le 9 & le 10, nous continuâmes cette route, & le 11, nous passâmes un fleuve nommé *Horpasoui*, qui arrose toutes les terres voisines : il sépare le gouvernement de cette partie de l'Arménie dont *Irivan* est la capitale, d'avec celui de cette autre partie dont *Nacchivan* est aussi la capitale.

Cette seconde ville n'est que l'ombre de ce qu'elle fut autrefois : certains auteurs assurent qu'on y comptait jusqu'à quarante mille maisons; à peine en trouve-t-on deux mille aujourd'hui : le milieu de la ville est ce qu'il y a de mieux bâti; il offre plusieurs bazars, de grands caravanserails, des bains & d'autres édifices publics, mais la plupart sont plus utiles que magnifiques. Si on en croit quelques auteurs arméniens, Noé fut le fondateur de *Nacchivan*, & y établit sa demeure après le déluge; ce ne peut être là qu'une conjecture : celle qui porte à croire que *Nacchivan* est l'ancienne Astarate, est fondée sur la vraisemblance & sur une histoire qui se conserve dans le plus célèbre monastère de l'Arménie.

Ce fut Abas-le-Grand, qui ruina & dépeupla Nacchivan, après l'avoir conquise sur les Turcs: il en usa ainsi, parce qu'il n'espérait pas pouvoir la garder. Arménie.

Le 13, nous partîmes de *Nacchivan ;* le pays que nous traversâmes est sec & stérile, & nous couchâmes sur le bord du fleuve *Axare ;* on le passe à *Julfa la Vieille :* c'était autrefois une ville considérable; ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de trente à quarante maisons ou cabanes. Rien de plus hideux que ce canton; il n'offre pas un seul arbre ni aucune autre sorte de verdure.

Le 14, nous fîmes cinq lieues dans un pays parsemé de collines, laissant à gauche cette vaste campagne qui a été le théâtre des batailles sanglantes qui se sont données dans ces derniers siècles entre les Persans & les Turcs. Le 15, nous arrivâmes à *Marant :* cette ville est composée d'environ deux mille cinq cents maisons, & presque d'un pareil nombre de jardins; ce qui fait plus que doubler son étendue : cette ville est assez belle, sans rien offrir de remarquable, si vous en exceptez une tradition arménienne, qui porte que *Marant* fut le lieu de la sépulture de Noé.

*Marant* est située au bout d'une plaine qui peut avoir cinq lieues de long sur une de large,

Arménie. & traversée par un petit fleuve dont on a tiré plusieurs ruisseaux pour arroser des terres & des jardins ; les fruits de ces jardins sont les meilleurs, & cette plaine, la plus riante & la plus fertile de toute la Médie ; on y trouve jusqu'à de la cochenille, production rare & précieuse.

L'Araxe sépare l'Arménie de la Médie ; ce fleuve célèbre prend sa source dans la montagne d'*Ararat*, la même où l'on dit que s'arrêta l'arche de Noë ; delà il se rend dans la mer Caspienne : ce fleuve est si rapide & si furieux, sur-tout dans certains tems de l'année, qu'aucune digue n'y peut résister.

La Médie reçoit dans un petit espace le froid & le chaud ; le premier sur les montagnes, le second dans les plaines ; le produit des terres varie comme la température, fertiles dans un endroit jusqu'à l'abondance, stériles, dans d'autres, jusqu'à la disette:les endroits stériles, comme il arrive d'ordinaire, sur-tout les montagnes, nourrissent d'excellent gibier en quantité ; l'air y est très-sain, mais moins salutaire dans les plaines, sur-tout vers la mer Caspienne ; les environs y sont souvent inondés par le débordement des fleuves qui s'y jètent, & infestés par une multitude d'insectes très-incommodes.

La mer Caspienne est un grand lac, dont

l'étendue & les bords ont été très-mal connus par les anciens, & ne sont décrits avec peu de justesse, que très-récemment par les modernes. A voir le nombre & la grandeur des fleuves qui s'y jètent, on serait tenté de croire qu'elle ne peut absorber toutes ces eaux sans s'en décharger par une communication souterraine avec l'Océan. Les anciens ont imaginé des gouffres, que des modernes ont renouvelés: mais d'habiles physiciens ont calculé que l'évaporation suffit pour entretenir cette mer dans sa mesure ordinaire; elle est très-peu salée sur les côtes, perpétuellement baignée par les eaux douces des fleuves, & abonde en poissons de beaucoup d'espèces, dont quelques-uns lui sont particuliers. Arménie.

Les montagnes de la Médie, hautes & rudes, sont la plupart comme des bornes posées entre les provinces, & ne laissent que des passages étroits semblables à des portes. Celles qu'on appèle *portes Caspiennes*, sont un sujet de discussion entre les géographes. Ptolomée les place entre la Médie & l'Arménie; l'Islamisme a un respect particulier pour les portes Caspiennes; ce respect est fondé sur l'opinion que l'ange Gabriel y traça de sa main un mur fameux qu'on montre dans le pays, & dont l'origine remonte à la plus haute

Arménie. antiquité. Une tradition assez commune prétend que le prophète ne parlait jamais de cette contrée que dans les termes les plus respectueux, & que peu avant sa mort, il en avait recommandé la conquête à ses généraux & à ses disciples; quelques-unes de ses sectes hétérodoxes, parmi les musulmans, regardent ces régions comme bénies du ciel d'une manière spéciale; elles en ordonnent le pélerinage, &, ce qui est plus étonnant encore, elles vont jusqu'à mettre leur sainteté au-dessus de celle des deux cités de l'Arabie.

Dans quelques contrées où le bled manque, les habitans font du pain avec des amandes sèches; mais les parties méridionales produisent du grain & tout ce qui est nécessaire à la vie, avec la plus grande abondance, sur-tout d'excellent vin; ce canton, où est actuellement la ville de Tauris, est appelé le jardin de la Perse : dans ce beau pays était bâtie la fameuse *Ecbatane*, dont on ne connaît plus la place; elle était construite sur une montagne en rond, entourée de sept murailles concentriques; leurs sommets s'élevant au-dessus l'une de l'autre, étaient peints de diverses couleurs, qui, de loin lui donnaient un aspect singulier & agréable.

Le 16, nous fîmes quatre lieues, toujours

tournant entre des montagnes qui s'approchent fort en quelques endroits, mais qui ne se joignent nulle part; le soir, le sieur Azaric, cet honnête homme arménien, prit les devans avec mes passe-ports, & la lettre de recommandation que j'avais; je le chargeai de les montrer au douanier de Tauris, & de le prier de ma part, de donner ordre qu'on me laissât passer avec mes gens; je trouvai le lendemain qu'il s'était bien acquitté de la commission: ce jour-là, 17, nous arrivâmes à Tauris éloignée d'Érivan d'environ 53 lieues. Arménie.

Tauris fait partie de l'ancien royaume des Mèdes; on assure même qu'elle en fut dès-lors la capitale. Tauris n'est, dit-on, autre chose que la fameuse Ecbatane, bâtie par Dejocés. On se rappèle sans doute l'histoire de ce prince, qui, du rang de simple particulier, s'éleva sur le trône; cet exemple n'est point rare; mais, ce qui l'est davantage, c'est que Dejocés ne devint roi, que parce qu'il s'était acquis la réputation d'homme juste, choix bien remarquable chez un peuple aussi féroce & aussi indisciplinè que l'étaient les Mèdes: les malheurs attachés à la monarchie, leur firent connaître les besoins qu'ils avaient d'un chef, & celui qu'ils avaient choisi remplit leur attente; il leur donna des lois, & qui plus est,

Arménie.

des mœurs : l'hiſtoire nous a tranſmis une partie des révolutions qu'éprouva depuis ce royaume ; il eſt enfin redevenu province de celui de Perſe, comme il l'était ſous les premiers ſucceſſeurs de Cyrus.

La ville de Tauris eſt ſituée au bas d'une montagne qu'on croit être le mont Oronte, fort ſouvent cité chez les auteurs anciens ; un petit fleuve, nommé *Spingtcha*, paſſe au travers de cette ville ; un autre plus conſidérable que n'eſt la Seine à Paris, la cotoie au ſeptentrion ; l'eau en eſt ſalée durant ſix mois de l'année. C'eſt alors qu'il eſt groſſi par des torrens qui, avant de s'y jeter, paſſent ſur des terres couvertes de ſel. Tauris renferme quinze mille maiſons, & un pareil nombre de boutiques ; ce qui forme deux genres de bâtimens ſéparés : les boutiques ſont placées au centre de la ville, dans des rues voûtées, très-longues & très-larges, & de quarante à cinquante pieds de hauteur. Ces lieux, qu'on nomme *bazars* ou marchés, ſont éclairés par des dômes & remplis d'une infinité de marchandiſes ; leur forme intérieure, jointe au peuple nombreux qui les fréquente, offre un coup-d'œil des plus frappans. A l'égard des maiſons, elles occupent le contour & l'intérieur de cette vaſte

cité, la seconde de la Perse, en richesse, en grandeur, & en nombre d'habitans : on y compte jusqu'à trois cents caravanserails, & chacun d'eux peut contenir trois cents personnes : ces caravanserails qui devaient servir d'hôtellerie aux étrangers, ne leur servent que d'asyle ; car ceux-ci sont obligés de fournir eux-mêmes à leurs autres besoins; en revanche, il y a trois hôpitaux, dans lesquels on donne à manger *gratis* deux fois le jour à tous ceux qui se présentent. Je n'ai vu à Tauris que peu de maisons ou de palais magnifiques; j'y ai vu, au contraire, beaucoup de belles mosquées, une, entr'autres, dont tout le dedans & une partie de l'extérieur sont dorés: la mosquée, qu'on nomme celle des deux tours, n'est remarquable que par ces tours mêmes ; elles sont d'une architecture singulière, en ce que la tour supérieure a beaucoup plus d'étendue & de diamètre que celle qui lui sert de bâse : le nombre total des mosquées de Tauris est de deux cent cinquante ; on voit, au bout & à l'occident de la ville, un très-joli hermitage que les Persans nomment les *yeux d'Ali*. Cet Ali, gendre de Mahomet, était, disent ses sectateurs, le plus bel homme qu'il y ait jamais eu ; c'est par cette raison que, lorsqu'ils veulent désigner

Arménie.

une belle chose, ils l'appèlent les yeux d'Ali.

Les ruines sont très-fréquentes dans une ville qui a essuyé tant de siéges & tant de révolutions ; il y a peu de rochers & de pointes de montagnes voisines de Tauris, où l'on ne remarque des restes de forts ou d'autres édifices. Le palais des derniers rois de Perse était situé au midi de la ville ; celui où logeait le célèbre Cosroès était placé à l'orient.

Une chose qui m'a le plus frappé, est l'étendue de la place d'armes de Tauris ; elle pourrait contenir plus de trente mille personnes rangées en bataille. Elle est aussi des plus fréquentées, sur-tout les soirs : c'est le tems où le menu peuple vient y jouir de différens spectacles, tels que les tours d'adresse & les bouffonneries des saltinbanques, les combats de taureaux & de béliers, les danses des loups. Ce dernier passe-tems est un des plus agréables pour les spectateurs dont nous parlons. Ils ont aussi des luteurs, & qui plus est, des acteurs qui récitent certains morceaux de poésie. Tels furent les premiers essais dramatiques chez les Grecs & même chez nous. Mais je doute que Tauris produise jamais un Sophocle ou un Corneille.

On peut évaluer le nombre des habitans

de Tauris à trois ou quatre cents mille, parmi lesquels il se trouve beaucoup d'étrangers : c'eſt une ville des plus commerçantes de l'Aſie, & une de celles où l'induſtrie eſt la plus floriſſante ; elle eſt remplie de métiers en coton, en ſoie & en or : on y emploie par année juſqu'à ſix mille balles de ſoie, & on y fabrique les plus beaux turbans de toute la Perſe. Un autre avantage non moins réel, c'eſt l'abondance des choſes néceſſaires à la vie & même au luxe. Le pain, la viande, le gibier, le poiſſon, la volaille s'y vendent à très-bas prix. Il croît juſqu'à ſoixante ſortes de raiſins aux environs de cette ville. Arménie.

Ces mêmes environs offrent encore de vaſtes carrières de marbre blanc, une mine de ſel & une mine d'or. On y trouve auſſi une quantité d'eaux minérales. L'air qu'on reſpire à Tauris eſt extraordinairement ſec, mais fort ſain ; le froid y eſt plus vif & y dure plus long-tems qu'en beaucoup d'autres endroits de la Médie : c'eſt que la ville eſt expoſée au nord, & dominée par des montagnes, qui, durant neuf mois de l'année, ſont couvertes de neige ; mais il y pleut rarement pendant l'été.

J'allai loger à Tauris à l'hoſpice des capucins qui étaient venus au-devant de moi. Je

Arménie. tins mon arrivée secrète une quinzaine de jours, afin de me donner le tems qui m'étaît nécessaire pour mettre mes affaires en ordre; ce que je n'avais pu faire depuis ma déroute en Mingrelie. Après avoir fait quelques affaires avec les seigneurs du pays, je me mis en route le 28 avec un officier du roi; il avait quatorze chevaux & dix valets. Le 29, nous fîmes cinq lieues à travers une plaine charmante & remplie de villages. Le 1er. juin, nous arrivâmes sur le bord du fleuve *Miana*; nous fûmes long-tems à trouver le guai, & à faire passer nos bagages après quelques heures de marche. Nous passâmes le 2, sur un beau pont, un grand fleuve nommé le *fleuve doré*; il sert de bornes à la Médie & au pays des Parthes. Ce pays est la plus grande & la première province de la monarchie persane; elle a deux cents lieues de longueur & cent cinquante de largeur; elle contient plus de montagnes que de plaines; elle n'est fertile que dans les campagnes où il y a de l'eau.

Nous fîmes dix-sept lieues les trois jours suivans, & nous arrivâmes à Zérigan : c'est une petite ville; mais les ruines & les mazures qui l'environnent, annoncent qu'elle a été beaucoup plus considérable : Tamerlan la détruisit entièrement; ce n'est que depuis cent ans

qu'on s'est occupé de la rebâtir. Le 6, un chemin uni & agréable, percé à travers une plaine riante, nous conduisit à Sultanie. Cette ville est située au bas d'une montagne ; elle paraît de loin fort jolie, & bien construite ; mais on se détrompe, quand on y est entré : il y a quelques édifices publics considérables, & elle renferme trois mille maisons. Il y a peu de villes au monde où l'on voie de plus vastes ruines. Arménie.

Le 7, nous fîmes six lieues dans un pays encore plus beau ; & le 8, la lassitude de nos chevaux nous empêcha de passer *Ebber* : c'est une petite ville, à ne compter que les maisons ; mais elle a tant de jardins, & ces jardins sont si grands, qu'un homme à cheval est une demi-heure à la traverser. Un petit fleuve qui porte le nom de la ville, passe au milieu ; la situation en est riante & agréable ; les vivres y abondent & sont à bon marché.

A *Ebber*, on commence à n'entendre plus parler que persan dans les villes & dans les campagnes. Le 9, nous fîmes neuf lieues dans ce pays fertile, & où le chemin est aussi beau & aussi uni qu'une allée de jardin. Nous laissâmes *Casbin* à gauche à cinq lieues de nous ; j'y fis un séjour de quatre mois avec la cour en 1674 : en voici la description.

Arménie.

Casbin eſt une grande ville ſituée dans une très-belle plaine ; elle a été autrefois entourée de murs, on en voit les ruines ; elle a douze mille maiſons & cent mille habitans. La plus belle place qu'on y voit, c'eſt l'*Hippodrome* ou carrière pour la courſe des chevaux ; elle a ſept cents pas de long & deux cent cinquante de large : le palais royal a ſept portes ; il y a au-deſſus de ſa principale une inſcription en lettre d'or, dont voici le ſens : *que cette triomphante porte ſoit toujours ouverte à la haute fortune, par la vertu de la confeſſion que nous faiſons, qu'il n'y a point d'autre dieu que Dieu.* Il n'y a qu'une moſquée conſidérable à Casbin : on y voit pluſieurs beaux caravanſerails ; mais, ce qui fait le plus grand ornement, c'eſt le grand nombre de palais que les grands de Perſe y ont conſtruits, & qu'ils habitent pendant les longs ſéjours que la cour de Perſe fait de tems en tems dans cette ville. Il ne faut pas oublier de dire qu'il eſt ſorti de Casbin pluſieurs auteurs célèbres, entr'autres, *Lokman*, fameux par les fables qu'il a compoſées, & qui reſſemblent ſi fort à celles d'Eſope, que des ſavans ont prétendu qu'elles ne faiſaient qu'un ſeul & même ouvrage.

Nous partîmes le 10, continuant d'aller droit au midi ; nous partions toujours le ſoir, une

une heure ou deux avant le coucher du ſoleil. On voyage généralement ainſi dans tout l'Orient durant le beau tems pour être à couvert de l'ardeur du ſoleil, qui ſerait accablante pendant le jour. La nuit, on marche plus vîte & on eſt plus alerte ; en arrivant on ſe met au lit, & on regagne ſur le jour pour dormir, ce que l'on avait perdu la nuit. Perſe.

Le 11, notre courſe fut de huit lieues ; nous traverſâmes une belle plaine couverte de villages & très-bien cultivée : on dit que c'eſt celle où ſe donna une bataille entre Lucullus & Mithridate, & que la défaite de Craſſus a rendu ſi célèbre dans l'hiſtoire romaine. Le 12, après avoir marché pendant huit heures, nous arrivâmes à *Sava*, ville grande & à demi ruinée : vis-à-vis *Sava*, du côté de l'occident, eſt un pélerinage fameux par la dévotion des Perſans ; ils l'appèlent *Samuel*, & ils croyent que ce prophète y a été enterré : on a bâti ſur ſon tombeau un ſuperbe mauſolée au milieu d'une moſquée magnifique. Au levant & à neuf lieues de la ville, on trouve les veſtiges de la ville de *Rey*, ſi célèbre dans tout l'orient pour ſon antiquité & pour ſa grandeur. Cette ville paſſait, dans le neuvième ſiècle du chriſtianiſme, pour la plus riche & la plus peuplée de l'Aſie ; & ſi l'on en croit

Perse. les géographes des Perſans & des Arabes, elle était diviſée en quatre-vingt-ſeize quartiers, dont chacun avait quarante-ſix rues, chaque rue quatre cents maiſons & dix moſquées: il y avait de plus dans la ville ſix mille quatre cents colléges, ſeize mille ſix cents bains, quinze mille tours de moſquées, douze mille moulins, dix-ſept cents canaux, treize mille caravanſerails. Cette deſcription n'a pas la moindre vraiſemblance; cependant tous les auteurs orientaux s'accordent ſur ce point, & leurs hiſtoires ſont remplies de titres faſtueux, d'*épouſe du monde*, de *reine de l'univers*, qu'on donnait à cette ville ſuperbe. Les guerres qui s'allumèrent dans ſon ſein, vers la fin du ſixième ſiècle du mahométiſme, lui firent perdre ſon ancien éclat, & les Tartares la détruiſirent entièrement. *Rey*, dont le nom & la gloire étonnaient l'univers, eſt preſque ignorée aujourd'hui, & un voyageur qui conſidère ſes reſtes épars, a peine à croire qu'elle ait exiſté.

Le 13 & le 14, nous fîmes onze lieues qui nous menèrent à *Com*; en approchant de cette ville, nous fûmes ſurpris de voir dans la campagne quantité de petites moſquées & de petits mauſolées: ce ſont autant de chapelles où ſont inhumés & révérés les deſcendans

d'*Ali*. *Com* eſt une grande ville bâtie ſur le bord d'un fleuve ; elle eſt entourée d'un foſſé & d'un mur flanqué de tours à demi-ruinées ; on aſſure qu'elle contient quinze mille maiſons : ſon principal commerce conſiſte en ſavon, en lames d'épée & en poterie blanche : une des propriétés de cette poterie, c'eſt qu'elle rafraîchit l'eau & les liqueurs qu'on y verſe. Perse.

Un monument fort curieux qui fait le plus bel ornement de la ville de *Com*, c'eſt une moſquée ſuperbe, célèbre dans tout l'Orient, & où ſont enterrés deux rois de Perſe, *Abas* & *Seſi* : on entre dans cette moſquée par quatre cours ; la première eſt plantée d'arbres & ſemée de fleurs ; c'eſt un carré long : l'allée du milieu eſt pavée & ſéparée des parterres par une baluſtrade ; il y a deux terraſſes aux deux côtés, elles ſont de la longueur de la cour, & hautes de trois pieds ; ſur chacune, il y a vingt chambres voûtées de neuf pieds en carré, une cheminée & un portique ; dix diſtiques en lettres d'or ſur le haut du portail annoncent la deſtination de ce monument.

La ſeconde cour n'eſt pas ſi belle que la première, mais la troiſième ne l'eſt pas moins ; elle eſt entourée d'appartemens, chacun à deux étages, d'une terraſſe, d'un portique & d'un ca-

Perse.

nal; au milieu eſt un grand baſſin, quatre gros arbres en marquent les coins & le couvrent de leurs feuillages; on entre de cette troiſième cour dans la quatrième par un eſcalier de marbre de douze marches; le portail en eſt magnifique; il eſt revêtu en bas de marbre blanc tranſparent, ſemblable à du porphyre & à de l'agathe; le haut fait en demi-dôme eſt peint de moreſques d'or & d'azur; cette quatrième cour a des chambres en bas & aux côtés avec des terraſſes & des portiques; ce ſont les logemens des gens d'égliſe, des régens & des étudians, qui vivent des revenus de ce lieu ſacré.

En face eſt le corps de l'édifice; il conſiſte en trois grandes chapelles ſur une ligne; celle du milieu a une entrée de dix-huit pieds de profondeur: c'eſt un portail de marbre blanc; le haut, qui eſt auſſi en demi-dôme, eſt incruſté en dehors de grands carreaux de fayence peints de moreſques; le dedans n'eſt qu'or & azur. La porte, qui a douze pieds de hauteur & ſix de largeur, eſt de marbre tranſparent; les batans ſont revêtus d'argent cizelé, avec des plaques de vermeil; la chapelle eſt octogone ſurmontée d'un beau dôme; le bas de la chapelle, à la hauteur de ſix pieds, eſt revêtu de grandes tables de porphyre ondé

avec des fleurs en or & en couleurs ; le haut est couvert de moresques d'or & d'azur, sur lesquelles sont inscrites des sentences & des aspirations sur l'amour divin : au-dessus du dôme s'élève une grande aiguille, surmontée d'un croissant ; cette aiguille est composée de boules de diverses grosseurs, posées l'une sur l'autre, & paraît d'en bas avoir plus de vingt pieds de haut avec le croissant : le tout est d'or fin ; les Persans disent que tout est massif : voici quelques-unes de ces inscriptions dont j'ai parlé. Perse.

*Tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien.*

*Dieu & c'est assez.*

*Toute louange, non rapportée à Dieu, est vaine ; et tout le bien qui ne vient pas de lui n'est qu'une ombre de bien.*

*Le dévot ne doit pas aimer Dieu en vue de la récompense. L'amant qui se plaint d'être séparé de son objet, & voudrait toujours vivre dans l'union & la jouissance, n'est pas véritablement amant, puisqu'il ne se résigne pas au bon plaisir de ce qu'il aime.*

*Le comble du plaisir est d'être uni à l'objet qu'on aime.*

*Je ne travaille pour moi à autre chose qu'à me jeter à corps perdu dans cet abîme.*

Perse.

Au milieu de cette chapelle eſt le tombeau de *Fathmé*, fille de *Mouſa-Cazem*, un de ces douze califes que les Perſans croyent avoir été les légitimes ſucceſſeurs de Mahomet. Ce tombeau eſt long de huit pieds, large de cinq, & haut de ſix ; revêtu de carreaux de fayence peints de moreſques, & couvert d'un drap d'or : il eſt fermé par une grille d'argent, haute de dix pieds & maſſive, & couronnée aux quatre coins de quatre groſſes pommes d'or fin : des rideaux de velours vert tendus ſur la grille en dedans, en interdiſent la vue au peuple, & ce n'eſt que par faveur ou pour de l'argent, qu'on le voit. Au-deſſus du tombeau, à dix pieds de hauteur, pendent pluſieurs vaſes d'argent ; c'eſt une eſpèce de lampe : il y en a du poids de ſoixante marcs.

Il y a des inſcriptions ſuſpendues à la grille ; elles ſont en lettres d'or, ſur des velours épais de la grandeur d'une feuille de grand papier. Ces inſcriptions contiennent les éloges de la ſainte & de ſa famille. Celle qui eſt en face en entrant, eſt la prière qu'ont accoutumé de faire tous ceux qui viennent en pélerinage à ce ſépulcre. Le pélerin, en entrant, baiſe trois fois le ſeuil & la grille ; il ſe tient de bout, le viſage tourné vers le tombeau. Un de ces mollack, qui ſont là jour & nuit de ſervice,

lui fait dire mot à mot cette prière ; dès qu'elle est finie, le pélerin baise une seconde fois la grille & le seuil de la porte, & donne au prêtre quelque monnaie. S'il demande acte de son pélerinage, on lui en délivre le procès-verbal qu'on paie aussi. Perse.

Dans les chapelles des côtés, sont les tombeaux de deux rois de Perse. On ne voit rien de plus beau que ces mausolées; tout y est marbre, or ou azur. Le dôme est percé en bas d'un double rang de vingt-quatre fenêtres; le vitrage est de glaces de crystal, peint d'or & d'azur, enchâssées dans l'argent massif. De belles sentences en prose & en vers, écrites en caractères d'or, forment un linteau au-dessus du cintre; trois lampes d'or massif sont suspendues au-dessus du tombeau d'*Abas*. La grande pèse vingt-quatre marcs; elles tiennent à des verges d'argent qui tombent du fond du dôme; le tombeau est couvert de ce riche brocard de Perse, qui coute huit à neuf cents livres l'aune, & d'une housse d'écarlate où pendent des crépines d'or. La galerie du tombeau d'*Abas* a une frise qui règne tout autour, partagée en cartouches d'azur, où est écrit en caractères d'or l'éloge fameux d'Ali, le grand saint, la grande idole des Persans, fait par le docte *Hasan-Cazy*; c'est une pièce d'éloquence

Perse.

où l'on peut voir non-seulement le genre de la poésie persane, mais aussi le transport de la dévotion mahométane.

Le tombeau de *Sefi* offre la même magnificence que celui d'Abas. Toute la vaisselle appartenant à ces chapelles est d'or ou d'argent; huit prêtres sont salariés & entretenus pour y lire l'alcoran jour & nuit; ce qu'ils font sans détourner les yeux d'aucun côté : ils observent, pour être moins distraits, de branler la tête, tantôt devant & derrière, tantôt à droite & à gauche avec un mouvement réglé, prétendant que cette agitation les rend plus attentifs. Derrière les chapelles il y a un grand cimetière rempli de mausolées. On apporte des corps de tous les endroits de la Perse, dans ce cimetière qui est respecté comme une terre sainte.

Nous séjournâmes à *Com*, le 15, & nous en partîmes le 16 à six heures du soir. Nous fîmes quatre lieues à travers une plaine fertile & remplie de villages. Le 17, notre trajet fut de cinq lieues, & le 18, après en avoir fait sept, nous arrivâmes à *Cachan*, autre ville de la Parthide, qu'on croit avoir été l'ancienne Cresiphonte. Elle est connue pour ses scorpions, qui sont fort dangereux. La chaleur y est excessive pendant l'été; mais elle a en

récompense quantité de citernes & de sources: son commerce est fort étendu; car, outre ses melons d'eau, dont elle fournit la capitale & les environs, pendant une grande partie de l'année, elle tire encore de grandes richesses de ses manufactures de velours & de soie: c'est le lieu de la Perse où se font les plus beaux satins, & les plus riches brocards d'or & d'argent. Perse.

Le 19, la lassitude de nos chevaux nous obligea de demeurer à *Cachan;* nous en partîmes le 22. Au bout de deux heures de chemin, nous gravîmes sur une haute montagne, mais facile à passer. Nous trouvâmes sur le sommet un grand & beau caravanserail & un grand lac dont les eaux arrosent la plaine de *Cachan.* Après avoir descendu la montagne, on entre dans une vallée fort étroite, qui a une lieue de longueur; tout cet espace est rempli de vignobles, de jardins & d'habitations. Le 21 & le 22, nous fîmes treize lieues sans rien appercevoir de remarquable.

Le 23, nous partîmes plus tard que nous n'avions fait les jours précédens, afin de ne pas arriver à Ispahan avant le jour; à mesure que nous approchions de cette ville, nous trouvions les campagnes mieux cultivées, le paysan plus riche, les bourgs & les villages

Perse.

en plus grand nombre. Les maifons de plaifance, les palais paraiffaient fe multiplier fur la route, & nous annonçaient d'avance l'opulence & la grandeur de la capitale. Nous rencontrâmes tant de caravanferails & de villages, en faifant les neuf lieues dont nous en étions encore éloignés, que nous crûmes être dans fes fauxbourgs deux heures avant que d'y arriver.

## CHAPITRE V.

*Géographie de la Perse. — Son État physique. — Son Histoire naturelle.*

Nous entrâmes dans Ispahan, à cinq heures du matin, le 24 juin. Nous allâmes loger, mon [illegible] associé & moi, au couvent des capucins qui est presque au centre de la ville & peu éloigné du palais royal. J'y trouvai un sac de lettres, qui m'étaient adressées de presque toutes les parties du monde. J'employai le premier jour de mon arrivée, à *Ispahan*, & le jour suivant à recevoir les visites de tous les Européens du lieu, de plusieurs Persans & Arméniens, avec qui je m'étais lié d'amitié dans mon premier voyage. La cour était dans une grande confusion ; presque tous les grands du tems du feu roi étaient morts ou disgraciés. La faveur résidait sur la tête de certains jeunes seigneurs sans talens & sans mérite ; cette considération me détermina à instruire incessamment le roi de mon retour.

Le 26, le supérieur des capucins prit la

Perse.

peine d'aller voir de ma part le contrôleur général de la maiſon du roi, que je connaiſſais depuis long-tems. Je le chargeai de lui dire qu'une indiſpoſition m'empêchait de l'aller ſaluer ; mais que les bontés qu'il avait eues pour moi, il y avait ſix ans, me faiſaient prendre la liberté de m'adreſſer à lui pour me préſenter au nazir ou ſurintendant ; que je le ſuppliais de rappeler à ce miniſtre l'ordre que j'avais reçu du feu roi de retourner en Europe acheter des riches ouvrages en pierreries, & de les lui apporter moi-même. J'ajoutai à cela des engagemens de marquer ma reconnaiſſance par des préſens, comme je ſavais qu'il fallait faire.

La réponſe que je reçus de ce ſeigneur, fut que j'étais le bien-venu, que je pouvais compter ſur lui, & qu'il remplirait de ſon mieux l'attente que j'avais miſe dans ſes bons offices ; qu'il ferait ſavoir mon arrivée au nazir, & qu'au reſte j'eſpéraſſe en la clémence de Dieu. Les Perſans finiſſent toujours leurs réponſes par ces mots. J'appris en même tems une nouvelle qui me donna des craintes ; c'eſt que le jour précédent, le roi s'étant enivré, comme il avait coutume de faire preſque tous les jours, il ſe mit en fureur contre un joueur de luth, qui, à ſon gré, en avait mal joué,

& commanda à *Nesi-Ali-Bec*, son favori, fils du gouverneur d'Irivan, de lui couper les mains. Le prince, en prononçant cette sentence, se jeta sur une pile de carreaux pour dormir. Le favori qui n'était pas si ivre, ne reconnaissant aucun crime dans le condamné, crut que le roi ne lui en trouverait pas non plus quand la fougue de l'ivresse serait passée. Il se contenta de réprimander sévèrement le joueur de luth de ce qu'il ne s'étudiait pas mieux à plaire à son maître. Le roi s'éveilla au bout d'une heure, & voyant ce musicien qui touchait du luth comme auparavant, il se souvint de l'ordre qu'il avait donné à son favori, & s'étant emporté contre ce seigneur, il commanda au grand-maître de leur couper à tous deux les mains & les pieds : le grand-maître se jeta aux pieds du roi pour avoir la grace du favori; le roi extrêmement indigné & furieux, cria aux eunuques & aux gardes d'exécuter sa sentence sur tous les trois. *Cheri-Ali-Can*, ce grand visir, qui était hors de charge, se trouva présent, pour le bonheur de ces malheureux; il se jeta aux pieds du roi, en les embrassant, & le supplia de leur faire grace. Le roi s'arrêtant un peu, lui dit : *Tu es bien téméraire d'espérer que je t'accorde ce que tu me demandes, moi, qui ne saurais*

Perse.

Perse.

*obtenir de toi, que tu reprennes la charge de premier ministre. Sire*, répondit le suppliant, *je suis votre esclave, je ferai toujours ce que votre majesté me commandera.* Ces paroles appaisèrent le roi, qui fit grace aux trois condamnés; & le lendemain matin, il envoya à *Cheri-Ali-Can* un *calaat*. On appèle ainsi le vêtement que le roi envoie par honneur; il lui envoya aussi un cheval, avec la selle & le harnois d'or, chargé de pierreries, une épée & un poignard de même, avec l'écritoire, les patentes & les autres marques de premier ministre.

Le 27, ce ministre, revêtu de l'habit que le roi lui avait envoyé, alla lui baiser les pieds, & reçut ensuite les complimens de toute la cour, sur son rétablissement dans la première charge de l'empire.

Le 30, il donna un festin au roi, qui dura vingt-quatre heures. Le prince y alla à huit heures du matin. Tout le chemin, entre le palais royal & celui du ministre, était couvert de brocard d'or & d'argent, & bordé par ses officiers & ses domestiques, rangés en haie, tenant chacun une pièce du magnifique présent qu'il faisait à sa majesté; il consistait en étoffes de soie & d'or, en vaisselle d'or & en argent monnoyé. Quand le roi fut à six pas

de la porte du palais, le premier ministre qui l'y attendait, fit jeter à ses pieds une grande quantité d'or, d'argent & de cuivre monnoyé. On n'use de ce faste que pour le souverain, non plus que de celui de couvrir les rues d'étoffes. Il faut remarquer qu'on n'en couvre qu'un côté; l'autre est bien balayé, bien arrosé & parsemé de fleurs: les étoffes & l'argent qu'on jète appartiennent aux valets-de-pied du roi. La salle où il fut introduit était couverte de riches tapis. Il s'assit à une table où était une magnifique collation; on mit devant sa personne & devant les principaux seigneurs qui étaient venus avec lui, de grandes & riches cassolettes où brûlaient des parfums. Les musiciens chantèrent des paroles à sa louange & à celle du premier ministre; après dîner il entra dans l'appartement des femmes. Les seuls eunuques de la maison l'accompagnèrent; &, bien loin que le maître de la maison en conçût de la jalousie, il s'en fit honneur: tant le préjugé & la coutume ont de pouvoir sur l'esprit de ces gens-là, qui pensent que leurs rois sont des personnes sacrées, d'une autre espèce que le reste des hommes, & qu'ils portent par-tout le bonheur & la bénédiction. Perse.

L'étendue de la Perse a singulièrement varié,

Perse.

depuis l'origine de sa population jusqu'à nos jours; ce qui vient de cette foule de conquérans dont elle a subi successivement le joug. La Perse primitive était très-bornée; elle ne causait aucun ombrage aux monarques de Ninive & de Babylone. Cyrus la tira de son obscurité, & fit de la capitale de son empire la métropole de l'Asie. Cette grandeur ne dura que deux siècles. Alexandre parut & l'héritage de Cyrus devint une province de la Macédoine. Les Parthes, les Arabes, les Tartares ont dans la suite changé encore la face de cette contrée, & même depuis que les sophis en sont les maîtres, ses frontières ont été circonscrites ou reculées suivant qu'elle a eu pour souverains des esclaves couronnés ou des hommes à grand caractère, de *Scah-Hussein* ou des *Kouli-Kan*.

La Perse, proprement dite, peut avoir environ 600 lieues d'occident en orient, & 400 du midi jusqu'aux confins de la Géorgie & aux rivages de la mer Caspienne; on la voit bornée, à l'orient, par l'empire du Mogol, & à l'occident, par les possessions des sultans de Constantinople en Asie. Ses limites, au midi, sont le golfe auquel elle a donné son nom, & qui la sépare de la grande péninsule occupée de tout tems par les Arabes.

La

La température n'eſt pas la même dans toute l'étendue de la Perſe, à cauſe de ſa vaſte étendue; dans les provinces du midi il n'y a point d'hiver, au contraire, il eſt très-long vers les montagnes de la Médie. C'eſt au centre de cet empire qu'on retrouve la nature dans toute ſon énergie & toute ſa magnificence : tout y annonce un ciel bienfaiſant & une terre fertile. Le ſoleil achève ſon cours comme il l'a commencé, ſans nuages qui interceptent ſa lumière : il ne s'élève du ſol que ſes feux vivifient, aucune de ces exhalaiſons ſulphureuſes qui allument le tonnerre : toutes ſortes de plantes, de fleurs & d'aromates, inconnues dans nos climats, ſe reproduiſent pluſieurs fois l'année dans cette contrée heureuſe, & trompent l'attente du conquérant qui la dévaſte. Perse.

L'air, en particulier, eſt ſi pur au milieu de la Perſe, qu'aucun fluide expoſé à ſes impulſions ne s'y altère; les vaſes où on renferme le vin à Iſpahan, ne ſe bouchent qu'avec une roſe ou un œillet. Mettez, le ſoir, une feuille de papier à l'air, vous la trouverez le lendemain ſèche comme vous l'avez miſe. C'eſt à la pureté de cet air que les hommes qui habitent ce beau climat doivent cette fraîcheur de teint, cette ſanté conſtante, & ſur-tout ces formes heureuſes qu'on ne retrouve plus chez

nos Européens que dans les ſtatues des Antinoüs & des Apollon du Belvéder.

Perse.

La ſéchereſſe de l'air, au centre de la Perſe, fait que le pays n'eſt point ſujet à la plupart de nos météores : on n'y voit point, en particulier, les ſept couleurs primitives ſe nuancer & ſe fondre dans un arc-en-ciel. Mais comme le fluide électrique, répandu dans toutes les parties de l'atmoſphère, n'en a que plus de force, l'obſcurité profonde des nuits d'été eſt ſouvent éclairée par les feux variés des aurores boréales.

L'air s'altère par degrés, à meſure qu'on approche de la mer Caſpienne ou du golfe Perſique : à ces deux extrémités de l'empire, des exhalaiſons fétides s'élèvent de la fange des marécages, & les vents qui s'en chargent portent par-tout l'épidémie & la mort. Parmi ces vents peſtilentiels, il y en a un qu'on redoute beaucoup le long du golfe ; on l'appèle *ſamiel:* c'eſt lorſque l'air eſt embrâſé par les feux du ſoleil qu'il prend naiſſance ; il ne ſe lève point par degrés, mais tout-à-coup il prend la violence d'un ouragan ; il parcourt la plaine en ſifflant avec grand bruit, & étouffe en un inſtant tous les êtres animés qu'il peut atteindre. L'infortuné que le *ſamiel* empoiſonne, tombe en diſſolution ſans rien perdre, ni de ſa fi-

gure, ni de sa couleur. Le voyageur qui le rencontre, le croit endormi ; mais s'il le touche, il voit ses membres tomber en poussière. Lorsqu'on sent approcher ce vent mortel, il faut promptement s'envelopper la tête, se jeter à terre sur le ventre, & s'y tenir la face pressée contre la poussière jusqu'à ce que le tourbillon soit passé. Il ne dure ordinairement qu'un quart-d'heure. Perse.

Ces frontières de la Perse ne sont, à cause d'un pareil abandon de la nature, que des déserts inhabités ; l'intérieur même du pays, par le défaut de pluies, admet peu de culture. Les plaines que des rivières fécondent, sont presque les seules où la végétation s'anime, encore sont-elles en très-petit nombre. On n'y voit que l'Araxe de navigable ; on sait que ce fleuve prend sa source au pied du mont Ararat, en Arménie, & qu'après un cours plein de sinuosités, il va se jeter dans la mer Caspienne.

Les anciens Perses, plus actifs, plus laborieux que les esclaves énervés des sophis, dans les contrées même les plus arides, savaient, par d'utiles travaux, forcer une nature marâtre à la fécondité ; ils creusaient au pied des montagnes, & quand ils rencontraient des sources abondantes, ils en conduisaient les eaux dans

Perse.

leurs champs, par des canaux souterrains de neuf pieds de profondeur. On a compté une infinité de ces canaux dans la seule province du *Khorasan.*

A ces travaux particuliers, les souverains joignaient des monumens publics, propres à encourager l'agriculture ; tels étaient des canaux qui portaient au loin les eaux surabondantes des rivières. On perçait à grands frais des montagnes, & on élevait des aqueducs sur les terreins bas, afin de conserver le niveau. Tous ces grands ouvrages, qui prouvent jusqu'à quel point de perfection on avait porté autrefois l'architecture hydraulique en Perse, sont aujourd'hui en ruines, & diverses causes ont contribué à cette décadence.

D'abord, la population n'est plus la même, dans cette partie de l'Asie, qu'elle l'était sous les successeurs de Cyrus ; & il faut l'attribuer, non-seulement aux guerres perpétuelles dont cet empire est le théâtre, mais encore à l'inertie qu'inspirent la religion & le gouvernement.

Les Parsis, qui, au travers d'un si grand nombre de siècles, nous ont transmis, presque dans toute son intégrité, le culte de Zoroastre, avaient à cet égard un dogme bien favorable à l'économie politique : ils disaient que défri-

cher un champ & engendrer un homme, étaient les actions les plus méritoires aux yeux de l'ordonnateur des mondes. Il s'en faut bien que la philosophie mahométane soit aussi sociale. Le musulman, avec son opinion du fatalisme, ne travaille que pour jouir du moment : la vie pour lui est un grand chemin, où il ne faut s'occuper que du soin de trouver une bonne hôtellerie. Perse.

Quoique les Persans modernes ne soient pas cultivateurs, on trouve encore, dans les régions de cet empire, dont le sol n'est pas tout-à-fait embrâsé, une foule de végétaux qui prouvent la fertilité naturelle du terroir. Le froment, le riz, & la plupart des légumes de l'Europe y parviennent d'eux-mêmes à toute leur maturité ; le melon, si dangereux dans nos climats, est un des alimens les plus sains de cette partie de l'Asie.

Le raisin vient à merveille dans la Perse : on en compte environ quatorze espèces, toutes très-estimées : les plus renommés sont ceux dont la peau est rouge ou noire, ou avec une teinte de violet ; ceux-là ont des grains de la grosseur de nos noix. Les Parsis cultivent le raisin avec soin, parce que le vin n'est pas défendu dans la religion de Zoroastre.

La datte de Perse est excellente, & pro-

Perse. duit un ſyrop ſupérieur au miel-vierge : elle croît en forme de grappes, au haut du palmier, parce que toutes les provinces de cet empire ont des fruits particuliers, qu'elles cultivent de préférence. On diſtingue les dattes de Caramanie, les grenades de Schiras, les oranges de l'Hyrcanie, les pêches & les piſtaches de la Baſtriane : l'abondance des alimens de ce genre eſt telle, qu'on en voit quelquefois de cinquante ſortes différentes ſur la table des Apicius.

Toutes les fleurs de nos climats ſemblent indigènes à la Perſe : le *Mazandran* n'eſt qu'un vaſte parterre, de ſeptembre en avril. On voit dans l'Hyrcanie des forêts entières d'orangers. Il y a autour d'Iſpahan des touffes innombrables de roſiers, qui donnent des roſes jaûnes, blanches & rouges à-la-fois. La plus belle fleur de ce climat fortuné eſt inconnue à l'Europe : c'eſt le *gulmikek ;* chaque tige en porte une trentaine, & de la forme d'un clou de géroſle; ſa couleur eſt d'un ponceau très-vif; rien n'égale le parfum qu'elle répand autour d'elle. Les commentateurs de l'alcoran promettent aux muſulmans fidèles, qu'ils cultiveront le *gulmikek* avec les houris, dans les intervalles de leurs jouiſſances.

Parmi les plantes dont s'honore la Perſe,

on cite le tabac, le coton, & un petit arbrisſeau qui fournit un duvet de ſoie; le pavot ſur-tout eſt une de ſes plus riches productions; il monte juſqu'à la hauteur de quarante pieds: c'eſt en faiſant une inciſion à la tête de la fleur, qu'on retire le ſuc épaiſſi dont on forme l'*opium*. On s'occupe de ce travail, avant le lever du ſoleil; & telle eſt la force de la vapeur que le pavot exhale, que l'ouvrier qui ſe condamne à ce métier dangereux, le viſage livide, le corps décharné & les mains tremblantes, reſſemble moins à un homme qu'à un cadavre. Perſe.

Les arbres réuſſiſſent en Perſe; les ſaules, les ſapins & les platanes y acquièrent une hauteur & un volume, dont nos campagnes les plus fertiles ne nous offrent point d'idée, le plantane ſur-tout, à qui les phyſiciens de l'Orient attribuent une vertu anti-peſtilentielle: on en a planté des allées dans la plupart des rues d'Iſpahan; &, depuis ce tems-là, dit-on, on n'y a point vu d'épidémies.

La minéralogie devoit occuper beaucoup l'induſtrie de la Perſe; car c'eſt une des contrées de l'Aſie, qui renferme le plus de montagnes; & l'on ſait que c'eſt dans leur ſein que ſe forment ces lentes productions de la nature, qu'on déſigne ſous le nom de métaux & de minéraux. Une ſeule chaîne du Caucaſe, le

Perse.

Taurus, traverse la Perse dans sa plus grande longueur, du nord au midi. Le pic le plus élevé de cette chaîne est le mont *Damvan*, espèce de volcan qui brûle la nuit comme le Vésuve: on prétend que ceux qui ont la hardiesse de monter sur le cratère, d'où ses feux s'exhalent, découvrent, de cette éminence, la mer Caspienne, qui est éloignée de quarante lieues.

Il ne paraît point que les anciens se soient beaucoup occupés à exploiter les mines cachées dans les entraves des montagnes de la Perse; on n'a même commencé à exploiter cette grande branche de commerce, que depuis le règne du sophi *Schah-Abas* ; aujourd'hui le gouvernement tire un grand parti des mines de fer de l'Hyrcanie & de la Bactriane ; de celles de plomb, qu'on a découvertes auprès de Kirman, & de celles de cuivre, qui se trouvent dans les montagnes du *Mazandran*.

Les mines les plus fécondes sont celles d'acier : ce métal semble être d'une autre nature que le fer; le souffre dont il est imprégné, fait, qu'en jetant sa limaille sur le feu, on l'y voit pétiller comme de la poudre à canon ; si on l'expose au foyer de verrerie, il se décompose, & devient comme du charbon : cette sorte d'acier est de la plus grande finesse : il

a la dureté du diamant & la fragilité du verre; mais, comme les Persans ne savent pas lui donner la trempe qui lui convient, les ouvrages de leurs artistes n'ont jamais la délicatesse de ceux qui sortent des manufactures de France & d'Angleterre.

Perse.

On n'a point rencontré de mines d'or dans les montagnes de Perse : il y en a quelques-unes d'argent dans le *Mazandran ;* mais la disette de bois a toujours empêché de les exploiter.

La production des minéraux accompagne ordinairement celle des métaux. On tire le salpêtre d'une montagne qui sépare l'Hyrcanie de la Parthiene. Le souffre & l'alun semblent si indigènes à la Perse, qu'on y trouve des plaines de plusieurs lieues, qui en sont couvertes. Outre le sel, qu'on se procure par l'évaporation sur les côtes du golfe Persique & de la mer des Indes, il y en a des mines abondantes dans la Médie, qu'on transporte par blocs, comme des pierres de taille : ce sel fossile est même si compacte & si dur dans les déserts de la Caramanie, qu'on s'en est servi quelquefois pour bâtir de grands édifices. Le naphte de la Perse ne vaut pas celui de Chaldée; mais, en revanche, elle possède une autre espèce

Perse.

de substance lapidifique, infiniment plus précieuse.

S'il faut ajouter quelque foi à la médecine de l'Orient, il s'agit ici de son *moum*, connu en Europe sous le nom de baume de *mumie;* ce suc admirable, appliqué sur le corps humain, guérit radicalement les plaies les plus dangereuses, & même les fractures; les roches qui distillent ce baume, appartiennent au gouvernement, & tout le *moum* qu'on recueille est déposé au trésor royal, où il tient une place plus utile que de vains métaux, sur-tout si on le laisse circuler dans le public pour les besoins de la multitude.

On rencontre, dans toutes les montagnes, des carrières de marbre: le plus beau est celui de Tauris; il est blanc, nuancé de vert, & transparent comme du cryſtal de roche. Il y a aussi des pierres précieuses en Perse: la plus célèbre est le *phirouze* de l'Orient, que nous connoissons sous le nom vulgaire de turquoise; on la trouve en particulier dans le sein d'une montagne, qui sépare la Parthienne de l'Hyrcanie, & qui en a pris le nom de *Phirouz-Cou.* Le roi seul fait exploiter cette mine: ainsi les plus belles turquoises de l'Orient restent ensevelies dans son trésor.

Les sophis tirent un peu plus de parti de

la fameuſe pêche des perles, qu'ils font faire ſur le golfe Perſique, & qui leur vaut, tous les ans, près de quatre millions. C'eſt, dans l'île de *Baharem* qu'on pêche les perles; depuis tant de ſiècles qu'on s'en occupe, le banc qui les fournit, n'eſt pas ſenſiblement diminué: elles ſont d'une eau moins belle que celles de Ceylan & du Japon; mais elles l'emportent ſur les unes en groſſeur, & ſur les autres en régularité. Perse.

Le règne animal, dans toutes ces riches contrées, mérite auſſi toute l'attention du naturaliſte. Les chevaux de Perſe ſont les plus beaux de tout l'Orient. Ils ont la tête petite, les jambes fines, ſont fort doux, propres à la fatigue, vifs & légers; ils ne ſont pas pour cela les meilleurs, ni les plus recherchés: ceux d'Arabie ſont les plus eſtimés. Une race d'ânes d'Arabie, qui ſont d'une légèreté & d'une docilité ſingulières s'eſt propagée en Perſe, ainſi que les chameaux, qui ſervent de monture en Orient, & qu'on appèle, dans la langue du pays, des navires de terre-ferme, à cauſe de la grande charge qu'ils portent: elle eſt ordinairement de douze à treize cents pour les grands chameaux, & de ſept cents pour les petits. Tout le poil de cet animal tombe au printems: le poil de chameau eſt la meilleure

Perse.

toifon de tous les animaux domeftiques; on en fait des étoffes fort fines ; on obferve le tems qu'il eft en chaleur, afin de le charger plus qu'à l'ordinaire, parce qu'autrement il ferait indomptable ; il faute alors, & fait des bonds dans la campagne, comme le cheval le plus léger.

La Perfe eft un pays découvert. On ne trouve d'animaux fauvages, que dans les provinces qui ont confervé leurs forêts ; on y voit abonder les cerfs, les chevreuils, les gazelles.

Les bois de l'Hyrcanie ont été autrefois renommés pour être la retraite des bêtes féroces ; la race ne s'en eft pas éteinte : lorfque j'y étais, on nous empêchait de nous écarter de la ville, & d'aller feuls à cinquante pas plus loin dans la crainte d'être dévorés par un de ces animaux. Ces vieilles forêts font encore peuplées de tigres, de lions & de léopards. Le quadrupède de cette efpèce le plus terrible, eft le *chacal*, qu'on croit l'hyène des anciens : il marche en troupe nombreufe, pouffant des hurlemens aigus, s'élançant fur tous les êtres animés qu'il rencontre & déterrant les cadavres pour en faire fa pâture. Les infectes ne font pas communs dans ce pays ; il y a quelques provinces feulement, où les fauterelles font en fi grande quantité, qu'elles forment des nuages épais

qui obscurcissent l'air ; & il y a dans quelques parties du royaume, des scorpions gros & noirs, si vénimeux, que ceux qui en sont piqués meurent peu d'heures après. Perse.

On trouve par-tout des pigeons, tant domestiques que sauvages. Comme la fiente des pigeons est le meilleur fumier pour les melons, on en élève un grand nombre & avec soin par-tout le royaume; c'est le pays du monde où l'on bâtit les plus beaux colombiers; on en compte plus de trois mille autour d'Ispahan.

Les perdrix de Perse sont plus grosses & d'un goût plus excellent que les nôtres. Parmi les oiseaux sauvages les plus curieux, est cet oiseau à long bec, qu'on appèle en France *Pélican*. Son plumage est doux & blanc comme celui d'un oison : c'est un monstre par la tête; car elle est très-petite en proportion de son corps. Son bec a seize ou dix-huit pouces de long, il est gros comme le bras; sous son bec, pend une peau, qu'il replie & qu'il étend comme un éventail; elle tient un sceau d'eau. Il porte ordinairement son bec étendu sur son dos, où il le laisse reposer. Cet oiseau vit de pêche : il a un art merveilleux pour prendre le poisson, l'attendant dans les courans, & le prenant dans son bec, comme dans un filet; quand il ouvre ce bec, un agneau y pas-

Perse.

ferait. On remarque qu'il fait ſon nid loin des eaux, afin d'y être plus en ſûreté, les pays où il s'en trouve étant les plus habités. On aſſure que, pour donner à boire à ſes petits, il leur va chercher de l'eau quelquefois à deux journées de chemin, qu'il leur apporte dans la poche de ce bec. Les mahométans croyent que Dieu ſe ſert de cet oiſeau en faveur des pélerins qui vont à la Mecque, lorſqu'ils ne trouvent point d'eau dans le déſert; c'eſt peut-être cette raiſon qui nous a fait donner à cet oiſeau, qui prend tant de peine pour ſes petits, le nom de pélican: les naturaliſtes ne nous parlent-ils pas d'un oiſeau fabuleux, qui s'ouvre la poitrine pour nourrir ſes petits de ſon ſang.

On prend en Perſe beaucoup d'oiſeaux de proie vers l'Ibérie & au nord de la Médie. Il y en a toujours huit cents entretenus à la vénérie du roi, chacun avec ſon officier; tous les grands ſeigneurs en entretiennent auſſi un certain nombre, pour le plaiſir de la chaſſe. On voit en tout tems, dans la ville & à la campagne, les fauconniers aller & venir, l'oiſeau ſur le poing, en louant continuellement ſa beauté & ſon adreſſe; ils lui mettent un chaperon de pierreries & des grelots d'or.

Ils dreſſent ces oiſeaux, en les lâchant ſur

des grues ou sur d'autres oiseaux, auxquels ils bouchent les yeux, afin qu'ils ne sachent où aller, ni comment voler; on en a vu qui étaient élevés à arrêter les hommes. Comme tous les gens d'épée sont chasseurs, ils portent, à l'arçon de la selle, une petite timbale de huit ou neuf pouces de diamètre; c'est pour appeler l'oiseau, en frappant dessus. Perse.

Dans les grandes chasses, on se sert de bêtes féroces dressées à la chasse; elles ne font point de mal aux hommes. Un cavalier en porte une en croupe, les yeux bandés avec un bourlet attaché par une chaîne; quand le cavalier apperçoit une bête qu'on relance, il débande les yeux de l'animal qui, en appercevant la bête, fait un cri, s'élance, &, à grands sauts, se jète dessus, & la terrasse; s'il la manque, après quelques sauts, il se rebute & s'arrête : on va le prendre; &, pour le consoler, on le caresse, & on lui dit que ce n'est pas sa faute, mais qu'on ne lui a pas bien montré la bête. On dit qu'il entend cette excuse, & qu'il en est satisfait.

Les oiseaux, soit ceux qui nous plaisent par leur goût, soit ceux qui nous enchantent par leur ramage, sont en très-grand nombre dans la Perse: cependant leur race devrait peu-à-peu s'anéantir, à cause de la destruction jour-

Perse.

nalière qu'on en fait; car la chaſſe eſt auſſi libre, dans cet empire, que l'air qu'on y reſpire. Il n'y a point de Perſan qui ne dreſſe des oiſeaux de proie à la chaſſe du vol; & le menu peuple y dreſſe juſqu'à des corbeaux. Le poiſſon eſt moins commun en Perſe, à cauſe du petit nombre de rivières: on ne cite que les cancres du Zendèrou, qui rampent ſur le rivage, & grimpent ſur les arbres, où ils vivent de leur feuillage.

---

CHAPITRE VI.

# CHAPITRE VI.

*Deſcription de la ville d'Iſpahan, capitale de la Perſe.*

La ville d'Iſpahan, capitale de toute la Perſe, en y comprenant les fauxbourgs, eſt une des plus grandes villes du monde, j'ajoute même la plus riche & la plus belle de tout l'Orient; elle n'a pas moins de douze lieues de tour. Pluſieurs mémoires font monter le nombre de ſes habitans à onze cent mille; d'autres aſſurent qu'il n'y en a que ſix cents mille; tous s'accordent ſur le nombre des édifices, qu'ils font monter à trente-huit mille deux ou trois cents, ſavoir : vingt-neuf mille quatre cents ſoixante-neuf dans l'enceinte de la ville, & huit mille ſept cent quatre-vingt au dehors, & en y comprenant les palais, les moſquées, les bains, les bazars, les caravanſerails & les boutiques, qui ſont toutes au centre de la ville, ſéparées des maiſons où l'on demeure : elle eſt bâtie le long du fleuve de *Zenderoud*, ſur lequel il y a trois beaux ponts : ce fleuve

Perse.

Perse.

prend sa source à trois journées de la ville, & c'est un petit fleuve de soi-même ; mais *Abas-le-Grand* y a fait entrer un fleuve beaucoup plus gros, en perçant, avec une dépense incroyable, des montagnes qui sont à trente lieues d'Ispahan, de manière que le fleuve Zenderoud est aussi gros à Ispahan durant le printems, que la Seine l'est à Paris durant l'hiver : ce fleuve se jète sous terre entre Ispahan & la ville de *Kirman*, où il reparaît & d'où il va se jeter dans la mer des Indes.

Cette grande ville est avantageusement située sur les confins de la Parthide & de la Perse ; elle est environnée de murailles fort basses & peu solides, comme presque tous les édifices publics & particuliers ; sa figure est allongée d'orient en occident, & fort irrégulière. Nous étions munis de lettres de recommandation pour l'envoyé de la compagnie française & pour quelques négocians hollandais. Le lendemain même de notre arrivée, j'appris que le roi devait donner audience le jour suivant à un ambassadeur indien : nous n'eûmes garde de laisser échapper cette occasion de voir le faste & le luxe des princes orientaux. La grande place, qui est en face du palais royal, était magnifiquement ornée ; douze beaux chevaux couverts de housses & des harnois enri-

chis d'or & de pierreries, bordaient les deux côtés du palais : des lions, des tigres, des taureaux & des léopards destinés à combattre les uns contre les autres, étaient étendus de distance en distance sur des tapis de pourpre. Les gladiateurs, les escrimeurs, les luteurs occupaient le quartier opposé. L'ambassadeur indien, suivi d'un brillant cortège, fut conduit par un officier de la couronne, jusqu'à la salle d'audience : dès qu'il eut baisé les pieds du roi, & que ses présens, qui étaient fort riches, eurent défilé sous les fenêtres du palais, on donna le signal pour commencer les jeux. Au même instant, les trompettes & tous les instrumens de musique se firent entendre. Les danseuses, qui sont en Perse, les femmes publiques, firent éclater leur joie par mille sauts & par mille extravagances. Ici, les taureaux furieux s'élancent, en rugissant, contre les animaux qu'on leur oppose ; là, des troupes de luteurs se frappent, se saisissent & se renversent : par-tout on voit voler les flèches & les javelots : tout retentit des acclamations du peuple & du bruit des combattans. Les jeux ne finirent qu'avec le jour, & firent place à des plaisirs plus doux & moins tumultueux.

Perse.

La place royale est un grand carré, long de plus de cent quatre-vingt toises, sur soixan-

Perse.

te-ſix de large ; elle eſt entourée de maiſons bien bâties, couvertes en terraſſe, & toutes de niveau, au nombre de deux cents ; au bas des maiſons, à une diſtance de cinquante pieds, eſt un canal bordé de platanes, qui fourniſſent un ombrage délicieux ; ce canal fait le tour de la place, & a de largeur environ ſix pieds ; en dehors de la place, règnent de longues galeries, appelées le grand bazard, où les marchands étalent leurs denrées : rien n'eſt plus commode dans les villes d'Orient que ces bazards, pour ſe mettre à l'abri de la chaleur & du mauvais tems. A Iſpahan, par exemple, ils ſont en ſi grand nombre, que dans les jours pluvieux, on peut traverſer la ville d'un bout à l'autre à pied ſec.

Le palais du roi ſitué ſur cette place eſt peut-être un des plus grands & des plus beaux du monde. Les richeſſes y ſont entaſſées, pour ainſi dire, les unes ſur les autres ; mais c'eſt toujours ſans goût, ſans délicateſſe & ſans art. Les Orientaux ne connaiſſent pas ces rapports combinés, ces proportions fines qui règnent dans nos appartemens d'Europe, & qui plaiſent bien plus par leur ordre & leur ſymétrie, que par l'or & par les marbres qui les couvrent : tout ce qui frappe les ſens, tout ce qui éblouit les yeux,

leur paraît seul grand & magnifique ; ce qui n'est pas or ou matière précieuse n'est d'aucun prix à leurs yeux. Perse.

Le palais royal a plus d'une lieue de circonférence ; on y entre par un portail très-élevé & tout entier de porphyre ; le seuil est aussi de porphyre de couleur verte ; les Persans le révèrent comme sacré, & quiconque marcherait dessus serait sévèrement puni ; il faut enjamber par-dessus. Les gens qui ont reçu quelque grace du roi vont baiser la porte en pompe & en cérémonie ; ils se tiennent de bout contre & prient Dieu à haute voix pour la prospérité du prince. Le roi ne la passe jamais à cheval : ce portail est un asyle inviolable où peuvent se réfugier les criminels ; il n'y a que le souverain en personne qui puisse les en tirer. Les *Sofis* sont les gardes-du-corps du roi, lorsqu'il sort du palais, à moins qu'il ne sorte avec ses femmes ; car, alors, ce sont les eunuques seulement qui le gardent.

Quand on suit l'allée où conduit le portail, on parvient à un grand perron, au bout duquel on voit des vastes corps-de-logis occupés par des gens de tous les métiers, qui travaillent pour le roi & pour sa maison ; ces ouvriers sont gagés & nourris toute l'année, soit qu'ils travaillent, soit qu'ils ne travaillent point.

Perse.

Je visitai les magasins d'étoffe, de porcelaine & les autres; chacun a l'air d'un superbe palais. Les salles de ces magasins ont chacune un grand bassin dont les bords sont de porphyre; les murailles sont enrichies de jaspe, de bois précieux & de peintures. Le pavillon, appelé les quarante piliers, est encore plus magnifique : on y remarque sur-tout deux belles chambres lambrissées de mosaïque dont les murs sont revêtus de marbre doré; dans l'une des deux est le trône du roi; les perles, les saphirs, les émeraudes brillent de toute part sur les brocards d'or qui le composent & qui l'environnent.

Le magasin, qui est à droite, renferme la bibliothèque & les relieurs des livres. La salle est bien petite pour un tel usage; car elle n'a que vingt-deux pas de long sur douze de large; les murs de bas en haut sont percés de niches de quinze à seize pouces de profondeur; les livres y sont couchés à plat, les uns sur les autres en pile, sans aucune distinction des matières qu'ils traitent; les noms des auteurs sont écrits, pour la plupart, sur la tranche des livres; ceux de cette bibliothèque sont persans, arabes, turcs & cophtes.

Je priai le bibliothécaire de me faire voir les livres en langue occidentale; il m'en mon-

tra deux coffres pleins, contenant chacun cinquante à soixante volumes : c'étaient des rituels romains, des livres d'histoire & de mathématiques. Perse.

Le reste du palais contient deux grands appartemens destinés pour le roi, chacun dans un jardin séparé, & le quartier des femmes : tout le sérail est entouré de murs très-élevés. Il y a trois avenues ; il y en a une des trois, par laquelle il n'y a que le roi qui puisse passer : on trouve trois salles en entrant ; les officiers de l'état & ceux qui ont affaire au prince, peuvent entrer dans les deux premières ; les seuls eunuques entrent dans la troisième : tous les eunuques ne sont pas admis indifféremment dans l'intérieur du sérail ; les jeunes y vont rarement, & s'ils sont blancs, ils n'y vont pas du tout : il n'y a que les eunuques vieux & noirs qui fréquentent les femmes, & qui fassent leurs messages. On compte cent cinquante à cent quatre-vingt appartemens dans le sérail où habitent huit à neuf cents personnes. Les jardins du sérail sont des lieux enchantés, où tout respire la volupté.

Outre le palais royal, on voit encore sur la même place plusieurs beaux édifices qui semblent se le disputer en grandeur & en mag-

Perse. nificence : tels ſont, entr'autres, la moſquée royale, la moſquée du grand pontife & le marché impérial. La moſquée royale eſt ſituée au midi, au devant eſt un parvis de forme polygone, avec un baſſin auſſi en polygone ; la face de l'édifice eſt pentagone ; vous y voyez des deux côtés un baluſtre de pierre polie ; les deux premières faces ſont couvertes en arcade, & ſont fermées par une chaîne, pour empêcher les chevaux d'y paſſer. La face intérieure, qui forme le portail, eſt en demi-lune très-élevée & revêtue de jaſpe, à dix pieds de haut. Des niches de mille figures où l'or & l'azur ſont prodigués, en font tout l'ornement. Une friſe règne autour ; elle porte pour inſcription des paſſages de l'alcoran. Les battans de la porte ſont couverts de lames d'argent fort épaiſſes & d'une moſaïque très-brillante. Un molla qui remarqua l'attention avec laquelle j'examinais cet ouvrage de rapport, me dit, que cette moſaïque frappait les étrangers par la beauté de la matière ; mais que pour lui, il ne trouvait aucun art à aſſembler ainſi des morceaux de jaſpe, de porcelaine & d'azur : là-deſſus, il nous fit obſerver mille défauts de juſteſſe & de proportion qui nous perſuadèrent de plus en plus de ſon bon goût.

Après avoir paſſé le portique, nous apperçûmes un beau baſſin de jaſpe, ſoutenu ſur un piédeſtal de même matière : c'eſt pour donner à boire aux paſſans ; car, dans les pays où l'on eſt ſouvent altéré, & où l'on ne boit que de l'eau, un des actes de charité le plus ordinaire, & qu'on croit le plus méritoire, eſt de donner à boire aux paſſans : c'eſt pour cette raiſon, que dans toutes les villes on trouve aux coins des rues de grandes urnes de terre pleines d'eau. Il y a même des hommes gagés qui parcourent les rues, ſur-tout en été ; une outre pleine d'eau ſur le dos & la taſſe à la main, ils préſentent à boire aux paſſans.

Perſe.

En face du baſſin, s'élèvent cinq grands portiques couverts de dômes & ſoutenus par des pilaſtres de marbre : celui du milieu eſt d'une hauteur ſurprenante & domine ſur toute la ville. Au fond de ce portique, qui fait la principale pièce de la moſquée, eſt une eſpèce de jubé ou de balcon ; ce jubé & toutes les murailles ſont incruſtrés de jaſpe, de porphyre & de bois de ſenteur où ſont gravés des paſſages de l'alcoran. Ce jubé ſert aux mahométans à marquer de quel côté il faut tourner le viſage & les regards, pour être juſtement dans le cercle vertical de la Mecque, vers laquelle, ſelon la doctrine des mahométans, il

Perse. faut être tourné en faisant sa prière, sans quoi la prière est vaine & n'a nul effet, à moins qu'il ne soit impossible de se tourner ou de remuer. Il y a de ces sortes de jubés dans toutes les principales mosquées. Les gens dévots portent toujours avec eux un cadran & des tables pour leur faire connaître plus précisément en tous lieux le méridien de la Mecque. Mahomet laissait au commencement ses disciples se tourner vers Jérusalem, en faisant leurs prières. Mais, dans la suite, voulant les séparer de plus en plus d'avec les juifs, qui se tournaient de ce côté-là, & d'avec les chrétiens qui se tournaient à l'orient, il leur dit ces paroles, qui sont un verset de l'alcoran : *tourne ta face vers le saint temple, en faisant tes prières*. C'est le côté du midi : c'est ce qu'on appèle communément le *keblak*, c'est-à-dire, *l'aspect* ou *l'objet local du culte*.

Une chaire de porphyre est adossée au pilastre gauche du portique ; elle est faite en manière de trône, élevée de quatorze marches ; la quatorzième marche est plus large que la treizième, parce qu'elle sert de siége au prédicateur : au-dessus du jubé, il y a une armoire pratiquée dans le mur, de trois pieds de haut & de deux de large, de bois d'aloës, ornée de lames d'or & garnie d'or massif jusqu'aux

pentures, fermée d'un cadenas d'or. On y garde deux reliques fort précieuses au peuple : l'alcoran écrit de la main d'*Iman-Reza*, il y a plus de onze cents ans, & la chemise d'*Iman-Hossein*, teinte du sang des blessures dont il mourut. On ne montre jamais cette relique, & on ne doit la tirer dehors qu'en cas d'invasion, telle que le royaume soit en danger ; car alors les Persans assurent que, mettant cette chemise au bout d'une pique, & la faisant voir à l'ennemi, cette seule vue les met sûrement en déroute. Perse.

*Abas-le-Grand* fit construire cette superbe mosquée, à la fin du seixième siècle ; ce qui lui a fait donner le nom de mosquée royale. Le terrein sur lequel elle est bâtie, était auparavant une melonière ; elle appartenait à une vieille femme, qui ne voulut jamais la vendre au prince, qu'après que les mollas, à qui le roi avait fait part de son dessein, lui eurent fait un grand scrupule de son refus. On raconte aussi qu'*Abas*, n'ayant pas assez-tôt à son gré le marbre nécessaire pour le bâtiment, voulait enlever celui de la mosquée principale de la ville ; ce qui aurait détruit ce temple, qui est encore très-beau, malgré son antiquité ; mais les mollas se jetèrent à ses pieds, & l'en empêchèrent, en lui disant : *Votre Majesté a*

*dessein, sans doute, de faire durer sa nouvelle* Perse. *mosquée plusieurs siècles ? Et quel exemple serait-ce pour ses successeurs, si, afin de rendre son bâtiment plus magnifique, elle détruisait les édifices de ses ancêtres, qui peuvent durer encore des centaines d'années ?*

La mosquée du grand pontife, ainsi appelée, parce que ce prélat y officie, ressemble assez à la mosquée royale, pour la construction de laquelle elle a servi de modèle : elle n'est pas tout-à-fait aussi grande ; mais elle est aussi belle & aussi riche ; les murailles en sont de même garnies de tables de jaspe, & peintes de figures d'or & d'azur ; les cours sont remplies de beaux bassins pour les purifications, & plusieurs belles colonnes d'émail vert soutiennent le jubé, qui est tout entier de jaspe.

Le pavillon de l'horloge est un bâtiment jeté, pour ainsi dire, hors d'œuvre, qui fut fait pour la récréation d'Abas II à son avènement à la couronne; c'est un vrai jeu d'enfant, ou d'homme qui n'a rien vu, comme sont les rois de Perse, quand ils montent sur le trône. Dans ce pavillon, est un mouvement d'horloge qui fait mouvoir beaucoup de grandes marionettes, des têtes, des bras & des mains, qui sont attachées à des figures peintes sur le mur, & qui tiennent des instrumens de musique ; on y voit des oiseaux

Perse.

& d'autres bêtes de bois peint : cette horloge carillonne à chaque heure du jour. Les Persans regardent cette pièce avec bien plus d'admiration, que nous ne regardons l'horloge de Strasbourg ou d'Anvers, & comme un chef-d'œuvre de forces mouvantes.

Le marché impérial est le plus grand & le plus beau bazar d'Ispahan. Le portail qui donne sur la place, est d'une architecture riche & majestueuse; il est tout entier de porcelaine peinte, & les parapets qui l'environnent, sont revêtus de jaspe & de porphyre. On entre par ce portail dans le bazar, composé de vastes & longues galleries, remplies de marchandises & de denrées de toutes espèces ; le milieu du bazar forme une belle place voûtée & surmontée d'un dôme fort élevé : ce lieu est le plus fréquenté d'Ispahan; &, dans les grandes chaleurs, le menu peuple y vient coucher la nuit. Les quartiers des marchands d'étoffes & des orfévres sont les plus brillans ; les autres sont occupés par des ouvriers de tous les métiers, par des vivandiers, des droguistes & des écrivains : l'occupation de ces derniers est de composer des lettres, des placets, des mémoires pour le public. Outre ce grand portail, ce bazar a encore deux portes principales, dont l'une conduit à l'hôtel des monnaies, l'autre au caravan-

Perse.

ferail royal : ces bâtimens ont chacun un superbe portail, femblable à celui du grand bazar.

Il y a un grand nombre de caravanferails dans toutes les villes de Perfe & fur les grandes routes : les uns font fondés gratuitement ; mais ils font fi mal fervis, qu'à moins que de payer, on manque des chofes les plus néceffaires ; les autres font affermés à des particuliers, qui en rendent un revenu fixe tous les ans : on eft beaucoup mieux dans ceux-ci, parce qu'il n'y loge que des perfonnes riches & aifées. Dans les villes confidérables, comme Ifpahan, chaque province, chaque nation a fon caravanferail : ainfi, un étranger, ou un homme de la campagne, qui arrive dans une ville, s'informe, au premier endroit, où il pourra trouver un logement ; on lui demande de quel pays il eft, & on le fait conduire dans le caravanferail de fa nation : il eft toutefois le maître de loger où bon lui femble, & dans tel caravanferail plutôt que dans tel autre, s'il le juge à-propos.

Le cours d'Ifpahan fait la plus belle entrée de la ville du côté de *Julfa*, bourg, ou plutôt fauxbourg confidérable, où logent tous les étrangers & les chrétiens. Qu'on fe figure une avenue longue de plus de treize cents toifes, & large d'environ cinquante ; au milieu, eft

un canal, dont les bords, larges de six pieds, servent de parapets aux passans; de vastes & superbes jardins, avec chacun deux pavillons, bordent, des deux côtés, cette charmante allée : elle aboutit à une maison de plaisance du roi, la plus riante & la mieux ornée qu'on puisse voir: tout ce que l'art & la nature produisent de plus beau dans ces contrées, est réuni dans ce palais; les eaux, les cascades, les vergers, les fleurs présentent une esquisse des plaisirs que Mahomet promet dans son paradis aux fidèles musulmans; un magnifique pont, bâti sur la rivière de Zenderoud, joint l'avenue aux faubourgs d'Ispahan. Perse.

Cette ville est en général mal bâtie, & remplie d'édifices qui tombent en ruines; la plupart des rues sont étroites, & il n'y en a pas une qui soit pavée; ce qui les rend fort désagréables : les maisons sont faites de briques, & n'ont pour l'ordinaire qu'un rez-de-chaussée; quelques-unes ont un étage, mais jamais plusieurs. Les murs sont enduits d'un mortier mêlé de chaux & de talc, qui jète un éclat merveilleux; un dôme plus ou moins élevé couvre tous les bâtimens. Ce que j'ai trouvé de plus remarquable dans l'intérieur des maisons, ce sont ces grands bassins dont j'ai déja parlé, & les riches peintures qui ornent les appartemens:

les couleurs sont plus belles &. plus éclatantes en Perse que par-tout ailleurs, & l'air sec du pays leur conserve toujours la même vivacité.

Perse.

Le terroir des environs de cette capitale est assez fertile & bien cultivé. Le platane fait le plus bel ornement des promenades, des jardins & des villes; il jète beaucoup d'ombre, & les Orientaux prétendent que l'odeur qu'il répand purifie l'air & empêche la contagion.

Parmi les jardins qui sont à côté de la belle allée d'Ispahan, on distingue sur-tout celui qu'on appèle le jardin du rossignol : dans ce jardin est un sallon qui a près de soixante pieds de diamètre, de figure irrégulière, construit à sept angles ou faces; le milieu est un dôme écrasé, élevé de seize à dix-huit toises; le plafond est un fort bel ouvrage en mosaïque; les pilastres qui le soutiennent, sont percés tout à l'entour; on a ménagé, dans les galeries qui l'environnent, cent petits réduits délicieux, qui n'ont tous qu'un faux jour; mais c'est autant qu'il est nécessaire pour les plaisirs auxquels ces cabinets sont destinés : il n'y en a pas un qui ressemble à l'autre, ni par l'architecture, ni par les ornemens ; c'est un vrai labyrinthe que ce sallon enchanté ; on s'y perd, car les degrés sont si cachés, qu'on a peine à les retrouver. Les murs d'en bas sont revêtus

revêtus de jaſpe, juſqu'à dix-huit pieds de hauteur. Les baluſtres ſont de bois doré; les chaſſis des croiſées ſont d'argent, & les carreaux de cryſtal ou de verre fin de toutes les couleurs; on ne voit qu'or & azur. Les peintures de cet édifice, parmi leſquelles on voit beaucoup de jouiſſances & de nudités, ſont toutes d'une beauté & d'une gaîté ſurprenantes. Il y a de ces petits cabinets entièrement incruſtés de glaces; les meubles en ſont frais & voluptueux; il y a des réduits qui ſont un lit entier. Les regards tombent à chaque inſtant ſur des inſcriptions qui expriment des penſées tendres & amoureuſes, ou des ſentences de morale; voici celles dont je chargeai mes tablettes, au-deſſus d'un pot de fleurs: Perse.

*La tulipe eſt mon emblême; j'ai le viſage en feu, & le cœur en charbon.*

Le ſens eſt que, comme la tulipe a les feuilles rouges & le fonds tout noir, l'amant a de même le cœur brûlé & le viſage enflamé.

*Quelque haut qu'une beauté porte la tête, elle touche toujours des pieds à terre.*

*Si tu demandes quel mal tu fais à la fourmi en marchant ſur elle?*

*Je réponds en te demandant quel mal te fait l'éléphant en marchant ſur toi.*

Perse.

Je ne puis m'empêcher de dire que quand on parcourt ces cabinets faits pour les délices de l'amour, on ne peut se défendre d'un certain attendrissement qui fait qu'on en sort toujours malgré soi.

Les deux plus grands faubourgs d'Ispahan sont aux côtés de la grande allée. Le faubourg de *Codjoue* commence à la porte d'*Hassein-Abad:* on y trouve d'abord les ruines du palais de ce roi, parmi lesquelles il n'y a rien d'entier; un collége, qui porte son nom, & où l'on voit son tombeau; une mosquée, un bain, & un hôpital de derviches.

Au-delà de ces bâtimens, on trouve la rue la plus longue & la plus large qui soit à Ispahan: sa largeur est de trente pas, & sa longueur d'un quart de lieue. On observe particulièrement dans cette grande rue plusieurs grands hôtels, un *bazar*, un bain, & un caravanserail fort spacieux, ainsi que deux grands cimetières, dans lesquels il y a quatre petites maisons destinées à deposer les cercueils des morts qui ont désiré être enterrés vers Babylone, ou dans la Bactriane, dans les sépulcres des imans.

Le faubourg d'*Abas-Abad*, ou la colonne d'*Abas*, commence à la porte impériale: on l'appèle aussi le quartier des gens de Tauris,

parce qu'il a été peuplé d'une colonie que ce prince amena de Tauris, capitale de la Médie. C'est le plus grand faubourg d'Ispahan, c'est aussi le plus bel endroit de la ville. Les principales rues de ce fauxbourg ont au milieu des canaux larges & profonds, & un double rang d'arbres, l'un près des maisons, l'autre sur le bord du canal : c'est là où habitent la plupart des gens riches & de qualité. Perse.

La première rue qu'on rencontre, en entrant dans ce faubourg par la porte impériale, est longue d'environ douze cents pas en droite ligne : les plus grandes maisons qu'on y trouve, sont le palais d'un des astrologues du roi, & celui de *Saroutaki*, ce premier ministre eunuque, dont les Persans révèrent la mémoire. Ce palais est près de la grande place du faubourg où se tient le marché : c'est une place ronde, couverte d'un seul dôme, qui tient aux quatre rues qui y aboutissent ; il n'y a point dans le monde entier un plus grand morceau d'architecture. A l'un des côtés de cette place, est un pavillon haut & carré, au sommet duquel on joue des instrumens au coucher du soleil, & à minuit, comme dans la place royale ; ce qui est le privilége des grandes villes seulement. *Abas* Ier. le donna à ce faubourg, pour y attirer des

Perse.

habitans. Ce grand & beau faubourg renferme plus de deux mille maisons, sans compter les édifices publics, qui consistent en douze mosquées, dix-neuf bains, vingt-quatre caravanserails, & cinq colléges.

Le fauboug de *Cheic-Sabana* commence, pour ainsi dire, au cœur de la ville. Abas-le-Grand y plaça les chrétiens qu'il transporta de la Haute-Arménie & de la Médie. Ils y habitèrent soixante ans. Abas II les envoya loger tous au bourg de *Juffa*, au-delà de la rivière d'Ispahan, avec les autres chrétiens, parce que les mahométans allaient nuit & jour s'enivrer chez eux.

Il y a plusieurs bâtimens considérables au-dehors d'Ispahan, de ce côté-là; entr'autres, la belle maison qu'*Abas II* fit bâtir, qu'on appèle *le petit mille arpens*. Il y a auprès le tombeau d'un favori d'Abas II, où est une fondation destinée à donner à dîner tous les jours à cent pauvres persans. On lit sur le frontispice cette sentence:

*Une chemise sous une robe, de l'eau à boire & du pain à manger,*

*C'est assez donner à un passant; c'est beaucoup pour qui doit mourir.*

Parmi les petits faubourgs d'Ispahan, on distingue celui de *Deredechte*: il est terminé

par un grand cimetière, qui porte le nom d'un ſaint des mahométans, enterré ſous un grand mauſolée, qui a deux tours faites comme des clochers. Les Perſans enſeignent que ces ſaints ſont inveſtis de deux prérogatives incommunicables ; ſavoir, d'être prophètes dans ce monde, & interceſſeurs dans l'autre. Tel eſt le ſens de la ſentence inſcrite ſur le mauſolée : Perse.

*Logez-vous dans le voiſinage des gens de bien, & ſoyez leur voiſin, s'il ſe peut, dans le tombeau.*

Non loin delà, eſt un autre ſépulcre, au milieu d'un grand jardin, entouré de hautes murailles : on y deſcend dans une cave ſouterraine, quon appèle la foſſe des prières, où les dames de qualité mahométanes vont pleurer & gémir en particulier, ſans être vues des paſſans.

On montre particulièrement dans ce faubourg la maiſon de *Kel-Anaget*, comme celle d'un perſonnage fameux ; c'était le bouffon d'Abas-le-Grand. On raconte des choſes merveilleuſes de la poſture, de l'air plaiſant & burleſque de ce perſonnage qui avait le talent de faire rire quand il voulait, par le ſeul maintien de ſon corps, & dont l'eſprit était

S 3.

Perse. tout-à-fait vif & sensé. Voici une de ses réparties.

Abas-le-Grand, informé du funeste effet que produisait la décoction de pavot, fit fermer les cabarets où on la débitait. Cette décoction, qui n'est que le suc du pavot cuit, réjouit fort sur-le-champ, rend gai & de bonne humeur; mais quand elle a fini d'opérer, on est plus morne & plus inquiet qu'auparavant; de sorte qu'à la longue, on devient plus lâche, plus triste, plus pesant, & qu'enfin on en meurt. Mais cette boisson a ceci de plus nuisible encore, c'est qu'on ne saurait plus s'en passer quand on s'y est accoutumé; &, si l'on essaie de la quitter, il y va de la vie. Cette défense fit périr bien des gens, beaucoup d'autres tombaient dans la langueur, & tout le monde murmurait. Mais le roi s'était déclaré : on aurait couru les plus grands dangers si on avait voulu lui représenter les suites funestes de son édit; & personne n'osait lui en parler. *Kel-Anaget* se chargea de cette commission, & promit que la première fois que le roi sortirait, il le lui dirait ouvertement. Deux jours après, le roi allant à la chasse, *Kel-Anaget* fit aussitôt dresser une boutique près de la porte du sérail, par où le roi devait rentrer. Il remplit sa boutique de pièces

de cette grosse toile avec laquelle on fait les suaires des morts : il prit avec lui deux ou trois de ses gens, & ordonna à quatre ou cinq autres de venir à l'heure du retour du roi demander de la toile, & de faire les empressés. Aussitôt qu'il vit le roi s'approcher, il se mit à mesurer & à couper de la toile, aidé de ses gens, criant à l'un : *portez tant d'aunes chez un tel seigneur ;* à l'autre, *portez tant d'aunes dans telle maison.* Quand le roi fut vis-à-vis, il se mit à crier encore plus fort, & comme s'il était trop pressé : *attendez, attendez, par le nom de Dieu,* vous aurez tous de la toile, tant qu'elle durera. Le roi, frappé de tout ce bruit, & fort étonné de voir une boutique à la porte du sérail, demanda, tout indigné, & en s'arrêtant, quel était l'insolent qui avait osé venir planter là sa boutique. *Kel-Anaget* se montre, l'aune à la main, avec sa mine bouffone. Le roi ne put s'empêcher de rire, en lui disant : *Eh quoi ! es-tu devenu vendeur de toile ? est-ce pour cela que je ne t'ai vu de la semaine ? Sire,* repartit sérieusement le bouffon, *je ne suis plus homme de cour, je suis marchand de toile. Comment,* répondit le roi, *est-ce quelque chose de plus lucratif que mon service ? Ah ! Sire,* répliqua l'autre, *par le nom de Dieu, vous ne savez guère les nouvelles.*

Perse.

Perse. *Depuis que vous avez défendu cette décoction de pavot, ces pauvres gens, qui en faisaient leurs délices, meurent par centaines. La toile à ensévelir est renchérie de moitié. Je viens d'envoyer tant d'aunes chez un tel seigneur, tant chez un autre, qui sont tous morts. Tant qu'on ne boira plus de cette décoction, je ne ferai point d'autre métier.* La plaisanterie eut son effet. Le roi comprit qu'il était impossible de déshabituer ses sujets de ce breuvage, & il révoqua sa défense.

---

## CHAPITRE VII.

*De la magnificence de la cour du roi de Perse. — Titres qu'il prend. — Du palais des femmes du roi. — Du courouc ou de la défense d'approcher des femmes, des eunuques.*

La pompe de la cour du roi de Perse & de l'éclat de sa maison se manifeste particulièrement en trois occasions, dans ses fêtes, soit à la ville, soit à la campagne, dans ses voyages, & dans la réception des ambassadeurs. Perse.

Les fêtes du roi se donnent ordinairement dans de grandes salles ouvertes à divers étages. On entre dans les jardins par une allée de grands arbres sous lesquels sont rangés douze beaux chevaux, attachés à une grosse corde de soie & d'or tendue à terre, avec de gros clous d'un pied de long & gros à proportion, aussi d'or, fichés en terre jusqu'à la tête, dans laquelle passe un gros anneau. On attache les chevaux à cette corde par un licou de soie & d'or à deux têtes, de manière que le cheval est tenu des deux côtés. On met devant eux

Perse.

des sceaux si lourds & si grands, qu'un homme n'en saurait porter un quand il est plein: on y étale aussi toutes les ustensiles d'une écurie, marteaux, clous, étrilles, fers, caparaçons, avec des chaînes; tous ces objets sont de pur or massif. Les harnois des chevaux sont couverts de pierreries. Le premier l'est de diamans, le second de perles, le troisième de rubis, les quatre suivans le sont d'émeraudes: le huitième l'est de saphirs; les deux suivans le sont de toutes ces pierres mêlées ensemble; & les deux derniers sont garnis de turquoises. Les selles sont, devant & derrière, d'or massif couvert de pierreries. Les étriers sont de même.

Le trône du roi est au fond de la première salle, couvert d'une étoffe blanche, brodée de perles à l'entour: le dossier, ainsi que les deux petits coussins de côté, sont aussi couverts de pierreries. Le roi en porte sur ses habits pour des sommes immenses. Ce sont la plupart des pierres de couleur; car ce sont celles qu'on estime le plus en Perse. Derrière lui sont rangés neuf ou dix petits eunuques, de dix à quatorze ans; ils sont très-beaux & richement vêtus. Ils font un demi-cercle derrière le roi, & semblent être des vraies statues de marbre, tant ils sont immobiles, te-

nant les mains sur l'estomac, la tête droite & les yeux arrêtés. Il y a derrière eux des eunuques plus âgés, ayant des mousquets sur l'épaule, garnis d'or & de pierreries. A la droite du roi, est le premier eunuque, ayant à la ceinture un petit coffre d'or, plein de mouchoirs & de parfums, pour en présenter au roi quand il en demande. Aux deux côtés de la salle sont assis les premiers officiers du royaume, les gouverneurs & les intendans des provinces; à l'autre côté sont les cèdres ou grands pontifes, qui, comme on voit, sont à la main gauche, & n'ont que la seconde place dans la salle de dessous. On voit une foule de courtisans richement habillés, & qui se tiennent debout dans la contenance la plus respectueuse.

Perse.

Lorsque le roi est entré, & après le signal qu'il donne, la musique commence, & les danseuses suivent. On sert ensuite une colation à chacun sur des napes de brocard d'or: elle consiste en un service de quinze ou seize assiètes d'or & de porcelaines, pleines de fruits verts ou secs, &c. Quand on sert le vin, le roi en boit le premier; alors les cèdres ou grands pontifes se retirent, parce que le vin étant défendu, ils croiraient commettre un péché s'ils demeuraient dans un lieu où l'on

Perse.

en boit. L'un de ces jeunes seigneurs qui sont présens, ou l'un de ces beaux eunuques, sert d'échanson. Il ne donne à boire qu'à ceux que le roi désigne. Quand l'heure que le roi a marquée pour le repas est venue, il fait signe de servir. Alors on dessert les fruits, on lève les napes, & on en étend d'autres, sur lesquelles on sert une infinité de plats. Ce service, qui dure quelquefois trois ou quatre heures, est suivi d'un troisième, où l'on sert principalement le pilo. Lorsqu'on ne boit point de vin à la fête, elle dure beaucoup moins. Quand la fête se fait de nuit, les salles & les dehors sont éclairés d'une infinité de lampes & de grands flambeaux à deux branches, qui pèsent chacun cinquante marcs. Les lampes en pèsent soixante : tout ce service est d'or fin, & pèse deux mille quatre cents marcs.

Tant de faste rend ces fêtes très-brillantes: il y a trois cents personnes très-richement vêtues. La majesté & la gravité de l'assemblée inspirent le respect; le silence y règne de telle manière qu'on n'y entend pas respirer. Le service s'y fait avec une promptitude merveilleuse. Il me semblait que c'était là une pièce de théâtre, où tout est parfaitement concerté. Ceux qui servent, sont déchaussés,

& marchent ſur des tapis. Le roi eſt ſervi par de beaux petits eunuques, qui ſont à genoux devant lui : ils reçoivent les plats du chambellan, & les ſervent. On fait monter à trente-deux millions la vaiſſelle du roi de Perſe ; c'était ſa valeur en 1666. La cour était alors en Hyrcanie ; j'y étais auſſi, & j'y trouvai heureuſement un gentilhomme du roi de France, & un député de la compagnie françaiſe. Nous vécûmes toujours enſemble : comme on les ſervait de la cuiſine du roi, & que le grand-maître, par l'ordre du prince, me faiſait le même honneur, j'eus occaſion de peſer chaque pièce de vaiſſelle : les grands plats avec leurs couvercles peſaient quatre-vingt-deux marcs chacun ; c'eſt l'or le plus fin qu'il y ait. J'ai eu une fois de la ſœur du roi un morceau d'un plat en paiement ; ce morceau valait douze mille francs ; les changeurs des Indes, où je le portai, le prirent au plus haut titre. Il y a encore beaucoup de vaiſſelle & de meubles d'or dans le ſérail, comme les eunuques me l'ont aſſuré ; mais on ſerait ſujet à ſe méprendre en rapportant ce qu'ils diſent. Cependant je crois qu'on peut aſſurer que le roi de Perſe eſt le prince du monde qui a le plus riche ſervice de vaiſſelle, & le plus de pierreries.

Perſe.

Perse.

Quand le roi va à la campagne, son train est magnifique & si nombreux que souvent il fait *courouc*, comme on parle, c'est-à-dire, défense de le suivre à moins d'être mandé. C'est ordinairement dans l'Hyrcanie que le roi de Perse va passer le printems; durant cette saison l'Hyrcanie est un véritable paradis terrestre, ainsi que la Bactriane; c'est un excellent pays de chasse.

La marche du roi se fait avec la plus grande pompe; il est accompagné de toute sa maison; le camp où il s'arrête chaque jour est disposé en manière de ville, tout s'y passe comme dans son palais: il ne fait ordinairement que deux lieues par jour, &, quoiqu'il ait les plus belles tentes qu'on puisse voir, il trouve sur sa route des petites maisons de plaisance avec des jardins qu'on enferme dans son quartier.

C'est sur-tout à la réception des ambassadeurs que la Perse étale une de ses plus grandes magnificences: du moment qu'un ambassadeur met le pied sur les terres de l'état, il est appelé l'hôte du roi & traité en conséquence. Le gouverneur & l'intendant de la province s'empressent de le servir; on lui donne un seigneur pour l'accompagner, & qui doit répondre de lui sur sa tête. Il est défrayé par-

tout; tous les grands viennent le voir & lui font des préfens; on le conduit ainfi jufqu'à la cour, où il eft toujours logé & défrayé, & on le reconduit de même hors du royaume. C'eft la pratique de l'Orient de tems immémorial. Il eft vrai qu'il s'y fait peu d'ambaffades, & qu'on n'y connaît point cette habitude, qui eft fi univerfelle en Europe, de voyager par curiofité, ou par une efpèce de fainéantife. Il ne faut pas douter que cette manière de recevoir les ambaffadeurs & les étrangers de confidération, fe perdrait dans l'Orient, fi l'on y devenait inquiets & légers comme nous fommes. L'ufage ordinaire eft de faire attendre long-tems les ambaffadeurs avant de leur donner audience, malgré leurs follicitations, parce qu'ils n'ofent fortir de leurs maifons avant de l'avoir eue. Les Perfans croyent que c'eft bien traiter un ambaffadeur que de le retenir fort long-tems; ils difent que, fi l'on en ufait autrement, un ambaffadeur aurait fujet de croire qu'on eft las de lui, & qu'on ne fe met en devoir de l'expédier que parce qu'on eft bien aife d'en être débarraffé.

Perse.

Je vis à la cour de Perfe, la première fois que j'y arrivai, un ambaffadeur du grand-mogol; il avait un train de huit mille hommes, de quatre mille chevaux & de huit mille bêtes

Prese. de charge, presque tous chameaux ; il fut six mois en chemin, depuis les frontières jusqu'à la cour, & neuf autres mois avant d'avoir audience ; c'était un vieillard grave & sage. Le sujet de son ambassade était de redemander la ville & la forteresse de *Candabard*, qui, dans ces derniers siècles, a été l'occasion d'une guerre perpétuelle entre les Persans & les Indiens, comme *Bagdad* l'est entre les Persans & les Turcs. Il semblait que dans cette ambassade les deux rois avaient pris à tâche de disputer à qui l'emporterait en fierté & en magnificence. L'ambassadeur avait apporté pour quatre millions de présens destinés au roi & à ses ministres, moitié en argent, moitié en étoffes & en pierreries, & deux millions pour sa dépense. Le roi de Perse, par un esprit de grandeur, ordonna que l'ambassadeur fût conduit lentement dans sa marche, & pour montrer encore que sa dépense ne lui était pas à charge, il n'accepta pas la moitié des présens du grand-mogol, refusant tout l'argent comptant ; & le jour d'après l'audience de congé de l'ambassadeur, il lui envoya un présent de cinq cents mille écus, les deux tiers en argent, que l'ambassadeur refusa aussi : le reste consistait en pierreries, en brocard, en tapis, en une grande quantité de choses précieuses qu'on porte

porte de Perse aux Indes, & particulièrement en quarante chevaux de grand prix. Perse.

Le titre ordinaire du roi de Perse est *cha* ou *padcha*, terme qui dans la langue du pays signifie : *faire les partages ou distribuer ;* c'est le plus grand titre qu'on puisse donner en Asie; il répond au titre d'empereur en Europe. Les peuples de l'Orient disent qu'il n'y a que quatre grands potentats dans le monde: Le *Kan*, qui est le grand-tartare; le *Facfour*, qui est l'empereur de la Chine; le *Cha*, qui est le roi de Perse, & le Kaiser, qui est le grand-seigneur. Voici les qualités que le roi de Perse prend dans ses lettres-patentes :

*Soliman, roi victorieux, seigneur du monde, prince très-vaillant, descendu de chère Sephy, de Moussa de Hassen.* Mais les qualités que ses sujets lui donnent sont bien différentes; les voici :

*Le plus relevé des hommes vivans, source de la majesté, source de la grandeur, de la puissance & de la gloire; égal au soleil, chef des grands rois, dont le trône est l'estrade du ciel, agent du ciel dans le monde, centre du globe de la terre, objet des vœux de tous les hommes mortels, dispensateur des bons & des grands noms, maître de la destinée, chef de la plus excellente secte de l'univers, assis sur le siége*

Perse.

*impérial du premier être temporel, le plus grand & le plus resplendissant prince des fidèles, né & sorti du trône qui est l'unique trône de la terre, roi du premier ordre, monarque des sultans & des commandans de l'univers, ombre du dieu très-grand répandue sur la face des choses sensibles, premier noble de la plus ancienne noblesse, roi, fils de roi, descendant des plus nobles rois, souverain, fils de souverain, enfant des plus anciens souverains, empereur de tous les tems & de tous les êtres corporels, seigneur des révolutions & des mondes, père des victoires, très-heureux sultan* SOLIMAN PADCHA *descendu de Sephy, de Moussa, de Hassen, prince de la souveraine puissance, distributeur de couronnes & de trônes.*

Ces titres ne sont pas, comme l'on voit, pris des divers états & royaumes qu'il possède, ainsi que c'est l'usage parmi nous : mais ce sont des noms de vertus & de dignités. Il faut observer qu'en Perse chacun prend comme il veut les plus grands titres, pourvu qu'il les mette après son nom ; il n'y a que le roi qui puisse les mettre devant le sien ; & c'est la distinction qu'il y a entre le prince & le sujet.

Les Persans appèlent *harem* ou lieu sacré les appartemens des femmes : on dit ordinairement que le roi entre, quand il lui plaît,

dans le férail de fes fujets fans exception. Je ne fais ce qui en eft, car, il y en a très-peu d'exemples. J'ai vu dans les fêtes que les grands feigneurs lui donnaient, qu'il y entrait : on m'a affuré que c'était après qu'on l'en avait prié, & qu'on avait difpofé les chofes pour cela. On raconte que le roi Abas-le-Grand, dînant un jour chez le fameux *iman Kouli-Kan*, gouverneur de la province de Perfide, généraliffime des armées, un des plus puiffans fujets dont on ait jamais entendu parler, voulut, après avoir bien bu, entrer dans le férail fans en avertir le maître. Le capitaine de la porte fe mit au devant du roi, & lui dit : *Qu'il n'ouvrirait la porte qu'à fon maître, & qu'il ne laifferait entrer dans le férail d'autre mouftache que la fienne.* Le roi lui répondit : *Comment! ne favez-vous pas qui je fuis?* Oui, dit-il, *je fais que vous êtes le roi des hommes, mais vous n'êtes pas celui des femmes.* Abas-le-Grand trouva cette réponfe fort bonne, & dans la fuite récompenfa le capitaine, en lui donnant un de ces petits gouvernemens qu'on appèle *fultanie.* Perse.

Les femmes font plus étroitement gardées en Perfe, qu'en aucun autre endroit de la terre. La paffion de l'amour y eft extrêmement violente, & par conféquent la jaloufie

Perse.

y est aussi plus forte que dans la plupart des pays voisins. Je trouve toujours la cause ou l'origine des mœurs & des habitudes des Orientaux dans la qualité de leur climat, ayant observé dans mes voyages, que comme les mœurs suivent les tempéramens du corps, le tempérament du corps suit la qualité du climat; de sorte que les coutumes ou les habitudes des Persans ne sont point l'effet d'un pur caprice, mais de quelques causes naturelles, qu'on ne découvre qu'après une exacte recherche. Les Persans fondent leur jalousie sur d'autres raisons : ils rapportent que leur législateur, à l'agonie, leur dit pour derniers mots : *Gardez votre religion & vos femmes* : paroles que ses sectateurs, animés d'une jalousie excessive, ont citées depuis comme un commandement; &, comme les mœurs des peuples tirent leur origine en partie des dogmes de leur foi, on enseigne aux hommes, en Perse, qu'il y va de la gloire de dieu & de leur salut, de ne pas souffrir qu'on jète seulement les yeux sur les appartemens où leurs femmes sont enfermées, & de ne pas regarder eux-mêmes ceux où logent les femmes de leur prochain. Je me suis souvent trouvé, en voyageant, logé avec des femmes dans le même camp ou dans le même caravanserail, & j'ai toujours remarqué qu'on se détour-

nait pour ne pas paſſer devant l'appartement où elles logeaient, & ſi par mégarde on en approchait de trop près, on criait auſſitôt pour faire détourner; ce qu'on ne manquait pas de faire bien vîte, pour n'être pas expoſé à être aſſailli par des gens qui ſe jetaient ſur vous. Il faut auſſi ſe détourner, quand on rencontre des femmes ſur les chemins, quoiqu'elles aillent dans des berceaux couverts & fermés de toutes parts. Leur jaloufie va encore plus loin; car, quand ils enterrent les femmes, ils tiennent un pavillon autour de la foſſe, afin que les aſſiſtans ne puiſſent pas voir le corps qu'on y enſévelit. Perse.

Quant aux femmes, on leur apprend de bonne heure à faire conſiſter leur honneur & leur vertu, non-ſeulement à ne pas déſirer le commerce des hommes, mais même à n'en avoir jamais vu, & à n'en avoir jamais été vues.

Il eſt très-difficile de ſavoir rien de certain de ce qui ſe paſſe dans les *harems* ou appartemens des femmes, que l'on peut appeler un monde inconnu, particulièrement ceux du palais du roi. Malgré toutes les informations que j'ai recueillies exactement pendant les douze ans que j'ai paſſés en Perſe, je n'ai preſque rien appris de tout ce qui concerne le gouvernement ou la police du ſérail; les eunuques en diſent bien quelque choſe aux officiers du palais, ſuivant que l'oc-

Perse.

casion s'en présente; mais ces seigneurs gardent si secrètement ce qui leur est confié, qu'on ne les en entend jamais parler que dans quelque circonstance pressante.

L'appartement des femmes est ordinairement le lieu le plus magnifique & le plus voluptueux des palais de Perse, parce que c'est là où le maître est le plus souvent, & où il passe la plus grande partie de sa vie. Il y a dans le *harem*, les mêmes offices qu'à la cour, c'est-à-dire, qu'il y a des filles revêtues des mêmes titres que les officiers de la maison du roi : on assure même qu'il y a des offices de guerre, comme un capitaine des gardes, un général des armées, &c. Il y a des filles chargées de faire la prière publique, & d'enseigner les devoirs de la religion.

Le harem du roi est séparé en divers corps-de-logis qui n'ont aucune communication l'un avec l'autre. Quand le roi meurt, les femmes qui lui ont appartenu, sont mises dans un quartier à part & enfermées pour le reste de leurs jours : c'est ce qui fait que la nouvelle de la mort du roi jète le sérail dans le plus affreux désespoir. Quand le roi a un fils, ou un frère en âge de se livrer aux femmes, il lui donne une maîtresse à son choix, ou même plusieurs, selon la complaisance qu'il a pour lui ; il lui donne un logement à part dans un quartier du *harem*. Sa mère

s'y retire ordinairement avec lui, & ils n'ont plus de communication avec le reste du *harem*, que par la permission spéciale du roi : ce pauvre prince captif est observé avec la plus grande exactitude. Il n'y a point d'homme sur la terre qui soit plus contraint ; il n'ose pas seulement regarder les filles dont on ne lui a pas permis la jouissance ; la moindre intrigue serait fatale à toute sa maison, particulièrement à l'amante. J'ai oui dire qu'il en coute souvent la vie dans ces circonstances, & qu'on enterre des filles toutes en vie, pour s'être laissées regarder sans en avertir.

Perse.

Chaque quartier du *harem* a son gouverneur particulier, & le sérail entier est sous le gouvernement d'un eunuque : cet eunuque est toujours quelque vieux esclave, difforme & fantasque, sous la conduite duquel vous pouvez penser à quel point des jeunes beautés vivent dans le martyre : on dit que l'ordre, le silence & l'obéissance du *harem* sont incompréhensibles. L'eunuque qui était de mon tems gouverneur du palais, se nommait *Aga-Chapour* ; j'ai eu plusieurs fois affaire à lui ; il était savant, & depuis qu'il avait reconnu que j'avais quelque littérature, il me faisait un accueil plus favorable qu'à la plupart de ceux qui l'approchaient. Sa charge le faisait respecter & craindre dans la

ville, & une recommandation de sa part valait
Perse. bien un ordre du premier ministre.

On envoie continuellement dans le harem les plus belles personnes du royaume ; il n'y entre que des vierges : quand on apprend qu'il y a une belle femme en quelque endroit que ce soit, on la demande pour le harem, & on ne la refuse jamais. On se croit trop heureux d'avoir quelque chose qui soit agréable au roi, & surtout quand c'est une fille de qualité, parce que la famille est bien aise d'avoir une parente qui puisse appuyer ses intérêts auprès du souverain. Le plus grand nombre des filles qui sont dans le sérail sont nées en Géorgie, en Circassie, où il semble que la beauté répande ses charmes avec plus de libéralité qu'en aucun autre endroit du monde.

Entre toutes les femmes qui deviennent grosses, il n'y a que celle qui donne le jour au premier mâle, qui ait sujet de bénir son sort, parce qu'elle peut espérer d'avoir un jour le rang, l'autorité & le bonheur de mère de souverain ; les autres sont reléguées dans un coin du sérail, chacune avec son enfant, où elles vivent toujours dans la crainte de les voir privés de la vie, ou de la vue par l'ordre du souverain : de-là vient que toutes ces favorites appréhendent d'avoir des enfans, dès

que le roi a un fils ; le bonheur où elles aspirent toutes, eſt d'être mariées ; c'eſt à quoi elles parviennent quelquefois. La mère du roi a toujours des intrigues avec la plupart des miniſtres & officiers de l'état, plus ou moins importantes ſelon ſon génie & ſon crédit ; ils ne manquent preſque jamais de lui demander une fille du *harem* pour eux, ou pour un de leurs fils. Quelquefois on donne une de ces belles captives aux grands ſeigneurs, ſans qu'ils y penſent, comme une grace inſigne qu'on veut leur faire. La première fois que je fus à la cour de Perſe, le roi envoya une fille du *harem* au ſurintendant de ſa maiſon ; c'était la nuit : ce favori n'y penſait pas, & ne s'en ſouciait guère, ſelon toutes les apparences, car il était âgé & accablé des ſoins de ſon miniſtère ; cependant, ſoit politique ou complaiſance, il fut trois jours ſans ſortir du *harem* pour aller voir le roi ; il paſſa tout ce tems auprès de ſa nouvelle maîtreſſe. On marie ſouvent de ces filles du ſérail pour en décharger le palais, lorſqu'elles ſont en trop grand nombre, & alors on les donne aux officiers des armées ; on en marie auſſi quelques-unes pour les punir & à deſſein de les rendre malheureuſes ; on les donne pour cela à des gens de baſſe condition : c'eſt de ces femmes-là qu'on apprend des nouvelles du

Perse.

férail beaucoup plus aifément que des eunuques.

On fait encore des nouvelles de ce lieu fi réfervé, par les matrones qu'on y fait venir quand les accouchemens font difficiles ; ce qui n'arrive pas fouvent, car il n'y a point de fages-femmes dans un pays où l'on accouche fi aifément : enfin, on fait les nouvelles de ce lieu par les nourrices ; car, les enfans du roi ne font jamais alaités par leurs mères.

La garde du férail eft compofée de trois corps différens. Celui des eunuques blancs eft le premier, ils gardent le dehors fans approcher des femmes, ni aller affez avant dans le *harem* pour en être vus ; on eft jaloux d'eux malgré leur impuiffance, & cette jaloufie eft fondée fur la raifon, que les dames du férail pourraient juger par le teint de ces européens, qu'il y a des hommes plus beaux que celui à qui elles appartiennent. Le fecond corps eft celui des eunuques noirs ; ils ont leur logement autour de la feconde enceinte, où ils fe tiennent, & d'où ils font mandés fuivant le befoin qu'on en a ; on prend les vieux & les décrépits pour approcher des femmes, & pour faire leurs meffages ; les autres font employés au dehors, c'eft-à-dire, à aller & venir, à porter & à travailler.

Le troisième corps des gardes est celui des filles. Les favorites du roi & ses maîtresses sont de ce corps des gardes : il y en a toujours six en faction nuit & jour ; elles servent à tour de rôle une fois la semaine, avec une vieille fille qui leur tient lieu de mère pour les gouverner. Les filles sont logées séparément, ou tout au plus deux dans une chambre, une jeune & une vieille, sans qu'il soit permis de se visiter d'une chambre à l'autre ; elles ont chacune leur pension payée en argent & en étoffes, un certain nombre de domestiques & deux eunuques, dont l'un a moins de dix ans, & l'autre plus de cinquante. On observe toutes ces filles de fort près, de peur qu'elles ne se livrent à des intrigues ou à des complots contre leurs rivales, ou qu'elles ne deviennent amoureuses les unes des autres. Les femmes qui ont vécu dans le sérail, rapportent des choses surprenantes de la passion avec laquelle les filles se livrent entr'elles à la débauche; de la jalousie que les favorites ont l'une contre l'autre; de leurs trahisons, de leurs haines, qu'elles portent jusqu'à la fureur. Ces jalousies produisent les plus cruels effets du monde; car le roi, qui ne trouve, parmi toutes ces femmes perfides, ni amour, ni attachement sincère, dégrade les unes, rend esclaves les

Perse.

Perse.

favorites, en leur faisant remplir les plus vils emplois, & dans les quartiers reculés du férail; il en fait châtier d'autres à coups de verges; il en fait mettre à mort; il en fait même brûler les unes, & enterrer d'autres toutes vivantes.

Les femmes du férail se servent de beaucoup de sortiléges, au moyen desquels elles prétendent faire haïr leurs rivales, où les rendre stériles, ou se faire aimer, captiver l'esprit de leur maître, & en avoir des enfans. Les femmes des juifs vont dans les harems, sous prétexte de vendre des étoffes ou des parfums, & donnent des recettes pour des breuvages, & des avis à toutes les jeunes filles amoureuses, auprès desquelles elles peuvent s'insinuer; aussi les eunuques, qui se moquent de ces philtres, les veillent de près; mais les femmes sont si adroites & si dissimulées, qu'elles les trompent toujours, malgré toutes leurs précautions.

Les Persans disent que les femmes ne servent que pour le plaisir & la génération. Ils ne font aucun cas de leur adresse, de leur esprit, ni de leur application au travail; aussi elles ne se mêlent presque de rien, pas même du ménage; elles passent leur vie dans la nonchalance, l'oisiveté & la mollesse, étendues sur

des lits : elles passent tout le jour à se faire frotter par de petits esclaves ; ce qui est une des grandes voluptés des Asiatiques ; ou à fumer le tabac du pays, qui est si doux, qu'on en peut prendre du matin au soir, sans s'entêter, ni s'en ressentir. Les moins vicieuses s'appliquent à des ouvrages à l'aiguille, qu'elles font très-bien. On leur donne leur nourriture toute apprêtée, & quelquefois leurs habits tout faits, comme on ferait à des enfans. Les femmes du harem du roi ne vont jamais en visite ; & en général les plus grandes dames de Perse sont celles qui sortent le moins. Perse.

Lorsque les femmes de qualité sortent du harem & vont dans la ville, ce qui n'arrive guère que de nuit, un nombre de cavaliers marche cent pas devant, & un autre nombre cent pas derrière, criant, *courouc*, *courouc* ; mot turc, qui signifie *défense*, *abstinence*, & qui, dans cet usage veut dire, que le monde se retire, & que personne n'approche. Cette voix fait peur en Perse, & l'on ne se le fait pas dire deux fois : chacun fuit, comme si un lion était déchaîné. Des eunuques à cheval, avec de longs bâtons à la main, marchent entre les cavaliers & les femmes, pour frapper ceux qui ne se sont pas retirés ; ce qu'ils font avec plus ou moins de fureur, suivant la qualité de la

Perse. dame qu'ils conduisent. Le *courouc*, qui se fait pour les femmes du sérail du roi, est tout-à-fait terrible; car il y va de la vie pour tout homme qui se trouve sur leur chemin, ou dans l'espace interdit, qui est toute l'étendue dans laquelle on pourrait appercevoir les chameaux qui portent ces belles femmes; si c'est dans la ville qu'elles passent, on défend de se trouver dans la rue par où se fait la marche, & dans les rues voisines, qu'on environne de tentes droites, comme si c'était des murailles; mais, si elles vont à la campagne, on chasse tous les hommes des villages, une lieue à la ronde: il y a un régiment destiné particulièrement à cette fonction; ils vont le jour précédent battre les campagnes, pour avertir les hommes qu'à telle heure ils aient à s'enfuir, parce que les femmes du roi doivent passer; on serait mis à mort, à la moindre résistance. Deux heures avant que le sérail ne sorte, ces soldats retournent aux mêmes lieux, & font continuellement des décharges d'artillerie, pour avertir de se retirer sur-le-champ; ils en usent ainsi sur toute la route; à ce signal du mousquet, tous ceux qui sont dans les montagnes ou dans les défilés, se retirent & se cachent; une heure après, les eunuques se mettent en campagne; &, s'ils rencontre quelques hommes dans l'es-

pace défendu, ils le mettent à mort. Ces voyages me firent coucher deux fois hors du logis, & m'en firent sortir à minuit; car, quand l'envie en prend aux dames, on fait sortir tout le monde de son lit & de son logis, pour s'enfuir où bon semble, pourvu que ce soit hors de l'enceinte de la route marquée pour le sérail: qu'il neige, qu'il pleuve, ou qu'il gèle à pierre fendre; qu'il faille passer des bourbiers jusqu'à mi-jambes, c'est à quoi on n'a point d'égard; il faut que tous les hommes fuyent, depuis l'âge de sept ans, malades ou non; on laisse la maison à la garde des femmes, s'il y en a. Perse.

On a aussi défendu aux femmes de se trouver à la rencontre du sérail, dans la crainte qu'il ne s'en trouvât quelqu'une qui donnât de l'amour au roi. Les chrétiennes arméniennes ont été cause de cette défense: quand le roi traversait le bourg de *Julfa* avec son sérail, elles se présentaient toutes à lui, vêtues des plus riches atours; les unes, avec des requêtes en faveur de leur maris; les autres, sous prétexte de voir, mais en effet cherchant à être vues & à plaire. J'ai entendu raconter qu'un jour, avant cette défense, les femmes de *Julfa* se placèrent sur le chemin du roi, parées avec toute la recherche dont elles étaient capables; une des dames du sérail leur cria tout haut:

Perse.

*Coquettes, effrontées, n'êtes-vous pas contentes d'avoir chacune votre homme, sans que vous veniez vous mêler parmi nous, qui sommes quatre cents pour un seul, avec l'intention de nous l'enlever.*

Il y a un grand nombre d'eunuques dans tout le royaume de Perse, & l'on peut dire en quelque manière qu'ils le gouvernent, & qu'ils en sont les maîtres, parce que, dans toutes les grandes maisons & particulièrement dans celle du roi, ils ont la confiance du maître, la garde de son trésor & le maniement de ses affaires. Les femmes sont principalement sous leur inspection, & comme sous leur tutelle; ils les accompagnent par-tout; ils n'ont cependant pas la liberté d'entrer dans leur chambre, quand elles y sont seules. Le *harem* ne s'ouvre ou ne se ferme, que d'après leurs ordres. Les eunuques, dans les grandes maisons, sont les précepteurs & les gouverneurs des enfans; ils leur apprennent d'abord à lire, à écrire, les principes de leur religion, & les élémens des sciences. Les fils du roi, qui ne sortent jamais du palais des femmes que pour monter sur le trône, n'ont point d'autres régens ni d'autres maîtres.

J'ai vu des eunuques fort savans; & il y en a dans le harem du roi, qui sont habiles dans les

les arts méchaniques. Le feu roi savait dessiner & peindre, ainsi que je m'en convainquis, en voyant les modèles des grands bijoux qu'il me donna peu avant sa mort, & qu'il avait faits de sa main, comme il me le fit dire; il savait aussi tourner en bois & en pierre, choses qu'il ne pouvait avoir appris que des eunuques: ils coutent beaucoup; leur prix varie selon l'âge, l'esprit, la taille & l'éducation: quand on les achète, ils ne sont guère âgés que de huit à seize ans; on ne les réduit à cet état déplorable qu'entre sept & dix ans. 

Les eunuques viennent tous des Indes, la plupart de la côte de Malabar, où le teint des habitans est très-bâsané; il en vient aussi du golfe du Bengale, où le teint est olivâtre; les noirs viennent d'Afrique ou d'Éthiopie, & les blancs, de Géorgie & de Circassie; mais il y en a peu de ces deux dernières espèces: le roi a seul le droit d'en avoir de blancs. Le nombre des eunuques dans les maisons des grands seigneurs, est ordinairement de six à huit; il est de trois à quatre dans les maisons des moins riches; on en compte jusqu'à trois mille au service du roi. C'est la jalousie des hommes, qui a produit en Orient cette invention cruelle & dénaturée de faire des eunuques; mais quoique, dans l'origine, ils ne fussent destinés qu'à

Perse.

garder les femmes, on les a trouvés propres à d'autres services, & capables des plus grandes affaires ; en effet, les eunuques devenant, par l'état où on les met, beaucoup moins susceptibles de l'amour ou de l'ambition, les deux grandes sources des désordres de la vie civile, ils doivent être moins passionnés que les autres hommes; ils n'ont, ni femmes, ni enfans, ni parens même, puisque la plupart ne savent point de quel pays ils sont; on peut ajouter qu'ils n'ont pas même les relations de l'amitié; la manière dont ils vivent, leur ôte l'occasion & le tems de faire des amis. Il est évident qu'ils s'attachent plus fortement que les autres hommes aux fonctions qu'ils ont à remplir, & aux maîtres de qui dépend leur destinée : ce que je dis des eunuques, est surtout vrai de ceux de Perse : aussi, trouve-t-on dans le pays, qu'ils sont plus rusés, plus secrets, plus retenus, plus fidèles, & même plus prudens que les autres hommes; mais, en échange, ils sont cruels, vindicatifs, impitoyables, dissimulés, lâches. Il y a des eunuques qui ressentent la passion de l'amour, & qui recherchent le commerce des femmes : on en donne pour preuve que, lorsqu'ils parviennent au gouvernement de l'état, ils ont tous un sérail : ce qu'il y a encore de certain, c'est que géné-

ralement en Orient, les femmes haïssent les eunuques à la mort, comme des argus qui veillent sur toutes leurs actions, & qui s'opposent à tous leurs plaisirs. J'observerai, en passant, que l'opération par laquelle on fait un enfant eunuque, cause la plus vive douleur; elle est très-dangereuse, quand on la fait après l'âge de quinze ans; elle est assez sûre avant cet âge.

Perse.

## CHAPITRE VIII.

*De la nature du gouvernement en Perse, & de l'économie politique. — Des charges. — De la justice civile & criminelle.*

Perse. LE gouvernement de Perse est despotique: un seul homme y est le maître absolu de la vie & des biens de ses sujets; car on exécute ponctuellement ce qu'il ordonne, quoiqu'on voie la plupart du tems clair comme le jour qu'il n'y a nulle justice dans ses ordres, & souvent pas même le sens commun. Rien ne met à couvert des extravagances de son caprice; ni probité, ni zèle, ni mérite, ni services rendus : un mouvement de sa fantaisie, marqué par un mot de la bouche, ou par un signe des yeux, renverse à l'instant les gens les mieux établis, & les plus dignes de l'être, les prive des biens & de la vie sans aucune forme de procès. Ces actes inouis d'une autorité arbitraire ne s'étendent guère cependant que sur les grands de la cour, & plus particulièrement sur les favoris du roi. Je me sou-

viens qu'un jour un seigneur, nommé *Rustan-Can*, m'était venu voir en sortant de chez le roi; il entra d'un air gai, prit un miroir, se mit à ajuster son turban en souriant; il me dit ensuite : *Toutes les fois que je sors de chez le roi, je tâte si j'ai encore la tête sur les épaules, & j'y regarde même dans le miroir, aussi-tôt que je suis revenu au logis.* Perse.

En effet, quand le roi est en colère ou dans le vin, personne autour de lui n'est sûr de ses biens ni de sa vie. Il disgracie ministres & favoris d'un moment à l'autre; il fait couper les mains & les pieds, le nez & les oreilles; il fait mourir au moindre caprice, sans savoir même ce qu'il fait; & tel est la victime de sa fureur, à la fin de sa débauche, qui au commencement en était le plus cher compagnon.

A quelque danger que se trouvent exposés les courtisans, ils ne courent pas moins après la faveur du prince. Comme ils sont nés sous cette misérable servitude, ils la supportent comme on fait les autres misères humaines, & sans la sentir davantage. Ce n'est pas qu'ils ne soient capables de connaître le prix de la liberté : au contraire, quand les seigneurs persans entendent parler de ces heureux pays de l'Europe, où l'autorité des lois garantit le

Perse.

bien & la vie de chacun contre toute sorte de violence, ils admirent & envient la félicité de ces contrées. Mais il en est d'eux comme de la plupart des gens à qui l'on parle de l'autre vie, qu'on ne saurait pourtant détacher de celle-ci.

Au reste, il ne faut pas s'étonner que le gouvernement de Perse soit despotique & arbitraire, puisqu'il est proprement militaire. La Perse est depuis plus de mille ans un pays de conquête, c'est-à-dire, depuis la ruine de la monarchie persane par les mahométans. Or, chacun sait que les gouvernemens militaires sont par-tout arbitraires & absolus.

Le peuple, que sa bassesse met à l'abri des orages, croit qu'il faut obéir au roi en toutes choses, hormis en celles qui attaquent la religion. Dans ces derniers tems, le premier ministre du royaume ; après avoir été plus de trente ans général d'armée, & gouverneur des plus importantes provinces, s'est vu, dans les premières années de son ministère, exposé à la persécution du roi, qui voulait l'obliger à boire du vin, lui disant : *Pourquoi voulez-vous seul à la cour refuser de boire avec moi ?* En effet, il était le seul qui résistât aux désirs du roi. Tous les autres courtisans s'y étaient rendus, à la réserve des gens d'église, qui avaient

été exceptés. Il répondit : *je suis agy, c'est-à-dire, j'ai fait le pélerinage de la Mecque, & je ne puis boire de vin, sans violer la loi de Dieu.* Le roi répliquait : *Mille gens qui ont fait le pélerinage de la Mecque, comme vous, en boivent ; faites-le par le souverain commandement de votre roi ;* mais ce sage ministre persista constamment dans les sentimens de sa religion. J'ai vu quelquefois le roi le faire demeurer à table six à sept heures de suite : il lui faisait mille outrages ; il lui faisait jeter du vin sur la tête, sur le visage, dans le cou de sa chemise ; il en faisait mettre par force dans sa bouche ; tout cela se faisait comme en riant, & dans l'emportement de la débauche. Mais ce ministre, sans s'étonner, repoussait doucement ces excès, & refusait toujours de boire. Il arriva deux ou trois fois que le roi le menaça de la mort. Alors chacun se jetant à ses pieds lui disait : *Seigneur, ne vaut-il pas mieux boire une tasse de vin que de se faire tuer ?* Pour lui, il répondait : *Le roi a droit sur ma vie, mais il n'en a pas sur ma religion ; c'est pourquoi j'aime mieux qu'il me fasse mourir que de me faire boire.* Ce sage ministre fut disgracié & suspendu de sa charge plusieurs fois ; mais enfin, son zèle pour sa religion l'emporta sur la fureur de son maître. Il fut rétabli glo-

Perse.

Perse.

rieusement, avec l'estime tant du public que du souverain même, qui ne le sollicita plus de boire du vin.

La politique n'a point de marche assurée dans ce gouvernement. Tout y est réglé selon les circonstances, & chaque grande affaire se décide par une raison propre & particulière. Le roi agit ordinairement selon la direction du premier ministre & des principaux officiers de l'état. Mais, quand il s'agit de déclarer la guerre ou de la soutenir, le roi assemble les principaux officiers de tous les ordres, & l'on consulte d'abord le livre nommé *karajamea*, c'est-à dire, le recueil des révélations futures; livre, qui est pour les Persans, ce qu'étaient autrefois, pour le peuple romain, les livres sibyllins. Ce livre contient neuf mille vers, & chaque vers une ligne de cinquante lettres. On croit fortement, en Perse, que ce livre contient une partie des principales révolutions de l'Asie, jusqu'à la fin du monde. Il est gardé dans le trésor royal avec très-grand soin, comme un original dont il n'y a ni copie, ni double. Car on ne permet pas que le peuple en ait connaissance.

Ce qui embarrasse le plus les ministres, ce sont les intrigues du sérail, où il se tient une manière de conseil privé, & qui donne la loi

à tout. Il se tient entre la mère du roi, les grands eunuques & les maîtresses les plus habiles & le plus en faveur. Si les ministres ne savent pas accorder leurs conseils avec les passions & les intérêts de ces personnes chéries; ils courent risque de voir leurs projets rejetés & souvent tourner à leur préjudice. Perse.

Le royaume des Persans est héréditaire, & les seuls enfans mâles ont droit à la couronne. L'aîné des fils succède ordinairement à son père, je dis ordinairement, car le roi peut nommer pour son héritier, celui de ses enfans qu'il aime davantage. A peine est-il monté sur le trône qu'il envoie arracher les yeux à ses frères, à ses oncles & à tous leurs enfans mâles. Le bandeau que ces princes aveugles portent devant les yeux, est un mouchoir de soie plié en doubles, de deux pouces de largeur, ou seulement un tafetas vert: le nouveau roi ne croit sa puissance affermie, qu'après que ses parens ont perdu la vue. Ce qu'il y a de très-singulier, dans le droit persan, c'est que la loi de l'état porte qu'il ne faut point élever sur le trône d'homme aveugle.

Les enfans du sang royal sont tenus dans une perpétuelle captivité, sur-tout les mâles, qui ne voient jamais d'autres hommes que leurs parens enfermés avec eux, & les eunuques

Perse.

qui les gardent. Les enfans ſont élevés ſous les yeux de leurs mères, & inſtruits par les eunuques jusqu'à l'âge de ſeize ou dix-ſept ans. Alors, on leur donne un appartement ſéparé, une belle fille à leur choix, & des domeſtiques qui ne ſont autres que des filles & des eunuques. C'eſt tout ce que j'en ai appris, & je ſuis ſûr qu'on n'en peut ſavoir davantage: pluſieurs grands ſeigneurs avec qui je converſais familièrement tous les jours, m'ont dit qu'ils n'en ſavaient rien eux-mêmes que par conjeſtures. On ne dit point au fils du roi qu'il eſt l'héritier préſomptif de la couronne, mais ſeulement qu'il eſt du ſang royal; de manière qu'il ne ſait jamais à quel ſort le ciel l'a deſtiné, que lorſqu'il lui met le ſceptre à la main. Qu'on se demande maintenant quelle capacité & quelle expérience ces rois de Perſe peuvent apporter au gouvernement de leur empire, n'ayant jamais eu occaſion de former leur jugement, ni de connaître les hommes & les affaires; élevés comme ils ſont dans la ſenſualité, ſans inſtruction, & parmi une douzaine d'eunuques & de femmes.

Quand les princeſſes du ſang royal ſont aſſez bien dans les bonnes graces du roi, pour qu'il ſe porte à leur donner un époux; on les marie à un eccléſiaſtique bien fait & de bonne

Perse.

famille, mais jamais à un homme d'épée ni à un homme d'état, de peur que cette grande alliance ne lui fît former des desseins contraires au gouvernement. Aussi-tôt qu'une princesse est accouchée, on va en porter la nouvelle au roi, en lui demandant ce qu'il veut qu'on fasse de l'enfant ; & le roi en ordonne selon la considération qu'il a pour ses parens, ou selon l'humeur où il se trouve.

Comme c'est dans cette partie du monde, sur-tout, que les rois se livrent aux plaisirs & à la mollesse, ils se déchargent du poids des affaires sur un grand-visir ou premier ministre. Il a inspection sur tous les gens en place, & toutes les affaires civiles & criminelles, finance, commerce, militaire, tout passe par ses mains. Les autres ministres d'état, au nombre de cinq, sont le *divan-begui*, surintendant de la justice, le *eourtchi-bachi*, chef des troupes des frontières & général des courtches, le *coular-agasi*, chef des troupes d'esclaves, le *telfantchi-agasi*, général de l'infanterie, & le *topchi-bachi*, grand maître de l'artillerie. On peut mettre de ce nombre le nazir ou surintendant de la maison du roi : ces ministres forment une espèce de conseil dont le grand-visir est le chef; mais leurs décisions ne sont certaines qu'autant que le sérail ou le conseil

des femmes & des eunuques n'en ordonne pas autrement.

Perse.

Les provinces ont à leur tête, les uns, des intendans, les autres des gouverneurs ou kans; ceux-là sont comme les fermiers du roi, & ils sont obligés d'envoyer au trésor royal les tributs qu'ils lèvent sur le peuple. Les gouverneurs sont autant de petits souverains qui ont chacun dans leur capitale, une cour souvent magnifique & nombreuse. Ils n'envoyent au roi que quelque présent des choses les plus rares de la province ; mais ils sont obligés de tenir toujours sur pied & d'entretenir un certain nombre de troupes pour les besoins de l'état. Dans les premiers siècles de la monarchie, on appelait ces gouverneurs des satrapes; & ils n'étaient pas moins puissans alors qu'ils le sont aujourd'hui.

Outre ces premiers officiers, le roi met encore dans chaque ville un gouverneur particulier qu'on appèle *sulton* ou *daroga*, qui a la principale jurisdiction. Les justices inférieures sont celles des cazis ou juges : les uns sont établis sur les marchands, les autres sur les troupes, & d'autres sont chargés de la police; ces tribunaux ne sont rigoureux que pour les pauvres. L'argent a le même pouvoir en Perse qu'en Europe. A la vue de ce métal, les lois

ſe taiſent, la juſtice s'endort, l'autorité ſe dépouille de ſes droits. Ainſi le criminel opulent marche le front levé; le coupable indigent eſt le ſeul qui expie dans les ſupplices ſon crime & ſa pauvreté. Perse.

Les peines les plus uſitées, en Perſe, ſont la baſtonade & le carcan. La baſtonade eſt pour le menu peuple; elle ſe donne ſur la plante des pieds; elle eſt fort douloureuſe. On ne met guère au carcan que les perſonnes de conſidération, qui ne ſont pas encore jugées. Ce carcan eſt d'une ſtructure ſingulière: il eſt long de près de trois pieds, & eſt compoſé de trois pièces de bois, dont une plus courte que les autres, forme un triangle allongé. Le patient a le cou pris vers le ſommet du triangle, & le poing attaché à l'extrémité; il marche ainſi avec ſon carcan, & un des ſeigneurs de la cour eſt chargé de le garder. Quand le criminel eſt condamné à mort, ce qui arrive fort rarement, on lui ouvre le ventre, ou bien, après lui avoir percé le corps d'une infinité de trous, on y enfonce des mèches allumées, & on le promène ainſi par la ville. Si c'eſt un meurtrier, les juges le livrent aux parens du mort, qui lui font ſouffrir les tourmens que la vengeance leur inſpire.

Toute diſgrace, en Perſe, emporte infail-

Perse.

liblement la confiscation des biens, & c'eſt un revers prodigieux & épouvantable que ce changement de fortune ; car un homme ſe trouve en un inſtant, ſi entièrement dénué, qu'il n'a rien à lui. On lui ôte juſqu'à ſa femme & à ſes enfans ; il eſt enfermé ſeul, ſans autres vêtemens que ceux qu'il a ſur le corps. Toute la nature, pour ainſi dire, ſe ſoulève contre lui ; on lui refuſe tout, quelquefois même un verre d'eau, ſous prétexte qu'on ne ſait pas encore ſi le roi veut qu'il vive.

Une choſe fort remarquable, dans la politique de Perſe, c'eſt qu'elle ne montre aucune défiance des ſujets à qui elle confie les plus grandes charges ; elle donne le gouvernement d'un état conquis, à celui qui en était auparavant le maître & en poſſeſſion. On emploie de nouveau les grands que l'on a ruinés, accablés & traités avec la plus outrageante indignité, ſans rien craindre de leur reſſentiment. On y donne même de l'emploi aux princes étrangers qui viennent ſe réfugier dans le royaume, quoiqu'originaires des pays voiſins & ennemis. La politique perſanne n'en redoute aucun inconvénient, pour deux raiſons ; l'une, c'eſt que l'on place ces princes en des pays ſi éloignés de ceux où ils ont leurs habitudes, qu'ils ne peuvent pas y lier ni entre-

tenir de correſpondance quand même ils voudraient ; l'autre, c'eſt que, quand ils projéteraient une trahiſon, les gens dont on les environne l'auraient bientôt découverte. Perse.

Les courtiſans de Perſe font leur cour avec autant & plus d'aſſiduité qu'on la fait en aucun lieu du monde ; ils vont à la cour ſoir & matin, quoiqu'ils n'eſpèrent pas, la plupart du tems, voir le roi, parce qu'il eſt quelquefois pluſieurs jours de ſuite ſans ſortir du ſérail. Les grands tiennent jour & nuit un valet-de-pied à la porte du palais, afin d'être avertis promptement des moindres choſes qui arrivent, & ſur-tout, quand le roi ſort de l'appartement des femmes ; ce qu'il fait quelquefois inopinément, tant la nuit que le jour.

La ſituation de la Perſe fait ſa principale force ; car de tous côtés ſes frontières ſont défendues ou par des mers & des déſerts, ou par de hautes montagnes qui en rendent l'entrée très-difficile. Il n'y a que les Turcs que la Perſe ait ſujet de craindre. Les Indiens ſont des ennemis qu'elle mépriſe ; elle les a toujours battus. Les Tartares ſont diviſés en pluſieurs principautés ſéparées, & ne font la guerre que par des incurſions, ſans ſe mettre jamais en état de livrer bataille. Les Perſans ſont preſqu'aſſurés de n'avoir rien à démêler avec les Turcs,

tant qu'ils leur laisseront la ville de Bagdat : elle est fort difficile à conquérir pour les Persans; car elle est éloignée de trente lieues de toute habitation, du côté de la Perse; &, il faut traverser ce désert pour y arriver, au lieu que les Turcs peuvent y aller & y porter facilement toutes choses par le fleuve du Tygre, sur lequel cette ville fameuse est bâtie.

Perse.

Les Persans sont naturellement braves & belliqueux; mais le despotisme & le gouvernement sanguinaire de ses rois, ont fort abâtardi ce courage & presque anéanti cette puissance. Le luxe, la sensualité & l'oisiveté, d'une part, l'étude & les lettres de l'autre, ont été les principaux moyens pour efféminer les Persans, si j'ose ainsi parler. Mais, rien n'y a plus contribué que cet esprit de jalousie, qui trouve toujours des prétextes pour verser le sang des grands du royaume, les plus distingués, soit par leur valeur, soit par leur sagesse. Cependant, quoique l'esprit de la guerre se soit presque tout-à-fait perdu, la Perse ne laisse pas d'entretenir de grandes forces; elles sont composées de trois corps de troupes, de milices, de courtches & d'esclaves : ces derniers forment un corps de vingt-deux mille hommes d'infanterie & de cavalerie, entretenu aux dépens du roi. Ils sont presque tous géorgiens

&

& étrangers. Les courtches ſont les deſcendans des anciens Tartares qui ſoumirent la Perſe ſous le grand Tamerlan : ils ſont au nombre de trente mille, tous pâtres & endurcis aux travaux de la campagne. Le corps des milices eſt le plus conſidérable, au moins par le nombre. Ce ſont les troupes que les gouverneurs des provinces entretiennent pour la garde & la ſûreté des frontières. Les courtches & les milices ſont tous à cheval ; mais, ce qui fait la principale force des armées & des états, j'entends la diſcipline & l'exercice militaire, n'eſt pas plus connu des Perſans que des autres peuples de l'Orient : auſſi n'eſt-il pas ſurprenant que la Perſe & toute l'Aſie aient été tant de fois la proie des conquérans. Tantôt une poignée de Grecs bien diſciplinés mettait en fuite des nations entières, tantôt un déluge de Barbares inondait ces vaſtes contrées & procurait le titre de héros aux Alexandres & aux Tamerlans. Perse.

Lorſque les Perſans ſont à la veille de quelque grande invaſion, leur méthode eſt d'enlever tout le peuple qui habite la frontière menacée, & de faire le dégât eux-mêmes d'une manière ſi étrange, que l'ennemi n'y trouve pas un brin d'herbe. Le dégât eſt ſi entier, que non-ſeulement on brûle tout, mais qu'on

Perse.

déracine même les arbres, & qu'on détourne les ruiſſeaux & les fleuves. L'armée ayant ainſi ruiné un pays à huit journées d'eſpace, elle campe en deçà, diviſée en divers petits corps placés ſur le paſſage de l'ennemi qu'ils cherchent à défaire en tombant ſur ſes partis de nuit & à l'improviſte. S'il arrive que l'ennemi avance malgré tous ces obſtacles, l'armée ſe retire toujours dans l'intérieur, en chaſſant le peuple devant elle, & faiſant le même dégât. C'eſt ainſi que les Perſans ont détruit les plus grandes armées des Turcs. Les Perſans fondent cette étrange politique ſur ce dilemme : ou l'ennemi vient en grand nombre, ou il vient en petit nombre ; s'il vient en grand nombre, il faut qu'il périſſe faute de vivres & de fourage, car on n'en ſaurait porter pour long-tems pour une grande armée; s'il vient en petit nombre, nous le battrons, & il ſera obligé de ſe retirer.

La ſeconde fois que je retournai en Perſe, je trouvai qu'on faiſait une revue générale dans tout le royaume. Un des inſpecteurs, qui était fort de mes amis, homme ſavant & curieux, me diſait : *Nous avons une belle armée pour la revue ; mais nous n'avons qu'une méchante armée pour la guerre.* Il ajoutait que la deſtruction de l'armée perſane venait, en-

tr'autres causes, de la sotte superstition de la cour pour l'astrologie judiciaire. Les astrologues, me disait-il, sont des gens que leur profession rend lâches & sans courage. Ils savent qu'à la guerre il faut consulter l'occasion, & non pas leurs almanachs, sans quoi la fortune ne manque pas de démentir leurs pronostics les plus heureux. D'ailleurs, ils ne se soucient que d'amasser de grands biens; ainsi ils s'opposent à la guerre tant qu'ils peuvent. Leurs prédictions annoncent toujours que la guerre aura un mauvais succès. Les femmes & les eunuques les secondent de tout leur pouvoir. Ces derniers détestent par-dessus tout les entreprises militaires, dans la crainte que quelqu'un des hasards de la guerre ne leur enlève le prince, dont la perte les priverait de leur autorité, de leurs richesses, & de leurs plaisirs.

Perse.

La situation avantageuse de la Perse entre le golfe persique & la mer Caspienne devrait, ce semble, rendre sa marine une des plus florissantes; mais cette partie y est entièrement négligée; & l'exemple des Européens, qui commercent dans toutes les parties du monde, n'a pu encore engager les Persans à bâtir des ports & à construire des navires. Il faut observer que les Persans ne se soucient point du

commerce de mer, disant que le commerce par terre avec les Indes leur suffit.

Perse.

Le *cèdre*, ou le grand pontife, est ici le plu grand personnage après le grand-visir; il juge de toutes les affaires ecclésiastiques & dispose de tous les revenus des mosquées; il prétend même que les affaires civiles sont de son ressort : mais le *divan begui*, dont la jurisdiction est soutenue de l'autorité royale, ne laisse au *cèdre* que les procès qui ont quelque rapport avec le spirituel. Ce pontife va toujours prendre séance aux assemblées royales à la gauche du roi; mais ordinairement il n'y demeure guères; car, comme la religion mahométane défend sévèrement le vin, ainsi que la symphonie, il se retire dès qu'il voit que le roi demande du vin, ou que les instrumens de musique vont commencer. Le roi se prive quelquefois de ce plaisir à leur considération, ou bien il le diffère de quelques momens pour retenir plus long-tems ces pontifes & leur faire plus d'honneurs. Le *cheick-el-islam & le cazi*, sont les premiers magistrats ecclésiastiques après le *cèdre*. Leurs pouvoirs sont très-étendus. A l'égard du mouphti, dont le caractère est si grand & la puissance si révérée dans les états du grand-seigneur, il n'est que respecté en Perse, sans y avoir aucune auto-

rité. On le consulte sur les difficultés qui naissent sur les interprétations de l'alcoran; mais ses décisions ne passent plus comme autrefois pour des oracles. Perse.

Les biens de l'église persane sont immenses; un nombre infini de gens vivent des revenus des mosquées; mais il y en a peu qui soient assez riches pour vivre splendidement. Les Persans croyent que c'est un péché mortel d'avoir du bien d'église, quand on peut gagner sa vie par quelque moyen honnête; & leurs livres de dévotion prescrivent à ceux qui en jouissent d'en user avec tant d'économie, *qu'il n'y ait que ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim;* ce sont leurs termes. Les dévots ont toujours à la bouche cette sentence de Mahomet : *La plus saine nourriture est celle qui s'acquiert par le travail.* La glose des imans sur ce passage porte : les prophètes & les hommes religieux ont toujours vécu de leur travail; *Adam* était laboureur, *Seth* tisserand, *Enoch* tailleur, *Noé* charpentier, les patriarches bergers de même que *Moyse, Jethro* & *Mahomet; David* était cuirassier, *Élie* muletier, *Lokman* couturier, *Job* écrivain, ou pelletier, *Jésus* médecin.

La jurisprudence ne diffère guère chez les Persans de la théologie. Mahomet a suivi l'exem-

Perse.

ple des grands législateurs anciens, qui, pour obliger plus fortement les hommes à observer leurs réglemens politiques & civils, en fondaient les principes sur les dogmes de la religion qu'ils professaient. C'est la conséquence de ce grand principe des mahométans, que le même homme doit être roi & pontife tout ensemble; porter le glaive d'une main & appuyer l'autre sur l'autel, faire la guerre & administrer la justice, expliquer les dogmes de la foi & régler la discipline; c'est pour cette raison que les rois de Perse prennent si fastueusement le titre de calife qui veut dire : *successeur du prophète & son lieutenant.*

Le serment est en usage parmi les Persans, ils jurent sur l'alcoran; le juge envoie chercher le livre par un de ses clercs, qui l'apporte enveloppé dans une toilette; chacun se lève par respect; le juge prend avec vénération le livre des deux mains, le porte à sa bouche & à son front, l'ouvre & le présente à l'accusé qui le baise, met la main dessus & dépose. Les gens qui sont d'une autre religion & qu'on oblige au serment, sont renvoyés, accompagnés d'un homme du juge, chacun devant les ministres de sa secte. Les gentils & les guèbres, ne jurent pas sur des livres sacrés, comme les autres peuples; les premiers

jurent ſur la vache, les ſeconds ſur le feu, qui leur ſont plus ſacrés que des livres. Il n'y a point de lieu affecté à l'adminiſtration de la juſtice; chaque magiſtrat l'exerce dans ſa maiſon, dans une grande ſalle ouverte ſur une cour où ſur un jardin. Le juge eſt aſſis à un bout avec un air grave & majeſtueux à la manière orientale, ayant un écrivain à côté de lui. Les droits de la juſtice ſont peu conſidérables, parce qu'il n'y a point d'écriture dans les procès, & que la ſentence eſt prononcée à la première ou à la ſeconde comparution. Perſe.

La juſtice criminelle s'exerce indépendamment du droit canon; elle eſt toute entière entre les mains du magiſtrat *de la force*, qui juge ſelon le droit naturel & ſelon le droit des gens. Ce magiſtrat *de la force* eſt compoſé du préſident du divan, du gouverneur de la ville & du nazir du roi; ils ſe règlent par des maximes fondées ſur des uſages anciens; c'eſt-à-dire, qu'à tel ou tel crime il faut infliger tel ou tel ſupplice.

Quand j'arrivai en Perſe, je pris d'abord les Perſans pour des barbares, en apprenant qu'ils ne procédaient pas méthodiquement, comme nous faiſons en Europe, à la punition des crimes. J'étais ſurpris qu'ils n'euſſent ni priſons publiques, ni aſſemblées, pour examiner les

criminels juridiquement, ni exécuteur public, ni place pour les ſupplices, ni ordre, ni méthode dans les exécutions; mais après avoir paſſé quinze ans en Orient, j'ai raiſonné d'une autre manière, & j'ai trouvé qu'il en était de cela comme des autres accidens rares de la vie, où l'on ne ſe fait pas des règles certaines, parce qu'ils ne ſurviennent pas fréquemment; au lieu que dans nos contrées où les crimes énormes & dignes de mort, ſont toujours nombreux, on eſt dans la néceſſité de ſupplicier les ſcélérats par règle & par compas, pour ainſi dire: ainſi j'attribue la police, que l'on ſuit en Europe dans les exécutions, à la grande quantité de malfaiteurs qui s'y trouvent, & le peu de régularité qu'on obſerve en Orient dans le jugement & l'exécution des criminels, aux mœurs de ces pays-là qu'on peut appeler douces & humaines, ſi on les compare aux nôtres. On n'entend preſque jamais parler en Perſe de vol fait avec effraction, ni d'aſſaſſinats; & pendant tout le tems que j'ai ſéjourné en Perſe, ſoit à Iſpahan, ſoit dans d'autres villes, je n'ai vu exécuter qu'un ſeul homme; d'où il eſt aiſé de conclure que ces peuples ne ſont pas auſſi méchans que nous le ſommes en Europe. Dans les cas extraordinaires le roi fait juſtice lui-même, comme lorſqu'il s'agit de quelques

Perse.

grands de l'état. Alors il s'habille de rouge, & cet habit est le signe certain que quelque seigneur sera exécuté à mort. Cette pratique est fort ancienne; on dit qu'elle vient d'un roi de Perse qui régnait avant Mahomet : ce prince intègre & naturellement porté à rendre la justice, étant devenu sourd dans sa vieillesse, ordonna que ceux qui auraient quelque grande plainte à faire, parussent devant lui habillés de rouge, afin qu'il les discernât & qu'il les fît venir les premiers. On dit que c'est pour en conserver la mémoire que ses successeurs s'habillent de rouge, lorsqu'ils veulent rendre la justice. Perse.

La peine la plus ordinaire, c'est la bastonade sur la plante des pieds : on jète le patient à terre, on lui attache les pieds l'un contre l'autre avec une corde, qu'on guinde au haut d'un arbre ou à un crochet; deux hommes armés de longs bâtons le frappent sur la plante des pieds à longs intervalles & par mesures, mais très-fort. La règle est de ne donner pas moins de trente coups, ni plus de trois cents. Le patient jète les hauts cris; les pieds lui enflent & noircissent, & quelquefois les ongles tombent. Le remède dont on se sert pour ceux qui ont été battus, c'est de les mettre dans le fumier jusqu'à la moitié du corps, & de les y

Perse.

laisser pendant huit jours. La peine destinée aux parjures & aux faux témoins, mais de laquelle on se sert fort rarement, c'est de leur verser du plomb fondu dans la bouche. Les filoux sont marqués d'un fer chaud, & les voleurs qui enfoncent les maisons ont le poing coupé. Les Persans font fort rarement mourir les femmes, disant que le sang des femmes attire le malheur sur un pays, & qu'il n'y a qu'à les bien garder sans en venir à cette extrémité. Mais, lorsqu'il y a occasion d'en punir quelqu'une de mort, on observe toujours envers son sexe la pudeur que la loi prescrit, qui est, *de ne point dévoiler la femme d'autrui;* on la fait monter au haut d'une tour d'où on la précipite en bas, enfermée dans son voile, comme elle le porte ordinairement. Il y a des supplices particuliers destinés à ceux qui pêchent contre la police en causant la cherté, en vendant à faux poids ou au-dessus du taux, ou de quelqu'autre manière que ce soit : les rôtisseurs sont embrochés & rôtis à petit feu, les boulangers sont jetés dans un four ardent: j'en ai vu d'allumés pour ce sujet dans la place royale d'Ispahan, au tems de la cherté qui arriva l'an 1668 ; c'était pour effrayer les boulangers & pour les empêcher de se prévaloir de la calamité publique.

Perse.

Les Perfans fe fervent rarement de la torture dans les procès criminels; la plus commune eft la baftonade fur la plante des pieds jufqu'à ce que les ongles tombent; on donne la queftion aux femmes en enfermant des jeunes chats dans leurs caleçons; on les excite par dehors avec des houffines, comme les faifeurs de thériaque font les vipères; fi l'on ne confeffe rien, on eft renvoyé abfous.

Il y a une police incomparable en Perfe pour la fûreté des grands chemins. Si l'on eft volé, foit de nuit, foit de jour, foit à la campagne, foit dans une hôtellerie, le gouverneur de la province doit retrouver le vol ou en faire payer la valeur. On obferve cette loi prefque en toutes rencontres, particulièrement quand on a des amis; car quand on n'en a point, ou que l'on ne fe donne pas affez de mouvement, l'effet de cette loi eft fouvent éludé par les délais & par d'autres formalités. Il faut que les habitans du pays trouvent le voleur ou payent le vol; c'eft ce qui contribue le plus à la fûreté des chemins & des villes, chacun fe trouvant intéreffé à donner la chaffe aux voleurs avec la plus grande furveillance.

Perse.

## CHAPITRE IX.

*Du naturel des Perfans. --- De leurs mœurs & de leurs coutumes.*

Le fang de Perfe eft naturellement groffier; on s'en apperçoit en obfervant les *Guèbres*, qui font les reftes des anciens Perfans; ils font laids, mal faits, lourds, ont la peau rude, & le teint olivâtre; on fait la même remarque dans les provinces les plus voifines de l'Inde; mais, dans le refte du royaume, le fang Perfan eft préfentement devenu fort beau par le mélange du fang géorgien & circaffien; il n'y a prefque aucun homme de qualité en Perfe qui ne foit né d'une mère géorgienne ou circaffienne, fans en excepter le roi.

L'imagination des Perfans eft prompte, vive & fertile; ils en ont beaucoup pour les armes; ils aiment la gloire & la vanité, qui en eft la fauffe image; leur naturel eft pliant & fouple, leur efprit facile & intrigant, leur penchant pour la volupté, le luxe, la dépenfe, la prodigalité, n'a prefque point de bornes.

Ils font fort philofophes fur les biens & les maux de la vie, fur l'efpérance & la crainte de l'avenir, peu livrés à l'avarice; ils aiment à jouir du préfent; n'ayant nulle inquiétude fur leur deftinée, ils s'en repofent fur la providence, ils croient fermement que leur fort eft certain & inévitable; auffi, quand il leur arrive quelque difgrace, ils n'en font point accablés, comme la plupart des autres hommes; ils difent tranquillement : *cela eft écrit.* Perse.

Ce qu'il y a de plus louable dans les mœurs des Perfans, c'eft leur humanité envers les étrangers; l'accueil qu'ils leur font, & la protection qu'ils leur accordent, leur tolérance pour les religions qu'ils croient fauffes & même dangereufes, eft digne d'admiration; il faut en excepter les eccléfiaftiques du pays, qui font, comme par-tout ailleurs, & peut-être encore plus qu'ailleurs, pleins de haine & de fureur contre les gens qui ne profeffent pas leur doctrine.

Les Perfans étant auffi amis du plaifir, on n'aura pas de peine à croire qu'ils font fort pareffeux, ces chofes vont enfemble; ils ne fe battent jamais; leur courroux s'évapore en injures. Au milieu de leurs emportemens, le nom de Dieu eft toujours facré pour eux; ils ne peuvent pas comprendre comment les Eu-

Perse.

ropéens osent le prononcer quand ils sont en colère ; leurs sermens ordinaires sont, par le nom de Dieu, par les esprits des prophètes ; les gens d'épée & les gens de cour jurent communément par la tête sacrée du roi ; soit qu'on les voie chez eux ou qu'on les rencontre dans les rues, on les entend sans cesse pousser quelque aspiration ; comme, ô *Dieu très-grand*, ô *père nourricier des hommes*, ô *dieu*, *pardonne-moi*, *aide-moi* ; ils commencent tout ce qu'ils font, en disant, *au nom de Dieu*, & jamais ils ne parlent de rien faire qu'ils n'ajoutent *s'il plaît à Dieu* ; mais en même tems ces mêmes bouches sont aussi des sources d'où il sort très-souvent des paroles sales, exprimant toutes les parties du corps, que la pudeur ne permet pas de nommer ; le commun du peuple est sur-tout infecté de ce vice ; on le retrouve même chez les femmes.

Les Persans sont les peuples les plus civilisés de tout l'Orient ; ils sont même grands complimenteurs ; deux choses leur paraissent fort extravagantes dans nos manières ; la première, de disputer aussi long-tems que nous le faisons, à qui passera devant ; la seconde, de se découvrir la tête pour faire honneur à quelqu'un, ce qui est parmi eux un grand manque de respect ; ils se visitent soigneusement dans toutes

les occasions de joie & de tristesse, & aux fê- tes solemnelles. Perse.

Quand la personne qu'on va voir est dans sa salle, & que c'est une personne élevée en dignité, voici le cérémonial : l'on entre doucement, & l'on va occuper la première place vuide où l'on se tient debout, les pieds serrés l'un contre l'autre, les mains l'une sur l'autre, la tête un peu penchée devant soi, & les yeux arrêtés dans une contenance grave & recueillie, en attendant que le maître du logis fasse signe de s'asseoir ; ce qu'il ne manque pas de faire promptement avec un signe de la main ou de la tête. Lorsqu'on reçoit une visite de son supérieur, on se lève dès qu'on le voit entrer, & on fait semblant d'aller au-devant; si l'on reçoit la visite de son égal, on se lève à demi, & si c'est de quelque inférieur, on se meut seulement, comme si on voulait se lever: il y a encore lieu à la cérémonie dans la manière de s'asseoir ; devant les gens à qui l'on doit du respect, on s'assied sur les talons, ayant les genoux & les pieds serrés l'un contre l'autre; devant ses égaux, on se met plus commodément, car on se met sur son *séant*, & les jambes croisées en dedans, & le corps droit; mais à moins que de passer une demi-journée assis, on ne change point de posture. Les Orientaux

Perse.

ſont beaucoup moins remuans que nous; ils ne font jamais de geſte ou très-rarement, & ſeulement pour ſe délaſſer, mais ils n'en font jamais pour l'action & pour accompagner le diſcours; nos habitudes ſur cet article les ſurprennent fort, & ils ne croient pas qu'un homme qui a l'eſprit raſſis puiſſe geſticuler. C'eſt auſſi une impoliteſſe parmi eux, de faire voir le bout des pieds quand on eſt aſſis; il faut les cacher ſous l'habit.

Les ſaluts ſe marquent par une inclination de tête, & c'eſt la civilité ordinaire, ou bien en appuyant la main droite à la bouche : enfin, on ſe donne auſſi un baiſer au retour d'un long voyage & dans les occaſions ordinaires.

Les Perſans n'aiment ni la promenade ni les voyages; ils trouvent ſur-tout l'uſage de la promenade fort abſurde; ils regardent des *tours d'allée*, comme des actions de gens hors du bon ſens; ils demandent ſérieuſement ce qu'on a été faire au bout de l'allée, & pourquoi on ne s'y eſt pas arrêté, ſi on avait beſoin d'y aller; ils ne regardent jamais l'exercice comme un moyen de ſanté : les femmes & les eunuques ſont toujours aſſis ou couchés; les hommes vont à cheval, mais ils ne marchent jamais; les voyages de ſimple curioſité ſont encore plus inconcevables pour les Perſans,

ſans, que les promenades; ils ne connaiſſent point le plaiſir que nous reſſentons en voyant des manières & des mœurs différentes des nôtres, & à entendre parler une langue qu'on n'entend point; ce peuple penſe qu'on ne ſauroit mieux acquérir la vertu ou goûter le bonheur que dans le repos & en demeurant chez ſoi; auſſi croient-ils que tout étranger eſt eſpion, s'il n'eſt pas marchand ou artiſan, & les gens de qualité croient commettre un crime d'état que de le recevoir chez eux ou de le viſiter. C'eſt à cet eſprit qu'il faut attribuer l'ignorance groſſière des Perſans ſur l'état préſent des autres nations du monde; les miniſtres d'état, généralement parlant, ne ſavent rien de ce qui ſe paſſe en Europe; la plupart même n'en ont qu'une idée confuſe, ils la prennent pour une petite île dans les mers du nord, où il ne ſe trouve rien de bon ni de beau; c'eſt la raiſon, diſent-ils, qui porte les Européens à courir le monde pour y chercher les belles choſes, même les néceſſaires qui manquent chez eux.

Perſe.

Ce n'eſt que vers l'âge de dix-huit à vingt ans, que les jeunes gens ſe livrent aux exercices; le premier conſiſte à bien bander l'arc, à le bien tenir, à laiſſer partir la corde à ſon aiſe, ſans que la main gauche, qui tient l'arc,

Perse.

ni la main droite qui manie la corde, remuent le moins du monde; pour mieux faire cet exercice, ils portent un anneau au pouce, sur lequel la corde porte; quand ils savent bien manier l'arc, leur premier exercice est de tirer la flèche en l'air, jusqu'à l'élévation de quarante cinq degrés, qui est la dernière portée de l'arc; on apprend, dans ces exercices, à tirer de loin, à tirer juste, & à tirer avec force, afin que la flèche entre & perce; en tirant le dernier coup, on doit dire, *puisse ce dernier coup de flèche entrer au cœur d'Omar*, & cela dans l'intention d'entretenir l'aversion & l'horreur pour la secte des Turcs dont Omar est le second pontife après Mahomet.

Le second exercice consiste à manier le sabre; & comme l'art de s'en servir consiste à avoir le poignet robuste & bien dénoué, on met aux mains des jeunes gens deux poids, en les tournant haut & bas devant & derrière, vîte & fort.

Le troisième est l'exercice à cheval; il consiste à bien monter, à se bien tenir, à courir à toute bride sans remuer, à arrêter tout court le cheval dans sa course, sans s'ébranler, à être si léger & si agile, qu'on puisse, en courant, compter vingt jetons à terre l'un après

l'autre, & les relever de même au retour, sans ralentir sa course. Perse.

La lutte est l'exercice des gens de moindre condition ; chaque ville a sa troupe de luteurs pour le spectacle ; leurs danseurs de corde dansent à pieds nuds, ils tendent une corde du haut d'une tour de trente à quarante toises, ils y montent, ils en descendent, non pas en se traînant sur le ventre comme on fait ailleurs, mais en marchant à reculons, se tenant par l'orteil qu'ils passent dans la corde ; il est difficile de regarder cela sans frayeur, sur-tout lorsque le danseur de corde, pour témoigner sa force & son agilité, porte un enfant sur les épaules.

Outre ces danseurs, il y a des voltigeurs qui sautent avec une merveilleuse agilité ; ils sautent en traversant un cercle garni de pointes de poignard, qui ne sont pas à un pied de distance, mais qui sont posées de manière que le corps les fait plier en passant ; les voltigeurs font leurs tours avec des flambeaux à la main, allumés par les deux bouts ; les joueurs de gobelets y sont aussi très-communs & très-habiles, ils passent de bien loin les nôtres en industrie & en adresse.

La religion défend aux Persans les jeux de hasard ; quelques gens de qualité, en fort pe-

Perse.

tit nombre, jouent aux échecs; ce jeu a fourni pluſieurs ſavantes diſſertations ſur ſon origine; les Perſans ſoutiennent que c'eſt une invention de leurs ancêtres; effectivement, les termes du jeu ſont tirés de l'ancien perſan : les Perſans eſtiment fort ce jeu, en diſant que celui qui ſait bien jouer aux échecs, eſt capable de gouverner le monde; ils diſent auſſi que, pour bien jouer, il faut faire durer une partie trois jours.

Je finirai ce chapitre par la deſcription d'un divertiſſement fort ſolemnel en Perſe, qu'on appèle la fête du *chatir*, ou valet de pied du roi : celui qui veut être reçu en cette qualité, doit auparavant ſubir une épreuve. Il faut qu'il aille de la porte du palais du roi, à une colonne hors de la ville, éloignée du palais d'une lieue & demie, chercher douze flèches, entre deux ſoleils, l'une après l'autre. On n'eſt reçu qu'après cet eſſai : j'étais préſent lorſque cette fête fut ſolemniſée le 26 mai 1667, jour déſigné par les aſtrologues qui jugèrent que c'était le jour le plus heureux pour ce divertiſſement : la place royale d'Iſpahan était préparée comme une ſalle de bal; au-devant du grand portail, on avait dreſſé une tente de quatre-vingt pieds de long ſur trente de large, portée ſur des piliers dorés; on avait ſuſpendu

à ces piliers les panaches & les aigrettes que les valets de pied du roi portent à la tête, & les ceintures de grelots qu'ils s'attachent aussi, pour se tenir toujours en action; dans un coin de la tente, il y avait un bufet chargé de vases d'or, & garnies de pierreries; sur un autre bufet, étaient vingt bassins d'or remplis de toutes sortes de confitures & de massepains, douze valets de pieds du roi richement habillés, faisaient les honneurs de la fête, comme étant les maîtres de la tente; vis-à-vis le grand portail, on avait placé neuf éléphans couverts de riches housses, & parés de chaînes & d'autres ornemens d'argent massif; chaque éléphant avait son gouverneur, vêtu à l'indienne, & richement paré; le plus grand éléphant était prêt à recevoir le prince; il portait sur son dos un trône couvert & assez grand pour s'y coucher tout du long; des boucliers & des flèches étaient suspendus à un des deux bâtons qui soutenaient le dessus du trône. A une des extrémités de la place, on voyait les bêtes féroces dressées pour la chasse, & des charriots attelés de bœufs tout blancs; chacun de ces animaux avait un collier garni de petits sachets remplis d'amulettes ou de papiers écrits pour servir de préservatif; à l'autre bout de la place, étaient les danseurs de corde, les ban-

Perse.

Prese. des des danseuses, des bateliers, des escrimeurs, des joueurs de gobelets, & des troupes de musiciens placés de distance en distance.

Les rues par où le coureur devait passer étaient aussi parées, on les arrosait chaque fois que le coureur allait passer, & on les parsemait de fleurs. Un corps d'Indiens, au nombre de deux ou trois mille, ainsi que celui des arméniens, étaient rangés en haie; vous trouviez des tables couvertes de cassolettes d'eaux de senteurs, & des bassins de confitures aux portes des maisons des grands seigneurs qui étaient sur la route; tout le monde était paré, & les troupes des musiciens placés sur le chemin, faisaient entendre leurs instrumens dès qu'ils appercevaient le coureur.

Il était en chemise, il portait un linge en plusieurs doubles plié sur l'estomach; ses bras, ses cuisses & ses jambes étaient frottés d'un onguent couleur d'aurore brun, fait d'un mélange d'huile de rose, & d'huile de muscade & de canelle; sa tête était couverte d'un bonnet qui lui venait jusqu'au bas des oreilles, orné de trois ou quatre petites plumes légères comme le vent; on voyait des amulettes sur son bonnet, à son cou, à ses bras & sur son estomac; il fit ses courses, accompagné de beaucoup de

monde; seize à vingt valets de pied des grands seigneurs couraient devant lui; ils étaient précédés par vingt-cinq à trente cavaliers, parmi lesquels il y avait les plus grands seigneurs. Un courrier exprès, nommé par le roi, le suivait à chaque course pour en être témoin, & faire un rapport; à tout moment, on lui rafraîchissait le visage avec des eaux de senteur, qu'on lui jetait aussi sur tout le corps; on l'éventait continuellement derrière lui & à ses côtés, & tout cela se faisait avec tant d'adresse & de légèreté, qu'il ne se trouvait jamais personne devant lui; tout retentissait de ses louanges; on faisait mille vœux pour lui, en invoquant le nom de Dieu, & en réclamant les saints avec des cris qui fendaient les airs & se faisaient entendre de loin; les grands seigneurs qui le voyaient passer, l'encourageaient en lui promettant des honneurs & des récompenses; on avait dressé un pavillon très-brillant sur la colonne qui marquait le terme de sa course, & où les flèches qu'il allait chercher étaient passées dans une écharpe.

Perse.

Lorsque ce coureu rpartit pour la première fois, il se mit à sauter & à faire des bonds; il fit sa première course sans s'arrêter; mais aux autres courses, il s'arrêtait un instant pour prendre haleine: lorsqu'il entrait dans la tente

Perse.

où étaient les flèches, deux valets de pied des plus robustes le prenaient à force de bras, & l'asseyaient sur un tapis; on lui donnait un sorbet, ou quelque cordial, & on lui tenait des parfums sous le nez; en même tems un autre valet de pied prenait une flèche des mains d'un officier du roi, & la lui passait dans le dos: le valet de pied fit les six premières courses en six heures; il mit un peu plus de tems pour faire les autres; les plus grands seigneurs l'accompagnèrent tous l'un après l'autre, & en se relayant: le gouverneur de la plus importante province de Perse, & alors en faveur, fit cinq courses avec lui, quoiqu'âgé de soixante-huit ans, changeant cinq fois de cheval; le premier ministre, vieillard presque aussi âgé, fit trois courses; le *nazir*, ou grand-maître, seigneur de pareil âge, ne fit que deux courses, parce que le service du roi l'appela ailleurs; mais pour mieux faire sa cour au monarque, il fit faire les douze courses entières à son fils unique, jeune seigneur de vingt-deux ans, beau & bienfait.

Je suivis le coureur à la septième course, il commençait alors à se rallentir un peu, à cause de l'ardeur du soleil, cependant, il me fallut toujours galoper; lorsqu'il arrivait sur la place, il se faisait un si grand éclat de voix

d'acclamations, d'instrumens, & sur-tout de certaines timbales portées sur des charettes, plus larges que des tonneaux, qu'on entendait le bruit à trois lieues delà. A la sixième course, le roi vint à la porte de la tente, pour voir arriver le coureur & l'encourager; à trois heures après midi, le roi parut aux fenêtres d'un des pavillons qui donnent sur la place, & à l'instant tous les divertissemens qui avaient été préparés commencèrent, on fit combattre les bêtes; les danseurs & les danseuses se mirent à danser, les danseurs de corde à voltiger, les joueurs de gobelets à faire leurs tours, les luteurs à s'escrimer; c'était le plus bizarre spectacle du monde, que cette confusion d'exercices & de jeux; on ne savait où arrêter ses yeux; à cinq heures, le roi monta à cheval, & allant au-devant du coureur, il le rencontra à la porte du faubourg; quand il apprit que le roi venait, il prit un petit enfant qu'il trouva sur une boutique, & le mit sur ses épaules pour faire voir qu'il n'était pas épuisé: cette action fit redoubler les cris de joie & les acclamations. Le roi lui cria, en passant, qu'il lui donnait le *calaat* ou l'habit royal, des pieds jusqu'à la tête, cinq cents tomans, & le faisait chef des chatirs; ce qui est une charge fort lucrative: tous les grands lui envoyèrent des

présens; cependant, on disait, après tout, qu'il
Perse. n'avait pas bien couru, puisqu'il n'avait pas apporté les douze flèches en douze heures, mais qu'il en avait employé près de quatorze; on dit qu'un seul valet de pied le fit autrefois: c'est une course bien étonnante que celle de trente-six lieues en douze heures.

## CHAPITRE X.

*Des habits & des meubles des Perſans. — Leur luxe. — Leurs repas. — Les cafés. — Uſage de l'opium. — Leur manière de faire le commerce.*

LES habits des Orientaux ne ſont point aſſujétis à la mode, ils ſont toujours faits de la même façon & des mêmes étoffes teintés des mêmes couleurs. J'ai vu des habits de tamerlan ; ils ſont taillés tout comme ceux qu'on fait aujourd'hui, ſans aucune différence. Perse.

L'habillement des Perſans eſt des plus agréables & des plus galans : pour les hommes, c'eſt un caleçon qui deſcend juſqu'à la cheville du pied, une longue chemiſe, une robe ouverte ſur la poitrine & ſerrée ſur les reins par pluſieurs ceintures ; ils paſſent ſur cette robe une veſte courte ſans manches. Leur chauſſure eſt aujourd'hui la même qu'en Europe. Une pièce d'étoffe précieuſe fait pluſieurs tours ſur leur tête, & forme leur turban ; il y en a de ſi gros, qu'ils pèſent entre douze à quinze li-

Perse.

vres ; les plus légers pèsent la moitié : j'avais bien de la peine à porter ce turban, quand je m'habillai à la persane ; je pliais sous le faix ; je l'ôtais par-tout où j'osais prendre cette liberté ; car, c'en est une en Perse comme en Europe, d'ôter sa perruque ; mais avec le tems je m'accoutumai fort bien à le porter : il faut croire que le climat de Perse demande qu'on ait la tête si bien couverte. Les coutumes constantes & perpétuelles ne sont point l'effet de la bizarrerie & du caprice ; le climat en est la cause première, & peut-être même celles de leurs manières & de leurs mœurs, comme je ne me lasse pas de l'observer.

On ne porte point de noir en Orient, surtout en Perse, c'est une couleur funeste, qu'on ne saurait regarder ; les Persans l'appèlent la couleur du diable ; toutes les couleurs leur plaisent ; ils les emploient indifféremment dans leurs habits. C'est un spectacle fort récréatif que de voir aux promenades ou dans les places publiques, un peuple nombreux tout bigarré, couvert d'étoffes éclatantes par l'or, par le lustre & la vivacité des couleurs.

Les Persans laissent croître la barbe, mais ils la portent si courte, qu'elle ne fait que cacher la peau. Les ecclésiastiques & les dévots la portent plus longue ; ils ont pour mesure

de prendre le menton avec la main & de couper tout ce qui excède au-dessous ; les gens d'épée & les vieux cavaliers n'ont que deux grandes & grosses moustaches qu'ils laissent croître jusqu'à ce qu'elles puissent se retrousser sur l'oreille & s'y tenir comme à un crochet. Perse.

L'habillement des femmes diffère peu de celui des hommes, leur chemise est plus ouverte par le haut, leurs vestes plus longues & leurs ceintures moins épaisses : ces ceintures font un effet merveilleux sur une jolie taille ; les femmes ont de plus des brodequins ; elles ont la tête bien couverte, & par dessus un voile qui leur couvre les épaules & qui couvre leur sein : quand elles sortent, elles mettent pardessus un grand voile blanc, qui les couvre de la tête aux pieds, ne laissant appercevoir que la prunelle des yeux simplement. Le voile des femmes est une des plus anciennes coutumes dont les historiens parlent ; mais il est difficile de savoir, si c'est par pudeur, par vaine gloire ou par fierté que les femmes le prirent, ou par un effet de la jalousie de leurs maris. On ne sait ce que c'est que se ganter en Perse.

La coëfure des femmes est simple ; leurs cheveux sont tous tressés derrière la tête. La beauté de cette coëfure consiste, en ce que les tresses soient épaisses & tombent sur les ta-

lons ; pour y suppléer, on attache aux cheveux des tresses de soie pour les allonger ; on garnit le bout des tresses de perles, ou d'ornemens d'or ou d'argent ; les filles ne portent point de voile dans le logis ; mais elles font pendre deux tresses de leurs cheveux sur les joues. On ne renferme les filles, en Perse, qu'à l'âge de six à sept ans ; & avant cet âge-là, elles sortent quelquefois du sérail avec leur père.

Perse.

Le poil noir est le plus recommandable chez les Persans : celles d'entre les femmes qui n'ont pas les cheveux & les sourcils de cette couleur, les teignent & les frottent de noir pour les agrandir ; elles se font aussi, au bas du front, un peu au-dessus des sourcils, une mouche noire, & dans la fossette du menton une autre marque violette, qui ne s'efface jamais, parce qu'elle est faite avec une pointe de lancette. Les femmes, en diverses provinces, passent un anneau à la narine gauche, qui pend comme une boucle d'oreille. Les femmes esclaves, ou nées d'esclaves portent presque toutes ces anneaux. Les femmes persanes aiment beaucoup les pierreries, & leurs doigts sont ordinairement couverts de bagues.

Les meubles des maisons ne sont pas si somptueux que les nôtres ; les planchers sont cou-

verts d'un tapis ; par dessus ces tapis, on étend contre le mur, tout au tour de la salle, de petits matelas de la largeur de trois pieds avec des couvertures faites de toiles de coton, piquées de soie blanche ou de couleur, ou piquées d'or ; le long de la muraille sont rangés des carreaux pour s'appuyer contre ; on ne met pas d'autres meubles dans les salles & les chambres persanes ; point de lits ni de chaises, comme nous en avons ; point de miroirs, de tables, point de tableaux. Les Persans s'assayent sur des tapis plus à l'aise que nous ne faisons sur nos siéges. Perse.

Les lits à coucher sont simples, comme les autres meubles ; ils consistent en un matelas qu'on étend le soir sur le tapis de la chambre, un drap qu'on étend par dessus, une couverture & deux oreillers de duvet : le matin, on plie le tout. Je ne me lasse point de peindre le bonheur qu'ont ces peuples de vivre dans un climat peu exigeant, en comparaison des nôtres ; car les besoins étant la source des peines que nous endurons, & l'occasion des vices & des passions qui nous travaillent, c'est une grande félicité de vivre dans un pays où ces besoins ne sont ni multipliés ni si pressans.

Le luxe des Persans se manifeste particulièrement dans le nombre des domestiques, dans les

Perse.

habits, les pierreries & les harnois des chevaux. Les hommes portent des bagues presqu'autant que leurs femmes; ils en ont quelquefois jusqu'à quinze ou seize aux trois doigts du milieu; ils les quittent ordinairement quand ils veulent faire leurs prières: les gens riches en portent des paquets de sept, huit & plus dans leur sein, pendus à un cordon passé au cou où leurs cachets sont attachés; ils l'en tirent, lorsqu'ils veulent mettre le sceau à quelque écrit. Leur poignard & leur épée sont aussi couverts de pierreries; personne n'en peut mettre au turban que le roi seul, à la réserve des nouveaux mariés, qui ont la permission d'en porter durant leur noce.

Mais le plus grand luxe des Persans est étalé dans leur sérail. Le nombre des femmes qu'ils y entretiennent & la profusion que la volupté leur fait faire, exige une dépense immense; les riches habits s'y renouvellent continuellement, les parfums s'y consument avec abondance, & les femmes élevées dans la mollesse emploient tous leurs artifices pour se procurer les choses qui les flatent, sans s'embarrasser de de ce qu'elles coûtent.

Quand un homme de qualité va faire une visite, il se fait suivre par un ou deux chevaux de main menés en lesse, trois ou quatre valets de pied

lets de pied courent devant lui; il a de plus un homme derrière lui qui porte sa bouteille à tabac; un autre qui lui porte une toilette de broderie, dans laquelle il y a un habit & un bonnet. S'il va à la promenade, un homme à cheval porte deux petits coffres carrés, où l'on met de quoi faire une légère collation, avec un tapis par dessus. Lorsqu'il s'arrête dans un jardin sur le bord de l'eau ou dans quelqu'autre endroit, on étend un tapis sur lequel il s'assied, & se met à fumer. Perse.

Les Persans ne font que deux repas par jour : le premier qu'ils font, entre dix heures & midi, est composé de fruits, de laitage, de confitures. Leur souper consiste en potage fait aux fruits ou aux herbes, en rôti cuit au four ou à la broche, en œufs, en légumes & en pilo, qui est leur aliment le plus delicieux.

On sert tout à-la-fois : ce qui se pratique à la table du roi même. Quelque régal qu'on fasse & de quelque pays que soient les conviés, le repas ne dure qu'une demi-heure : c'est aux gens sages & sensés à juger si cette nourriture & cette manière de vivre simple & frugale doit céder ou être preférée à celle de l'Europe, où il y a tant de variétés & de profusion. Les Persans ne sont pas de grands mangeurs; leur pays n'abonde pas en alimens

Perse.

comme le nôtre, parce qu'il n'en faut pas tant au peuple ; comme leurs jours ne sont pas si inégaux que les nôtres, ils gardent plus aisément leur règle de vie. Durant toute l'année, ils se couchent entre neuf & dix heures du soir & se lèvent au point du jour. Le matin, à leur lever, ils prennent du café, & quelques-uns le prennent avec une croûte de pain : on prépare seulement ce qu'il faut pour un repas, & s'il reste quelque chose, on le donne aux pauvres ; ils préfèrent la viande de mouton à toutes les autres : ils disent que cet animal n'a aucune mauvaise habitude, & qu'on ne peut, par conséquent, en contracter de mauvaise en s'en nourrissant ; car, leurs médecins soutiennent unanimement que l'homme devient tel que les animaux dont il se nourrit ; ils se louent fort de leur manière de vivre : ils vous disent qu'on n'a qu'à regarder leur teint pour reconnaître combien elle est plus excellente que celle des chrétiens qui mangent du bœuf & du cochon, & qui boivent du vin. En effet le teint des Persans est uni ; ils ont la peau belle, fine & polie, au lieu que le teint des Arméniens, sur-tout celui des femmes, est rude & couperosé, & leurs corps larges & pesans excessivement.

Le pain des Persans est mince généralement,

& ressemble à nos galettes. Le pilo, dont j'ai parlé, est proprement du riz cuit au bouillon ou au beurre ; le menu-peuple ne fait point de cuisine chez soi ; mais, dès que les artisans ont fermé leurs boutiques, ils vont aux cuisines publiques acheter du pilo & quelques autres mets qui servent à leur souper. Il y a dans toute la ville un nombre infini de ces cuisines, dont chacune ne vend qu'une sorte de mets. On voit sur le derrière de la boutique une ou deux petites estrades élevées de trois pieds, couvertes de tapis où l'on s'assied pour manger. Perse.

Ce qu'on ne peut s'empêcher d'admirer dans la manière de vivre des Persans, c'est leur hospitalité. Quand on sert à manger, bien loin de fermer la porte, on donne à manger à tous ceux qui se trouvent dans la maison & à tous ceux qui surviennent : quelque nombreux que soient les convives à l'heure du dîner ou du souper, cela ne fait point de peine ; comme on mange peu, il y en a toujours assez. Les Persans disent, à la louange de l'hospitalité, qu'Abraham ne mangeait jamais sans hôte ; & que la rencontre des trois anges ne lui arriva que parce qu'à l'heure du dîner, n'ayant encore reçu personne, il sortit de son pavillon pour voir

Perse.

s'il ne passerait pas quelqu'un de sa connaissance ou qui fût digne d'être invité.

Les cafés sont très-fréquentés en Perse ; ils sont le rendez-vous & les lieux des divertissemens des habitans ; ils sont communément placés dans les plus beaux quartiers de la ville : ce sont de grands salons spacieux & élevés ; à l'entour règnent des estrades de trois pieds de haut sur lesquelles on s'asseoit à la manière orientale ; on les ouvre à la pointe du jour ; c'est alors & vers le soir, que la compagnie est plus nombreuse ; on y est proprement servi, fort vîte & avec une espèce de respect : c'est là où l'on débite les nouvelles & où les politiques critiquent le gouvernement en liberté & sans crainte d'être inquiétés ; on y joue aux jeux permis. Les mollas, les derviches, les poètes viennent y réciter leurs vers ou leur prose. Les discours des mollas ou des derviches sont des leçons de morale ; mais, on ne se formalise point quand on n'y est pas attentif ; on n'oblige personne de quitter son jeu ou sa conversation pour écouter. Un molla se tient debout au milieu ou à un bout, & commence à prêcher à haute voix ; ou bien un derviche entre tout-d'un-coup, & apostrophe l'assemblée sur la vanité du monde, de ses biens & de ses honneurs. Il arrive souvent

que deux ou trois perſonnes parlent en même tems, & quelquefois l'un ſera prédicateur, & l'autre un faiſeur de contes. L'homme ſérieux n'oſerait rien dire au plaiſant; chacun fait ſa harangue, & écoute qui veut. Les diſcours finiſſent d'ordinaire en diſant : *C'eſt aſſez prêcher, allez au nom de Dieu faire vos affaires.* Ceux qui ont fait ces diſcours demandent l'aumône aux aſſiſtans fort modeſtement & ſans importunité. Perſe.

Le vin & les liqueurs énivrantes ſont défendus aux mahométans ; cependant il n'y a preſque perſonne qui ne boive de quelque liqueur forte : les gens de cour, les cavaliers, les débauchés boivent du vin ; il leur faut le plus fort & le plus violent ; &, s'ils ne ſe ſentent pas en belle humeur, ils diſent : *Quel vin eſt celui-ci ! il ne cauſe pas de joie.* On fait du vin par toute la Perſe, hormis dans les lieux où il n'y a perſonne à qui il ſoit permis d'en boire, comme dans les pays où il n'y a ni chrétien, ni juif, ni guèbre ; la tolérance qu'on a là-deſſus, dépend de l'humeur du ſouverain, & du caprice ou de l'avarice des gouverneurs.

Les gens graves, qui s'abſtiennent du vin, comme défendu par la loi, s'échauffent & ſe mettent en belle humeur avec le *pavot* : il énivre plus vîte & d'une manière plus funeſte

Perse.

que le vin. Ils prennent en pillules le suc même du pavot : on commence par en prendre gros comme la tête d'une épingle, puis successivement & par degrés, jusqu'à la grosseur d'un pois; on s'en tient-là, parce que ce serait se donner la mort que d'en prendre davantage. Les Persans trouvent que cette drogue produit dans le cerveau des visions agréables, & une manière d'enchantement : ceux qui en ont pris, commencent à en sentir l'effet au bout d'une heure; ils deviennent gaîs, ensuite ils pâment de rire ; ils font & disent mille extravagances, comme des bouffons, & cela arrive particulièrement à ceux qui ont l'esprit tourné à la plaisanterie.

Le gouvernement a essayé plusieurs fois d'empêcher l'usage de cette drogue, à cause de ses funestes effets ; mais on n'en a jamais pu venir à bout ; c'est une inclination si générale, qu'à peine sur dix personnes en trouve-t-on une qui soit exempte de cette mauvaise habitude. Il y a des cabarets dans toutes les villes, où l'on vend une boisson faite avec la coque & la graine de pavot : c'est un divertissement de se trouver parmi ceux qui en boivent dans ces cabarets, & de les bien observer avant qu'ils aient pris la dose, avant qu'elle opère, & lorsqu'elle opère. Quand ils entrent, ils sont mor-

nes, défaits & languiſſans ; peu après qu'ils ont pris deux ou trois taſſes de ce breuvage, ils deviennent hargneux & inquiets, tout leur déplaît, ils rebutent tout, & s'entre-querellent; mais, dans la ſuite de l'opération, ils font la paix; & chacun s'abandonnant à ſa paſſion dominante, l'homme porté à l'amour, conte des douceurs à ſon idole; un autre à moitié endormi, rit ſous cape; un autre fait le rodomont; un autre récite des contes ridicules; en un mot, on croirait être alors dans un hôpital de foux. Une eſpèce d'aſſoupiſſement & de ſtupidité ſuit cette gaîté inégale & déſordonnée; mais les Perſans, bien loin de la traiter comme elle le mérite l'appèlent une extaſe, & ſoutiennent qu'il y a quelque choſe de ſurnaturel & de divin dans cet état-là.

Perse.

Quelque mous, quelque pareſſeux que ſoient les Perſans, c'eſt peut-être le peuple de tout l'Orient, qui s'applique le plus aux arts méchaniques & aux métiers; mais ils ne travaillent que pour ſe procurer les objets utiles. Tous ces beaux ouvrages de peinture, de ſculpture, ou faits au tour, & tant d'autres, dont la beauté conſiſte dans l'imitation de la belle nature, n'ont point de prix chez ces peuples aſiatiques. Ils penſent que ces objets ne méritent point d'être recherchés, parce qu'ils ne

font d'aucun ufage pour les befoins de la vie. Ils ne comptent pour rien la façon des ouvrages, ils n'en confidèrent que la matière; auffi ne font-ils point avides d'inventions nouvelles & de découvertes; ils s'imaginent poffféder tout ce qui leur eft néceffaire.

Perse.

C'eft affurément une chofe incroyable, que la facilité avec laquelle les artifans s'établiffent & travaillent; il leur faut peu d'outils; la plupart n'ont, ni boutique, ni attelier; ils vont travailler par-tout où on les mande. Ils fe mettent dans le coin d'une chambre, à terre où fur un méchant tapis; &, en un moment, vous voyez l'établi dreffé, & l'ouvrier au travail, affis à terre, tenant fon ouvrage avec les pieds, & travaillant des mains. Les *étameurs*, par exemple, à qui il faut tant de chofes en Europe pour travailler, vont en Perfe travailler dans les maifons, fans qu'il en coute un fou de plus. Le maître avec fon petit apprentif, apporte toute fa boutique, qui confifte en un fac de charbon, un fouflet, un peu de foude, du fel ammoniac dans une corne de bœuf, & quelques pièces d'étain dans fa poche. Quand il eft arrivé, il dreffe fa boutique par-tout où vous voulez, dans un coin de la cour, du jardin, ou de la cuifine, fans avoir befoin de cheminée : il fait fon feu auprès d'un

mur, afin d'y appuyer sa vaisselle; quand il la fait chauffer, il met son soufflet à terre, en couvre le canon avec un peu de terre détrempée & façonnée en voûte, & puis il travaille, comme s'il était dans la plus grande & la plus commode boutique. Les orfévres vont aussi travailler par-tout où on les mande, quoiqu'il semble que les outils qui leur sont nécessaires, sont moins faciles à transporter. La raison pour laquelle on fait travailler les ouvriers chez soi, c'est parce qu'on ne se fie pas à eux, & qu'on est à portée de voir s'ils font les choses comme on l'entend. Perse.

Les arts les plus estimés en Perse sont l'orfévrerie, la tannerie, l'architecture & la poterie. A juger de l'architecture persanne par la beauté des édifices dont j'ai fait mention, il semble qu'on ne puisse s'en former une plus belle idée; cependant elle n'est pas comparable à celle des Européens. J'ai déja fait remarquer que les couleurs sont plus vives en Perse, qu'en aucun pays du monde; c'est ce qui fait aussi que leur teinture est plus belle & plus éclatante. J'aimais à voir, dans les magasins d'étoffes, ces nuances & ce lustre, dont la diversité présente le coup-d'œil le plus agréable; je n'oubliais point de visiter les belles manufactures de porcelaine, qui sont en très-grand

Perse.

nombre à Ispahan : cette fayence est toute d'émail en dedans & en dehors ; on en fabrique dans presque toutes les villes de Perse ; la plus estimée vient de Chirac & de la Caramanie : mais, de tous les arts, le plus perfectionné & le plus universel, est celui de faire des étoffes : comme la soie & le coton sont fort communs en Perse, il n'y a pas de village où l'on ne les travaille ; aussi le débit en est-il prodigieux. On se sert de moulins, de tours, de fuseaux à devider la soie, comme en Europe ; mais ce qui fait le prix des étoffes, c'est la broderie, dans laquelle les Persans sont fort habiles, & nous surpassent. Ils savent encore imprimer fort bien en or & en argent ; & j'ai eu souvent peine à distinguer les brocards d'or, dont les fleurs & les figures étaient brodées, d'avec ceux qui étaient gravés. Je n'insisterai point sur les autres arts méchaniques, le détail en serait trop long ; il suffit de dire, qu'excepté l'horlogerie, l'imprimerie, la sculpture, ils sont, à peu de chose près, les mêmes qu'en Europe.

Le commerce est une profession très-honorable en Orient, comme étant la meilleure de toutes celles qui ont quelque stabilité, & dont le sort n'est pas si exposé au changement : il ne faut pas s'en étonner ; les plus grands seigneurs,

les rois même l'exercent ; ils ont leurs commis, leurs vaisseaux, leurs magasins. Le roi de Perse, par exemple, vend & envoie vendre dans les pays voisins, de la soie, des brocards & autres riches étoffes, des tapis, des pierreries. Le nom de marchand en Orient, est si considéré, qu'on ne le donne pas aux gens qui tiennent boutique, qui font un petit trafic, & qui n'ont point de commerce hors du royaume ; on ne le donne qu'à ceux qui ont des commis ou des facteurs dans les pays les plus éloignés : ces gens sont quelquefois élevés aux plus hautes dignités, & on prend souvent parmi eux les ambassadeurs. Ce respect vient encore de ce qu'en Orient les négocians sont des gens sacrés, à qui on ne touche jamais, même durant la guerre ; car eux & leurs marchandises passent librement au milieu des armées.

Perse.

Ces marchands orientaux font le commerce en grand ; ils envoyent leurs commis par-tout, sans sortir du lieu de leur séjour, où ils se tiennent comme au centre de leurs affaires ; ils n'en traitent point eux-mêmes directement. Il n'y a point de bourse ni de place de change dans les villes ; le négoce se fait par l'entremise des courtiers : ces gens sont les plus adroits, les plus souples, les plus dissimulés, les plus complaisans & les plus intrigans hommes de

la société. C'est une chose curieuse de voir comment ils font les marchés : après avoir bien raisonné & discouru en présence du vendeur, ils font le prix avec les doigts ; ils se tiennent par la main droite, couverte de leur manteau ou de leur mouchoir, & s'entre-parlent de certe façon : *le doigt étendu vaut dix, le doigt plié cinq, le bout du doigt un, la main entière cent, la main pliée mille* ; ils marquent ainsi les livres, sous & deniers, en se maniant la main. Pendant qu'ils traitent, ils ont le visage calme & immobile, à un point qu'il est impossible de s'appercevoir, ni de ce qu'ils pensent, ni de ce qu'ils disent.

Perse.

Les mahométans ne sont pas les plus grands marchands de l'Asie, quoiqu'ils y soient répandus presque par-tout, & que leur religion domine dans les états qui en font la plus grande partie : les uns sont trop voluptueux, les autres trop philosophes, pour se livrer au commerce, sur-tout au commerce étranger ; c'est ce qui est cause qu'en Turquie, ce sont les chrétiens & les juifs qui font le principal négoce étranger, & qu'en Perse, ce sont les chrétiens & les Indiens : les Persans ne font que le commerce de leur propre pays, d'un lieu à un autre. Les Arméniens font celui de l'Europe tout entier ; la raison en est que les ma-

hométans ne fauraient obferver exactement leur religion parmi les chrétiens, à caufe de la pureté extérieure qu'elle leur recommande : par exemple, la loi leur défend de manger de la chair, ou apprêtée, ou tuée par un homme d'une autre religion que la leur, & de boire dans un vafe, où un homme non mahométan aurait bu; elle leur défend de prier Dieu dans un lieu où il y a des figures; elle interdit même, en certains cas, l'attouchement des perfonnes de différentes religions : pratique qu'il eft comme impoffible d'obferver dans le pays des chrétiens. Perse.

## CHAPITRE XI.

*Des Sciences en général. — Des Écoles. — De la manière d'étudier & de composer les livres. — Des Langues. — De la Morale. — De la Médecine.*

Perse.

Les sciences sont indubitablement venues des extrémités de l'Orient. Il y a mille preuves qu'elles ont leur berceau dans les Indes, d'où elles furent apportées chez les Chaldéens, & ensuite dans l'Égypte & dans la Syrie, soit par la voie du golfe Persique, ou celle de la mer Rouge.

Le génie des Persans est porté aux sciences. Ils y réussissent si bien, qu'après les Européens ce sont les plus savans peuples du monde, sans en excepter les Chinois. On en voit beaucoup s'adonner aux sciences tout le tems de leur vie, sans que le mariage, le nombre des enfans, l'importance des emplois ou la pauvreté même puissent les en détourner. Les artisans, les paysans même envoyent exactement leurs enfans au collége; ils ne se font aucune peine

d'aller prendre des leçons avec la barbe au menton ; & ils se font honneur du nom d'étudiant dans tous les âges de la vie. Perses.

Les Persans disent que, pour être saint & savant au plus haut degré où l'homme puisse parvenir, *sa sainteté* consiste à être sans reproche du côté du monde, & *sa science* à savoir soixante-douze disciplines ou *arts libéraux*, plus profondément qu'aucun autre homme ; à répondre sur-le-champ à toutes les difficultés proposées. Ils ne nomment point les soixante-douze sciences qu'il faut savoir ; ce nombre n'est vraisemblablement employé que pour désigner seulement toutes les sciences. J'ai connu plusieurs savans qui aspiraient à cette perfection, car on disait à Ispahan qu'ils en prenaient le chemin ; c'étaient des gens d'un extérieur fort bien composé, graves, recueillis, modestes, clairs & précis dans leurs expressions, courts dans leurs discours, affables, humains & complaisans au dernier degré, paraissant élevés dans toutes les occasions au-dessus de ce qu'on appèle vanité, si ce n'est celle de s'attirer l'admiration & l'applaudissement de tout le monde ; ce qui est cependant le comble de la vanité.

Ils suivent la bonne logique dans le cours de leurs études, n'admettant l'autorité que pour

Perse.

les dogmes de leur religion. Ils traitent de sottise & de vanité tout ce qu'on appuye sur le sentiment d'un auteur, au lieu de l'appuyer sur la démonstration. Ils ont à ce sujet ce mot notable : *le doute est le commencement de la science ; qui ne doute de rien, n'examine rien ; qui n'examine rien, ne découvre rien ; qui ne découvre rien est aveugle & demeure aveugle.*

Quand aux sciences sublimes, elles ne diffèrent pas beaucoup de celles des Européens. Les Persans ont entre les mains les sources des sciences ; ces ouvrages fameux des Aristotes, des Archimèdes, des Hippocrates, des Platons ; ils ont aussi leurs savans, dont les ouvrages en tout genre sont fort estimés. Le plus célèbre d'entre eux vivait, il y a environ cinq cent cinquante ans ; c'était un homme de naissance & fort riche, qui fut durant plusieurs années le président ou le chef de toutes les académies de l'empire des Tartares, alors fort étendu ; il a écrit sur toutes les parties des sciences divines & humaines, mais principalement sur l'astronomie & la géométrie. Ce savant homme, nommé *Cojé-Nessir de Thus*, fit à Maraga, ville de sa province, ce que le roi Alphonse fit en Portugal ; il y assembla les plus célèbres mathématiciens de l'Asie, & il composa avec eux ces fameuses tables astronomiques, qu'on apèle

pèle tables de *Cojé-Neffir*, dans lesquelles les sentimens des plus anciens auteurs sur l'astronomie se trouvent vérifiés & confirmés pour la plupart. Il y détruit les hypothèses du huitième ciel, que quelques auteurs arabes avaient enseignées dans les premiers siècles du mahométisme, & il y résout beaucoup de doutes sur lesquels les auteurs modernes de notre Europe, ont fait de gros volumes. Perse.

Leurs plus nombreuses bibliothèques ne vont pas à quatre cents volumes ; mais ce sont tous anciens & bons livres qui leur suffisent pour tout apprendre. Ils prétendent qu'on n'y saurait ajouter que peu de chose ; aussi ne se soucient ils pas d'en faire des nouveaux.

Lorsqu'ils ont composé un ouvrage, ils ne manquent pas de le dédier au roi ou à quelque grand seigneur ; ils ne font point d'épître dédicatoire à part, mais la dédicace se trouve toujours dans le prélude, après l'article qui contient les louanges de Dieu & des saints. Les auteurs mahométans anciens & modernes, ont constamment pour coutume, de commencer leurs ouvrages par des invocations, par la célébration de la grandeur de Dieu, par des acclamations sur leur prophète, sur Ali, son gendre, sur Fatmé, sa fille, & sur les douze califes de leur race, qui sont leurs grands saints,

& qu'ils appèlent les *quatorze puits* : pour mon-
Perse. trer comment ces pièces sont faites, voici la traduction du commencement de la préface qui est à la tête du recueil des œuvres de *Cojé-Nessir* :

*Louange, service & adoration, soient rendues à la gloire & à la puissance infinie de celui qui fait créer la masse des choses sensibles, & qui donne le pain quotidien aux fils & aux filles d'Adam. Être bienfaisant qui met la nape tous les matins, & sert également la table, autant devant les impies & les désobéissans, que devant les fidèles, comme étant tous également pauvres & misérables ; être miséricordieux, qui, par le conseil de son incompréhensible clémence, fait sonner aux oreilles ces paroles : mon peuple, demande-moi ce que tu voudras : mon peuple, fais pénitence de tes mauvaises œuvres ; être bon, qui couvre ses amis d'une toile d'araignée, plus forte qu'un mur, contre la fureur de leurs persécuteurs ; être puissant, qui, du faible aiguillon d'un moucheron, met en fuite l'ennemi furieux ; principe de toutes choses, qui, sans se servir de ministres, de conseil, d'agens ni d'officiers, qui, sans secrétaire & clercs, sans délibération & sans réflexions a créé l'homme, élevé sur tous les animaux par la supériorité de l'esprit, par l'excellence de la parole, & davantage par la*

*distinction du bien & du mal ; être, à la miséricorde duquel les crimes des méchans ne font ni tache ni domage, & à la gloire duquel n'apporte ni lustre ni augmentation, le culte volontaire des gens de bien ; Dieu n'ayant point besoin de tous les mondes. Louange & bénédiction soient aussi données à celui qui est au-dessus de tous les éloges, la matière d'applaudissemens sans nombre, de louanges incomparables, de contentemens infinis ; le meilleur de tous les messagers divins, le guide du droit chemin, le chef de toutes les créatures, la meilleure essence de ce qui est né, le premier de tous les prophètes, le patron de tous les docteurs, la règle des plus saints,* Mahomet l'agréable ; *que les plus sublimes éloges & les plus glorieuses louanges soient données, tant à lui, la plus parfaite des créatures de toutes celles que Dieu a regardées favorablement, qu'à sa famille & ses descendans. Sachez, cher ami lecteur, que Dieu veuille conserver en ce monde & en l'autre, qu'une nuit entre les nuits, votre esclave faible & chétif, la plus basse des créatures de Dieu très-haut, le moindre de ceux qui espèrent en sa miséricorde, & le plus coupable de ceux qui prient pour le pardon de leurs péchés, l'humble* Ali-Hamed-Nessir, fils de Abi-Bekre, &c. Perse.

Les Persans envoyent les enfans à l'école à l'âge de six ans, pour apprendre à prier Dieu,

Perse.

à lire. Les écoliers lisent chacun leur leçon tous à-la-fois ; l'un lit du *persan*, un autre de l'*arabe ;* l'un répète des vers, un autre de la prose ; l'un étudie la grammaire, un autre la syntaxe. Chacun lit très-haut, le maître l'obligeant de crier de toute sa force ; ce qui fait un bruit si grand, que, lorsqu'on approche d'une école à vingt pas, on entend le tintamarre. Le maître est si parfaitement accoutumé à ce bruit, que pendant tout ce tems il écrit ou lit tranquillement, entendant fort bien si chacun prononce bien, s'il continue, & s'il parle haut & avec attention ; & lorsqu'il apperçoit un écolier qui ne fait pas son devoir, il lui allonge des coups de fouet qu'il tient à la main ou sur ses genoux, & le remet en train. Les Persans soutiennent que les enfans apprennent mieux de cette manière, que quand on les fait étudier bas ; ils disent que, quand on les fait étudier bas, ils regardent çà & là, & pensent à toute autre chose qu'à l'étude, au lieu que, quand on les oblige d'étudier & de lire tout haut, nul ne peut se détourner, ni s'arrêter, mais qu'il est retenu par l'action ; ils disent d'ailleurs que par ce moyen les enfans apprennent à lire & à prononcer, parce qu'étant obligés de parler à haute voix & clairement, on les redresse s'ils le font mal.

Tous les colléges sont rentés, & il y en a qui le sont assez richement; on y voit des étudians qui ont soixante ans, femmes & enfans. Outre les colléges où l'on enseigne publiquement, il y a dans toutes les villes des gens faisant profession de science; ce sont souvent des grands seigneurs disgraciés ou qui se sont retirés de la cour & des affaires. Ils donnent des leçons soir & matin à des heures marquées. Souvent ils entretiennent les étudians de papiers & de livres, leur donnent à manger certains jours de la semaine, & quelquefois même des habits & de l'argent. On dit qu'il y a des gens qui se livrent à ces travaux par vanité; car, les étudians qui viennent en foule prendre les leçons de ces généreux maîtres, sont autant de trompettes, qui vont publiant leur savoir, leur générosité & leur vertu. Il est vrai que rien ne donne plus de réputation, en Perse, que d'instruire à ses dépens beaucoup de disciples, & de favoriser les savans & les sciences. Lorsque le premier ministre d'état est homme de lettres, il est ordinairement le chef des étudians ou *taleb-elm*; autrement, c'est quelqu'un des plus grands seigneurs du royaume, & le plus souvent c'est le *cèdre* ou grand *pontife*: charge qui donne un grand pouvoir en Perse.

Perse.

Il faut observer que les étudians persans

Perse. étudient ordinairement plusieurs sciences à-la-fois. J'ai vu souvent des régens donner leçon de quatre sciences différentes dans une même séance ; je ne sais pas bien si c'est la bonne méthode, c'était celle de l'antiquité. Il y a de la différence entre instruire la jeunesse ou des hommes faits, parce que, ce qui pourrait confondre l'esprit d'un jeune enfant, ne confond pas l'esprit d'un homme mûr.

Les Persans se servent de trois langues; du persan, proprement dit, qui est la langue vulgaire de leur empire, du turc & de l'arabe. Les gens de quelque qualité, & tous ceux qui fréquentent le monde, savent ces trois langues également. Le persan est la langue de la poésie, des belles-lettres & du peuple en général : le turc est la langue des armées & de la cour; on ne parle que cette langue, tant parmi les femmes que parmi les hommes dans les sérails des grands : l'arabe est l'idiôme de la religion & des sciences relevées. Les Persans regardent ces trois langues comme les seules vraies & originales; les autres langues, suivant eux, ne sont qu'un jargon : pour montrer que ces trois langues sont aussi anciennes que le monde, ils disent qu'elles étaient en usage toutes les trois dans le paradis terrestre ; & en même tems, que le serpent qui séduisit nos premiers parens,

parlait arabe, qui est la langue forte & persuasive; qu'Adam & Ève parlaient persan entre eux, qui est un idiôme doux, flatteur & insinuant qui réussit à Ève, comme tout le monde sait; & que l'ange Gabriel, qui les chassa du paradis, se mit à parler turc, parce que leur ayant ordonné de sortir du paradis, en persan, puis en arabe, sans qu'ils obéissent; il s'exprima enfin dans les termes de cette langue menaçante qui les effrayèrent & les firent obéir. Perse.

Ce qu'il y a de plus admirable & de plus digne de remarque dans ces langues, c'est qu'elles n'ont subi aucun changement. L'alcoran, par exemple, est aujourd'hui, comme il y a mille ans, le modèle de la plus pure & la plus éloquente diction. Les poètes persans, qui ont écrit il y a cinq ou six cents ans, sont aussi les modèles du plus beau langage. On y apprend à parler & à écrire; on ne voit rien paraître qui soit mieux écrit; & il ne vient à l'esprit de personne qu'on puisse embélir la langue ou la perfectionner. Si l'on réfléchit sur les inconvéniens infinis qui naissent des changemens qu'on apporte sans cesse aux langues vivantes de l'Europe, sur-tout à la française, on trouvera que les peuples de l'Orient sont fort sages, & fort heureux de s'être délivrés des grands inconvéniens qu'entraînent les chan-

Perse.

gemens dans la chose du monde la plus importante, qui est la parole. Je fais la remarque que le latin & le grec ne sont point connus en Perse, ni dans toute l'Asie. Le latin n'y a jamais été cultivé parmi les savans; le grec y a été connu & étudié jusqu'au tems de Mahomet, mais il s'y est perdu depuis.

Les Persans se servent, comme nous, de papier pour écrire : ils le composent de chiffons de coton & de soie. Il est moins blanc que le nôtre, & il se rompt quand on le ploie. Leur beau papier vient de la Tartarie mineure, des villes de *Balk*, de *Bocora*, & de *Samarcande*. Ils en font de toutes les couleurs, excepté de noir. Ils le marbrent ou le mouchètent d'argent, ou bien ils peignent dessus des fleurs & des moresques. J'observe que le papier, & sur-tout celui qui est écrit, est une chose sacrée chez les mahométans : ils regardent comme coupable celui qui le brûle, le déchire, ou le jète, à cause, disent-ils, que le nom de Dieu peut être écrit dessus, ou celui des saints; & que, si ce n'est pas du papier écrit, il sert à écrire les choses les plus vénérables. Ils se servent d'encre de toutes les couleurs. Leurs plumes sont des roseaux, ou petites cannes dures, de la grosseur des plus grosses plumes de cygne. Ces cannes ou roseaux

ſe recueillent vers Daurac, le long du golfe perſique. Perse.

Les Perſans, non plus que tous les autres peuples orientaux, n'ont point l'art de l'imprimerie; auſſi l'art de l'écriture eſt celui dont ils font le plus de cas. Ils ſont réduits à tranſcrire tous leurs livres à la main, & à n'en avoir point d'autres que des manuſcrits. Ils n'écrivent pas, comme nous, de la main gauche à la main droite, mais de la main droite à la main gauche. Ils appèlent cela écrire droit, & diſent que c'eſt nous qui écrivons à rebours.

Les copiſtes ſont en grand nombre en Perſe, ſur-tout dans les grandes villes; mais ce métier leur donne à peine du pain. Ce n'eſt pas là le ſeul ni même le plus grand inconvénient des livres manuſcrits, il conſiſte dans la multitude des fautes, qui ſont ſouvent telles, qu'on ne trouve point de ſens à ce qu'on lit. Ces fautes arrivent par l'ignorance des copiſtes, par leur inattention, à force d'aller vîte, en ne prenant pas garde à leur original, & en ne reliſant pas leur copie. Or, comme pour la plupart du tems ils n'entendent pas ce qu'ils écrivent, ils font mille fautes ſans s'en appercevoir. Leurs livres ſont encore copiés par d'autres ſcribes, qui n'en ſavent pas plus que les

Perse.

premiers, & qui ajoutent aux fautes de leur original leurs propres fautes, de forte qu'elles se multiplient beaucoup avec le tems. J'ai vu des gens de lettres qui faisaient bien des imprécations contre le copiste. On m'a souvent proposé à la cour de Perse de faire venir des imprimeurs, & d'établir une imprimerie à Ispahan; & cela aurait été exécuté si le feu roi *Abas II* avait vécu plus long-tems; mais son fils n'a pas accueilli favorablement la requête que les savans lui présentèrent à ce sujet. Les Orientaux ont un éloignement pour toute innovation qu'on ne peut exprimer. On a beau leur démontrer les avantages de quelques établissemens nouveaux, ils sont si attachés aux manières anciennes, & aux biens présens, qu'il n'y a pas moyen de les exciter par l'espérance des succès les plus assurés.

Les sciences les plus révérées des Persans, celles qui mènent plus sûrement à la gloire & aux richesses, sont l'astrologie judiciaire & l'astronomie. Ils ont tant de vénération pour celle-là, qu'ils n'entreprennent rien sans avoir auparavant consulté quelque astrologue. Le roi en a toujours plusieurs à sa cour, qu'il mène par-tout avec lui, excepté lorsqu'il entre dans le sérail. Ils portent tous à la ceinture un astrolable dans un étui fort propre. Le roi les

consulte quelquefois sur les moindres choses, par exemple, s'il doit aller à la promenade, s'il doit entrer dans le sérail, s'il fera venir un grand qui attend dans l'anti-chambre. Alors l'astrologue tire promptement son astrolable de son étui, il observe la situation des astres; &, avec le secours de ses tables, il fait une réponse, comme s'il prononçait un oracle. Perse.

Comme les astrologues sont toujours à la cour, ils ont une grande part dans toutes les affaires, & un grand crédit dans le monde; il ne leur est pas même difficile de faire des prédictions sur les matières politiques: ils connaissent le caractère & les goûts du maître & des favoris, la faveur ou la disgrace des ministres & des courtisans. D'ailleurs, comme il ne se passe guère d'années que le roi ne fasse subitement des exécutions d'éclat sur quelques grands du royaume, il est presque toujours sûr d'annoncer de semblables révolutions; de manière qu'en Perse, comme ailleurs, c'est une pure charlatanerie que ces prédictions.

Les astrologues sont toujours très-jaloux des médecins, qui jouissent également d'une grande considération; c'est à qui gagnera la confiance & aura la faveur. Les médecins veulent suivre les règles de l'art, & ordonner des remèdes, d'après les phénomènes des maladies. Les as-

Perse.

trologues s'y oppoſent, & diſent qu'il faut plutôt conſulter les phénomènes céleſtes, pour ſavoir s'il eſt bon de prendre médecine lorſque le médecin en ordonne une, & ſi l'opération en ſera heureuſe.

Les Perſans ſont extrêmement infatués de la divination; & ils ajoutent la plus grande foi aux amulettes & aux taliſmans. La divination la plus uſitée eſt celle qui ſe fait par les livres, & particulièrement par l'alcoran. Lorſqu'ils ſont en peine s'ils doivent faire une démarche, & ſi elle doit avoir un bon ou un mauvais ſuccès, ils s'adreſſent à un miniſtre eccléſiaſtique, & le prient de conſulter la choſe; ce qu'il fait avec plus ou moins de préparatifs, ſelon la qualité de la perſonne qui ſe préſente. Il ſe purifie par l'ablution, met des habits propres, fait des prières; il prend enſuite l'alcoran, & l'ouvre au haſard: ſi le verſet ſur lequel il jète les yeux, contient un commandement poſitif, c'eſt un bon augure, il faut faire la choſe; mais, s'il contient un commandement négatif, c'eſt le contraire, il faut l'abandonner. Les plus célèbres docteurs ſont les plus recherchés pour cette fonction; parce que le peuple s'imagine que Dieu révèle plutôt l'avenir aux ſavans & aux hommes purifiés qu'aux autres. Les Perſans croient à la magie noire, & ils aſſurent

qu'il y a un livre parmi eux qui enseigne à faire obéir les démons, lequel a été composé par Salomon. Ils disent que ce sage était un très-grand magicien. Ils sont aussi possédés de la manie des talismans & des amulettes. Ces amulettes sont des inscriptions sur du papier, du parchemin, ou sur des pierres; ces inscriptions sont des passages de l'alcoran, ou des sentences des saints; par exemple, contre le mal des yeux, ils portent pour amulette un papier contenant ce passage de l'alcoran: *le fascinateur des infidèles est sur le point de te venir crever les yeux*. Les commentateurs de ce livre prétendent que du tems de Mahomet, il y avait un fameux enchanteur de la Mecque, qui tuait les gens en les regardant; &, qu'ayant résolu de faire périr Mahomet, l'ange Gabriel avertit le prophète de la venue de ce sorcier, en employant les mêmes termes de ce passage. Mahomet les répéta, en voyant entrer l'enchanteur, & lui creva les yeux à lui-même. Perse.

Leur morale est plus saine. Leurs philosophes ont toujours à la bouche quelque précepte ou quelque sentence grave & judicieuse. J'ai remarqué même que leurs mosquées, leurs maisons, & jusqu'à leurs portes, sont couvertes & ornées de sentences, comme celles-ci:

Perse.

*Les discours des sages se discernent d'avec les discours des foux, en ce que ceux-là tendent à la paix, & ceux-ci à la dispute.*

*Qui veut exceller en sagesse, doit éviter que les femmes n'aient du pouvoir sur son esprit.*

*L'ignorance ressemble à un mauvais cheval, qui fait broncher à chaque pas celui qui le monte, & qui rend ridicule celui qui le mène.*

*Apprenez à votre langue à dire, je ne sais pas, si vous ne voulez être bientôt convaincu de mensonge.*

*Votre secret est votre esclave si vous le gardez; vous êtes son esclave si vous le déclarez.*

*La patience est amère, mais le fruit en est doux.*

*L'espérance est le pain des malheureux.*

*Il y a des biens sans nombre dans la mer; mais, si vous cherchez la sûreté, elle est sur le rivage.*

*Le commencement de la colère est la fureur, & la fin est le repentir.*

*La pitié envers les méchans est une cruauté envers tous les hommes.*

*Si vous allez les mains vuides chez le juge, vous ne verrez point son visage.*

*Le commerce avec les méchans est une navigation sur la haute mer.*

*Que sert-il au berger de crier, quand le loup emporte la brebis.*

Perse.

*Il y a quatre choses dont l'homme est toujours plus chargé qu'il ne pense, d'ennemis, de fautes, d'années & de dettes.*

*La vérité est un poids dont on ne peut jamais avoir ses balances trop chargées.*

*Malheur au navire qui se hasarde de sortir sans payer les droits; & malheur à l'homme qui sort de cette vie sans avoir éprouvé l'adversité.*

Les fables persanes sont pleines de force & de raison; on les attribue presque toutes au sage & célèbre Lokman, qui est l'Ésope des Orientaux, si ce n'est le même. Il est certain qu'à considérer la vie de ces hommes illustres, telle que les historiens nous la donnent, on dirait que ce sont deux hommes différens; mais, quand on examine de près leurs fables, il paraît qu'elles sont du même auteur; & c'est là ce qui me persuade que les Grecs ont originairement reçu des peuples de la Haute-Asie leurs sciences & leurs arts, au moins que c'est d'eux qu'ils en ont emprunté les premiers élémens. Les Persans font *Lokman* si ancien, qu'il doit avoir été contemporain de Moyse; quelques-uns même le font descendre de Noé, à la troisième génération; d'autres assurent

Perse. qu'il vivait du tems de David; mais chacun convient qu'il a été le premier philosophe célèbre dont le nom soit venu jusqu'à nous; &, comme Mahomet a parlé de Lokman avec éloge dans l'alcoran, les auteurs mahométans en font le plus grand cas; quelques-uns même d'entr'eux ont composé de très-amples commentaires sur ses apologues. Plusieurs auteurs arabes prétendent que le philosophe grec *Empedocle* était son disciple. On rapporte qu'il vécut trois mille ans. *Saddi*, célèbre poète persan, raconte que Lokman, à la fin de sa vie, demeurait sur le bord d'un marais de roseaux, où il s'était dressé une cabane, dans laquelle il s'occupait à faire des paniers d'osier. L'*ange de la mort* se présenta à lui, & lui dit: *Comment est-ce, Lokman*, que depuis trois mille ans que tu es au monde, tu n'aies pas su bâtir une maison. Lokman lui répondit: *O Esrail!* (c'est le nom de l'ange de la mort) on serait bien fou, sachant qu'on t'a toujours à ses talons, de se mettre à bâtir une maison.

La poésie est le talent propre & particulier des Persans, & la partie de la littérature où ils excellent plus: leurs ouvrages de prose en sont remplis; & ils se plaisent à faire entrer les vers dans leurs conversations. Les peuples orientaux ont de tout tems renfermé leur morale dans des

des fables & des sentences rimées, comme le meilleur moyen de la mieux imprimer dans la mémoire, & de donner plus de grace à leurs belles pensées. C'est ce qui fait dire aux Arabes que Dieu les avait favorisés de quatre avantages, préférablement aux autres peuples; savoir : des turbans avec lesquels on avait meilleure mine, qu'avec les tiares des monarques; des tentes, qui étaient plus belles que des maisons; des sabres ou cimetères qui les défendaient mieux que les forteresses des autres peuples; & des poëmes qui étaient plus excellens que les livres & les pandectes des nations voisines. Perse.

Le lecteur sera bien aise de trouver ici une fable de *Lokman*; elle donnera une idée de la beauté de son génie & de sa manière d'écrire.

### L'HOMME ET LE SERPENT.

Un homme passant près d'un marais plein de roseaux, où l'on mettait le feu, vit un serpent qui y était caché & qui allait être brûlé; il le tira avec un bâton, & le mit avec des roseaux dans un sac. Après avoir fait quelque chemin, il dit : je veux voir si la pauvre bête n'est pas morte; il ouvrit le sac : le serpent s'élançant dehors, dit à l'homme : Il faut que

Perse.

je lance mon venin contre toi & que je te tue. Quoi ! répondit l'homme, pour me récompenser de t'avoir sauvé la vie, tu me veux donner la mort ? rends-tu ainsi le mal pour le bien ? Oui, dit le serpent, c'est la coutume; mais que m'importe, je veux te tuer, parce que cela me fera du bien. Un bœuf vint à passer; ils dirent : rapportons-nous-en à ce que dira le bœuf. Il est vrai, dit le bœuf, qu'on rend presque toujours le mal pour le bien : j'ai servi long-tems & vigoureusement mon maître, & j'ai vieilli à son service; mais, dès que je n'ai plus été capable de travailler, il m'a chassé de chez lui. Il passa en suite un lion; ils dirent : il faut que nous consultions aussi le lion. Est-ce la coutume, lui demandèrent-ils, de rendre le mal pour le bien ? Oui sans doute, répondit-il, car je vis dans les bois, & ne vais point chercher les hommes; cependant ils ne cessent de me venir faire la guerre avec des pieux, des lances & toutes sortes d'armes, & me cherchent partout pour me tuer. Comme le lion parlait encore, il survint un renard. L'homme dit au serpent, consultons encore ce renard, & puis, je me rends. Ils l'appelèrent & lui dirent : nous nous en rapportons à toi, pour savoir s'il est vrai que ce soit la coutume parmi les

hommes de rendre le mal pour le bien ? Le renard fin & fourbe répondit, cela eſt vrai, le ſerpent a raiſon, c'eſt la coutume du genre humain ; mais contez-moi le fait, parce que les circonſtances peuvent avoir quelque choſe de particulier. Le renard l'ayant entendu ; je ne crois point, dit-il, que le ſerpent ait été dans le ſac ; le ſerpent eſt long d'un aulne & le ſac n'a que deux pieds de long. Il n'y a cependant rien de plus vrai, répondit le ſerpent, & pour vous le faire voir, je vais m'y remettre. Dès qu'il fut dans le ſac, le renard dit à l'homme : liez vîte le ſac & tuez le ſerpent ; il ne doit pas s'en plaindre, puiſque, ſelon ſa maxime, on rend le mal pour le bien.

Perſe.

Les Perſans font grand cas de l'art de la médecine qu'ils ont reçue des Arabes, ainſi que la plupart des peuples. On dit communément en Perſe que les médecins & les aſtrologues dévorent le pays, & cela eſt vrai. Le roi en a un grand nombre à ſes gages ; & on a raiſon de joindre enſemble les médecins & les aſtrologues, puiſque ceux-là dépendent de ceux-ci. Les Perſans ont un entêtement ſi ridicule pour l'aſtrologie, qu'à moins que l'aſtrologue les aſſure que la conſtellation eſt favorable à la ſaignée, ou pour prendre méde-

Perse.

cine, ils n'exécuteront point l'ordonnance du médecin quoiqu'il puiſſe dire. Mais, ſi ces docteurs ſe traverſent ainſi pendant la maladie, ils ſe rendent ſervice au contraire à la mort des perſonnes élevées en dignité ; l'aſtrologue l'attribue à l'incertitude de l'art du médecin ; le médecin la rejète ſur l'ignorance de l'aſtrologue qui n'avait pas bien pris l'heure pour donner ſes remèdes. Les aſtrologues diſent aſſez plaiſamment à ce ſujet, que leur ſort eſt bien rude en comparaiſon de celui du médecin, parce que, ſi l'aſtrologue fait une faute, c'eſt-à-dire, s'il ſe méprend dans ſon calcul, le ciel la découvre; mais que, ſi le médecin fait une faute, la terre la couvre, c'eſt-à-dire, qu'on met le mort dans la foſſe ſans qu'il en ſoit plus parlé. Les Perſans font des petits contes ſur les médecins, comme on en fait ailleurs. Ils diſent qu'il y avait un médecin à Iſpahan qui ne paſſait jamais près d'un cimetière ſans ſe couvrir le viſage de ſon mouchoir ; on lui en demanda la raiſon : c'eſt, répondit-il, qu'il y a bien des gens qui y ſont arrêtés par mon ordonnance, & j'ai peur que quelqu'un ne me reconnaiſſe & ne me prenne au collet.

Les médecins jugent les maladies en tâtant le pouls, ou ſeulement on obſervant les urines ; car ils apprennent tous à traiter les malades

sans les voir, à cause du sexe féminin ; les Persans ne laissant jamais voir leurs femmes pour quelque cause & dans quelque occasion que ce soit : quand le médecin demande à tâter leur pouls, elles donnent le bras couvert d'un crêpe ou linge très-fin au travers d'un rideau. Les médecins persans saignent beaucoup moins que nous ; ils ne guérissent la fièvre, qui est la maladie ordinaire du pays, qu'avec des émulsions & des breuvages, dont ils font prendre jusqu'à quatre ou cinq pintes dans une matinée. Ils n'ordonnent jamais de lavemens, quoiqu'ils sachent bien ce que c'est, & qu'il en soit parlé dans leurs livres : cela provient d'un excès de retenue à l'égard des parties du corps que la pudeur nous empêche de découvrir ; la religion défendant d'être jamais découvert ni au bain, ni dans le lit même, ce qui fait qu'hommes & femmes couchent toujours avec le caleçon. Perse.

Les médecins de Perse suivent religieusement la méthode de Gallien ; ils sont aussi en même tems chirurgiens & apotichaires, & ont chacun leur boutique dans laquelle ils se tiennent, soit durant tout le jour, soit à certaines heures seulement : on leur mène là les malades, qu'on porte sur un cheval dans les bras d'un homme qui monte en croupe pour les sou-

Perse.

tenir. On rencontre tous les matins des gens de campagne montés sur des ânes, qui viennent consulter le médecin, qui, sans se remuer de sa place, demande d'abord à voir l'urine, car on en porte toujours une fiole; ensuite il fait tirer la langue, se lève & va tâter le pouls; il prend un morceau de papier carré sur lequel il écrit son ordonnance; il la donne à son apprentif, qui délivre les drogues & reçoit le paiement; le médecin prescrit en même tems le régime qu'il faut suivre, & donne sa bénédiction au malade, en disant : c'est Dieu qui donne la santé.

J'ai observé que les Persans saignent beaucoup moins que nous; cependant j'ai rencontré souvent dans les rues des gens que l'on saignait. La saignée se fait sans précaution parmi eux : le barbier place le malade contre la muraille; il tire une courroie de cuir avec laquelle il lie très-serré le bras du malade, & sans le frotter ni chercher la veine, il tire sa lancette qui est grande trois fois comme les nôtres; il perce la veine adroitement; il laisse couler le sang à terre, & lorsqu'il juge qu'il en a assez tiré, il ôte la ligature, met un peu de coton sur la plaie, & prenant le mouchoir du patient, il en enveloppe le bras. L'opinion des mahométans est que le sang est impur & souille

les personnes qui le touchent ; aussi les médecins ne le font jamais garder & ne s'en servent pas pour faire des observations. Perse.

Les bains sont un des grands remèdes des Orientaux contre les maladies ; l'usage en est général en Perse. Ils vont au bain par trois motifs, pour la religion, pour la santé & pour la propreté : la religion prescrit à tout homme souillé de se laver ; il y a des superstitieux qui vont au bain plus d'une fois le jour. Les bains de Perse consistent en trois chambres fermées de tous côtés, qui reçoivent le jour par de petits carreaux de verre ronds au-dessous de la voûte. Le matin, avant le jour, un valet du bain monte au-dessus du logis & sonne d'une conque de mer, pour avertir que le bain est prêt. On se déshabille dans la première chambre, & après avoir mis autour de soi un drap, on entre dans l'étuve, où quelques momens après, un serviteur vient verser de l'eau en abondance sur les épaules ; il prend à la main une mitaine de gros bouracan, & frotte de la tête aux pieds si rudement que ceux qui n'y sont pas accoutumés croient qu'on va les écorcher : enfin on rase la barbe & la tête si la personne le desire ; on coupe les ongles des doigts & des pieds ; on emploie le dépilatoire; on manie le corps ; on fait la fric-

Perse.

tion ; &, quand on a été ainsi bien frotté & manié, on va se plonger dans le lavoir, au sortir duquel on prend du linge blanc, & l'on retourne dans la première chambre où l'on reprend ses habits. L'ordre qu'on observe au bain est, que les hommes y vont depuis le matin jusqu'à quatre heures du soir, & les femmes le reste du jour jusqu'à minuit. Les femmes, sur-tout, sont magnifiques au bain ; c'est-là qu'elles étalent leurs toilettes, leurs parfums & leur plus grand luxe.

## CHAPITRE XII.

*De la religion des Perſans, origine de leur ſchiſme avec les Turcs. — De la prière, articles de leur ſymbole. — Conduite de Mahomet dans l'établiſſement de ſa doctrine.*

LA religion des Perſans eſt la même que celle des mahométans. Mahomet y eſt reconnu, ainſi qu'en Turquie, pour le véritable prophète, l'envoyé de Dieu; ces deux peuples ont un reſpect religieux pour l'alcoran dont ils admettent cependant différentes interprétations. Mahomet, diſent les Perſans, de retour de ſon dernier voyage de la Mecque, voulut prévenir toutes les conteſtations qui pourraient naître, parmi ſes diſciples, ſur le choix de ſon ſucceſſeur; il fit aſſembler ſon armée, & ayant fait monter ſur un faiſceau d'armes Ali, ſon neveu & ſon gendre, il le fit reconnaître pour celui que Dieu deſtinait à lui ſuccéder. *Abubekre*, Omar & Oſman, capitaines de Mahomet, approuvèrent, en apparence, le choix du prophète; mais ſecrètement ils tâchèrent

Perſe.

Perse.

de ne point reconnaître Ali, dont ils publiaient par-tout les défauts : cependant Mahomet tomba malade à Médine, & mourut peu de tems après. Ali, ne croyant pas qu'on voulût lui contester son élection, s'occupait à pleurer son beau-père, & à lui rendre les devoirs funèbres. Abubekre, Omar & Osman, convoquèrent le peuple & lui laissèrent le choix d'élire un successeur à Mahomet ; mais, pour le déterminer en leur faveur, ils lui persuadèrent de s'en rapporter à un vieillard de l'assemblée, qu'ils avaient gagné : celui-ci nomme Abubekre, beau-père de Mahomet, & on ne songea plus à Ali. Omar & Osman se consolèrent par l'espérance que le nouveau roi, déja avancé en âge, ne vivrait pas long-tems ; en effet, deux ans après son élection, Abubekre fut attaqué d'une maladie dangereuse, & se sentant proche de sa fin, il voulut rendre à Ali la couronne qu'il avait usurpée. Omar, qui voyait par-là ses espérances frustrées, étouffa le malade dans son lit, & montra au peuple un faux papier scellé du sceau d'Abubekre, par lequel il le désignoit pour son successeur : c'en fut assez pour le faire reconnaître héritier légitime du prophète ; il régna douze ans, après lesquels Osman lui succéda. A la mort de celui-ci, Ali rentra

dans ses droits : Hossein, son fils ainé, prétendit lui succéder ; mais l'armée s'y opposa, & en nomma un autre. Les descendans de cet Hossein, quoique toujours fugitifs & persécutés, sont regardés par les Persans comme les seuls & véritables successeurs du prophète ; ils les appèlent *imans*, & ils disent que le douzième & dernier *iman*, nommé *Mahomet-Meidhi*, disparut de dessus la terre, & qu'il reviendra un jour prendre possession de l'empire ; ils l'attendent en effet, & ils lui tiennent en tout tems, dans les principales villes de la Perse, des chevaux scellés & bridés, pour le recevoir. Cette histoire fait le fondement de la religion des Persans ; ils disent qu'Ali est le seul vicaire de Mahomet, & ils ont en horreur Abubekre, Omar & Osman ; mais ils détestent sur-tout Omar, qu'ils maudissent par piété. Les Turcs, au contraire, reconnaissent ces trois capitaines comme héritiers & successeurs du prophète : cette diversité de sentimens cause une inimitié irréconciliable entre ces deux puissans peuples ; & ils font voir, par leur aversion mutuelle, ce qu'une triste expérience a fait éprouver dans d'autres climats, que le fanatisme est le plus cruel fléau des états & des empires. Perse.

Ce schisme qui, depuis lors, a séparé les

Perse. Perses des Ottomans, fut la principale cause de ces guerres sanglantes qui ont si long-tems désolé l'une & l'autre monarchie. Le sultan *Selim.* Ier prit les armes contre *Schah Ismaël*, d'après un *fethua*, signé du mouphti & des principaux oulemas de son tems. Ce décret portait, que non-seulement la guerre était légitime, mais que c'était encore un devoir indispensable pour un monarque musulman & pour tous les croyans, d'éteindre des opinions impies & abominables dans le sang de ceux qui s'écartaient de la doctrine du *coran*. Nous croyons devoir rapporter ici la lettre que *Selim* Ier. écrivit de sa main en persan au *Schah Ismaël*; c'est une espèce de manifeste, ou plutôt de sommation; elle fut expédiée du camp de *Maltepé*, près de Scutary, en mai 1314, deux jours après son départ de Constantinople, à la tête d'une puissante armée; on y voit l'esprit du siècle, le style oriental, le génie particulier & l'érudition de ce sultan, l'un des premiers héros de sa maison.

*Lettre de Selim Ier. au Schah Ismaël.*

« L'Être suprême, qui est l'arbitre souve-
» rain de la destinée des hommes, & la source
» de toute doctrine & de toute science, dit,

» dans la sainte écriture, que le vrai culte Perse.
» divin est dans la seule religion musulmane,
» & que celui qui se soumet à toute autre
» croyance, loin d'être exaucé & sauvé, sera,
» au contraire, du nombre des réprouvés au
» grand jour des jugemens ; il dit encore, ce
» Dieu de vérité, que ses conseils & ses dé-
» crets sont immuables, que toutes les actions
» des hommes doivent se rapporter à lui, &
» que celui qui se détourne de la vraie voie,
» sera condamné au feu de l'enfer & aux tour-
» mens éternels. Mettez-nous, seigneur, au
» nombre des vrais croyans qui marchent dans
» la voie du salut, & qui s'écartent soigneu-
» sement de celle de l'infidélité & de la per-
» dition : que les bénédictions les plus pures
» & les plus saintes soient sur Mahomet, le
» prince des deux mondes, le coryphée des
» prophètes, ainsi que sur toute sa postérité
» & sur tous ses disciples.

» Le monarque des Ottomans, le maître
» des héros & des valeureux du siècle, qui
» égale *Firidoun* (1) en force & en puis-
» sance, Alexandre-le-Grand en majesté & en

(1) Le sixième des anciens rois de Perse.

Perse.

» gloire, & *Key Klaouſſrew* (1), en équité » & en clémence, l'exterminateur des infidèles & des idolâtres, le deſtructeur des ennemis de la foi orthodoxe, la terreur des » tyrans & des Pharaons du ſiècle, qui humilie les princes injuſtes & orgueilleux, qui » briſe les ſceptres & les couronnes des plus » grands potentats de la terre; le glorieux ſultan *Selim Khan*, adreſſe gracieuſement la » parole à toi, *Émir Iſmaël*, (qui eſt le dominateur de la Perſe, le commandant en » chef des forces de ce royaume, pour te faire » ſavoir que les ouvrages ſortis de la main du » Très-Haut ne ſont pas de frêles productions » du caprice ni de la déraiſon, mais qu'ils renferment une infinité de myſtères impénétrables à l'eſprit humain. Dieu lui-même le » dit dans ſon livre ſaint par ces paroles ſacrées: » NOUS N'AVONS PAS CRÉÉ LA TERRE » ET LES CIEUX POUR EN FAIRE UN JEU. » L'homme qui eſt la plus noble & la plus » excellente des créatures, eſt l'abrégé des » merveilles de Dieu, &, par conſéquent, » ſur la terre, l'image & le repréſentant de » cet adorable créateur, comme on le voit par

(1) Le quatorzième roi de la même dynaſtie.

» ce paſſage : IL NOUS A CONSTITUÉS SES » LIEUTENANS SUR LA TERRE, & cela, » parce que joignant les facultés de l'ame » à la matière du corps, l'homme eſt le ſeul » de tous les êtres créés en état de connaître » les attributs de la divinité, & d'en adorer » les immuables perfections; cependant, l'ex- » cellence de cette qualité de l'homme & l'ac- » quiſition des connaiſſances ſublimes ne ſe » trouvent que dans la doctrine muſulmane & » dans la ſoumiſſion à la loi ſainte du prince » des prophètes. Ce n'eſt donc que dans la » pureté de cette religion divine que l'homme » peut proſpérer dans ce monde & acquérir » dans l'autre la gloire éternelle : mais, *Émir* » *Iſmaël*, une pareille félicité ne ſera jamais » ton partage, parce que tu as détourné ta face » de la ſainteté des lois divines; parce que tu es » ſorti de la voie du ſalut & des ſaints commande- » mens; parce que tu as altéré la pureté des dog- » mes muſulmans, déshonoré, avili, détruit » le culte de Dieu, & uſurpé les domaines de » l'Orient par des voies injuſtes & tyranniques; » parce que, ſorti de la pouſſière, tu t'es éle- » vé par des moyens odieux à un ſiége de » grandeur & de magnificence; parce que tu » as ouvert aux muſulmans les portes de la » tyrannie & de l'oppreſſion; parce que tu

Perse.

Perse. » as joint l'iniquité, l'infidélité, le blasphême » à l'exercice d'une secte impie ; parce que, » couvert du manteau de la fausseté & de » l'hypocrisie, tu as semé de tout côté le » trouble & la sédition ; parce que tu as levé » l'étendard de l'irréligion & de l'hétérodoxie ; » parce qu'enfin, en te livrant à tes caprices, » à tes passions, à tes infâmes déréglemens, » tu as eu l'impiété de délier le nœud sacré » des lois musulmanes, en permettant le li- » bertinage & la profanation des vierges, le » massacre de nombre de personnages ver- » tueux & respectables, la destruction des tem- » ples & des chaires sacrées, la démolition » des sépultures de tant d'ames fidèles & sain- » tes, le mépris des *oulemas*, des docteurs & » des *émirs*, issus du sang du prophète, l'a- » vilissement des livres sacrés du *coran*, & » les anathêmes prononcés contre les califes » légitimes.

» Ainsi, comme il est du devoir & de » tout prince zélé & pieux en particulier, & » de tout peuple musulman en général, d'ob- » server ces paroles sacrées : O VOUS FI- » DÈLES, ô VOUS CROYANS, soyez les » exécuteurs des volontés du Très-Haut. » Nos *Oulemas*, nos honorés docteurs, ont » conséquemment tous, d'une voix unanime, » prononcé

» prononcé sentence de mort contre un impie Perse.
» & un blasphémateur comme toi, en impo-
» sant à tout vrai musulman l'obligation de
» s'armer de zèle & d'ardeur pour la défense
» de la religion, & pour détruire l'héréſie &
» l'impiété dans ta personne, & dans celle de
» tes fauteurs & de tes partisans.

» Animés de cet esprit, nous avons résolu
» de quitter nos ornemens impériaux, pour
» nous revêtir de la cuirasse & de la cotte de
» maille; de déployer nos drapeaux toujours
» heureux & triomphans, de mettre sur pied
» nos armées invincibles, de tirer nos armes
» glorieuses du fourreau de notre colère & de
» notre indignation, & de faire marcher nos
» troupes dont le sabre ne fait grace à per-
» sonne, dont la lance porte des coups mor-
» tels, & dont la flèche atteint l'ennemi jus-
» ques dans la constellation du sagittaire: en
» conséquence de cette résolution ferme, nous
» sommes entrés en campagne, & marchant
» sous les ailes de la protection & de l'assis-
» tance du Très-Haut, nous espérons aller
» bientôt t'abattre le bras de méchanceté &
» de tyrannie; délivrer les faibles & les op-
» primés du joug cruel de ta domination;
» t'étouffer enfin dans ces mêmes tourbillons
» de flammes & de fumée que vomissent de

Perse. » toutes parts les incendies de tes projets pervers & séditieux : cependant, pour nous » conformer à l'esprit de la loi de notre saint » prophète, nous voulons, avant que d'en » venir aux armes, te présenter, au lieu du » sabre, le sacré *courann*, & t'exhorter ainsi à » embrasser la foi orthodoxe : c'est pourquoi » nous t'écrivons la présente lettre impériale; » nous t'exhortons, en conséquence, à rentrer » en toi-même, à renoncer à tes erreurs, & à » marcher d'un pas ferme vers la voie du sa- » lut, résolution que tu dois prendre sans dé- » lai, pour concourir toi-même à ta conserva- » tion & à ta félicité : mais si, pour ton mal- » heur, tu persistes dans ton égarement, & » qu'énivré de l'idée de ta grandeur, de ta » puissance, de ta folle bravoure, tu t'obstines » dans ta conduite aveugle, inique & perverse, » tu verras bientôt ces vastes plaines qui sont » dans tes mains, toutes garnies de nos tentes » & de nos brillantes enseignes, & toutes cou- » vertes de nos armes victorieuses. Ce sera là » que s'exerceront la valeur & l'intrépidité, & » que s'accompliront les décrets arrêtés dans » le conseil secret du Très-Haut, qui est le » Dieu des armées, & le souverain juge des » actions humaines : au reste, salut à qui suit » la voie du salut ».

Les guerres qui éclatèrent dans les siècles suivans entre la Porte & la Perse, furent poussées avec un acharnement inconcevable. C'est cette animosité qui porta les rois de Perse, sur-tout le fameux *Schah Abas*, le fléau des Ottomans, à traiter avec la plus grande rigueur tous les gens de loi qui tombaient en leur pouvoir : on leur rasait d'abord la barbe, pour les couvrir d'ignominie ; ensuite on leur arrachait les entrailles, on leur coupait les parties naturelles, on les faisait enfin expirer au milieu des plus horribles supplices ; ce qui prouve que toutes les guerres qui ont si cruellement désolé ces deux vastes empires, n'avaient pour cause principale que le fanatisme religieux. Perse.

Le portrait que les écrivains persans font d'Ali, trouve ici sa place ; il était d'une haute taille, gros & chargé d'embonpoint : sa physionomie riante annonçait le calme de son ame, & la douceur de son caractère : il avait une teinture de tous les arts & des sciences utiles, & cette superficie était suffisante pour lui mériter le titre de savant chez un peuple barbare.

Dans un siècle fécond en grands capitaines, il fut respecté comme le héros de sa nation : quoique nourri dans le tumulte du camp, il

Perse.

eut cette douceur, cette aménité de mœurs qui tempèrent l'envie, & qui font aimer ceux qu'on admire : libéral & désintéressé, il n'ouvrait ses trésors que pour les répandre sur les infortunés pressés de besoins.

Il fut long-tems sans user du privilége de la loi, qui autorisait la poligamie, & il aima, sans partage, Fatime, fille de Mahomet : mais, après sa mort, il en épousa huit autres, dont il eut quinze fils & dix-huit filles; quelques-uns assurent que son corps fut transporté à Médine, & qu'il fut inhumé à côté de sa chère Fatime; d'autres prétendent que ce fût à *Cufa*, dans le lieu même où ses sectateurs vont en foule visiter son tombeau; ses vertus, & plus encore ses malheurs, ont inspiré un respect superstitieux pour sa mémoire. Quoique ses partisans soient persuadés que son sépulcre est à *Cufa*, plusieurs d'entre eux soutiennent qu'il n'est point mort, & qu'il viendra sur la terre avec Élie ranimer la piété éteinte & pour faire fleurir la justice : il en est qui l'élèvent au-dessus de Mahomet, disant que ce premier imposteur avait appelé les hommes à lui, au lieu que le second les avait appelés à Dieu. Les uns le regardent comme un dieu, ou du moins comme une portion de la divinité; ils ajoutent que c'était sous la

forme de ce calife, que Dieu s'était manifesté sur la terre ; que c'était par son opération qu'il avait tiré le monde du néant ; que c'était par son organe qu'il avait dicté ses volontés & ses lois à la terre. Perse.

Il faut convenir que tous ses sectateurs ne se livrent pas à ces monstrueux excès : ils sont partagés en soixante-treize sectes, dont chacune tombe en des extravagances qui lui sont particulières. Toutes ces sectes se réunissent dans leur haine contre les sonnites, qui donnent aux traditions la même autorité qu'à l'alcoran. Les empires de Perse & du Mogol sont les sectateurs d'Ali, ainsi que plusieurs princes de l'Inde ; les Turcs & les Tartares sont sonnites.

Ali, qui avait donné naissance à tant de fanatiques, & qui l'avait été lui même, séduit par sa crédulité & sa confiance dans le prophète, était bien supérieur à sa nation par ses connaissances acquises, & par l'étendue de son esprit cultivé ; au milieu de la guerre, il se délassait de ses fatigues, dans le sein des arts : on conserve, dans la bibliothèque nationale, un recueil de ses poésies ; il reste encore un livre de maximes, qui a été traduit de l'arabe en langue turque & persane ; on lui attribue encore plusieurs autres maximes éparses dans

Perse. les auteurs orientaux ; toutes respirent le zèle de son auteur pour sa religion, comme celle-ci : Gardez-vous bien, dit-il, de faire schisme avec vos frères les musulmans, pour n'être pas la proie du démon, comme la brebis, qui s'éloigne du reste du troupeau, est dévorée par le loup.

Tel fut ce calife, qui, formé à l'école de Mahomet, en conserva tout l'esprit ; mais le disciple, moins répréhensible que son maître, qui n'était qu'un adroit imposteur, fut le jouet d'une basse crédulité, qui, dans tous les tems, a subjugué les hommes nés avec du génie.

Le catéchisme des Persans ne s'accorde pas sur le nombre des commandemens de la loi morale, ni sur le nombre des articles de leur symbole. Ils mettent communément les commandemens au nombre de sept ; savoir : 1°. *de ne point donner de compagnon à Dieu ;* 2°. *de ne point tuer ;* 3°. *d'honorer père & mère ;* 4°. *de ne point prendre le bien d'autrui ;* 5°. *de ne point tomber dans le péché de sodomie ;* 6°. *de ne point toucher à la femme de son prochain :* 7°. *de ne toucher aucune femme libre sans l'épouser auparavant.* Leur symbole est ordinairement composé de dix articles, cinq qu'il faut croire, & cinq qu'il faut pratiquer ; les cinq articles qu'il faut croire, sont la connaissance

de Dieu, la justice de Dieu, la prophétie, la succession ou la lieutenance, & la résurrection; les cinq articles qu'il faut pratiquer, sont la netteté corporelle, la prière, l'aumône, le jeûne, le pélerinage. Quoique les Persans composent leur symbole de tant d'articles, presque tous les docteurs croyent que, pour être de la communion mahométane, il suffit de croire en Dieu, à Mahomet & à Ali; mais que, pour être fidèle, il faut croire les cinq articles de foi, & observer les cinq points de pratique, que je viens d'exposer. Ils distinguent ordinairement entre être mahométan & être fidèle: *il est mahométan*, disent-ils quelquefois, *mais il n'est pas fidèle.* Tous les mahométans universellement croyent que le symbole est d'institution divine; & ils rapportent que Mahomet lui-même récita un jour ce symbole à l'ange Gabriel, qui, lui ayant apparu sous l'habit d'un arabe, & lui ayant demandé en quoi consistait la religion qu'il enseignait, il répondit: En ce que tu confesses, 1°. *qu'il n'y a point d'autre dieu que Dieu;* 2°. *que Mahomet est l'apôtre envoyé de Dieu;* 3°. que tu observes les purifications corporelles; 4°. que tu pries Dieu aux tems marqués; 5°. que tu donnes l'aumône aux pauvres; 6°. que tu jeûnes le mois de rahmazan tout entier; 7°. que tu ailles en pé-

Perse.

Perse. lerinage au temple de la Mecque, si tu en as le moyen : symbole ou sommaire qu'ils disent que l'ange Gabriel approuva fort. La secte des Persans a ajouté un article à ce symbole, touchant le vicariat & la succession immédiate d'Ali ; car voici comment elle fait faire la profession de sa créance aux prosélytes : Témoignage que nous rendons à Dieu : *il n'y a point d'autre dieu que Dieu ; Mahomet est le prophète de Dieu ; Ali est le vicaire de Dieu.*

C'est-là ce que j'ai recueilli de plus remarquable sur la religion des Persans, & ce qu'elle offre de plus essentiel. On peut dire qu'en l'établissant, Mahomet y a développé le génie d'un législateur. Son projet était grand : il s'agissait de changer le cœur & l'esprit de sa nation ; il fallait déraciner des préjugés, que l'habitude rendait chers & impérieux ; il fallait parler un langage nouveau à des vieillards difficiles à se ranger dans la classe des disciples, après avoir été écoutés comme des maîtres. Un homme, dont l'éducation avait été négligée, pouvait-il se flatter d'être le législateur de son pays ; sans ressources & sans légions, pouvait-il aspirer au titre de conquérant des nations ? Mahomet eut l'audace d'en concevoir le projet, & il eut assez de fortune pour l'exécuter.

Si notre raifon n'était pas affervie à nos fens, il n'y aurait rien de bien difficile dans le deffein de réunir tous les hommes dans une même croyance : nous avons tous les mêmes organes des fentimens ; &, frappés des mêmes objets, il femble que nous devrions avoir les mêmes idées & les mêmes fenfations. Mais l'expérience dépofe que la même caufe ne produit pas les mêmes effets : le même objet fait fur nous des impreffions le foir, qui n'ont rien de conforme à celles qu'il a faites le matin ; & cette contrariété qui fe trouve dans le même homme, fe trouve dans une nation, relativement à une autre ; de-là cette bigarure d'opinions, qui diftingue en différentes nations une fociété qui ne devrait former qu'une feule famille, n'avoir que les mêmes idées & les mêmes intérêts : ce n'eft pas que chaque membre de la fociété éprouve les fentimens de tous les autres ; mais, fubjugué par l'exemple, il fe dépouille de fes fentimens, & adopte ceux de la multitude. Comme c'eft de l'exemple que fe forment les idées communes, il s'enfuit que, moins il y a de relations entre deux peuples, moins il y a de connexité dans leurs mœurs & dans leurs ufages : ainfi Mahomet aurait été téméraire d'afpirer à fubjuguer les fentimens des nations éloignées de l'Arabie. Ses projets

Perse.

Perse.

ſe bornèrent à réunir tous les Arabes, pour les employer enſuite à la deſtruction des autres empires.

Son premier ſoin, pour aſſujétir les eſprits, fut de rétablir un culte pratiqué autrefois par Abraham & Ismaël, mais défiguré par leurs deſcendans. L'antiquité de cette religion ſuffiſait pour la rendre reſpectable : en effet, puiſqu'il eſt démontré qu'il y a une religion véritable, elle doit être la plus ancienne; &, comme il y a eu dans tous les tems des devoirs à remplir envers Dieu, il faut que le culte qu'on lui rend ait été connu des premiers hommes : ainſi la vraie religion a le même berceau que le monde; ainſi Mahomet ne pouvait mieux intéreſſer la crédulité des peuples, qu'en ſuppoſant qu'il allait faire revivre le culte obſervé par Abraham & les patriarches, qui eux-mêmes le tenaient de leurs pères, premiers habitans du monde.

Mahomet établit l'unité d'un dieu créateur, auteur du bien, vengeur du mal, tirant la lumière & les ténèbres du néant, rempliſſant l'immenſité par ſa préſence, & réglant tout par ſa ſageſſe. Des dogmes auſſi purs juſtifient leur auteur du reproche d'ignorance qu'on aime à lui faire gratuitement. Sa raiſon lui avait appris que Dieu était un être ſpirituel, dé-

gagé de toute matière ; & l'expérience lui avait appris que les cultes qui avaient un objet corporel, n'inſpiraient qu'un faible attachement : ainsi, ce fut en propoſant des idées ſpirituelles, toujours chères aux peuples éclairés, qu'il trouva le moyen de détruire l'idolâtrie ; il crut devoir encore multiplier les cérémonies légales, perſuadé que, plus une religion impoſe d'obligations, plus elle eſt intéreſſante, parce qu'elle prévient les diſtractions vers un autre objet. La magnificence du culte enflamme l'imagination ; & on croit Dieu plus grand, quand les honneurs qu'on lui rend ſont plus pompeux.

Perse.

Il ne connut jamais ce prétendu héroïſme, qui conſiſte dans l'abſtinence des plaiſirs & dans le mépris des commodités du luxe ; il ne put jamais s'élever juſqu'à cette opinion exagérée, qu'il faut affliger ſon corps pour purifier ſon ame ; & que l'homme entraîné par le goût du plaiſir, dût rechercher les ſouffrances, pour en faire un hommage à ſon auteur ; ſa légiſlation indulgente ne ſe propoſe que de prévenir les déſordres qui bouleverſent l'ordre public, par des voluptés qui dégénèrent en débauche, & il adopta toutes les coutumes qui ne bleſſaient point le droit naturel.

Il ne faut pas croire qu'il abandonna l'hom-

Perse.

me à l'impétuosité de ses penchans ; ce n'est point une morale commode, qui inspire l'enthousiasme: c'est en imprimant le caractère de la sévérité sur la discipline, que la séduction fait des progrès ; ce fut donc par la terreur & l'espérance qu'il subjuga les esprits ; &, après avoir fait la peinture voluptueuse des récompenses qui attendent les gens de bien dans le paradis, il épouvanta les méchans par l'affreux tableau des supplices destinés pour expier le crime. Les images qu'il offre, ont été tracées dans le délire ; mais il lui était impossible de déterminer quelle est la qualité des plaisirs promis à l'homme vertueux, & la nature des maux préparés au coupable. Il paraît que, dans son début, Mahomet, sans entrer dans aucun détail, ne conçut que des principes généraux, & qu'il attendit les circonstances & le secours du tems pour les développer. Sa principale attention fut d'identifier les lois civiles & sacrées: leurs prospérités ou leurs revers étant unis, assurent leur triomphe réciproque, & perpétuent également leur durée : ainsi, Mahomet devenu conquérant, ne déposa point l'encensoir ; &, dès les premiers jours de sa mission, il imprima à toutes ses institutions le sceau de la divinité.

Mahomet, s'étant proposé d'établir un culte

plus épuré, prit impudemment le titre d'envoyé de Dieu; &, choisissant pour modèles tous les artisans du mensonge, il étudia leur marche, les suivit jusques dans leurs égaremens, & réussit. Il était assez éclairé pour ne suivre que des maximes avouées par la raison; mais il savait que ce n'est pas par elle que la multitude se conduit : il donna dans l'outré, pour paraître sublime; il s'enveloppa des plus épaisses ténèbres, pour paraître mystérieux; & ce fut en croyant s'élever, pour ainsi dire, jusqu'à Dieu, qu'il se mit au-dessus de l'homme. Perse.

Instruit par des exemples multipliés, il affecta de fuir la contagion du siècle; &, se conformant à l'idée reçue qu'on trouve Dieu dans la solitude, il fut s'ensevelir dans une caverne du mont *Hera*, à trois milles de la Mecque; ce fut là, qu'absorbé dans de profondes méditations, pendant des mois entiers, il renonça au commerce des hommes, sous prétexte de se dégager des affections terrestres, & d'entretenir un commerce secret avec la divinité, qui, selon l'opinion généralement adoptée, se manifestait quelquefois à des hommes privilégiés.

Les cavernes, les forêts, les déserts & le sommet des montagnes ont, dans tous les tems,

Perse. inſpiré une horreur religieuſe, qui a favoriſé les progrès de la ſuperſtition. Nul peuple n'a cru qu'on pût voir Dieu en plein midi, ni dans les places publiques; tous ſe ſont perſuadés qu'il n'aimait à ſe manifeſter qu'au milieu des nuits les plus ténébreuſes, au bruit des tonnerres & à la lueur des éclairs; tous ont été le chercher dans le ſilence effrayant des vaſtes ſolitudes, ou ſur les montagnes, qu'on révérait comme des lieux ſaints, parce qu'elles étaient plus voiſines du ciel; c'était là qu'ils croyaient que la divinité familière ſe montrait dans tout ſon éclat à des viſionnaires ou à des impoſteurs, qui s'arrogeaient le droit excluſif de pénétrer dans ſon ſanctuaire.

Mahomet, inſtruit par les exemples des plus célèbres impoſteurs, ſe ſevra du commerce profane des hommes: que faire dans une caverne? un muſulman vous répondra que c'eſt pour y converſer avec les anges, pour y trouver la vérité, dont la pudeur ſerait offenſée, ſi elle expoſait au grand jour ſa nudité. Ce fut dans cette ſombre retraite, que Mahomet forma le tiſſu de ces monſtrueuſes erreurs, qui décelèrent moins un envoyé de Dieu, qu'un illuminé: il les a conſignées dans l'alcoran. Tous ſes diſciples ſont perſuadés que ce livre ſublime n'eſt la production d'aucune créature; &, pour en re-

lever la dignité, ils lui donnent une origine céleste, soutenant qu'il est éternel, & que, dans l'immensité des tems, il a toujours été écrit auprès du trône de Dieu, d'où l'ange Gabriel le prit, pour le communiquer en détail à Mahomet, selon que les circonstances l'exigeraient.

Perse.

Dès qu'il se fut affermi dans le dessein de renverser tous les cultes établis, il comprit qu'un systême aussi grand ne pouvait s'établir sans le concours de plusieurs agens subordonnés, & qu'il ne pouvait les employer avec succès, qu'après les avoir embrâsés du feu de son fanatisme. Il ne chercha point de co-opérateur de son ministère usurpé, parmi ces philosophes & ces sages, qui exigent qu'on éclaire leur raison, avant de plier sous le joug de l'autorité; il les trouva dans le sein de sa famille, parmi les esprits simples & crédules, qui n'avaient, ni défiançe, ni discernement. Ce n'est point sous le Portique, ni dans le Lycée, que les artisans de l'imposture font leurs premiers prosélytes: à leur imitation, ce fut dans l'obscurité domestique que Mahomet trouva les esprits disposés à recevoir toutes sortes d'impressions; alors il prit le parti de se retirer, avec sa famille, dans la caverne du mont *Hera*, dont les exhalaisons opérèrent bientôt

Perse.

ſur de ſi débiles cerveaux. Cadije fut la première ſéduite : une femme de ſoixante ans ſe prête ſans effort aux illuſions d'un mari tendre & fidèle, qui n'en compte que quarante. Une telle conſtance eſt un miracle, qui la diſpoſait à tout croire ; & ſa vanité devait être flattée de repoſer dans la couche d'un homme, qui, à des qualités robuſtes, réuniſſait le privilége de converſer avec les anges.

Il travailla pendant trois ans à diſpoſer les eſprits, & à ſe faire des proſélytes. Pendant cet eſpace, il s'attacha quarante diſciples, qui tous s'empreſſèrent de publier que l'ange Gabriel avait apparu à Mahomet, en lui annonçant que Dieu l'avait choiſi pour être ſon prophète & ſon apôtre.

La nouvelle religion fut appelée l'iſlaniſme, c'eſt-à-dire, réſignation à la volonté de Dieu ; & le livre où elle eſt contenue, fut appelé *coran*, c'eſt-à-dire, le livre ou l'écriture par excellence. Pluſieurs de ſes maximes n'avaient rien de repréhenſible, que les moyens qu'il employa pour en étendre les progrès. *Cherchez*, diſoit-il, *celui qui vous chaſſe ; donnez à celui qui vous ôte ; pardonnez à celui qui vous offenſe ; faites du bien à tous ; ne conteſtez point avec les ignorans.* Les principaux articles de ſa nouvelle religion, étaient la prière, l'aumône,

le

le jeûne, la purification & le pélerinage de la Mecque. [redacted] Perse.

Toutes ces obligations auraient pu être imposées par un philosophe législateur. Les ablutions entretenoient la santé, toujours dépendante de la propreté dans les pays chauds, où le corps, par un excès de transpiration, contracte beaucoup de souillure: la prière est un devoir que prescrit la reconnaissance envers l'Être suprême, dont la providence veille au besoin de l'homme: l'aumône est une vertu, dont toute ame sensible reconnaît la nécessité; l'exercice en était facile à un peuple qui, dans tous les tems, avait exercé l'hospitalité, sans y être obligé par la voix de la religion: le jeûne n'avait rien de pénible dans un pays où la nature du climat inspire la frugalité, où l'intempérance est meurtrière; la privation des alimens, quand elle n'est pas destructive par ses excès, tempère l'activité des passions, & laisse la raison dans le libre exercice de ses facultés: le pélerinage de la Mecque n'était qu'une continuation de l'usage antique de visiter la *Caaba*, qui, depuis plusieurs siècles, était le sanctuaire le plus révéré de l'Arabie: d'ailleurs, quoiqu'il enseignât que l'univers entier était le temple, que Dieu remplissait de sa gloire & de sa présence, & qu'il habite dans

Perse.

les abymes comme dans les cieux; il eût révolté tous les esprits, en n'admettant pas des lieux privilégiés, que Dieu honore de sa présence spéciale. Les cérémonies judaïques étaient familières à Mahomet; il savait que les Israélites, dans quelques endroits qu'ils fussent relégués, tournaient sans cesse les yeux vers Jérusalem, où le temple élevé par Salomon, était l'objet de leur joie & de leurs regrets, comme le centre de leur culte & de leurs prières: c'était à cet attendrissement qu'ils éprouvaient pour la cité sainte, & pour le temple sacré, qu'il attribua la perpétuité de leur foi & leur persévérance dans leur culte. Ainsi il crut devoir inspirer la même vénération pour le sanctuaire de son pays, d'autant plus que c'était relever la gloire & le crédit de sa famille, qui présidait aux cérémonies religieuses.

Le symbole des Persans ne fait aucune mention de leurs fêtes. Ils en ont cependant de deux sortes, les civiles & les religieuses: les fêtes civiles sont celles qui marquent le tems & le changement des saisons; comme la fête du nouvel an, celle du chant du rossignol, qui arrive au commencement du printems. Les fêtes religieuses sont les jours consacrés à célébrer la naissance & la mort des prophètes & des saints, & plusieurs événemens mémo-

rables dans la religion; mais, il faut obferver qu'il n'eft point ordonné de chommer aucune de ces fêtes : leur obfervance n'eft qu'un confeil de l'aveu même des théologiens perfans; mais comme le peuple eft, en tout pays, porté à l'oifiveté & à la fuperftition, il confacre au repos & aux plaifirs le tems des principales fêtes de l'année. Perse.

Outre les fêtes que la religion mahométane a inftituées, elle a fon jour de repos, comme la religion mofaïque & la religion chrétienne; ce jour eft le vendredi. La feule obligation qu'on ait ce jour-là, c'eft d'affifter à la prière publique; les boutiques font fermées & les tribunaux font vacans; le peuple va aux mofquées; on prêche dans les principales. J'y ai été plufieurs fois à Ifpahan, & j'en fortais affez fatiffait quand le difcours roulait fur la morale.

Les auteurs perfans font partagés fur la raifon de la confécration de ce jour. Il y a des docteurs qui imaginent que c'eft parce que Mahomet & Ali naquirent ce jour-là; d'autres croyent que Mahomet s'enfuit de la Mecque un vendredi, & que les fucceffeurs de Mahomet trouvèrent à propos, pour rendre cette époque plus mémorable & plus chère, de faire du vendredi un jour plus folemnel. Enfin,

Perse. quelques auteurs assurent que c'est uniquement pour distinguer les mahométans des juifs & des chrétiens, qu'on a assigné le vendredi pour jour de repos ; & cette raison, comme la plus simple, est aussi la plus vraisemblable.

Les prétendus miracles de Mahomet, ont chacun un jour assigné pour les célébrer ; ces jours sont regardés comme des jours de fête, mais personne ne les observe ; il n'y a que les savans & les dévôts qui y prennent garde ; les uns par curiosité, les autres pour lire certaines prières particulières, que la tradition prétend avoir été composées par les imans, pour être récitées ces jours-là.

Le pélerinage est un acte religieux qui consiste à visiter une fois dans sa vie le tabernacle de Dieu à la Mecque, au jour prescrit par la loi, & avec différentes pratiques ordonnées par la religion : cet acte est d'obligation divine pour tous les Persans, comme pour tous les musulmans. Tout fidèle est donc obligé de remplir ce devoir une fois dans sa vie, soit en se hâtant dans la jeunesse, soit en le remettant à un âge plus avancé. Cependant les Persans, moins scrupuleux que les Turcs, disent qu'il ne faut pas prendre ce précepte à la lettre, & qu'il n'est obligatoire qu'à l'égard de ceux qui, par leur position, ou des circonstances

particulières, n'ont aucun motif légitime pour s'en dispenser. Perse.

Ces circonstances sont : 1°. la condition libre ; 2°. le bon sens ; 3°. l'âge de majorité ; 4°. l'état de santé ; 5°. l'état d'aisance ; 6°. la sûreté du voyage ; 7°. d'avoir assez de bien pour payer ses dettes, pour assurer la dot de sa femme, pour laisser à sa famille la subsistance d'une année, & pour reprendre sa profession au retour ; enfin l'absence de tout empêchement légitime de quelque genre qu'il soit.

Ainsi, nul esclave n'est tenu au pélerinage, parce qu'il est censé ne posséder rien en propre, & qu'il n'a pas non plus la liberté, ni de s'éloigner de la personne de son patron, ni de vaquer à des objets étrangers à son service. Tout homme qui, pour cause d'infirmité ou de maladie, est dans l'impuissance d'entreprendre un voyage, cesse d'être obligé à ce devoir : il en est de même des personnes affligées de quelques défauts corporels, tels que les aveugles, les boiteux, les perclus, &c. L'état d'aisance est pareillement nécessaire, parce qu'il faut avoir les moyens de pourvoir aux frais du voyage, qui ne doivent jamais être pris sur la subsistance & les alimens que l'on doit à sa famille. Le point relatif à la sûreté du voyage, exige qu'il n'y ait point de risques, ni par terre,

ni par mer ; ainsi, le fidèle ne doit point s'exposer par terre, aux attaques des brigands ou des ennemis, & par mer, aux hasards de ce terrible élément.



Les Persans éprouvent souvent des difficultés dans leur pélerinage. Ils les faisaient autrefois par *Bagdad*, lorsqu'ils en étaient les maîtres : ils prennent maintenant la route de *Bassora*. La caravane en part à jour nommé, afin d'arriver à la Mecque au tems prescrit ; elle est escortée par des Arabes qui employent quarante à cinquante jours à la faire traverser les déserts. Les Persans sont fort harcelés en allant à la *Mecque* ; ils le sont aussi en allant à *Médine* ; car, les Turcs qui en sont les maîtres, prennent fort garde qu'en se prosternant devant le tombeau de Mahomet, ils ne fassent pas des mines offensantes à ceux d'*Aboubekre* & d'*Omar*, qui sont à côté ; cette surveillance gêne extrêmement les Persans, qui ont en exécration ces deux califes : ils ne sont pas moins contraints dans l'exercice de leur culte religieux, parce qu'ils sont obligés de faire leurs purifications légales suivant le rit des Turcs, qui diffère du leur, en quelques petites observances, comme d'avoir les mains pendantes en faisant l'adoration, au lieu de les avoir élevées. Les Persans dissimulent dans cette occasion ;

ils y sont autorisés par les décisions de leurs docteurs, qui permettent la dissimulation quand il y va de la vie : ils prétendent d'ailleurs qu'*Omar* & *Aboubekre* ne sont point dans cette mosquée, puisque l'ange de transport jeta leurs corps à la voirie, comme indignes d'être auprès de leur prophète. Perse.

En partant de Médine, les pélerins persans prennent leur route vers Bagdad, & visitent en chemin les tombeaux de leurs *imans*, qui sont à *Bakié*, à *Hellé*, à *Kerbella*, dans les campagnes désertes de la Chaldée, & par-tout ils prennent acte de leur pélerinage. Ils s'en reviennent chez eux après une absence qui dure toujours plus d'un an, & quelquefois deux ; mais ils n'en reviennent pas toujours meilleurs : plusieurs croyant que le mérite d'un si grand pélerinage est inéfaçable, s'en abandonnent plus hardiment à la violence & à la fraude. Les Persans disent de ces mauvais pélerins, qu'ils ont enterré leur conscience dans les sépulcres qu'ils ont été visiter.

## CHAPITRE XIII.

*De la Mort. — De la Sépulture & du Deuil des Persans.*

Perse. DÈS qu'un malade donne des signes de mort, on allume sur les terrasses du logis, des petites lampes en divers endroits : c'est pour avertir les passans & les voisins de prier Dieu pour le malade. Le fidèle agonisant, prêt à recevoir la visite de l'ange de la mort, doit être couché sur son dos, le côté droit tourné vers le keabé de la Mecque ; c'est aussi dans cette position qu'il doit être enseveli ; les assistans doivent lui lire les prières des agonisans & lui réciter la confession de foi, sans exiger du mourant qu'il la récite avec eux, dans la crainte de le porter, en ces momens d'angoises, à des mouvemens d'impatience qui pourraient effacer en lui l'idée de l'islamisme : il suffit que le malade s'unisse à eux d'intention. On ne doit respirer dans son appartement que des aromates & des parfums ; il faut lui poser un sabre sur le ventre, tenir ses jambes tendues, & lui lier le menton & la barbe.

Perse.

Le moment funeste est marqué par des cris & des gémissemens si éclatans, que tout le voisinage est bientôt informé de ce qui est arrivé. Les femmes sur-tout se livrent à des excès de désolation qu'elles entre - mêlent de longues complaintes, de récits tendres & touchans, & de douloureuses apostrophes au cadavre insensible.

Pendant cette scène lamentable, on envoie chez le *cazi*, qui est le juge civil, pour lui donner avis du décès, & pour avoir un ordre au laveur public de prendre le corps, de le laver & de l'ensevelir. Les obsèques d'un fidèle se réduisent, 1°. à la lotion funéraire; 2°. aux linceuls; 3°. à la prière funèbre, & 4°. à la sépulture. Ces pratiques sont fondées, disent les Persans, sur l'exemple même du premier père des hommes, d'après le témoignage de notre saint prophète: c'est de lui que nous tenons qu'Adam agonisant, eut la visite d'une légion d'anges qui apportèrent du ciel des aromates & un linceul d'une seule pièce, dont ils l'enveloppèrent à sa mort, après l'avoir lavé trois fois avec de l'eau & des feuilles de *sidir.* L'ange Gabriel fit ensuite, pour le repos de son ame, la prière funèbre dans le *keabé* même.

La lotion funéraire consiste à laver le cadavre en entier, soit homme, soit femme, soit

Perse.

enfant : cette pratique eſt d'une obligation divine ; elle eſt fondée ſur l'un des préceptes généraux qui ſont impoſés à toute la ſociété des fidèles ; de ſorte qu'à la mort d'un muſulman, ſi l'on ne remplit pas à ſon égard les devoirs de la lotion & de la prière funèbre, tout le corps des fidèles eſt cenſé participer aux peines ſpirituelles attachées à la tranſgreſſion de la ſainte loi. Pour cet effet, le corps doit être nud, hors les parties naturelles, depuis le nombril juſqu'aux genoux : cette loi de pudeur, qui eſt la même pour les morts comme pour les vivans, exige que les hommes ſoient lavés par les hommes, & les femmes par les femmes.

La lotion funéraire n'exige le lavement, ni de la bouche, ni des narines, comme l'ablution qui regarde les vivans. Cette lotion doit ſe faire avec une décoction d'aromates ; à leur défaut, on peut ſe ſervir d'eau pure : la tête & la barbe du mort doivent être lavés avec des fleurs ou avec du ſavon : on doit commencer par le côté droit, en appuyant le corps ſur le côté gauche ; laver enſuite le côté gauche en tournant le corps du côté droit ; après cela, coucher le mort ſur ſon dos, pour lui frotter le bas-ventre d'une main douce & légère.

A la ſuite de cette lotion, il faut bien eſ-

fuyer le corps avec un linge propre, pour qu'il n'y reste aucune humidité ; on doit enfin couvrir d'aromates la tête & la barbe, & frotter de camphre les huit parties du corps qui participent essentiellement à la prière, savoir : le front, le nez, les deux mains, les deux pieds & les deux genoux, lesquels, sanctifiés par la prière, attendu qu'ils touchent la terre dans les prosternations, exigent cette onction, pour les préserver des vers & en retarder la corruption : il n'est pas nécessaire de peigner les cheveux & la barbe, ni de couper les ongles & le poil à aucun corps mort.

Perse.

Immédiatement après la lotion funéraire, il faut procéder à l'enveloppement du corps ; il est de deux espèces pour les deux sexes ; le premier consiste, pour les hommes, en trois pièces : une chemise, un grand voile & un sous-voile ; la chemise doit couvrir le corps, depuis les épaules jusqu'aux genoux ; les voiles, depuis la tête jusqu'aux pieds. A l'égard des femmes, il consiste en cinq pièces : une chemise, un voile pour couvrir le sein, un autre pour couvrir la tête ; le grand voile & le sous-voile pour envelopper le corps, depuis la tête jusqu'aux pieds. Il ne faut point de turban à l'homme mort ; la femme doit avoir ses cheveux sur son

Prose. ſein, par deſſus la chemiſe, & ſéparé en deux flocons.

Les linceuls, ſoit des hommes, ſoit des femmes, doivent être noués par les deux bouts, à moins qu'ils ne ſoient aſſez larges pour couvrir & envelopper tout le corps : ils doivent être de toile ou d'une étoffe dont l'uſage eſt permis aux vivans; mais toujours blancs, jamais d'aucune autre couleur, & conſtamment d'une ſeule pièce. Avant d'envelopper le corps, il eſt néceſſaire de parfumer les linceuls & la bière deſtinée à le recevoir, ou une fois, ou trois fois, ou cinq, ou ſept, toujours à un nombre impair.

Après avoir enveloppée & mis le corps dans la bière, on doit procéder à la prière funèbre; elle n'a lieu que pour les muſulmans, & jamais pour aucun infidèle. Cette prière ne doit jamais avoir lieu qu'après la lotion funéraire ; la pureté légale & corporelle étant auſſi néceſſaire dans la perſonne du mort, que dans celle des fidèles qui s'aſſemblent pour remplir ce devoir religieux. Le droit de s'en acquitter appartient au molla, qui doit ſe tenir devant la poitrine du mort, comme étant le ſiége du cœur & des lumières de la foi. Le corps doit être placé à la tête de l'aſſemblée.

Si un fidèle eſt enſeveli ſans cette prière,

on peut alors s'en acquitter ſur ſa tombe même; mais elle ne doit jamais avoir lieu que dans les trois premiers jours de ſa ſépulture, avant la corruption du cadavre, & la diſſolution de ſes membres. Perſe.

La voici : « O mon Dieu! faites miſéricorde aux » vivans & aux morts, aux préſens & aux ab- » ſens, aux petits & aux grands, aux mâles & » aux femelles d'entre nous; ô mon Dieu! fai- » tes vivre dans l'iſlamiſme ceux d'entre nous » à qui vous avez donné la vie, & faites mou- » rir dans la foi, ceux d'entre nous à qui vous » avez donné la mort; diſtinguez ce mort par » la grace du repos & de la tranquillité, par » la grace de votre miſéricorde & de votre ſa- » tiſfaction divine; O mon Dieu! ajoutez à ſa » bonté, s'il eſt du nombre des bons, & par- » donnez ſa méchanceté, s'il eſt du nombre des » méchans; accordez-lui paix, ſalut, accès & » demeure auprès de votre trône éternel; ſau- » vez-le des tourmens de la tombe & des feux » de l'éternité; accordez-lui le ſéjour du para- » dis, en la compagnie des ames bienheureuſes; » ô mon Dieu! convertiſſez ſon tombeau en » un lieu de délices égales à celles du paradis, » & non en foſſe de ſouffrances égales à celles » de l'enfer; faites-lui miſéricorde, ô le plus » miſéricordieux des êtres miſéricordieux »!

Perse. Cette oraiſon eſt la même pour les deux ſexes; mais elle diffère pour les enfans & les inſenſés, attendu leur innocence & la certitude de leur béatification. Voici la prière qui les concerne: « O mon dieu ! que cet enfant ſoit le précur» ſeur de notre paſſage à la vie éternelle: ô » mon Dieu ! que cet innocent ſoit le gage de » notre fidélité & de votre récompenſe céleſte, » comme auſſi notre interceſſeur auprès de » votre clémence divine ».

La prière doit ſe terminer par un ſalut de paix, à droite & à gauche, avec une légère inclination de tête. Il ne faut jamais porter le corps à la moſquée, ni faire la prière funèbre, dans le temple du ſeigneur, qui eſt pour les vivans & non pour les morts. Cette prière, ni la lotion funéraire, ne doivent jamais avoir lieu pour une partie du cadavre, à moins que la tête ne ſoit avec la moitié du corps, ou au défaut de la tête, la majeure partie du corps; elle ne doit pas non plus avoir lieu pour un mort dont le corps n'eſt pas préſent.

Le corps doit être porté, pour le moins, par quatre hommes; il eſt louable & méritoire que tous les aſſiſtans qui forment le convoi, le portent alternativement. Chacun doit le porter ſucceſſivement des quatre côtés de la bière, en commençant toujours par l'épaule droite du

mort; il doit ensuite passer à l'épaule gauche, de-là au pied droit, & enfin au pied gauche. Perse.
Le fidèle qui porte un mort, & passe ainsi successivement aux quatre côtés de la bière, s'il fait chaque fois quarante pas, expie quarante péchés.

Le corps doit toujours être porté en hâte, en diligence, à pas précipité, & cela en vertu de cette parole du prophète: *S'il est du nombre des élus, il est bon de le faire parvenir en diligence à sa destination, & s'il est du nombre des réprouvés, il est également bon de vous en décharger.*

Il ne faut point de chant, ni aucune prière à haute voix; chacun peut prier en son particulier, à voix basse. Dans le convoi, il est plus louable & plus méritoire de suivre la bière que de la précéder; il est également méritoire d'accompagner le corps à pied, plutôt qu'à cheval; tout doit se passer dans un silence religieux; le visage triste & morne, mais sans pleurs, sans gémissemens, sans lamentations; on ne doit point admettre dans ces cérémonies, l'usage impie de se frapper la tête ou le visage, & de déchirer ses vêtemens; on ne doit pas non plus permettre qu'aucune femme soit du convoi. Le corps déposé à terre, doit être mis sur-le-champ dans la fosse, le visage tourné vers le

keabé de la Mecque; on doit y procéder en
Perse. proférant ces paroles: *Au nom de Dieu & au nom du peuple ſoumis au prophète de Dieu.*

Dans l'inhumation des femmes, il faut voiler la foſſe tout autour pour ne rien expoſer aux regards des aſſiſtans.

Perſonne ne doit s'aſſeoir que le corps n'ait été inhumé, & la foſſe comblée, toujours de mottes de terre ou de roſeaux, jamais de bois ni de briques; elle doit même s'élever en palme, en forme de dos de chameau.

On ne doit jamais élever ſur les tombes des mauſolées, ni en bois, ni en chaux, ni en briques, ni en marbre. Ces monumens érigés dans l'eſprit d'une vaine gloire & d'une immortalité mondaine, ne ſont pas compatibles avec la nature du tombeau qui eſt tout-à-la-fois l'aſyle des morts, le ſymbole & le terme de la fragilité de la vie.

La même tombe ne doit pas réunir deux corps, à moins de néceſſité; dans ce cas même, il faut les ſéparer par une couche de terre.

On ne doit jamais exhumer un corps; on ne doit jamais marcher ſur un tombeau, ni s'y aſſeoir, ni s'y endormir; il n'eſt jamais permis d'ouvrir un cadavre, quand même le mort aurait avalé la perle la plus précieuſe & qui ne lui appartiendrait pas.

Tout

Tout fidèle mort dans un navire, en pleine mer, exige la même lotion funéraire, les mêmes linceuls, & la même prière; après quoi on peut jeter le corps dans la mer, le déposer au milieu de l'océan. Perse.

Les martyrs sont ceux des fidèles qui ne meurent pas de mort naturelle, mais qui la reçoivent de la main d'autrui. Il en est de deux sortes : les uns sont les martyrs militaires, les autres les martyrs civils; les premiers sont les combattans morts à la guerre, dans la voie du seigneur, pour la défense de la religion & de l'état; les seconds sont les fidèles qui perdent la vie par la main, ou d'un rebelle, ou d'un brigand, ou d'un citoyen. Le véritable martyr militaire est celui, qui, au milieu même de l'action, tombe mort sur le champ de bataille, ou qui ne survit que quelques instans à ses blessures, sans avoir ni la force, ni l'esprit, ni la volonté de s'occuper d'aucun objet temporel & mondain.

Les funérailles d'un martyr doivent être différentes de celles des fidèles décédés de mort naturelle. Un martyr n'a besoin ni de lotion funéraire, ni de linceuls; le sang dont il est couvert lui tient lieu de lotion & de purification légale, & c'est dans son habit même qu'il

faut l'envelopper & lui donner la sépulture, toujours à la suite de la prière funèbre.

Perse.

Ces lois funéraires s'obſervent avec l'attention la plus ſcrupuleuſe chez tous les peuples mahométans; ce ſont toujours les mêmes lotions, les mêmes enveloppes, les mêmes parfums, la même célérité dans l'inhumation; aucun muſulman n'eſt inhumé ſans ces luſtrations. Les faſtes du mahométiſme n'offrent qu'un ſeul exemple du contraire dans la fille même du prophète. *Fathima*, femme d'Ali, qui ne ſurvécut que ſix mois à ſon père, ordonna, en mourant, de n'employer à ſon égard ni les lotions funéraires, ni les linceuls; de ne pas découvrir ſon corps, & de l'enterrer avec ſes habits: ces diſpoſitions furent reſpectées.

Dans toutes les claſſes de la nation, les obſèques ſe font toujours avec autant de ſimplicité que de précipitation. Cette loi fut établie d'après l'exemple du prophète, qui, ſelon ſes diſpoſitions teſtamentaires, fut inhumé ſans pompe & ſans faſte quelques heures après ſon décès. Les gens de diſtinction, chez les Perſans ſont cependant dans l'uſage de faire porter devant le corps les enſeignes de la moſquée: ce ſont de longues piques de différentes ſortes; les unes ont au bout une main de cuivre, qu'on

appèle la main d'Ali ; les autres sont surmontées d'un croissant ; sur quelques-unes on voit gravés les noms de Mahomet, de sa fille & de ses douze premiers successeurs légitimes. Il y a toujours quatorze de ces enseignes qui marchent ensemble ; à la suite de ces enseignes viennent cinq à six chevaux de main, portant les armes & le turban du défunt ; suivent trente étudians qui portent l'alcoran partagé en trente parties, qu'on garde ainsi dans les grandes mosquées ; ils le lisent en marchant, & il faut qu'il soit lu avant qu'on mette le mort dans la fosse. Perse.

Ainsi, le jour de la mort d'un mohométan est aussi celui de sa sépulture, quels que soient son sexe, son état & sa condition. On ne peut, sans doute, attribuer qu'à la chaleur du climat ce dangereux empressement : il n'est pas douteux que l'humanité ne soit quelquefois victime de cet usage, uniforme dans toutes les saisons, comme dans toutes les régions mahométanes. On n'y déroge que dans des cas extraordinaires, & seulement pour les souverains, ou pour les personnes du plus haut rang.

La célérité prescrite pour la marche du convoi funèbre, n'est pas moins religieusement observée que celle des obsèques : on porte

Perse.

toujours les morts à pas redoublés. Les parens & les amis sont les seuls qui se chargent de la bière, quatre, six, ou huit à-la-fois, en se relevant successivement : ce sont les derniers honnêurs que l'on rend au sang ou à l'amitié.

Les bières sont toujours couvertes d'une simple étoffe, & ordinairement garnies d'un morceau du voile consacré au keabé de la Mecque : c'est un drap de soie, fond noir, entièrement brodé en lettres qui représentent différens passages du *coran*. Un grand nombre de familles ont soin d'acquérir à prix d'or ces voiles révérés comme des reliques & employés à ce seul usage. Les mosquées en pourvoient ceux qui en manquent. Les femmes n'assistent jamais au convoi ; & les proches, qui en ces momens combattent les sentimens de la nature, ne versent aucune larme, pour ne pas manquer à l'esprit de la loi. Ce sentiment est d'ailleurs conforme & à l'extension que l'on donne au dogme du fatalisme, & à la gloire que se fait chaque musulman de suivre en tout l'exemple de Mahomet, fondateur de sa religion.

D'après ce principe de résignation, qui interdit au musulman toute marque extérieure de douleur, personne ne porte le deuil : tout homme, étranger à la religion de Mahomet,

ne peut aſſiſter aux funérailles d'un muſulman; & jamais un muſulman ne ſe permet d'aſſiſter à celles d'une perſonne qui ſerait morte dans un culte différent. Perſe.

Comme la loi défend non-ſeulement la ſépulture, mais encore la prière funèbre dans les moſquées, on porte les corps toujours en droiture de la maiſon aux cimetières publics; ils ſont preſque tous hors des villes, & la plupart préſentent le tableau d'un parc; ils ſont plantés de toutes ſortes d'arbres, de tilleuls, d'ormes, de chênes, mais ſur-tout de cyprès, arbre favori des mahométans: généralement toutes les tombes ſont couvertes de terre & élevées au-deſſus du ſol pour empêcher que perſonne n'y marche, & ne foule aux pieds les corps des muſulmans. Il n'y a ni plaques de marbre, ni aucun monument ſur la foſſe même: on n'y voit que des fleurs ou des boules de myrte, d'if, de buis, &c.; celles du peuple ne préſentent que deux ſocles de pierres plates ou ovales, toujours plantés verticalement, aux deux extrémités de la foſſe; celui qui eſt du côté de la tête, eſt ſurmonté d'un turban de pierre, ſi c'eſt un homme: la forme de cette coëfure indique l'état & la condition du mort, parce que les différentes claſſes des citoyens ſont diſtinguées autant par le turban que par

Perse.

le reste du costume. Les tombeaux des femmes ne diffèrent de ceux des hommes, qu'en ce que les deux socles sont uniformes, plats & terminés en pointe.

On lit sur les uns & sur les autres des épitaphes : elles ne renferment communément que le nom du mort, sa condition, le jour de son décès & une exhortation aux passans de prier pour lui. Les unes retracent la caducité du monde, la durée de l'éternité, & contiennent des vœux pour la félicité éternelle du mort; les autres représentent la mort comme le terme des misères de l'homme dans cette vie passagère & fugitive; quelquefois elles ne consistent qu'en ces deux vers : *Ce monde est caduc, il n'est pas durable, aujourd'hui pour moi, demain pour toi.* Sur ceux des enfans de l'un & de l'autre sexe, on dépeint assez communément la douleur des parens par des lamentations contre le sort qui a eu la cruauté, y est-il dit, *d'enlever la rose du jardin des charmes & de la beauté, d'arracher un tendre rejeton du sein maternel, de laisser un père & une mère infortunés dans les brâsiers ardens de la douleur & de l'amertume.*

Les gens de condition ordonnent souvent qu'on enterre leur corps auprès de quelque grand saint; mais rarement se font-ils porter à

Perse.

la Mecque où à Médine, parce qu'il y a trop loin; ils choisissent leur sépulture ou à *Negef*, ville de l'Arabie déserte, où Ali, le grand prophète des Persans, est enterré; ou à *Com*, auprès de Fatime. Tandis qu'on se prépare à ce long voyage, on dépose le cercueil dans quelque grande mosquée. Les Persans croyent que les cadavres ne s'altèrent point pendant qu'ils sont ainsi déposés. On ne passe point au travers des villes, quand on transporte les corps : les Persans le regarderaient comme un mauvais augure, disant qu'il faut que les morts sortent, mais qu'il ne faut point qu'ils entrent.

On observe encore très-scrupuleusement la défense d'exhumer les morts. Les Persans ne connaissent pas non plus l'usage d'embaumer & de conserver le cœur d'un mort, puisque la loi défend d'ouvrir aucun cadavre. Ici l'on apperçoit les véritables causes qui retardent chez eux les progrès de l'anatomie & de la chirurgie; aussi ont-ils très-peu de médecins habiles & des chirurgiens en état de faire des opérations.

## CHAPITRE XIV.

*Voyage du chevalier Chardin à Bandar-Abaſſi. — Ruines de Perſépolis. — Notice ſur les mages. — Courte analyſe de leur ſyſtême.*

Perse.

LE 2 février 1674, je partis d'Iſpahan pour me rendre à *Bandar-Abaſſi*, le plus célèbre port de la Perſe. A une portée de canon, du côté d'Iſpahan, il y a une moſquée où eſt le tombeau d'un petit-fils d'*Haſſein ;* dans la cour de la moſquée, il y a deux reſervoirs remplis de poiſſons, dont quelques-uns ont au nez des anneaux de cuivre, d'argent & d'or. Les gens du pays diſent confidemment, que ſi l'on touchait à ce poiſſon, le ſaint, à qui il eſt conſacré, ferait mourir ſubitement le ſacrilége. Il y a toujours des ſentinelles pour garder ces poiſſons, & l'on me dit qu'on leur avait mis des boucles au nez en ſigne de conſécration.

Après avoir traverſé la pleine d'Iſpahan & les montagnes qui l'environnent, nous entrâmes dans des belles & vaſtes campagnes, couverte de beſtiaux & de fruits de toute eſpèce; on y

cultive quantité de melons & de dattiers, & pendant l'eſpace de près de vingt lieues, ce ne ſont que vergers & que prairies émaillées de fleurs. Juſques-là nous n'avions rencontré aucuns brigands; mais un ſoir que nous venions de nous mettre en marche, nous apperçûmes, vers les montagnes qui ſéparent la Parthide de la province de Perſe ou *Fareſtan*, une compagnie de quinze à vingt hommes arrêtés & tournés vers nous: ils n'étaient pas loin du chemin par où il nous fallait paſſer; mais comme notre troupe était quatre fois plus nombreuſe que la leur, nous avançâmes ſans rien craindre; nous n'eûmes pas fait deux cents pas qu'ils s'enfoncèrent dans le bois, & nous laiſſèrent le paſſage libre: quatre jours après nous nous engageâmes dans un chemin étroit, bordé des deux côtés de rochers & de montagnes; c'eſt le ſeul qui mène à Perſépolis, & c'eſt auſſi celui qu'Alexandre ſuivit avec tant de bonheur, lorſqu'il alla combattre les troupes de Darius. On ſe ſouvient encore dans ce pays du nom d'Alexandre, & ſes ravages y ſont plus connus que dans aucun autre lieu du monde: il fallait que l'impreſſion que fit ce conquérant ſur l'eſprit des peuples fût bien terrible, puiſqu'après tant de ſiècles on montre encore avec étonnement juſqu'aux lieux où il a paſſé.

Perſe.

Perse.

Enfin la plaine de Perſépolis s'offrit à nos yeux, j'y arrivai le 13 février; il n'y a rien de plus facile de connoître, dans les deſcriptions d'Arrien, de Quinte-Curce & de Diodore de Sicile, que la ſituation de cette ville célèbre, & c'eſt une vraie ſatisfaction que de parcourir ce pays, les anciens auteurs à la main. La plaine, où cette ſuperbe cité était bâtie, eſt effectivement une des plus belles qu'on puiſſe voir : elle a environ dix-huit lieues de longueur & juſqu'à ſix de largeur. On y élève les plus beaux chevaux de la Perſe; on y fait le plus excellent vin. Le fleuve Araxe la traverſe, & mille ruiſſeaux l'arroſent dans tous les ſens.

L'entrée de cette plaine, du côté de l'occident, & telle que les anciens nous la repréſentent, eſt un défilé entre des montagnes de roche vive, eſcarpées & très-hautes; il a quatre lieues de long & une demi-lieue de large : il y a, aux deux bouts & au milieu, des buttes d'une hauteur prodigieuſe dont le ſommet eſt plat & uni : on croirait qu'elles ont été faites exprès & que ce ſont de vraies terraſſes, ſi l'on ne voyait par-tout le roc vif, & ſi leur contour & leur grande élévation ne faiſait penſer qu'il n'y a que la nature ſeule qui ait pu les former ainſi. C'était infailliblement ſur ces hautes buttes qu'étaient poſés les corps-de-

gardes avancés de Perſépolis, dont toutes les hiſtoires font mention, avec des châteaux qui en défendaient l'accès : en un mot, c'étaient ces places fortes des Perſes dont Alexandre eut tant de peine à ſe rendre maître. On découvre à droite & à gauche les ruines de pluſieurs édifices ſitués ſur les montagnes qui forment cette entrée, ou plutôt cette gorge que nous venons de décrire. Perse.

Quand on eſt entré dans la plaine, on prend à gauche vers l'orient, & après cinq heures de marche on arrive aux plus ſuperbes & plus fameuſes mâſures de l'antiquité, que l'on appèle les ruines de Perſépolis : ces magnifiques reſtes paraiſſent de loin comme une eſpèce d'amphithéâtre, parce que la montagne s'enfonce en demi-lune comme pour l'embraſſer : on ne peut ſe laſſer d'admirer l'étendue & la majeſté de ces hardis monumens, dont la hauteur ſemble toucher les cieux. Le plus grand de ces ouvrages & celui où il reſte plus de morceaux entiers, eſt le palais de Darius, que d'autres croyent avoir été un temple du ſoleil.

C'eſt ici qu'on apprend véritablement à déteſter l'affreux métier des conquêtes, & qu'Alexandre-le-grand ne ſe préſente au ſouvenir du ſpectateur qu'environné de crimes. Ce conquérant, qui ne ſe piquait pas d'être plus con-

Perse.

séquent que tous les héros destructeurs qui l'avaient précédé, après avoir fait un acte d'humanité, en fit un de barbarie; à peine était-il sous les remparts de Persépolis, qu'il assembla un conseil de guerre, & exposa à ses généraux que cette capitale avait été de tout tems la ville d'Asie la plus fatale au repos de la Grèce; que c'était de son sein qu'étaient partis les essaims innombrables de barbares soudoyés par Xercès & par le premier Darius; & le résultat de sa harangue véhémente, fut de permettre qu'on passât au fil de l'épée des citoyens qui ne se défendaient pas, & de mettre l'ancienne métropole de la Perse au pillage.

Le soldat, avide de brigandage, n'exécuta que trop bien les ordres d'Alexandre; il entra dans toutes les maisons dont l'apparence pouvait exciter sa cupidité; il y égorgea les pères de famille, viola les femmes, & chargé de butin, finit par mettre le feu aux édifices: l'impitoyable conquérant ne fit cesser le massacre que lorsqu'il craignit que l'incendie, qui en était la suite, ne se communiquât au palais des rois.

Après avoir fait la guerre à des citoyens sans défense, à des femmes, à des enfans, Alexandre la fit bientôt aux édifices. Le pa-

lais des rois de Perfe, d'où il donnoit de fang-froid le fignal des maffacres, était un des monumens les plus célèbres de l'Afie, foit par fa grandeur, foit par la hardieffe de fon architecture : tous les artiftes de l'Orient avaient épuifé leur génie à le décorer; la courtifane *Thais*, au milieu d'un feftin, propofa de le brûler pour venger l'ancien incendie d'Athènes. *Quelle fera ma gloire*, ajouta-t-elle, *quand la poftérité dira qu'une courtifane a plus fervi fa patrie par fes orgies, que les Ariftide & les Thémiftocle par leurs victoires.* Comme la gloire d'une courtifane flattait infiniment la grande ame du vainqueur de Darius, il applaudit à cette faillie de *Thais*; peu-à-peu le vin échauffant fon cerveau, il fe lève, une couronne de fleurs fur la tête, & donne le fignal de l'horrible bacchanale. *Thais* jète fon flambeau, tous les convives l'imitent, &, en peu d'heures, ce vafte palais, l'ouvrage de tant de fiècles, n'eft prefqu'en entier qu'un monceau de cendres. Il paraît, par les ruines encore existantes de cette ancienne capitale de la Perfe, que la rage des Macédoniens fut trompée, & qu'il échappa un grand nombre de fes monumens à la deftruction.

Perse.

Les édifices dont on voit les débris, ont pour bâfe une efplanade formée par des quar-

Perse.

tiers de marbre ordinairement de treize à quatorze pieds de long, fur fept à huit de hauteur : les murs de cette efplanade n'ont que trois faces ; la dernière étant appuyée contre la montagne, leur hauteur eft inégale : felon le terrein fur lequel ils font élevés ; mais, en général, elle eft de dix-huit à vingt pieds : c'eft la même élévation qui leur avait été donnée par les architectes des anciens rois de la Perfe ; car le fol d'une montagne de marbre ne pouvait être élevé que par l'amas des décombres : or, les revêtemens n'ayant jamais dépaffé le niveau de l'efplanade, & fe trouvant dans toute leur intégrité, il eft évident que rien ne peut avoir altéré le plan de cette furface.

Une face des murs de cette terraffe a près de fix cents pas du nord au fud, & une autre trois cent quatre-vingt-dix de l'eft à l'oueft. En fuppofant les pas de deux pieds fix pouces, le calcul conduit à donner à l'efpace intermédiaire, une mefure d'un peu plus de vingt-fept arpens.

Quelle entreprife étonnante, que celle de former une efplanade de vingt-fept arpens fur la pente d'une montagne de marbre, dont il a fallu encore abattre le pied pour relever la partie excédente à la hauteur des terraffes. Ce travail ne peut fe comparer qu'à celui des

Égyptiens, qui taillèrent au ciseau, sous les Pharaon, le roc sur lequel on assit les grandes pyramides ; mais, ce qui n'a pas moins de droits à la surprise des générations, ce sont les conduits souterreins de cette esplanade ; ils la traversent en plusieurs sens, & coupent la montagne ; quelques-uns ont deux pieds de large & six pieds de haut, d'autres n'ont que deux pieds en tout sens ; ces derniers ne peuvent avoir été formés que par des tranchées ouvertes par la partie supérieure ; or, rien n'égale la dureté du marbre, qui forme le lit de cette montagne. Perse.

Les ruines qu'on voit encore dans l'emplacement de Persépolis, ont pour bâse cette esplanade. On ne peut déterminer avec certitude de quels édifices elles faisaient partie ; mais par les différens aspects qu'elles présentent, on peut juger que ces édifices n'ont pas été construits sur le même plan : on distingue, sur la surface entière de cette esplanade, cinq corps de bâtimens très-différens, & dans ce nombre, il y en a trois qui ne purent jamais avoir été réunis, soit par l'opposition de leur débris, soit par la grande distance de leur emplacement.

Les deux autres édifices, qui sont aussi ceux qui ont le plus d'apparence, ont pu être sou-

Perse.

mis au même plan d'architecture; ils font voisins, & placés l'un & l'autre fur une feconde terraffe.

On monte à ces terraffes par fept efcaliers de divers grandeurs; le principal a une rampe double, dont les marches ont vingt-fept pieds fept pouces de long; tout eft du même travail, c'eft-à-dire, coupé dans la montagne, ou compofé de pièces rapportées, mais fi grandes, qu'on voit quelquefois fix ou fept marches taillées dans le même bloc.

Les fept efcaliers ne diffèrent entre eux que par leur grandeur & par les ornemens de leurs rampes; quelques-uns font chargés de bas-reliefs qui repréfentent des chaffes, des luttes d'animaux, & des marches de facrifices; les figures, dans ces reliefs, ont ordinairement deux pieds neuf pouces de haut; elles font féparées par des efpèces d'arbres taillés en pyramides, & placés de diftance en diftance, comme on voit des plantes, dans la table ifiaque, devant ou derrière les perfonnages.

Quelle que fût la deftination de ces édifices, il eft certain que l'emplacement n'en pouvait être plus heureux; ils étaient élevés au-deffus d'une plaine riante qui terminait une ceinture de montagnes arides, mais faites,

par

par leur contraste, pour étonner l'imagination. Perse.

Tout, jusqu'à la construction du pavé, prouve l'ambition des architectes de Persépolis, de travailler pour l'éternité. On en trouve un sur l'esplanade, formé de morceaux de marbre qui remplissent une largeur de huit pieds ; quelques-uns des blocs qui le composent, ont dix pieds de longueur ; le perron d'un des escaliers est pavé de morceaux encore plus grands ; leur longueur est de quatorze pieds, & leur largeur de huit.

Les colonnes sont aujourd'hui la partie la plus brillante des ruines de Persépolis ; quelques-unes ont conservé encore leurs chapiteaux ; les plus fortes de celles qui sont en pied, & c'est le plus grand nombre, ont jusqu'à soixante & douze pieds de hauteur, & dix-sept pieds sept pouces de circonférence ; elles ne paraissent avoir aucune sorte de renflement ; le fust est ordinairement de trois morceaux : ces colonnes sont cannelées dans toute leur hauteur, & interrompues de tems en tems par des bossages ; les chapiteaux sont d'un genre d'ornement très-difficile à décrire ; ils ressemblent à des panaches, & sont surmontés d'un couronnement formé par divers animaux, & sur-tout par des chameaux accroupis.

Perse.

Les bâſes de toutes ces colonnes ſont rondes, taillées dans le même bloc, & vont, en s'élargiſſant comme une cloche ; la circonférence des plus grandes eſt de vingt-quatre pieds trois pouces, & la hauteur n'eſt que d'environ quatre pieds ; la moulure d'en-bas a un pied cinq pouces d'épaiſſeur ; les entre-colonnes ſont preſque toujours de vingt-deux pieds deux pouces.

Il paraît que cette manière libre de traiter l'architecture, eſt une ſuite de la communication de la Perſe avec l'Égypte qu'elle avait aſſervie ; les ordres toſcan, dorique, ionique, corinthien, n'ont été inventés qu'en Étrurie & en Grèce. Avant cette découverte, les proportions étaient purement arbitraires, & voilà l'apologie des monumens de la Thébaïde & des ruines de Perſépolis.

Les quatre montans du portique qu'on apperçoit quand on eſt en haut du principal eſcalier, ſont ornés de figures d'animaux engagées dans l'épaiſſeur des murs, & placées dans les tableaux intérieurs des portes ; deux de ces animaux repréſentent des lions, mais qui participent à pluſieurs égards de la nature du cheval : défaut qui ne doit être imputé qu'à l'ignorance du ſculpteur ; les deux autres ont des

ailes avec des têtes humaines; c'est le sphinx des Égyptiens. Perse.

Ces monumens de l'art, encore dans son berceau, peuvent être comparés à ceux que Garcilasso décrit dans la patrie des Incas; au reste, il ne faudrait pas les dédaigner à cause de leur simplicité; ils ont peut-être rempli l'objet de tous les arts, celui de rendre la nature; plus l'action de ces tableaux est simple, plus la décoration présente à l'esprit de vraie magnificence.

Une des preuves de la haute antiquité de ces ruines, ce sont les symboles de l'ouranisme qu'on y rencontre de tems en tems; par exemple, on voit sur plusieurs montans des portiques, un vieillard assis, tenant un sceptre à la main; au-dessus de sa tête paraît une petite figure élevée en l'air, & portée sur un corps inconnu. Il est clair, & le docteur Hyde l'a très-bien prouvé, il est clair, dis-je, que le vieillard est un roi, & que la figure, qui est représentée en l'air, est son ame qui monte vers le soleil; l'ame immortelle, Dieu figuré par le feu principe: voilà les deux dogmes primitifs de la religion de Zoroastre.

On compte dans ces ruines treize cents figures d'hommes & d'animaux, dont la moitié est grande comme nature, & les autres sont co-

Perse. lossales ; on y voit les débris de deux cent cinq colonnes.

S'il fallait en croire les voyageurs, la fondation des édifices dont on voit encore les ruines dans Persépolis, remonterait à plus de quatre mille ans ; cette opinion n'est point appuyée sur les monumens de l'histoire. Un fait bien plus certain, c'est que, par la nature des travaux pour la coupe des marbres, il a fallu plus de deux siècles pour mettre le comble à ces édifices.

On trouve de tems en tems des inscriptions parmi ces ruines ; mais elles sont dans une langue qui ne paraît avoir aucune analogie avec les langues anciennes & modernes de l'Orient ; ainsi elles ne donnent aucune lumière sur l'origine & la destruction des édifices de Persépolis ; et ce qu'on pourra écrire sur ce sujet, se réduira toujours à de savantes conjectures.

A deux lieues de ces ruines, au-delà de l'Araxe, sont quatre tombeaux célèbres dans l'Orient ; ils sont creusés horizontalement dans une montagne de marbre, & leur décoration extérieure donne l'idée de tableaux suspendus contre une muraille ; l'étendue des bas-reliefs est de soixante-dix pieds de largeur dans la partie inférieure ; la partie la plus ornée, qui fait

le corps du monument, en a quarante, & la hauteur totale eſt égale à la plus grande largeur; les colonnes qui décorent le ſocle ſont ſurmontées de ces ſortes de chapiteaux, que l'enfance de l'architecture laiſſait aux caprices des architectes; ils ſont formés par des buſtes de taureaux adoſſés & accroupis ; le plus remarquable des tombeaux eſt celui de *Ruſtan*, l'amadis de la Perſe, & un des héros qui a le plus illuſtré ſon pays à la fin de la dynaſtie des rois, prédéceſſeurs de Cyrus. Perſe.

Les figures des bas-reliefs ſont d'une ordonnance qui en impoſe ; le premier groupe eſt une joûte de deux géans à cheval, chacun d'eux a une maſſue d'airain dans ſa main gauche ; l'un d'eux préſente de la droite un gros anneau de fer, que ſon ennemi ſemble arracher avec effort. Tous deux foulent un homme expirant aux pieds de leurs chevaux.

Près de ce groupe d'athlètes, il y en a un autre où les hommes ont une taille bien moins coloſſale, car elle eſt réduite à ſept pieds ; au centre, paraît un guerrier armé de pied en cap, & s'appuyant des deux mains ſur ſon cimetère ; derrière lui, ſont d'un côté cinq hommes, & de l'autre trois, cachés tous par un mur juſqu'à la hauteur des épaules. Il eſt impoſſible de deviner ce que ſignifient ces

Perse.

figures ; quand on le demande aux Perſans modernes, ils répondent : *Dieu le ſait*, mot qui répond au fameux *que ſais-je*, de Montagne.

Outre les quatre tombeaux de la montagne, au pied de laquelle coule l'Araxe, il y en a deux autres, à 600 pas des colonnes de Perſépolis ; on n'y arrive qu'en graviſſant contre les rochers l'eſpace de trois cents pas ; la façade de l'un a 72 pieds de large, ſur 130 de hauteur ; ſur chacun des côtés de la plate-forme qui précède cette façade, on voit ſix figures dans l'attitude des perſonnages d'une proceſſion religieuſe ; la partie ſupérieure du monument repréſente un autel conſacré au ſoleil ſur lequel le feu perpétuel de Zoroaſtre eſt allumé ; un perſonnage appuyé ſur ſon arc, ſemble adorer ce feu, ſymbole de l'ordonnateur des mondes ; & l'on voit ſon ame ſous la forme d'une petite figure aérienne qui a tous les traits de l'adorateur, s'élever dans l'air pour ſe rejoindre à l'Être ſuprême dont elle émane ; le ſecond monument a pour l'architecture & les figures qui le décorent, le même plan & la même ordonnance.

On croit, dans le pays, que tous ces tombeaux communiquent à des ſouterrains où ſont renfermées des richeſſes capables de tenter la cupidité des rois. Cette opinion eſt fondée ſur

l'usage des anciens despotes de l'Asie, de recéler l'or & l'argent qu'ils tiraient de leurs peuples; car, dans cette enfance de la politique, on croyait qu'un souverain était riche, non des trésors qu'il fait circuler, mais de ceux qu'il enfouit : j'eus la curiosité d'entrer dans un de ces monumens par une petite ouverture faite depuis quelques siècles, & je fus surpris de n'y trouver que quelques cercueils taillés dans le marbre, & qui auraient peine à contenir un corps mort; ces cercueils étaient ouverts & brisés en plusieurs endroits. Sans doute que les dehors brillans & majestueux de ces tombeaux avaient fait croire à quelques brigands qu'ils renfermaient de riches trésors.



Les habitans de Persépolis croient que *Nembroth* a été enterré dans le premier tombeau, & Darius dans le second; mais ils n'en donnent point d'autres preuves que leur tradition. On dit qu'il y a encore d'autres ruines très-belles à cinq lieues au-delà : des gens du pays observent qu'elles s'étendent à plus de dix lieues à la ronde : il est impossible de décrire ce vaste amas de débris qu'on apperçoit de toutes parts. Nous avons en France un beau recueil des ruines de Persépolis, qu'on peut consulter; il est aussi exact qu'il peut l'être, & la noblesse du

Perse.

deſſin répond parfaitement à celle de l'original.

En parlant des monumens où tout reſpire le culte du ſoleil, il eſt utile de fixer un moment ſes regards ſur les mages. Le terme primitif de *mag* dans les anciennes langues de l'Orient, ſignifie à-la-fois un ſage & un prêtre; &, en effet, ces deux attributs pouvaient être réunis chez les premiers mages; mais c'eſt à leurs ſucceſſeurs qu'il faut attribuer la dégradation de leur culte religieux : ce changement ne ſe fit pas tout-à-coup; l'homme n'épure ſes opinions, ou ne les altère que par degrés; il ne s'endort pas théiſte pour ſe réveiller polithéiſte : mais il eſt impoſſible à l'hiſtoire de fixer les époques de ces révolutions ſucceſſives qu'éprouva dans la Perſe la religion de Zoroaſtre. Tout ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu'à la mort de Cambyſe, les mages l'avaient pliée à leur politique ambitieuſe, & ſe ſervaient de ſes dogmes pour jeter les fondemens de leur théocratie.

D'abord les mages s'étaient réſervé le privilége excluſif d'entretenir le feu ſacré dans les temples; &, pour attirer à cet égard l'attention de la multitude, ils y joignaient toutes les pratiques minutieuſes que la ſuperſtition fait naître : ils prétendaient qu'aucun ſouffle

n'était aſſez pur pour entretenir l'activité de ce feu ſymbolique ; dans la crainte qu'il ne fût ſouillé par le mélange de leur haleine, ils n'en approchaient que la bouche couverte d'un voile ; &, comme ils étaient obligés en même tems de prononcer les paroles de leur lithurgie, ce voile interpoſé empêchait leurs prières de parvenir juſqu'aux oreilles des ſpectateurs ; ce qui était encore un nouveau moyen d'en impoſer à la multitude. Perse.

On ſent quel parti pouvaient tirer les mages de l'affluence du peuple dans leurs temples ; car les hommes ont toujours à parler à l'Être ſuprême : le citoyen heureux vient demander au ciel de nouvelles faveurs, l'infortuné à ne plus l'être. Il n'y a que l'athée qui ne demande rien : mais auſſi on ne voit point d'athée dans les empires qui commencent ; l'athéiſme annonce toujours la décadence des mœurs & celle des gouvernemens.

Les mages de la Perſe profitèrent habilement de l'aſcendant que leur donnait la religion ſur l'eſprit du peuple pour le gouverner avec un ſceptre inviſible ; mais ils eurent la prudence de ne point faire preſſentir leur domination, juſqu'à ce qu'un concours heureux d'événemens leur permît d'établir ſur une bâſe leur théocratie.

Perse.

Les mages avaient, au reste, une grande supériorité sur le reste des Perses : c'est qu'ils en étaient les plus éclairés ; la raison, cultivée par les connaissances, forme un poids prodigieux dans la balance politique des états : avec elle, on mène & le peuple & ses chefs, & son siècle, & les générations à naître.

Malheureusement les mages, entraînés par leur système de domination, ne profitèrent de la supériorité de leur raison que pour en pervertir l'usage ; ils commencèrent par substituer à la religion simple de Zoroastre, une religion sacerdotale dont eux seuls avaient la clef. Plutarque, qui avait été à portée d'étudier à fond cette absurde théogonie, l'analyse ainsi dans un de ses ouvrages, qui est le plus cité par les philosophes (1).

« *Oromaze* naquit, suivant les mages de la » Perse, de la lumière la plus pure, & *Arimane*, des ténèbres : ces deux principes se » font une guerre éternelle ; le génie du bien » engendra six dieux, qui sont la bienveillance, l'ordre, la sagesse, la richesse, la » joie vertueuse & la vérité ; le génie du mal,

(1) *De Iside & Osiride.*

Perse.

» pour contre-balancer son pouvoir, en produisit six autres, parfaitement contraires aux dieux de son rival. A cette époque, *Orimaze* se fit lui-même trois fois plus grand qu'il n'était, & s'éleva au-dessus du soleil, à la même distance que cet astre est élevé au-dessus de la terre ; alors il embélit le firmament d'étoiles, & fit de Syrius la sentinelle des cieux. Son génie actif ne se lassant pas de produire, il créa vingt-quatre dieux qu'il enferma dans un œuf. Arimane l'imita dans cette dernière production ; mais les œufs célestes s'étant cassés, les biens & les maux se mêlèrent sur notre globe ».

On voit, par cet exposé de Plutarque, que le systême théologique des mages ouvrait la porte aux rêveries les plus absurdes du polythéisme : il est probable qu'eux-mêmes n'y croyaient pas, & cependant ils le propageaient avec zèle ; ils savaient trop bien qu'il faut des merveilles dans une théogonie pour la faire adopter, & que ce n'est pas avec la froide raison qu'on mene la multitude.

Pour faire une impression durable & profonde sur l'esprit humain, toute religion doit exercer notre obéissance, en nous prescrivant des pratiques de dévotion dont il nous soit im-

Perses.

poſſible d'aſſigner le motif; elle doit encore gagner notre eſtime, en inculquant dans notre ame des devoirs de morale analogues aux mouvemens de notre propre cœur: les mages employaient principalement le premier de ces moyens. Dès que le fidèle perſan avait atteint l'âge de puberté, on lui donnait une ceinture myſtérieuſe, gage de la protection divine; &, depuis ce moment, toutes les actions de ſa vie, les plus néceſſaires comme les plus indifférentes, étaient également ſanctifiées par des prières & par des génuflexions; aucune circonſtance particulière ne devait le diſpenſer de ces cérémonies: la plus légère omiſſion l'aurait rendu auſſi coupable que s'il eût manqué à la juſtice, à la compaſſion, à la libéralité & à tous les devoirs de la morale.

Le moyen le plus ſûr qu'avaient imaginé les mages pour ne jamais perdre l'empire d'opinion qu'ils avaient uſurpé, était d'établir en art les rêveries de l'aſtrologie judiciaire; ces charlatans ſacrés faiſaient le métier d'interpréter les ſonges, de tirer les horoſcopes, de prédire le bonheur ou le malheur par l'inſpection des étoiles. Voilà peut-être l'origine la plus naturelle du ſens que l'Europe moderne attache au nom de magie.

Les mages formaient une claſſe diſtinguée

essentiellement du reste des Perses; c'était une légion sacrée qui avait son cri de guerre; son uniforme & ses drapeaux; ils ne pouvaient s'allier qu'entre eux. A l'époque où ils changèrent la religion de Zoroastre, en une religion sacerdotale, comme ils étaient en très-petit nombre, ils se permirent des unions illégitimes; le père épousait sa fille, & le fils devenait le mari de sa mère; leur nombre s'accrut, & l'usage abominable resta. Il est probable que les rois de Perse se servirent de ces exemples autorisés, pour justifier aux yeux des peuples leurs propres incestes. Perse.

Pour être juste, il faut convenir que les mages ne s'exprimaient pas & n'instruisaient pas toujours en fanatiques, quelquefois ils prenaient le ton de législateurs. C'est alors qu'ils paraissaient s'occuper du bonheur des peuples, & qu'ils développaient une noblesse de sentiment, & une élévation que l'on découvre rarement dans ces systêmes absurdes enfantés par une vile superstition; le jeûne & le célibat leur paraissait odieux; ils condamnaient ces moyens si ordinaires d'acheter la faveur divine: selon leurs maximes, il n'est point de plus grands crimes que de dédaigner ainsi les dons précieux d'une providence bienfaisante. La religion des mages ordonne à l'hom-

Perse.

me d'engendrer des enfans, de planter des arbres utiles, de détruire les animaux nuisibles, d'arroser le sol aride de la Perse, & de travailler à l'œuvre de son salut en cultivant la terre.

Tous les ans, on célébrait au printems une fête destinée à rappeler l'égalité primitive, & à représenter la dépendance réciproque du genre humain. Les superbes monarques de la Perse se dépouillaient de leur vaine pompe, & environnés d'une grandeur plus véritable, ils paraissaient confondus dans la classe la plus humble, mais la plus utile de leurs sujets. Les laboureurs étaient alors admis sans distinction à la table du roi & des satrapes : le souverain recevait leurs demandes, écoutait leurs plaintes, & conversait familièrement avec eux.

Si toutes les institutions des mages eussent porté l'empreinte de ce caractère élevé, leur nom eût été digne d'être prononcé avec ceux de tous les sages, & ce serait à juste titre qu'on donnerait à leur système tous les éloges qui lui ont été prodigués par quelques-uns de nos théologiens & même de nos philosophes; mais, dans ses productions bisarres, fruit d'une passion aveugle & d'une raison éclairée, on

reconnaît le langage de l'enthousiasme & de l'intérêt personnel. Les vérites importantes & sublimes qu'il annonce sont dégradées par un mélange de superstition méprisable & dangereuse. Perse.

---

## CHAPITRE XV.

*Arrivée à* Chirac, *tombeau de Sadi, célèbre poète persan.* — *Voyage à* Laar. — *Fête de la venue du seigneur des éléphans.* — *Isle de Baharem.* — *Arrivée à Bandar-Abassi.* — *État actuel de cette ville.*

Perse.

ENFIN, il fallut bien quitter Persépolis, & s'arracher à ses précieux débris. J'en partis le 19 février, après avoir employé cinq jours à en faire des descriptions & des dessins & à parcourir ce pays de merveilles, où l'on apperçoit je ne sais quelle ombre de la grandeur des Perses qui paraît si étonnante & si incroyable dans nos histoires. Le lendemain j'arrivai à *Chirac.*

Cette ville est la capitale de la province de Perse, aujourd'hui *Farestan.* Son origine est ancienne, ses habitans prétendent qu'elle fut bâtie par Cyrus, qui la nomma *Cyropolis.* L'entrée de la ville, qui répond à la route d'Ispahan, est fort agréable; la rue a cent cinquante pieds de large; elle est bordée à droite & à gauche

che de grands & beaux jardins, comme presque toutes les autres rues. La principale mosquée surpasse, en grandeur, deux fois celle d'*Ispahan ;* l'architecture en est beaucoup plus somptueuse ; la cour qui est plus longue que large, a huit bassins d'eau pour les ablutions, entre lesquels il y a une petite chapelle avec des grilles & une porte de fer, dans laquelle on garde un exemplaire de l'alcoran écrit de la main d'*Iman-Mousa*, un des douze premiers successeurs de Mahomet.



On voit encore à *Chirac*, le palais d'*Iman-Kouli-Kan*, autrefois gouverneur de cette ville. Ce palais étale dans ses ruines beaucoup de grandeur & de magnificence ; les plafonds, les murs sont peints & ornés de moresques, où l'or & l'argent sont si prodigués, qu'on dirait qu'ils viennent d'y être appliqués : en faisant le tour de cet édifice, on se trouve sur les mâsures d'un grand hôpital ; les Persans appèlent les hôpitaux, *palais de santé.*

Ce qu'il y a de plus beau à *Chirac*, sont les jardins, qui sont au nombre de vingt : ces jardins publics n'offrent guère que de gros arbres plantés sans ordre, entremêlés d'une grande quantité de fleurs. Parmi ces arbres, il y en a un si gros & si vieux, que les habitans de Chirac ont pour lui la même vénération que pour

Perse.

un lieu ſaint ; ils vont faire leurs prières à ſon ombre ; ils attachent à ſes branches des amulettes & des morceaux de leurs habits ; les malades, ou des gens pour eux, viennent y brûler de l'encens, placer ſur ſon écorce des petites bougies allumées, dans l'eſpérance de recouvrer la ſanté. Il y a dans tous les lieux de la Perſe de ces vieux arbres très-révérés par le peuple ; leur tige & les branches ſont garnies de cloux pour y attacher les offrandes & des pièces d'habillemens. Les dévots, & particulièrement les gens conſacrés à la vie religieuſe, aiment à ſe repoſer ſous leur ombre, y paſſent les nuits ; &, ſi on les en croit, il leur apparaît la nuit des lumières reſplendiſſantes, qu'ils diſent être les ames des ſaints & des bienheureux, qui ſe ſont repoſés ſous leur feuillage. Les malades ne manquent pas de ſe dévouer à ces eſprits, & s'ils guériſſent, ils crient au miracle.

A un quart de lieue de Chirac, on voit le tombeau de *Cheik-Sadi*, célèbre poète perſan, qui vivait, il y a environ ſix cents ans ; ſes ouvrages ſont un ample & excellent recueil des plus belles maximes de la morale : on voit à côté un grand puits rempli de poiſſons ; le peuple regarde ce poiſſon comme conſacré à *Cheik-Sadi*, & croit que le ſaint punit ſubitement

de mort quiconque ose y toucher. Pendant que j'étais à Chirac, un malheureux Arménien voulut, un jour, en prendre en secret ; il fut découvert ; on le mena à coups de bâton chez le juge, où il fut condamné à en recevoir trois cents sous la plante des pieds, & à une forte amende.

Perse.

La fertilité du terroir de Chirac est étonnante : c'est le pays des plus beaux haras & des meilleurs pâturages ; il est renommé pour ses grenades & ses raisins, dont on fait le plus excellent vin de la Perse. Les moutons y sont si gras, que la plupart ont des queues qui pèsent dix-huit à vingt livres.

Je partis, enfin, de Chirac assez bien refait des fatigues que je venais d'essuyer pendant mon voyage ; & après quelques jours de marche, pendant lesquels je ne rencontrai rien de remarquable, j'arrivai à *Laar*, le 5 mars : c'est une petite ville située entre des montagnes dans un terrein sabloneux, & capitale de la province qui porte le même nom ; elle n'a ni murailles, ni portes, ni édifices publics, si ce n'est une centaine de citernes fort bien entretenues, & que les chaleurs du climat rendent si nécessaires.

Le 7 mars, était le jour que les Persans appèlent *la venue du seigneur des élephans* : voici

Perse.

comment ils racontent cet événement mémorable. Ils disent que, long-tems avant Mahomet, un roi d'Égypte vint assiéger *la Mecque* avec une prodigieuse armée, dans laquelle il y avait un nombre incroyable d'éléphans; les uns étaient chargés de tours, où vingt hommes pouvaient combattre à l'aise; les autres portaient des machines pour lancer des pierres; les autres traînaient des béliers : mais, lorsque cette prodigieuse armée fut à la vue de la Mecque, les éléphans se mirent à genoux, les yeux tournés vers le *kaaba*. On fit de vains efforts pour empêcher les éléphans de regarder ce lieu sacré; ils ne voulurent jamais approcher à la portée du trait. Le roi d'Égypte frappé d'un événement si merveilleux, changea de dessein; fit un pélerinage à cette chapelle, qu'il combla de présens & s'en retourna. Les Arabes, pour conserver la mémoire d'une délivrance si inattendue, en firent une nouvelle époque, qu'ils appelèrent, *les années de la venue du seigneur des éléphans*.

Je quittai *Laar*, le 7, & suivis la route qui conduit à *Bender-Abassi*, où je n'arrivai que le 12 : le chemin de *Chirac* jusqu'ici, est entre l'orient & le midi : de même que d'Ispahan à *Chirac*, on compte depuis cette capitale jusqu'à Bender-Abassi cent quatre-vingt-

trois lieues ; il faut un mois pour les parcourir : les courriers les font en neuf jours. Perse.

C'eſt ici l'occaſion de faire connaître l'île de *Baharem*, ſituée dans le golfe perſique, devant la côte d'Arabie, de laquelle elle n'eſt pas éloignée ; elle appartient au roi de Perſe. On ignore pourquoi cette île a ſouvent changé de maître ; elle paſſa ſous la domination des Portugais avec Ormus, dont elle recevait des lois : ces conquérans la perdirent dans la ſuite, & elle éprouva depuis un grand nombre de révolutions. *Tamas-Kouli-Kan* la rendit à la Perſe, à qui elle avait appartenu. Ce fier uſurpateur avait alors le plus vaſte plan de domination ; il voulait régner ſur deux mers, dont il poſſédait quelques bords ; mais s'étant apperçu qu'au lieu d'entrer dans ſes vues, ſes ſujets les traverſaient, il imagina, par une de ces volontés tyranniques qui ne coutent rien aux deſpotes, de porter ſes ſujets du golfe perſique, ſur la mer Caſpienne, & de la mer Caſpienne, ſur le golfe perſique. Cette double tranſmigration lui paraiſſait propre à rompre les liaiſons que ces deux peuples avaient formées avec ſes ennemis, & à lui aſſurer, ſinon leur attachement, du moins leur fidélité. Sa mort anéantit ſes grands projets, & la confuſion où tomba ſon empire offrit, à

Perse. l'ambition d'un arabe entreprenant, la facilité de s'emparer de *Baharem*, où il règne encore.

Le terroir de l'île de *Baharem* est assez fertile & produit quantité de fruits, particulièrement des dattes : elle était déja célèbre par la pêche des perles, dans le tems même qu'on en trouvait à *Ormus*, à *Karek*, à *Keshi*, & dans d'autres lieux du golfe : elle est devenue bien plus importante depuis que les autres bancs sont épuisés, sans que le sien ait éprouvé une diminution sensible. Cette pêche commence en avril & finit en octobre ; les Arabes, les seuls qui s'y livrent, vont coucher la nuit dans l'île ou sur la côte, à moins que les vents ne les empêchent de gagner la terre. Autrefois ils payaient un droit à des galiotes établies pour les recevoir. Depuis le dernier changement, il n'y a que les sujets habitans de l'île qui aient cette soumission pour leur scheik, trop faible pour l'obtenir des autres.

Les perles de Baharem sont moins blanches que celles de Ceylan & du Japon ; mais beaucoup plus grosses que les premières, & d'une forme plus régulière que les autres ; elles tirent un peu sur le jaûne ; mais on ne peut leur disputer l'avantage de conserver leur eau dorée, tandis que les perles plus blanches perdent avec le tems beaucoup de leur éclat,

Perse.

fur-tout dans les pays chauds. La coquille des unes & des autres, connue sous le nom de nacre de perle, sert en Asie à beaucoup d'usages.

Le produit annuel de la pêche qui se fait dans les parages de Baharem, est estimé un million & demi de roupies. Les perles inégales passent la plupart à Constantinople & dans le reste de la Turquie. Les grandes y servent à l'ornement de la tête, & les petites sont employées dans les broderies. Il y a quarante ans qu'on a commencé d'en envoyer de cette espèce en Chine, où elles sont bien vendues. Les perles parfaites n'auraient pas procuré le même bénéfice, elles doivent être réservées pour Surate, d'où elles se répandent dans tout l'Indoustan; on ne doit pas craindre d'y en voir diminuer le prix, vu la consommation: ce luxe est la plus forte passion des femmes. Les plus pauvres en portent au moins aux oreilles, & les riches en ont encore aux narines. La superstition augmente encore le débit de cette superfluité. Il n'est point de gentil qui ne se fasse un point de religion de percer au moins une perle à son mariage. Quel que soit le sens mystérieux de cet usage chez un peuple où la morale & la politique sont en allégories, & où l'allégorie devient reli-

gion ; cette emblême de la pudeur virginale est utile au commerce des perles : celles qui n'ont pas été nouvellement forées, entrent dans l'ajustement, mais ne peuvent servir pour la cérémonie du mariage, où l'on veut au moins une perle neuve : aussi valent-elles constamment vingt-cinq & trente pour cent de moins que celles qui arrivent du golfe où elles ont été pêchées.

Perse.

Chaque barque paye plusieurs droits pour avoir la liberté de la pêche, l'un au roi de Perse, l'autre au sultan de Baharem, & un troisième au prince dont les pêcheurs sont sujets. Il y avait un quatrième droit qui n'était pas le moins considérable, qui appartenait aux Portugais ; mais il a diminué peu-à-peu avec leur puissance, &, enfin est entièrement cessé.

La manière dont se fait la vente de la pêche des perles est fort extraordinaire. Lorsqu'elles ont été tirées & partagées, chacune suivant leurs qualités, les marchands s'assemblent, & s'étant arrangés en rond autour des perles qu'on a mises au milieu, & qu'ils ont examinées à leur aise, le vendeur se couvre la main avec un mouchoir, & touche celle de tous les acheteurs, les unes après les autres, marquant par certains signes, le prix qu'il en veut, & les autres par des signes

différens, ce qu'ils en veulent donner; &, quand le vendeur eſt content, il délivre ſa marchandiſe, ſans que perſonne ſache le prix qu'on lui en donne. Perse.

Quand un courtier intervient au marché, s'il conclut, il prend les mains de l'acheteur & du vendeur, & les joignant enſemble, donne deſſus un coup du plat de la ſienne; ce qui en eſt la conſommation.

La douane, pour les droits des ſorties des perles eſt ſi rigoureuſe, qu'on fouille juſques dans les parties les plus ſecrètes du corps, pour découvrir s'il n'y en a point de cachées.

Bender-Abaſſi eſt bâtie le long de la mer, ſi proche du rivage, que les flots viennent battre le pied des maiſons dans les hautes marées. Elle eſt ſituée entre les îles d'*Ormus* & de *Kicmithes*, de manière que l'on voit la première à gauche, & l'autre à droite, à environ quatre lieues de diſtance. La côte d'Arabie, que l'on voit auſſi à la droite, n'en eſt qu'à vingt lieues de diſtance; &, comme cette côte eſt hériſſée de hautes montagnes, on la voit très-diſtinctement quand le ciel eſt ſerein.

Cette ville, que l'on appèle auſſi *Gomeron*, n'a point de port, mais une rade qui eſt grande, bonne & aſſurée; cependant il y a un grand inconvénient, c'eſt que les vaiſſeaux qui y paſ-

Perse.

ſent l'été, ſont attaqués par des vers qui les percent. Les vaiſſeaux y ſont à l'ancre ſur quatre à cinq braſſes d'eau, ſans être expoſés aux orages, ou même aux gros vents.

La nature ne paraiſſait pas avoir deſtiné Bender-Abaſſi à être habité; il eſt ſitué au pied de montagnes exceſſivement élevées, qui en font un des lieux de l'univers les plus étouffés; on y reſpire un air embrâſé qui dévore, ſans jamais exciter de tranſpiration; des vapeurs mortelles s'élèvent continuellement des entrailles de la terre: les campagnes ſont noires & arides, comme ſi le feu les avait brûlées; les eaux de ſources ou de citerne y ſont auſſi amères que celles de la mer. Malgré ces inconvéniens, l'avantage qu'il avait d'être placé à l'entrée du golfe, le fit choiſir par *Scha-Abbas*, qui lui a donné ſon nom, pour ſervir d'entrepôt au grand commerce qu'il ſe propoſait de faire dans les Indes.

Quoique les habitans mangent aſſez habituellement des dattes au lieu de pain, on y recueille pourtant quantité de bon froment rouge & d'orge, qui s'y donnent à bon marché, mais peu de riz, faute d'eau pour le faire cuire, ſi bien qu'il eſt cher; on en apporte d'ailleurs, & les vaiſſeaux de la compagnie

s'en chargent volontiers, parce qu'ils y trouvent du profit. Perse.

Malgré la chaleur excessive, il ne laisse pas d'y avoir de très-beaux raisins, des prunes violettes, des pêches, des coings, des limons, des oranges, de grosses grenades, les unes rouges, les autres blanches & d'un goût très-agréable; on y trouve, dans le mois d'octobre, des melons, des citrouilles, des concombres, des raves, des oignons, des navets, des panais.

On y trouve assez de bestiaux, comme des bœufs, des vaches, &c.; mais ils ne sont pas forts; il y a des brebis qui ont la queue large, & qui sont très-bonnes, & des béliers très-vigoureux, dont quelques-uns ont jusqu'à quatre cornes.

Il y a très-peu de volaille, mais une très-grande abondance de poisson; le bois de chauffage y est fort cher, & on a de la peine à en trouver; il y a encore moins de bois de charpente, ou plutôt on n'y en trouve point du tout.

On envoie à *Bender-Abassi* le vin de *Sinasa*, dans des bouteilles de verre; il est fait de raisins & de grenades. L'arack ou eau-de-vie, se fait avec des dattes. L'eau-rose y est admirable; elle est très-commune.

Perse.

Après la prise d'Ormus sur les Portugais, par les Anglais & les Persans réunis, Bender-Abassi, qui n'avait été jusqu'alors qu'un vil hameau de pêcheurs, devint une ville florissante; les Anglais y portaient les épiceries, le poivre, le sucre de l'Orient, le fer & le plomb d'Europe; ils ajoutèrent depuis à leurs cargaisons, les draps que la Perse recevait auparavant de leur compagnie de Turquie; le bénéfice qu'ils faisaient sur ces marchandises était fort grossi par un fret excessivement cher, que leur payaient les Arméniens, qui restaient encore en possession de la plus riche branche des Indes. On y comptait, en 1671, 14 à 1500 maisons: le tiers de gentils ou idolâtres, une cinquantaine de juifs, & le reste de Persans naturels. Dans ce tems, Bender-Abassi était une ville fort riche & très-marchande; c'était le port de toute la Perse, & peut-être de toute l'Asie, où il se faisoit le plus grand commerce; il était ouvert à toutes les nations, à la réserve des Espagnols & des Portugais; & l'on y voyait des Perses, des Arabes, des Indiens, des Banians, des Arméniens, des Juifs, des Tartares, des Maures, des Français, des Hollandais & des Anglais.

Au milieu de la ville, est une grande place qu'ils nomment *passer*, qui est la même chose

que ce qu'on appèle ailleurs un bazar, avec des boutiques des deux côtés & une allée au milieu ; c'eſt-là que les marchands étalent leurs marchandiſes les plus précieuſes, particulièrement les benjans, à qui elles appartiennent preſque toutes, gens habiles, mais ruſés, & qui ſont aux Indes, ce que ſont par-tout les juifs. Perse.

Le tems du commerce était depuis le mois d'octobre, que finiſſent les grandes chaleurs, juſqu'au mois de mai qu'elles recommencent; alors, on voyait, par mer, les vaiſſeaux de tous les Européens qui ſont établis dans les Indes, & quantité d'autres bâtimens de Maures & d'Indiens: & du côté de terre, arrivaient, à jour nommé, diverſes caravanes de marchands, entr'autres celles d'Iſpahan, de Chirac, de Laar, d'Alep, de Bagdad, de Herat & de Baſſora.

Les Hollandais y apportaient de l'argent comptant, des marchandiſes qui venaient d'Europe, & ſur-tout des épiceries, dont ils fourniſſaient preſque toute la Perſe. Les Français ſont les derniers des Européens qui aient paru à Bender-Abaſſi; l'argent qu'ils employaient dans leur commerce, n'était que des réaux ou piaſtres d'Eſpagne, & des ſixdhales; les marchands n'en voulant point d'autres, à cauſe

Perse.

du profit qu'ils y font en les convertiſſant en monnaie du pays.

A l'égard des bâtimens indiens, arabes & autres, ils n'étaient chargés que des marchandiſes de leur pays. Les marchandiſes qui venaient par les caravanes, ſont portées par des chameaux chargés de huit cents peſant, & qu'en Perſe, à cauſe de cela, on nomme *vaiſſeaux de terre* : ces marchandiſes conſiſtaient en pluſieurs étoffes d'or & d'argent, en velours, en brocards & riches tapis de Perſe & de *Dias*, en camelots de Turquie, en drogues médicinales, en myrrhe, en encens, en dattes, en raiſins ſecs, en chevaux d'Arabie; mais particulièrement en ſoies crues, qui ſont le plus grand commerce qu'on faſſe en Perſe.

On trouvait auſſi à Bender-Abaſſi, des turquoiſes, mais plus de la nouvelle que de la vieille roche, & bon nombre de perles qui ſe pêchent dans le golfe perſique. Toutes les nations qui y trafiquaient avaient des magaſins & des maiſons; celles des Français, des Hollandais & des Anglais avaient alors plus l'air de palais que de comptoirs de marchands, & étaient placées le long de la marine; ce qui leur était très-commode pour charger & décharger les vaiſſeaux quand ils arrivaient. Quoique cette ſplendeur du commerce des Européens, à Bender-

Abaffi, foit bien déchue, cependant, avant là révolution arrivée dans l'empire de Perfe, par la mort de *Tamas-Kouli-Kan*, cette ville était encore la clef d'un commerce confidérable. On peut préfentement la regarder comme hors du rang des places commerçantes. La compagnie française s'en eft retirée la première; celle d'Hollande, après fon établiffement à l'île de Karègne; & enfin, l'anglaife s'en eft retirée la dernière. Dans cette confufion des chofes, les Anglais furent les feuls qui osèrent concevoir quelques efpérances; voyant leur commerce avec la Perfe, ruiné du côté des Indes, ils imaginèrent de lui ouvrir un nouveau cours par la mer Cafpienne, dont les bords avaient été un peu moins détruits que le refte de la monarchie. Perse.

Les bateaux dont on fe fert à Bender-Abaffi, font hauts, longs & étroits, & faits avec le bois de l'arbre qui porte la noix de *cocos*. Les Perfans ont coutume de dire qu'on peut faire & charger un navire tout enfemble avec un feul arbre de cette efpèce; le corps du vaiffeau étant conftruit avec le corps de l'arbre, les voiles & les cordages avec fes feuilles & fon écorce, & le fruit de l'arbre fourniffant la charge du vaiffeau : il eft très-vrai que tous les cordages du golfe perfique font faits avec

Perse.

cette écorce, mais je n'y ai point vu d'autres voiles que de toile de coton; ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que les planches des barques ſont couſues avec ces ſortes de cordes & enduites de chaux ou de poix, ſans qu'on y emploie le moindre morceau de fer.

L'air qu'on reſpire dans cette ville eſt mortel, & ſur-tout depuis la fin d'avril juſqu'à la fin de ſeptembre. Les naturels du pays portent ſur leur teint & dans leur conſtitution les empreintes de cet air malin. Au mois de mai ils ſe retirent dans les montagnes.

On obſerve que dans ce lieu les vents changent fort régulièrement quatre fois le jour. Preſque toute l'année, de minuit à l'aube du jour, le vent vient du ſeptentrion, & il eſt froid; depuis l'aube du jour, juſqu'à dix ou onze heures qu'il tombe tout-à-fait, il vient d'orient; il eſt également froid; il ſouffle du côté du midi, depuis trois heures juſqu'au coucher du ſoleil; il eſt chaud : celui qui règne du ſoir à minuit, vient d'occident; il eſt chaud de même. Selon toutes les apparences, c'eſt ce changement ſubit de vents froids & de vents chauds qui cauſe les maladies, & qui donne la mort en ſi peu de tems.

Le 13 mars, le chef de la compagnie françaiſe me mena avec lui dîner chez le gouverneur;

neur; il m'accueillit avec beaucoup d'honnêteté ; son festin fut magnifique, à la manière persanne, c'est-à-dire qu'il nous donna la musique & des danseuses ; il y avait entr'autres parmi les charlatans & faiseurs de tours, un jeune indien si souple, qu'il mettait son corps en toutes sortes de postures, & le tordait comme on ferait une machine : il tournait sa tête derrière son dos, tellement que son nez paraissait précisément entre les deux épaules ; il faisait aller son nombril derrière son dos, & plissoit son ventre comme un sac. Perse.

Le gouverneur prit quelques jours après, occasion d'une fête que les Persans célébraient le 16, & qu'ils appèlent la fête du *sacrifice*, pour déterminer les *Indiens gentils* établis dans la ville, à lui faire un riche présent ; il fit semblant de vouloir sacrifier, ce jour-là, des vaches ; animal si sacré pour ces gentils. Les principaux d'entr'eux coururent aussitôt à son palais en poussant des cris & versant des larmes ; ils virent en entrant deux jeunes vaches attachées, qu'on parlait d'égorger sur-le-champ ; ils redoublèrent leurs gémissemens, criant tous à-la-fois qu'ils abandonneraient la ville avec leurs femmes & leurs enfans, si le sacrifice avait lieu. Le gouverneur leur fit dire qu'il

Perse.

ſe moquait de leurs menaces ; qu'il voulait obſerver ſa religion, & immoler les bêtes qui fourniraient le plus de parts à la diſtribution de la viande : ces malheureux gentils, au déſeſpoir, demandèrent à parler à l'intendant du gouverneur, à qui ils payèrent une groſſe ſomme pour les deux vaches, qu'on leur délivra & qu'ils emmenèrent au ſon des inſtrumens & avec les plus bruyantes acclamations.

Le 9 avril, commença la fête de la mort d'*Iman-Hoſſein*, fils d'Ali & de Fatmé, fille de Mahomet. La fête dura dix jours pendant leſquels on ne ſonne point des trompettes ni des timbales aux heures accoutumées ; les gens dévots ne ſe raſent ni le viſage, ni la tête, ne vont point au bain, ne ſe mettent point en route & ne vacquent point à leurs affaires ; pluſieurs s'habillent de noir & de violet, qui ſont en Perſe les couleurs de deuil ; tous affectent un port & un viſage triſte ; chacun ſe pique de contribuer, par ſon maintien, à la douleur publique. Pendant ces dix jours, on rencontre dans toutes les rues des gens de la lie du peuple ; les uns nuds & noircis par tout le corps, les autres teints de ſang, les autres armés de pied en cap, l'épée nue à la main. On en voit d'autres qui parcourent la ville, frappant deux

cailloux l'un contre l'autre, tirant la langue comme des gens en convulsion, prenant des postures, & se donnant tous les mouvemens qui annoncent le désespoir. Perse.

Ils crient de toute leur force : *Hossein, Hossein*. Ceux qui sont teints de noir veulent représenter l'ardeur de la soif & de la chaleur qu'eut à souffrir *Hossein ;* elle fut si grande, disent-ils, qu'il en devint noir, & que la langue lui sortait de la bouche. Ceux qui sont teints de sang, veulent représenter les blessures qu'il reçut, & qui firent ruisseler sur son corps tout le sang qu'il avait dans les veines. Ces gens vont ainsi courant les rues, demandant l'aumône à tous les passans & dans toutes les boutiques. Lorsqu'ils rencontrent quelque Juif, quelque Arménien, & sur-tout quelque Indien, ils ne manquent pas de le rançonner, en lui disant : *C'est vous autres qui avez fait tuer notre prophète ; donnez nous quelque chose pour son sang*. Quand les enfans voyent passer un étranger, ils lui crient, en le suivant : *maudit soit Omar*, s'imaginant que tous ceux qui ne sont pas de leur pays prennent un grand intérêt à la mémoire d'Omar, & qu'on les mortifie en le maudissant.

Je me souviens qu'un jour de cette fête, passant près d'un collége, des écoliers qui se dou-

Perse.

tèrent que j'étais étranger, se mirent à crier: *maudit soit Omar*, & prirent la fuite sur-le-champ; je me mis à rire, & je leur criai: *venez, venez, dites en davantage, si vous voulez, & maudissez le plus fort;* ces jeunes garçons furent étonnés, & ne savaient plus que dire; le régent qui se trouva-là, prit la parole pour eux, & me dit: *vous avez raison, monsieur, il faut maudire lui & toute sa race, & tous ceux qui embrassent son parti:* il ajouta, *que les Européens étaient amis de leur prophète, & que les chiens de l'Europe valent mieux que les docteurs des Turcs.*

Pendant ces jours de deuil, on place au coin des grandes rues & des carrefours, une chaise & des bancs à l'entour; de tous côtés, sont suspendus des boucliers, des armes à feu, des lances, des tambours, des timbales, des trompettes, des enseignes, des guidons, des peaux de lion & de tigre, des armures d'acier; on croirait être dans un arsenal; le menu-peuple du quartier s'y rend en procession; le prédicateur arrive; il commence son discours par la lecture d'un chapitre du livre intitulé, *traité de l'occision* qui contient la vie & la mort d'*Hossein* en dix chapitres, pour les dix jours de la fête; il prêche sur ce sujet pendant deux heures avec beaucoup de véhé-

mence, excitant le peuple à gémir ; je me souviens, qu'entr'autres choses, il leur disait, *qu'une larme versée durant cette fête efface un tas de péchés aussi gros que le Mont-Sinaï* : il est impossible de peindre la douleur que le peuple fait alors paraître. Ils se battent la poitrine, ils font des cris & des hurlemens : les femmes sur-tout se déchirent le visage, s'arrachent les cheveux, & pleurent à chaudes larmes. Perse.

Le dernier jour de la fête, le sermon roulait sur le dévouement volontaire d'Hossein à la mort. le prédicateur disait que *quatre mille anges vinrent lui offrir leur service, mais qu'il les remercia, & que, près d'expirer de soif plus que de ses blessures, un ange, en figure d'hermite, lui apporta un peu d'eau ; mais Hossein lui dit : je n'en veux point, si j'en eusse voulu, j'en aurais eu à pleins ruisseaux : en disant cela, il toucha la terre du bout de son doigt, d'où jaillit un grand jet d'eau ; mais, dit-il, il est ordonné que je meure ainsi dans les souffrances.* Le sermon fini, tout le peuple se met à crier de toute sa force, Hossein, Hossein, jusqu'à ce que la voix & les poumons lui manquent : à ces cris lents & plaintifs, se mêle le bruit de petits tambours dont le son est très-lugubre : la présence de ces hommes noircis, teints de

Perse. sang, qui frappent les deux cailloux, rendent cette harmonie encore plus sombre; on ne peut s'empêcher d'être ému.

Les grands & les riches célèbrent cette fête chacun chez soi avec plus de décence; ils y invitent les gens d'église habiles & de leur connaissance, sur les quatre heures après-midi; l'entretien roule sur le sujet de la fête. A sept heures, on lit le chapitre du jour, que les plus savans de la compagnie commentent, & sur les neuf heures, toute l'assemblée se met à table, & ainsi de suite, jusqu'au dernier jour qui est la grande fête; on passe cette dernière nuit en prières.

Le 20, les médecins me pressèrent de quitter *Bender Abasi*, en me disant que je courrais risque d'y mourir si j'y demeurais plus long-tems; j'en partis le 23 au soir, faible comme un homme prêt à tomber malade; j'arrivai à *Tanguidelan;* mais je n'y eus pas été une heure que je me trouvai attaqué d'une grosse fièvre: il y avait par bonheur, avec nous, un chirurgien français qui me secourut; il envoya chercher des hommes qui me portèrent jusqu'à la ville de Laar: en y arrivant, je fis prier le médecin du gouverneur de venir me voir; il était au palais, & ayant

ſu que j'étais marchand du roi, il vint ſur-le-champ, il connut promptement ma maladie : vous avez le mal de *Bender*, me dit-il gravement & d'un air froid ; cela n'eſt rien, n'en ſoyez pas inquiet, car Dieu aidant, je vous ôterai la fièvre aujourd'hui même, & dans peu d'heures. Ces paroles firent ſur mon eſprit la même impreſſion qu'aurait fait une apparition céleſte ; je pris la main du médecin, & la ſerrai en le regardant comme un ange : lui, ſans me faire aucunes queſtions ſur le tems ni ſur le cours de ma maladie, ſe met à écrire l'ordonnance ſur trois papiers diſtincts, & les donne à un garçon de ſon apothicaire, qu'il avait amené avec lui. Comme il ſe diſpoſait à ſortir, je lui criai, *monſieur, j'étouffe de chaleur :* je le ſais bien, me répondit-il, mais dans un moment vous ſerez rafraîchi, & il s'en alla. Perſe.

Il eſt d'uſage en Perſe que les médecins aient chacun leur apothicaire, qui prépare toutes leurs ordonnances, & dont les boutiques joignent ordinairement leur maiſon ; dans les grandes villes, le médecin & l'apothicaire ſont en ſociété : les Perſans prétendent que cette coutume eſt une excellente précaution, tant contre les mépriſes des apothicaires, que contre

Perse. le peu de bonne-foi que plusieurs apportent dans la préparation des remèdes.

Sur les neuf heures, le garçon apothicaire revint avec un panier plein de drogues ; elles consistaient en deux verres d'émulsion, une tasse de confection rafraîchissante, où il y avait toutes sortes de contre-poisons : une médecine de deux pintes au moins, la plus amère & la plus dégoûtante possible, quatre bouteilles d'eau de saule, & une cruche de tisane. Je fus étrangement surpris à la vue de tant de remèdes, & j'imaginai qu'il y en avait pour mes gens comme pour moi : je demandai au garçon pour qui tout cela était destiné : *pour vous, monsieur, me répondit-il, c'est ce que le médecin vous a ordonné de prendre ce matin ; il faut le boire le plus vîte que vous pourrez* : si je n'eusse pas été si malade, je me serais opposé à une façon si extraordinaire de traiter son monde ; je fis, sans replique, ce qu'on me disait ; je bus l'émulsion ; je pris tout de suite la moitié de la confection ; mais quand j'en fus à la médecine, je ne pus venir à bout de l'avaler, tant le cœur me soulevait ; je dis à l'apothicaire, qu'il m'était impossible de la boire d'un seul coup : *cela ne fait rien*, répondit-il, buvez-là à *plusieurs reprises* : je le fis donc ; animé par l'envie de guérir, je pris en-

core le reste de la confection. Sur les dix heures, l'apothicaire me dit que j'allais éprouver la soif la plus ardente, & qu'il aurait bien voulu pouvoir me donner à boire à la neige; mais qu'il n'y avait que le gouverneur qui en eût : je lui proposai d'en acheter de l'officier qui l'avait en garde : il me répondit que ce moyen ne réussirait pas, parce qu'on avait mis le scellé sur le lieu où elle était déposée : je pris le parti d'en envoyer demander au gouverneur, qui m'en envoya sur les onze heures; j'étais alors dans la plus forte altération qu'on puisse ressentir; je bus aussi avec le plus grand plaisir qu'on puisse avoir en buvant : l'apothicaire était toujours auprès de moi; le médecin lui avait ordonné, à ce qu'il me disait, de ne me pas quitter; il remplissait d'eau d'orge & de saule, une grande tasse de porcelaine; il mettait dedans un bon morceau de neige, & quand il le voyait à demi fondu, il me la présentait en me disant de boire tant que je voudrais : le plaisir que je prenais à boire était d'autant plus grand, que la liqueur était agréable, & que je buvais par ordonnance du médecin; j'étais dans une salle basse assez fraîche, où mon lit était étendu à terre; on arrosait ma chambre d'heure en heure. Cependant rien ne pouvait tempérer l'ardeur de

Perse.

Perse.

ma fièvre, qui s'irritait par tant de remèdes rafraîchissans au lieu de diminuer : l'apothicaire fit ôter mon lit, disant qu'il m'échauffait, &, à la place, fit étendre une fine nate sur laquelle il me fit coucher en chemise sans me faire couvrir : il fit ensuite venir deux hommes pour m'éventer ; mais comme tout cela ne me servait de rien, & que j'étouffais de chaud, mon apothicaire fit apporter deux sceaux d'eau fraîche, & m'ayant fait mettre sur une chaise, où deux hommes me tenaient, il les versa sur moi peu-à-peu ; il prit ensuite une grande bouteille d'eau-rose, & la répandit doucement sur ma tête, mon visage, mes bras & ma poitrine : je bénissais tout bas la médecine persane qui traitait les malades si voluptueusement : le chirurgien français, dont j'ai parlé, qui était au chevet de mon lit, ne put retenir son indignation : *Cet homme-là vous tue, monsieur,* me dit-il ; *quoi, vous baigner d'eau fraîche dans l'ardeur d'une fièvre maligne, avec une pinte d'émulsion, deux pintes de médecine, & une livre de confection de mithridate dans le corps, avec je ne sais quelle quantité de boissons à la glace ? Croyez*, ajouta-t-il, *qu'au lieu d'être tantôt sans fièvre, comme il vous l'a promis, vous serez mort : je ne sais ce qui en arrivera, répondis-je, mais il me*

*semble que je ne suis pas à mon dernier jour*, *comme vous le dites ;* en effet, je sentis alors Perse.
diminuer le feu de mes entrailles. L'apothicaire m'ayant tâté le pouls, me dit : *votre fièvre est sur son déclin ;* elle passa si vîte, qu'à une heure après-midi, je n'en avais plus du tout ; le chirurgien français en fut interdit, & moi transporté de joie. Le médecin vint me voir le soir ; je le regardai comme un prophète ou comme *Esculape ;* il m'ordonna un potage de riz cuit à l'eau avec de la canelle & de l'écorce de grenade sèche, pilées ensemble ; il m'ordonna de vivre pendant dix jours de poulets & de riz. Je lui demandai dans combien de tems je pourrais me mettre en chemin ; il me répondit que deux autres jours de repos me suffiraient : il m'ordonna encore une grande prise d'émulsion & une de cordiaux.

Le premier juin, il vint me voir, & me dit que c'était pour la dernière fois, & que je n'avais plus besoin de ses visites. Le 3 juin, je partis de Laar, où je pris un second *chatir*, un valet de pied pour me soutenir à cheval, en cas que mes forces ne fussent pas suffisantes : ma précaution fut vaine ; j'arrivai à *Chirac*, faible & défait comme un homme convalescent : on me conseillait de ne pas passer outre que je ne fusse entièrement remis ; mais

Perse.

étant bien informé que les maladies qu'on contracte à *Bender-Abassi*, font fort longues & difficiles à déraciner, & qu'on n'en vient à bout que peu-à-peu & dans un bon air, je partis pour Ispahan, où j'arrivai le 2 juillet, très-fatigué & très-abattu.

## CHAPITRE XVI.

*Extrait d'un voyage de Tavernier dans plusieurs provinces de la Perse. --- Ville d'Hemedan, autrefois Ecbatane. --- Voyage à Suze, & dans la Corasane, anciennement la Bactriane. --- Les Parsis.*

Un extrait des voyages de Tavernier dans plusieurs provinces de la Perse, achevera de donner à nos lecteurs une idée générale de ce royaume, que Chardin ne parcourut point dans toute son étendue. Ce ne fut qu'après bien des dangers & des fatigues que Tavernier arriva à *Kirman-Chah*, capitale de la province de Kirman sur la frontière de la Perse: cette ville, fondée par un nommé *Bejham*, fils de *Chapour*, était une des plus considérables de la Caramanie; elle avait autrefois un magnifique château, défendu par l'art & par la nature; de vastes jardins de deux à trois lieues de long, ceints de hautes murailles, contribuaient beaucoup à son embélissement. On compte encore parmi les raretés de cette ville, les vestiges d'anciens couvens de moi-

Perse.

nes, dont le nombre était prodigieux autrefois : quant aux édifices publics & particuliers, ils sont irréguliers & mal bâtis ; la plupart même sont ruinés ; les courses fréquentes des Turcs & des Arabes, ont causé ces désastres : le pays produit quantité de fruits, de safran & de coton.

Perse.

Me trouvant, dit Tavernier, dans une province qui m'était inconnue, je voulus en voir au moins les principales villes ; nous résolûmes d'aller à *Hemedan*, une des plus considérables au nord-ouest de Kirman-Chah : ce qui piquait sur-tout notre curiosité, c'était le nom d'Ecbatane & le titre de capitale de la Perse, qu'avait eu autrefois Hemedan ; les rois de Perse y faisaient leur séjour pendant l'été, qui est fort doux dans ce pays : elle fut bâtie par Déjocès ; il n'y avait pas de plus grande ni de plus belle ville dans la Médie, au milieu de laquelle elle est située.

On reconnaît dans la description qu'Hérodote nous a donnée de cette ville ce mélange de barbarie & de goût qui caractérise les ouvrages de tout peuple dévastateur. La colline qui servait de base aux édifices d'Ecbatane, était environnée de sept remparts à égale distance, & qui ne dominaient les uns sur les autres que de la hauteur des créneaux ; l'as-

ſiette du lieu favoriſait la gradation de ces enceintes, & l'induſtrie des artiſtes en avait profité. Le premier des murs, &, par conſéquent, le plus ſpacieux, égalait à-peu-près la circonférence d'Athènes, qu'on évaluait à trois lieues, dans le tems des Alcibiades & des Démoſthènes. C'eſt dans la plus étroite des enceintes qu'on avait conſtruit le palais des rois: cette dernière forteresse paraiſſait imprénable, parce qu'il fallait faire ſept ſiéges pour la prendre d'aſſaut. Perse.

Les artiſtes de la Médie avaient cru relever la magnificence de ces remparts, en imprimant des couleurs vives ſur leurs crénaux; ceux de la première enceinte étaient peints de blanc; les autres ſucceſſivement de noir, de pourpre, de bleu, de rouge; les crénaux de la ſixième étaient argentés, & on avait doré ceux de l'enceinte du palais des rois.

La beauté du ciel de la Médie favoriſait le choix de pareils ornemens; dans nos capitales de l'Europe, les pluies, les brouillards, les vapeurs méphitiques qui s'élèvent ſans ceſſe, ne permettraient pas qu'on peignît ainſi les murs des édifices, & ils n'y perdent rien du côté du goût; car enfin, une muraille n'eſt pas un tableau.

Cette manière de colorer les remparts des

Perse. villes & de multiplier leurs enceintes, s'est conservée encore de nos jours dans l'Inde & à la Chine : tous les peuples sont imitateurs, & il est probable qu'elle s'y conservera jusqu'à ce que l'art de peindre, & celui de fortifier les places, y ait fait quelques progrès; jusqu'à ce que ces vastes contrées où rien ne décèle le génie, aient produit des Raphaëls & des Vauban.

Hemedan peut encore passer pour une grande ville; elle est peuplée & bien fortifiée; les juifs y sont en grand nombre, & il en vient en pélerinage de tous les pays voisins, pour visiter les tombeaux d'Esther & de Mardochée, qu'on dit avoir été enterrés à Ecbatame. Nous allâmes voir ces monumens célèbres, dans une espèce de chapelle, au milieu de la synagogue; ils sont construits de briques, revêtues de bois peint en noir; nous vîmes autour plusieurs israélites qui paraissaient pénétrés de la plus tendre dévotion; ils parlent de ces illustres morts avec cette joie & cette reconnaissance, toujours vives, que les grands bienfaits ont coutume d'imprimer dans les cœurs.

Depuis que Nadir-Chah, connu sous le nom de *Tamas-Kouli-Kan*, occupe le trône de Perse, qu'il a usurpé sur *Chah Tamas*, dernier roi de la race Saférienne, il n'a cessé d'être

d'être en guerre, tantôt avec ses sujets révoltés, tantôt avec les Indiens, les Turcs & les Arabes. Ce prince belliqueux est toujours en campagne, il ne loge point dans les villes, mais sous des tentes, au milieu de ses soldats; il a fait de Hemedan son principal arsenal, & il campe à une lieue de cette ville: on nous avait fait si souvent l'éloge des richesses & de la magnificence de ce camp, que nous profitâmes du voisinage pour l'aller voir. Il contient environ deux cent mille hommes, cent mille femmes, & un nombre prodigieux de vivandiers & de valets. Il est disposé par quartiers très-régulièrement distribués, & on y observe une police exacte. L'endroit où se tient le marché public, est grand & spacieux; il a la forme d'une longue & large rue, dont les côtés sont bordés de tentes pleines de toutes sortes de provisions. Le prix de chaque denrée est fixé; & il n'y a pas à craindre la moindre malversation. Nous allâmes de-là au quartier impérial, que nous reconnûmes de loin à la hauteur & à la beauté des pavillons. Les ministres & les principaux officiers ont leurs tentes devant celles du *chah*, à droite & à gauche: elles sont faites de toiles de coton de différentes couleurs; le haut & les côtés sont doublés de soie ou de laine, & ornés de pein-

Perse.

Perse. tures brillantes. De grandes nattes, étendues à terre, défendent ces lieux de l'humidité, & les rendent auſſi ſains que les appartemens des maiſons. Le pavillon, dans lequel l'empereur donne audience, eſt ſoutenu ſur trois perches. dont l'extrémité eſt ornée de boules dorées. La couverture eſt de toile très-fine, de couleur de brique, & tapiſſée en dedans du plus beau ſatin. Ce pavillon communique à pluſieurs autres, qui ſervent à différens uſages. Les plus reculés ſont ceux où habitent les femmes du *chah ;* elles ſont environ ſoixante, avec autant d'eunuques; &, quand l'armée eſt en marche, elles ſuivent, à quelque diſtance, montées ſur des chevaux blancs. Les grands ſeigneurs & tous les officiers ont auſſi leurs femmes, qui logent dans des tentes ſéparées, & environnées de grandes toiles, en forme de paliſſades. Pendant le tems que nous demeurâmes au camp, car il y a des caravanſerails pour les voyageurs, comme à la ville, nous vîmes une fois le roi qui faiſait la ronde dans les différens quartiers : il était monté ſur un cheval orné des plus belles pierreries. Je n'ai jamais rien vu de ſi riche ni de ſi précieux. On dit qu'il a quatre harnois complets, dont les garnitures ne diffèrent que par la qualité des pierreries. Le premier eſt d'émeraudes, le ſecond

de rubis, le troisième & le quatrième de perles & de diamans. Je vis la garniture d'émeraudes : elle jetait un éclat éblouissant ; & les pierres étaient toutes d'une grosseur & d'un prix inestimable. Les habits du *chah* répondaient à cette magnificence : ils étaient pareillement enrichis d'émeraudes ; & son turban en était tout couvert. Il venait d'acquérir des richesses immenses dans son expédition des Indes, en s'emparant de la capitale & des trésors de *Muhammed-chah*, empereur du Mogol. Nous reprîmes le chemin de Hemedan, que nous quittâmes bientôt après. Perse.

On trouve dans ce pays des montagnes qui n'ont pas moins de vingt à trente lieues de circonférence : celle qu'on appèle l'*Elvend*, à quelques lieues de Hemedan, est une des plus considérables ; son sommet est toujours couvert de neige : elle est comme le réservoir qui distribue l'eau aux campagnes d'alentour, tant il en sort de ruisseaux & de sources. La montagne de *Bisotun*, à trois journées de l'*Elvend*, a cela de particulier qu'elle semble, d'un côté, prête à tomber dans la plaine. On dit qu'un nommé *Ferha*, l'homme le plus fort de son tems, la coupa en cet endroit pour se faire un passage : on voit encore la trace du ciseau ; & dans cette coupure on distingue douze figures

Perse. d'hommes, taillées en bas-reliefs dans le rocher. Les Persans des villages voisins nous vantèrent beaucoup plusieurs autres figures taillées pareillement dans le roc, à l'extrémité occidentale de la montagne : ce monument me parut de la dernière antiquité ; il consiste en deux niches, dont l'une peut avoir vingt, l'autre dix pieds de haut ; sur la plus grande, entre deux colonnes cannelées, d'ordre corinthien, est la figure d'un homme à cheval, qui porte sur son épaule une lance monstrueuse : plus bas, sont deux anges qui tiennent chacun un cercle à la main. Le fond de la niche est orné de trois grandes figures que les Persans disent être celles de deux de leurs rois, & d'une reine célèbre dans leur histoire. Il y a aussi, dans la petite niche, deux figures en bas-reliefs, comme celles de la grande ; on voit au bas plusieurs caractères d'une langue dont il ne reste plus de vestige.

Nous allâmes en deux jours à *Tarimara*, petite ville défendue par une bonne forteresse : on nous fit voir une pyramide qui fut élevée en l'honneur d'un ancien sultan ; elle a cent vingt coudées de hauteur, & cent de diamètre. Le pays abonde en fruits & en olives, qui sont les plus estimées de la province de *Tarimara*.

Nous arrivâmes le jour suivant à *Sirouz*-

*Abad*, & de-là à *Nohavend*: cette dernière ville fut bâtie, suivant le dire des Persans, par le patriarche Noé; elle est située sur une montagne, & n'a aucun monument qui atteste son antiquité. Je fus surpris que les vignes ne fussent pas plus communes en ce canton, que partout ailleurs; il y en a cependant, mais pas assez, selon moi, pour une ville qui se glorifie d'avoir pour fondateur ce patriarche: cette ville est d'ailleurs fameuse par une victoire signalée, que les Mahométans, commandés par Omar, remportèrent sur les Persans, la vingt-unième année de l'hégire. Les Arabes parlent beaucoup de cette journée, & ils l'appèlent la victoire des victoires.

Perse.

*Kounsar*, où nous arrivâmes quelques jours après, est une petite ville fort jolie; elle est située dans une belle plaine, arrosée de plusieurs ruisseaux qui servent à fertiliser une infinité de jardins. L'air de ce pays est pur, les promenades charmantes, les campagnes riches & fertiles; il y croît une sorte de manne fort estimée, dont les Persans font de petits gâteaux, en la mêlant avec des pistaches & de la fleur de farine.

Le désir de voir des pays que nous n'avions pas encore vus, nous engagèrent à visiter les provinces de *Chusistan*, de *Ghilan*, de *Ma-*

Perse.

ʒanderan & de la *Corasane*. Nous allâmes d'abord à *Suʒe*, qui était autrefois la capitale de toute la Peise. Le nom de *Suʒe*, qui signifie *lys*, lui fut donné, parce que la plaine où elle est située, produit une grande quantité de lys. On dit que *Titon*, celui-là même que la fable fait époux de l'Aurore, fut le fondateur de cette ville. Cyrus, après avoir subjugué les Mèdes, en fit le siége de son empire : il y avait, dit-on, un superbe palais, soutenu sur des colonnes d'or, & enrichi de pierres précieuses d'une valeur inestimable. Les murs de *Suʒe* étaient de briques & de bitume, comme ceux de Babylone. Depuis Cyrus, les rois de Perse y venaient passer l'hiver, qui est fort doux dans cette contrée. Je sais, par moi-même, que l'éte y est insupportable, & que les serpens y sont très-dangereux : c'est dans cette ville, sur le rivage du fleuve Eulie que le prophète Daniel eut la vision du bélier à deux cornes, & du bouc qui n'en avait qu'une. Le tombeau de cet homme de Dieu s'y voyait encore, il y a plusieurs années ; mais, on l'a transporté sur le bord du fleuve, & les eaux le couvrent aujourd'hui entièrement. Darius, fils d'*Histaspe*, que l'écriture appèle *Assuérus*, donna à *Suʒe* ce fameux édit contre les Juifs, à la sollicitation du perfide Aman ; mais Esther fut, par

ſes charmes, fléchir le cœur du monarque, & ſes pleurs ſauvèrent la vie à toute ſa nation. Suze n'eſt plus qu'une méchante ville ruinée; & dans peu ce ne ſera, comme tant d'autres grandes villes, qu'un triſte amas de décombres. Perse.

*Chuzter*, aujourd'hui la capitale du *Chuſiſtan*, n'eſt pas la même que Suze, comme l'ont cru fauſſement quelques voyageurs; elle eſt bâtie ſur une élévation: cette ville eſt conſidérable, quoiqu'elle ait beaucoup ſouffert dans les dernières guerres. Il s'y fait un grand commerce de ſoie & de draps d'or, dont nous vîmes pluſieurs riches manufactures. La digue, qui fait monter la rivière juſqu'à *Chaſter*, eſt une des plus belles qu'on puiſſe voir. En général, la province de *Chuſiſtan* abonde en pâturages & en fruits excellens.

Nous parcourûmes enſuite la province de *Ghilan*, qui ne le cède point à cette dernière pour la fertilité; *Rheſd* en eſt la principale ville: elle eſt agréablement ſituée à quelques lieues de la mer Caſpienne, dans une plaine environnée de hautes montagnes. L'air y eſt mal-ſain & les habitans preſque toujours malades; ils ſont maigres & pâles, pour la plupart: nous n'eûmes garde d'y faire un plus long ſéjour.

Perse.

En côtoyant le rivage de la mer, nous nous trouvâmes dans le *Mazenderan* ou *Taberistan*, province très-agréable & très-fertile : on l'appèle communément *le jardin de la Perse ;* elle est bornée au sud par la Corasane, & au nord par la mer Caspienne ; elle est remplie de montagnes inaccessibles & inhabitables ; mais, en récompense, ses vallées & ses campagnes sont délicieuses ; elles produisent du coton, du sucre & toutes sortes de bons fruits. *Djurdjan*, sa capitale, est grande & fort peuplée ; nous y vîmes plusieurs pans d'une muraille qui avait cinq lieues de long, & deux meules que les habitans conservent précieusement ; elles ont chacune près de soixante coudées de circonférence. Pendant notre séjour dans cette ville, on fit la célébration d'une triple fête, presque toute entière à l'honneur de Mahomet : la première s'appèle *cheb maraie*, c'est-à-dire, la nuit de l'ascension ; elle se célèbre pendant la nuit, par des prières & par la lecture de l'alcoran. Les sectateurs du faux prophète disent que, le troisième jour après sa mort, l'ange Gabriel lui amena, de nuit, à son sépulcre, un cheval aîlé, nommé *Borac*, sur lequel il le fit monter, & l'enleva au ciel. Le second objet de la fête, est le jour auquel l'ange Gabriel apporta, dit-on, à Mahomet

l'ordre de commencer sa mission, & le revêtit de l'esprit de prophétie. La troisième partie de la solemnité est pour honorer, je ne sais, quel retour d'Abraham à la Mecque; où ce saint patriarche avait fixé sa demeure. Perse.

*Djurdjan* est à trente lieues d'*Amol*, ville assez jolie, au pied du mont Taurus, où l'on dit que campa l'armée d'Alexandre. Il y a dans cette ville un fort beau palais, d'où l'on découvre toute la campagne : c'est la maison de plaisance des gouverneurs de *Mazenderan.* On voit encore sur la rivière un pont magnifique de douze arches. Les jardins & les promenades d'Amol sont plantés de cyprès d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaires.

*Asrhées*, dans la même province, est plus voisine de la mer : le *chah* y a fait construire un superbe palais. Les armes de Perse, qui sont un soleil levant, embélissent la principale entrée; les avenues sont plantées de pins & d'orangers; les jardins sont remplis d'arbres fruitiers les plus beaux & les plus rares; plusieurs ruisseaux d'eau vive, qui aboutissent à de grands bassins de marbre, portent par-tout la fertilité & la fraîcheur. Les bâtimens sont d'une magnificence vraiment royale. Je fus

Perse.

frappé sur-tout de la salle du divan ; elle est belle & spatieuse ; les murs & le plafond sont peints en azur, & ornés de fleurs d'or. Nous séjournâmes quelque tems dans cette ville, où nous eûmes plusieurs fois le plaisir des spectacles, pour lesquels les Persans ont en général un goût décidé : il n'est pas de gouverneur un peu considérable qui n'ait ses luteurs, ses musiciens, ses danseuses : les premiers sont encore ce qu'ils étaient chez les Grecs, à l'exception qu'ils ne s'exercent qu'à la lutte. Les musiciens & les danseuses occupent les théâtres ; tout s'y chante comme dans nos opéra ; & ce qui rend l'analogie encore plus marquée, la danse y est réunie au chant ; mais c'est-là tout : un Français chercherait vainement une Armide sur la scène orientale. Ces sortes de drames ne consistent que dans des peintures lascives de l'amour & de ses plaisirs les plus immodérés ; les actrices, pour l'ordinaire, se surpassent dans ces sortes de descriptions : leur danse n'est, ni moins expressive, ni moins indécente ; elles y joignent une légèreté extraordinaire, une volubilité, une variété dans leurs mouvemens qui étonnent. La danse n'est pratiquée que par elles, dans toute la Perse : on y regarde cet exercice comme infâme ; ce qui y contribue, est sans doute le déréglement

des danseuses ; toutes sont femmes publiques, & affichées pour telles. Perse.

Nous quittâmes *Asthées*, & bientôt après le *Mazenderan*, pour entrer dans la Corasane. Cette province, autrefois la Bactriane, qu'Alexandre-le-Grand eut tant de peine à réduire, a quatre principales villes, qui se disputent le titre de capitale ; on les appèle *Meschcd*, *Herat*, *Merou* & *Balk* : la première n'était d'abord qu'un bourg peu considérable ; mais le tombeau de l'iman *Riza*, de la famille d'Ali, attira un tel concours de peuple, qu'elle est devenue depuis une grande ville. Elle est environnée d'une forte muraille, défendue par trois cents tours, éloignées d'une portée de fusil l'une de l'autre. La mosquée où est le tombeau du saint, atteste, par sa magnificence, la dévotion & la libéralité des Persans. On trouve, dans les cours, de grands bassins de marbre ; & l'intérieur de l'édifice est orné de quantité de colonnes de jaspe, de marbre, de porphyre ; des lampes d'or & d'argent sont suspendues aux voûtes, & les murs sont tapissés de la plus riche mosaïque. Il ne faut pas oublier que les prêtres qui desservent cette mosquée, jouissent d'un immense revenu. *Meschcd* est près de *Nichapour*, d'où viennent les

vieilles turquoises; la mine appartient au roi, & l'on n'en tire que pour lui.

Perse.

*Herat*, autrefois *Aria*, est comme Mesched, l'une des quatre capitales de la Corasane : elle est située dans une plaine couverte de jardins & de vignobles, entre-coupés de ruisseaux abondans qui reçoivent l'eau d'une montagne voisine. Elle est défendue par une bonne citadelle, & par de fortes murailles environnées de fossés pleins d'eau. Il y avait autrefois près de cette ville un fameux temple de mages ou guèbres; sa grandeur & sa magnificence faisaient ombrage aux mahométans qui avaient fort près de-là une misérable mosquée. Les prêtres de cette mosquée, jaloux du concours du peuple qui se rendait de tous côtés au temple du soleil, persuadèrent à leurs partisans de le brûler; le temple fut réduit en cendres, & le gouverneur de la province ayant voulu punir les incendiaires, on dit que quatre mille mahométans jurèrent qu'ils n'avaient jamais vu dans ce lieu de temple du soleil, mais seulement une mosquée. *Herat* fut prise & saccagée plusieurs fois, tantôt par les troupes de Gengis-Kan, roi des Indes, tantôt par celles de Timur. Les Turcs la possédèrent aussi avec une partie de la Corasane.

En allant à *Mérou*, autre ville de la même

province, nous manquâmes être engloutis sous les sables que le vent élève dans cette contrée : nous fûmes précipités plusieurs fois en bas de nos chevaux, & nous restâmes souvent aveuglés & couverts de poussière. Le pis était que nous ne savions quelle route tenir, parce que le vent couvrait en quelques endroits tout le chemin de sable, & nous ne trouvions alors aucun vestige qui pût nous guider. Nous fûmes obligés de prendre avec nous deux hommes de la province pour nous conduire ; ils nous firent marcher la nuit, & je remarquai qu'ils consultaient les étoiles, comme font les pilotes en pleine mer. La ville de *Mérou* est située au milieu de ces sables d'où l'on tire quantité de sel : elle fut fondée, dit-on, par une fille du roi *Artaxerxes-Longuemain* : quoique le pays soit naturellement aride, cependant, comme il est arrosé par trois rivières, il produit abondamment des grains & sur-tout du froment d'une grosseur extraordinaire. L'air de Mérou est pur & salutaire ; les maladies y sont rares : je n'ai garde d'oublier que c'est à Mérou que je vis célébrer une fête plus curieuse par la fable qui y a donné lieu, que par ses cérémonies : on la nomme *Checel-Camer*, qui signifie, *coupure de la lune.* Mahomet, disent les Persans, voulant autoriser sa religion par quelque miracle

Perse.

Perse.

ſignalé, après l'avoir établie par la force des armes, convoqua trente des principaux de ceux qui refuſaient de le reconnaître pour prophète : il attendit qu'il y eut pleine lune, & ce jour-là il les mena dans la campagne, où il leur dit de regarder le ciel; alors levant la main, il fit un mouvement de ſes doigts, par lequel il coupa la lune en deux pièces; l'une des deux deſcendit doucement à terre, & Mahomet l'ayant priſe, la fit paſſer par la manche de ſon bras gauche, après quoi elle remonta à ſa ſphère, où elle ſe rejoignit à l'autre moitié. C'eſt-là un des plus fameux miracles de la religion mahométane ; il paraît ſi grand & ſi merveilleux aux yeux des Perſans, qu'ils en font une fête ſolemnelle.

De toutes les villes qui prennent le titre de capitale de la *Coraſane*, Balk me paraît la mieux fondée; avant qu'on tranſportât le ſiége de l'empire dans la province de Fars, elle était la capitale de toute la Perſe : il reſte encore des veſtiges de ſon ancienne ſplendeur. Cette ville eſt grande & remplie de beaux édifices, ſes murailles ſont ſolidement conſtruites & flanquées de fortes tours. La plaine où elle eſt bâtie eſt des plus agréables & des plus belles; on y recueille quantité de bled, de fruits, de légumes, Le fleuve *Oxus*, le plus grand de

tous ceux qui arrofent la Bactriane, coule dans cette campagne qu'il fertilife de fes eaux. Remarquez l'impreffion que laiffèrent fur les peuples les grandes calamités : on n'a pas oublié à *Balk* le nom d'Alexandre-le-Grand, qui faccagea cette ville; on fe fouvient de Timur qui la pilla; mais le nom de Gengiskan y eft encore plus connu ; on ne le prononce qu'avec horreur. Voici ce qu'on nous raconta à ce fujet : Gengiskan ayant mis le fiége devant Balk, crut que la ville fe rendrait bientôt, à l'exemple de tant d'autres, que la terreur, plutôt que la force de fes armes, avait contraintes de capituler; mais il trouva une réfiftance opiniâtre à laquelle il ne s'attendait pas : les affiégés firent plufieurs forties, dans lefquelles ils lui tuèrent beaucoup de monde ; jufques-là, qu'une nuit où le camp des ennemis était tranquille, ils forcèrent les retranchemens & pénétrèrent jufqu'aux tentes de Gengiskan. Ce prince, outré de dépit qu'une poignée de gens eût entrepris ce que des peuples nombreux n'avaient ofé faire, jura qu'il fe vengerait d'un fi fanglant affront. Il donna plufieurs affauts, & tandis que tout ce qu'il y avait de foldats dans la ville, fe défendait courageufement, plufieurs Tartares pénétrèrent par un fouterrein dans l'intérieur des murailles, près d'une

Perse.

porte principale qu'ils ouvrirent & livrèrent aux assiégeans. Gengiskan, maître de la ville, ordonna à tous les habitans de se rendre dans la campagne, où il les fit massacrer. On ajoute que ce prince barbare ne cessa lui-même de tuer, que lorsque les forces lui manquèrent. Ceux de *Balk* ne sont pas moins jaloux de l'antiquité de leur ville, que du courage de ses habitans; ils disent qu'elle fut fondée par Bacchus, & que ce héros, à son retour des Indes, y célébra des jeux & des fêtes.

Le grand Zoroastre y donna des lois. Il mourut à Balk, à l'âge de soixante-dix-sept ans; & il compta, dit-on, sur la fin de sa vie, quatre-vingt mille sages dans l'Asie, qui avaient embrassé sa doctrine. Ce sage fameux est regardé comme le fondateur & le patriarche des mages. Il est le premier philosophe connu des Grecs, qui éclaira le monde sur l'origine des êtres & sur les élémens de l'astronomie.

Son systême théologique était d'une simplicité sublime. L'Être-Suprême existait avant le tems, vivifiait les mondes par sa providence, & devait survivre à leurs catastrophes. Le feu solaire, comme l'élément le plus dégagé de toute matière hétérogène, était à ses yeux le symbole le plus parfait de la divinité. C'est dans ces dogmes qu'on trouve les premières

mières notions de l'immortalité de l'ame, & d'une autre vie heureuse ou malheureuse; Perse. c'est-là qu'on voit expressément un enfer. Zoroastre, dans les écrits conservés par le *Sadder*, feint que Dieu lui fit voir cet enfer, & les peines réservées aux méchans : il y avait plusieurs rois, un, entr'autres, auquel il manquait un pied. Il en demanda à Dieu la raison. Dieu lui répond : *Ce roi pervers n'a fait qu'une action de bonté en sa vie. Il vit, en allant à la chasse, un dromadaire qui était lié trop loin de son auge, & qui, voulant y manger, ne pouvait y atteindre ; il approcha l'auge d'un coup de pied : j'ai mis son pied dans le ciel ; tout le reste du corps est ici.* Ce trait peu connu fait voir l'espèce de philosophie qui régnait dans ces tems reculés, philosophie toujours allégorique, & quelquefois très-profonde.

Zoroastre ne fit point de prodiges, mais il parla de Dieu avec la raison la plus éclairée. Alors le cœur de l'homme, sur quelque point du globe qu'il se trouve, répond par un doux frémissement à la voix du législateur philosophe.

La morale du fondateur de cette religion fut celle de la nature ; & si les parsis sont encore aujourd'hui les hommes les plus respectables de l'Asie, c'est qu'ils ont conservé cette mo-

Perse.

rale ſublime, malgré les révolutions de l'Indouſtan, les conquêtes des Européens, & les crimes de leurs rois.

Cette religion, ſimple & dégagée de tous les dogmes hétérogènes que dans la ſuite les mages y ont ajoutés, fut celle de la Perſe durant les règnes de pluſieurs monarques. Les citoyens qui n'eurent pas, comme les prêtres, un grand intérêt à l'altérer, ſe la tranſmirent de ſiècle en ſiècle preſque dans toute ſon intégrité, & on croit que les parſis en ſont aujourd'hui les dépoſitaires. Ces parſis ſont, avec les Penſylvains, les hommes les plus pacifiques du globe: leurs ennemis même rendent juſtice à la pureté de leur morale; ils entretiennent le feu ſacré, ſymbole de la divinité, mais ils ne l'adorent pas. Amis de la liberté, mais ennemis des diſſentions civiles, par-tout où ils ſont tolérés, ils obéiſſent aux loix; ſimples, mais décens dans leurs habillemens, on ne voit parmi eux ni l'indigence qui fait gémir l'humanité, ni le luxe qui l'écraſe. Ils ont les mœurs de la nature au milieu des peuples qui la font oublier.

Les dogmes des parſis peuvent s'allier avec tous les gouvernemens: ils regardent comme des actes de vertu de planter un arbre, d'engendrer un homme; auſſi l'agriculture eſt en

honneur parmi eux, & ils ont en horreur le célibat. Cette aversion est si profondément enracinée dans leur esprit, qu'ils regardent le titre de célibataire comme un opprobre; &, si un de leurs enfans meurt sans avoir été marié, ils donnent de l'argent à une de leurs concitoyennes pour lui faire épouser le cadavre. Perse.

Ces parsis ont épuré le dogme de la métemsycose : ils ne tuent jamais les animaux qui sont utiles à l'homme; mais s'ils ont eu des faiblesses, ils s'engagent à les réparer, en exterminant les insectes malfaisans & les animaux destructeurs. Ils sont presque les seuls hommes qui rendent la satisfaction des crimes privés utile au genre humain.

Un homme de bien, obscur, est un demi-dieu pour les parsis. Il n'en est pas de même d'un conquérant; ils regardent comme des monstres Alexandre & Mahomet. Au reste, leurs ancêtres ont tant souffert des victoires du héros de la Macédoine, & de la religion intolérante des musulmans, qu'on pourrait leur pardonner d'être sensibles, quand même on n'aurait pas à les louer d'être justes.

Ils habitent dans la Caramanie déserte & vers le golfe persique, mais principalement les provinces de *Tezd* & de *Kirman*. On en a placé des colonies dans les villes de la Par-

Perse.

thide, & sur-tout à *Ispahan ;* aux Indes, ils sont répandus sur les bords du fleuve Indus, & dans la province de Guzurate. Il y en a une colonie à Surate, ville que le commerce a rendue, fort fameuse parmi les Européens. Ce qui est cause qu'ils sont ainsi dispersés, c'est lorsque les Arabes envahirent la Perse : ceux qui ne voulurent pas vivre sous leur oppression, furent obligés de se retirer vers les parties désertes de l'empire qui confinent au fleuve *Indus*, & qui en sont les bornes de ce côté là. Ils s'y maintinrent plus d'un siècle; mais, comme ils y furent attaqués depuis, ils passèrent au-delà de ce fleuve chez les Indiens, qui les reçurent. Il n'en reste pas quatre-vingt mille dans ces contrées; & ils seraient tout-à-fait détruits, il y a long-tems, si leur misère & leur simplicité n'empêchaient qu'on ne songeât à eux.

Ces Perses idolâtres ne sont pas si bien faits ni si blancs que les Perses mahométans. Les hommes sont robustes & d'assez belle taille : les femmes ont le teint olivâtre; ce qui provient plutôt de leur pauvreté que de la nature; car il y en a qui ont les traits fort beaux. Les hommes portent les cheveux & la barbe longue, la veste courte & étroite. Ils s'habillent de toile ou d'étoffe de laine & de poil

de chèvre. Les femmes sont grossièrement vêtues. Je n'en ai point vu qui eussent si mauvaise grace. Perse.

Je n'ai pas vu un seul homme parmi eux qui vécût sans rien faire, ni aucun qui s'appliquât aux arts libéraux & au commerce. Leur profession favorite est l'agriculture : ils la regardent non-seulement comme la profession la plus heureuse & la plus innocente, mais aussi comme la plus méritoire & la plus noble. Ils croyent que c'est la première de toutes les occupations, celle pour qui le *Dieu souverain* & les *Dieux inférieurs*, comme ils parlent, ont le plus de complaisance. Cette opinion, tournée en article de foi parmi eux, fait qu'ils se portent naturellement au travail de la terre; leurs prêtres leur enseignent que la plus vertueuse des actions est d'engendrer des enfans, & ensuite de cultiver un champ qui serait en friche, & de planter un arbre.

J'ai fait cent fois réflexion sur ce que ces bonnes gens me disaient en comparant la stérilité de la Perse moderne avec l'état d'abondance de l'ancienne; & il m'est venu en pensée qu'un si étrange changement provenait premièrement de ce que les anciens habitans de la Perse étaient robustes, laborieux & appliqués; au lieu que les nouveaux habitans sont

Perse.

fainéans, voluptueux & ſpéculatifs ; ſecondement, de ce que ces premiers ſe faiſaient une religion de l'agriculture, & qu'ils croyaient que c'était ſervir Dieu que de labourer ; au lieu que les derniers ont des principes qui les portent au mépris du travail ; car ils diſent que la vie étant ſi courte, ſi incertaine, & ſi changeante, il faut s'y comporter comme dans un pays de conquête, ou dans un quartier d'hiver ; c'eſt-à-dire qu'il en faut tirer ce qu'on peut, ſans ſe ſoucier de ce qu'elle pourrait devenir.

Ces anciens Perſans ont les mœurs douces & ſimples, vivent fort tranquillement ſous la conduite de leurs anciens, qui ſont leurs magiſtrats, & dont l'autorité eſt confirmée par le gouvernement. A l'exception du bœuf & de la vache, ils mangent de toute ſorte de viande. Ils ne ſe mêlent guère avec les autres peuples, ſur-tout avec les mahométans, & ne peuvent épouſer d'autres femmes que celles de leur religion.

Je n'ai vu que des gens fort ignorans parmi eux ; toute l'érudition de leurs prêtres ſe réduit à un peu d'aſtrologie. Il ne faut pas s'en étonner, parce qu'ils vivent depuis plus de mille ans ſous l'oppreſſion & dans la pauvreté. J'ai eu plus de trois mois en mon pouvoir le

grand livre qui contient, à ce qu'ils disent, leur religion & leur histoire. Un guèbre, qui passait pour le plus savant d'entr'eux à Ispahan, venait tous les jours m'en lire quelque passage; mais il était si long à me l'expliquer, & il me disait des choses si peu curieuses, que je m'en débarrassai. Il me demandait quinze cents francs pour le prix du livre seul, sans compter ce qu'il prétendait pour l'explication. Perse.

Tout le monde croit généralement qu'ils adorent le feu; cependant il est fort difficile de les engager à s'expliquer bien là-dessus. Le *feu, disent-ils, est la lumière; la lumière, c'est Dieu.* Voilà ce qu'ils disent nettement; mais ils se jètent ensuite sur les louanges du feu, de la lumière, & de Dieu, & s'épuisent en discours vagues & confus, où l'on n'entend rien, & où ils se perdent eux-mêmes. Ils disent tous unanimement qu'ils gardent le feu dans des lieux consacrés, depuis le tems du premier roi de Perse, mort il y a plus de trois mille sept cents ans. Mais il n'y a pas moyen de voir ce lieu sacré, ni leur autel, ni les cérémonies de leur culte; ce qui me fait croire que tout ce qu'ils disent de cet ancien feu, qui brûle toujours, est une pure illusion; car je n'ai jamais vu d'homme qui ait osé m'assurer qu'il l'eût vu.

Perse.

Quant au feu commun & ordinaire, le culte que les guèbres lui rendent, consiste, disent-ils, à l'entretenir avec une matière qui ne fasse point de fumée, ni de puanteur; à n'y jeter rien de sale; à ne le laisser jamais s'éteindre; à ne pas l'allumer avec la bouche. Ce culte, ajoutent-ils, consiste encore à ne toucher jamais de feu où l'on a jeté des os ou de la bouze. Ils font communément leurs prières en présence du feu. Leur principal temple est auprès de *Tezd*, sur une montagne qui en est à dix-huit lieues. Leur grand pontife y demeure toujours, & sans en sortir.

Ce pontife a avec lui plusieurs prêtres & plusieurs étudians, qui composent une espèce de séminaire. Ces prêtres sont proprement ce que les vestales faisaient à Rome: ils entretiennent le feu sacré, si tant est qu'il y en ait, & ils empêchent qu'il ne s'éteigne. Ce feu, si on les veut croire, brûle depuis environ quatre mille ans, ayant été allumé sur cette montagne d'une manière miraculeuse par leur prophète Zoroastre.

Ils se tournent vers le soleil quand ils prient, & prétendent que toute oraison qui n'est pas faite, les yeux tournés vers cet astre, est une idolatrie. Ils ne font point de prière la nuit; ils en doivent faire cinq durant le jour, &

entre les deux soleils. Ils regardent le vendredi comme le jour de la semaine le plus propre à remplir les devoirs de la religion. Mahomet pourrait bien avoir emprunté d'eux ses cinq prières & son jour de repos. Ils ont des jeûnes & des fêtes de tous les élémens: la principale est celle du feu & de la lumière; elle dure dix jours.

Perse.

Une de leurs plus constantes traditions, c'est que leur religion reprendra le dessus, & qu'elle deviendra supérieure & dominante en Perse, & que l'empire leur sera rendu. Ils s'entretiennent, eux & leurs enfans, de cette espérance.

Zoroastre est leur prophète & leur plus grand docteur: il fut le chef de la secte des mages, & vécut treize cents ans après le déluge, suivant la chronologie persane. Ce Zoroastre est le premier qui ait enseigné méthodiquement les sciences & la religion des Perses. Les guèbres en racontent mille fables, & en font un homme tout divin. On sait que les mages étaient les hommes qu'on révérait le plus en Perse & dans tout l'Orient. On tirait les rois, les pontifes, de leurs collèges, & on y élevait toute la noblesse de l'empire. Ils ont été apparemment les premiers sages ou philosophes de profession qui soient sortis des Indes, où

Perse.

il est vraisemblable que les sciences ont pris leur origine, d'où elles ont passé comme de main en main jusqu'aux Persans, & ensuite aux Grecs.

Je ne trouve rien de plus sensé dans les enseignemens des guèbres que le mal qu'ils disent d'Alexandre-le-Grand. Au lieu de l'admirer & de révérer son nom, comme font d'autres peuples, ils le méprisent, le détestent, & le maudissent, le regardant comme un pirate, comme un brigand, comme un homme sans justice & sans raison, né pour troubler l'ordre du monde, & pour détruire une partie du genre humain. Ils se disent à l'oreille la même chose de Mahomet, & ils les mettent tous les deux à la tête des mauvais princes; l'un, pour avoir été lui-même l'instrument de tant de malheurs; l'autre, pour en avoir été la cause & l'occasion. Ils savent que toutes leurs calamités doivent être attribuées à ces deux usurpateurs; en quoi ils ne se trompent pas.

La manière d'enterrer leurs morts est fort singulière: ils les couchent, tout habillés, sur un petit lit, fait d'un matelas & d'un coussin; ils les rangent dans une fosse si serrés, qu'ils se touchent les uns les autres, & ils les étendent sur le dos, les bras croisés sur l'estomac,

& le visage découvert. On met proche du mort, à son chevet, des bouteilles de vin, des grenades, des coupes de fayance, un couteau, & d'autres ustensiles, chacun suivant ses moyens. Comme ce peuple est fort misérable, & sous le joug d'une religion ennemie, on peut juger, par les choses qu'ils font encore présentement, ce qu'ils faisaient lorsque leur religion était soutenue de l'autorité royale, & accréditée par le zèle de la multitude. Perse.

*Fin du Tome deuxième et dernier.*

# TABLE
# DES CHAPITRES
## CONTENUS DANS CE VOLUME.

## SUITE DU LIVRE SECOND.

## VOYAGES D'ASIE.



## LIVRE III.

Fin de la Table des Chapitres.







